NEUF ANNÉES
A CONSTANTINOPLE.

SE TROUVE ÉGALEMENT:

à Bruxelles,	chez P. Meline.
Francfort,	Jügel.
Gênes,	Yves-Gravier.
Florence,	Piatti.
Leipzig,	Brockhaus.
	J. Weber.
Berlin,	A. Asher.
Vienne,	Rohrman et Schweigerd.
Varsovie,	E. Glucksberg.
Moscou,	A. Semen.
	Ve Gautier et fils.
	Ch. Urbain et Cie.
Odessa,	J. Sauron.
Constantinople,	J.-B. Dubois.

IMPRIMERIE DE E. DUVERGER,
RUE DE VERNEUIL, N. 4.

NEUF ANNÉES
A CONSTANTINOPLE,

OBSERVATIONS

SUR

LA TOPOGRAPHIE DE CETTE CAPITALE,
L'HYGIÈNE ET LES MOEURS DE SES HABITANTS,
L'ISLAMISME ET SON INFLUENCE;

LA PESTE

SES CAUSES, SES VARIÉTÉS, SA MARCHE ET SON TRAITEMENT;

LA NON-CONTAGION

DE CETTE MALADIE;

LES QUARANTAINES ET LES LAZARETS;

AVEC UNE CARTE DE CONSTANTINOPLE ET DU BOSPHORE DE THRACE
GRAVÉE PAR AMBROISE TARDIEU;

PAR **A. BRAYER**, D. M. P.
MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES.

Veritas, etiamsi nunc molesta, non[illegible]cula,
sed serius ociusve probanda, di[illegible]



TOME PREMIER.

PARIS

BELLIZARD, BARTHÈS, DUFOUR ET LOWELL,
1 *bis*, RUE DE VERNEUIL.

Londres.	Saint-Pétersbourg.
BOSSANGE, BARTHÈS ET LOWELL,	Fd BELLIZARD ET Cie, LIBRAIRES.
14, Great Marlborough Street.	au Pont-de-Police.

M DCCC XXXVI

INTRODUCTION.

La plupart des voyageurs et des écrivains qui ont visité la Turquie, ou écrit sur ce pays, nous représentent les Turcs comme des hommes ignorants et fiers, méprisant tout ce qui n'appartient pas à leur nation, portant jusqu'à la cruauté l'intolérance et le fanatisme, sales et vicieux, de mauvaise foi envers les étrangers. Enfin ce peuple serait, à les en croire, le type de la barbarie. Les gazettes européennes n'entretiennent le public que d'altérations des monnaies, d'incendies terribles, et de persécutions éprouvées par diverses sectes chrétiennes. Ce ne sont que révoltes de pachas, insurrections de janissaires; on ne voit que têtes coupées et attachées aux murs du sérail, que visirs exilés ou étranglés. L'imagination, trompée par tant de récits exagérés, s'égare continuellement au milieu des intrigues du harem et des révolutions du palais, à la suite desquelles ne s'offre que trop

souvent le spectacle de sultans déposés, emprisonnés ou mis à mort.

Et moi je représente le Turc lorsque rien ne compromet l'honneur de son gouvernement et l'existence de sa religion, lorsque son fanatisme n'est pas exalté pour la défense de l'un et de l'autre; je le représente, dis-je, comme généralement bon, sincère, charitable, hospitalier, sans faste et sans hypocrisie, et, quoique profondément attaché à sa croyance, tolérant envers tous les cultes; probe non-seulement envers les siens, mais encore envers l'étranger, et propre sur sa personne et ce qui l'entoure à un degré inconnu dans toute autre partie de l'Europe.

La peste, cette calamité qui semble se plaire dans les climats orientaux, a été jusqu'à présent regardée par le plus grand nombre des écrivains qui s'en sont occupés comme une maladie éminemment contagieuse, entretenue par la saleté des individus et par la négligence des administrations. « Le dogme de la fatalité, disent-ils, n'est pas étranger aux causes qui l'alimentent et prolongent ses ravages. » Ils prétendent aussi que ce fléau enlève chaque année une partie considérable de la population, et que, pour prévenir son invasion, les gouvernements d'Europe [1] ne sauraient prescrire des lois sanitaires trop rigoureuses.

(1) Quoique Constantinople et une partie de la Turquie soient

Et moi, d'accord avec d'autres écrivains, en petit nombre, il est vrai, mais dont l'opinion est des plus respectables, je proclame que la peste, telle que je l'ai observée à Constantinople, n'est pas contagieuse. Mes lecteurs pourront se convaincre que ce n'est pas à la sévérité des lois sanitaires, à la rigueur des quarantaines, à l'énormité des amendes, ni à la peine de mort prononcée contre les infracteurs, que les gouvernements chrétiens sont redevables de la non-introduction de la peste dans leurs Etats, mais bien à une latitude plus élevée, à une agriculture plus soignée, à de plus grands progrès dans l'hygiène publique et dans les sciences médicales.

A quoi tiennent ces différences d'opinions? à ce que les voyageurs et les écrivains, n'ayant pas, la plupart, demeuré chez ce peuple, si différent de tous les autres, assez long-temps pour en étudier les mœurs, les usages, les coutumes, les préjugés et la religion, ont dû s'en rapporter à ce qu'ils ont entendu dire dans les sociétés franques qu'ils fréquentaient, et n'ont pu s'empêcher de se répéter les uns les autres; à ce que les gazettes, sans s'inquiéter de la masse de la population, n'ont

comprises dans l'Europe par les géographes, elles en diffèrent tant, sous les rapports politiques et religieux, que l'on se sert ordinairement à Péra du mot *Europe* pour désigner un pays étranger.

inséré dans leurs colonnes que les faits politiques matériels qui ne peuvent manquer de surgir dans un gouvernement tel que celui de la Turquie. Né de la conquête, fondé sur une religion qui ne peut être modifiée, réunissant dans ses mains les pouvoirs spirituel et temporel les plus étendus, il a joui long-temps d'une force incontestable; mais ennemi des lumières, ignorant les premiers principes de l'économie politique, entouré d'administrations défectueuses ou corrompues, ce gouvernement a vu sa gloire s'éclipser avec son influence, sa prospérité diminuer à mesure que les puissances européennes, ses ennemis politiques et religieux, perfectionnaient leurs institutions civiles et militaires. Réveillé de sa longue apathie par des revers cruels et nombreux, lui aussi voulut modifier les siennes. Mais que d'obstacles à surmonter! Deux surtout étaient presque invincibles: la vieille institution des janissaires et l'horreur inspirée par le Koran pour toute innovation, et principalement pour celles empruntées aux infidèles. Fiers de leur nombre, de leurs anciens services et de leurs priviléges, mais depuis long-temps amollis par l'oisiveté des casernes et les délices de la capitale, les janissaires étaient devenus la terreur des populations au lieu d'en être les protecteurs. Certains que la destruction de leur milice était le but secret du gouvernement, ils épiaient attentivement ses

démarches. Leur paraissaient-elles hostiles, ils en témoignaient leur mécontentement en mettant le feu à quelques quartiers de Constantionple. D'autres fois ils s'insurgeaient ouvertement et ne s'apaisaient qu'après avoir obtenu les têtes des ministres qu'ils savaient être leurs ennemis.

Telle avait été depuis long-temps la situation du gouvernement, surtout depuis cinquante années qu'il méditait la réforme de ses institutions militaires. Quelque longue, quelque sanglante qu'ait été cette lutte, il serait injuste de prendre pour l'expression du caractère général de la nation turque celui d'une partie de la population intéressée aux dissensions civiles, celui de quelques pachas qui profitaient de la faiblesse ou des embarras du gouvernement pour ruiner les provinces confiées à leur administration, s'enrichir de leurs dépouilles, se révolter contre leur souverain, et de la juger d'après les actes qui suivent la victoire ou la défaite des partis. Autant vaudrait-il prendre pour l'expression du caractère général de la nation française l'histoire de ses guerres civiles et religieuses au seizième et au dix-septième siècle, les annales de sa révolution et les journaux des cours d'assises.

Il en a été de même pour la peste. Regardée avant Fracastor comme une maladie épidémique très grave, elle n'a été proclamée éminemment conta-

gieuse que depuis l'époque du concile de Trente, c'est-à-dire depuis 1546. La distance des lieux qu'on en regardait comme le foyer, la différence des climats, celle des religions, des mœurs, des usages, tout portait à croire que la peste d'Orient devait être une maladie toute différente de celles connues jusqu'alors et d'un caractère extrêmement dangereux. La peur s'empara de tous les esprits; les gouvernements, pour préserver leurs peuples d'un fléau si meurtrier, durent adopter toutes les mesures de précaution suggérées par les hommes de l'art; elles sont en vigueur depuis cette époque dans tous les Etats. Tel était et tel est encore le prestige que, tant que la peste ne se montre pas, on en attribue l'absence aux lois sanitaires, et que, quand elle se manifeste, on en impute la présence à des négligences commises, à des infractions de quarantaine.

Cependant les relations politiques et commerciales, la passion des voyages attiraient dans le Levant beaucoup d'individus. Les voyageurs qui, en partant, croyaient faire un acte de témérité, en revenaient généralement sains et saufs. Ceux qui s'y fixaient vivaient, malgré de nombreuses chances de destruction inconnues ailleurs, aussi long-temps qu'ils auraient vécu dans leur propre pays. On commença à croire que cette peste, que l'on disait si meurtrière, n'enlevait pas autant de

personnes qu'elle aurait dû le faire si elle était réellement contagieuse. A force de la voir de près, beaucoup finirent par ne plus la craindre et par dire avec La Fontaine :

De loin c'est quelque chose, et de près ce n'est rien.

Mais je prévois l'objection qu'on va me faire. « Si la nation turque, me dira-t-on, est telle que vous nous la dépeignez, si la peste n'est pas contagieuse, comment se fait-il que parmi tant de diplomates, de voyageurs, de savants, il ne s'en soit pas trouvé avant vous quelques-uns qui aient jugé à propos de désabuser l'Europe sur le compte de cette nation et sur la contagion de la peste? » J'en suis moi-même très étonné, cependant je crois en avoir trouvé la cause. Le Levant diffère en tout point de l'Europe; il ne suffit pas là comme ailleurs d'avoir reçu une éducation soignée, d'être bon observateur pour écrire sur la religion, les mœurs, les usages, les préjugés des Turcs et des raïa[1]; il faut être dans une position sociale toute particulière et posséder la plupart des langues que l'on parle à Constantinople. Sans cela, les

(1) On appelle ainsi tous les individus non musulmans faisant partie des nations anciennement conquises par les Turcs et soumises au *karatch* (tribut levé par tête).

voyageurs sont réduits à ne voir que leurs compatriotes et à ne fréquenter que les réunions alternatives des ministres étrangers. Il leur est peu facile d'être reçus dans l'intimité des familles grecques et arméniennes, qui ont adopté insensiblement les mœurs du pays, et qui redoutent la présence et la critique de l'étranger. Il leur est très difficile de s'introduire chez les Musulmans, et tout-à-fait impossible de pénétrer dans les harem[1]. Aussi les voyageurs, après avoir vu rapidement les monuments les plus curieux, les plus belles perspectives de Constantinople et de ses environs, s'ennuient-ils à mourir à Péra et s'enfoncent-ils promptement en Asie et en Egypte à la recherche de nouvelles sensations.

Les ministres envoyés par leurs souverains pour les représenter auprès de la Sublime-Porte tombent véritablement des nues à leur arrivée dans le Levant : langues, lois, usages, tout leur est inconnu et les étonne. Les intérêts de la politique occupent presque tout leur temps. La peur de la peste les retient une partie de l'année renfermés dans leurs palais ou à leurs maisons de campagne. Leur présence chez un raïa compromettrait celui-

(1) Appartement destiné aux femmes dans toute famille musulmane. On applique aussi le nom de *harem* aux personnes même qui l'habitent.

ci aux yeux de son gouvernement. Leurs visites dans une famille franque, pérote ou levantine, feraient bientôt jaser le voisinage, car la médisance et la calomnie sont d'autant plus actives à Péra qu'il y a peu d'amusements et que les Pérotes sont très désœuvrés. Les ministres ne fréquentent donc que leurs collègues, tous Francs comme eux, et ne peuvent par leurs propres yeux rien observer qui leur donne une juste idée des mœurs du pays qu'ils habitent. Les personnes qui, sous diverses dénominations sont attachées aux légations, auraient pu par leur éducation, par la connaissance des langues du pays et le long séjour qu'elles y font, remplir un partie de la tâche que je me suis imposée; aucune ne paraît s'en être occupée[1] serieusement.

Le médecin est, suivant moi, la seule personne qui puisse remplir convenablement le but que je me suis proposé. Sa profession lui ouvre la porte de toutes les maisons; elle lui permet de voir les

(1) Mouradgea d'Ohsson, Robert Thornton, Hobhouse, Castellan, Pertussier, Pouqueville, Olivier et plusieurs autres ont publié sur la religion, les mœurs et les usages des Turcs, des ouvrages très estimables; mais contents d'exposer des généralités, ils n'ont tiré aucune de ces conséquences pratiques indispensables pour bien faire connaître le caractère de cette nation; d'ailleurs ils n'ont rien dit sur la peste ou n'ont fait qu'effleurer ce sujet important.

individus de ces diverses populations le jour et la nuit, à la ville comme à la campagne, d'être leur commensal, de coucher sous leur toit. Cette espèce d'intimité le met à même d'observer les rapports d'un sexe envers l'autre, et la conduite des différents membres d'une famille entre eux et envers leur chef commun. Il découvre l'influence que la religion et les occupations habituelles exercent sur les mœurs des habitants; et, analysant pour ainsi dire leur vie et leur caractère, il recueille lui seul mille et un petits faits inaperçus pour tant d'autres ou négligés par eux, et qui cependant doivent être pris en considération quand on se charge de donner une idée du degré de civilisation d'un peuple. Je crois même que tous les médecins ne sont pas également propres à ce genre d'observations; il est indispensable, suivant moi, d'y avoir été préparé par de nombreux voyages, des études spéciales et la connaissance de plusieurs langues vivantes. Ce n'est pas tout; il faut encore un caractère et une tournure d'esprit particuliers, l'absence des tracas d'un ménage et d'une trop grande préoccupation d'intérêts pécuniaires, l'amour de la nouveauté et le besoin d'observer et de réfléchir.

C'est sans doute à cette réunion de circonstances que je dois d'avoir pu recueillir une masse de faits nouveaux et curieux, échappés à tant de

personnes plus recommandables que moi sous beaucoup d'autres rapports.

Je dois dire d'abord aux contagionistes, qui combattront sans doute les conclusions que je tire des nombreuses observations répandues dans mon ouvrage, que je partageais tout-à-fait leur croyance à mon arrivée dans le Levant. Comme tous les médecins qui ont étudié à Paris, j'étais imbu de la doctrine de la propriété éminemment contagieuse de la peste, et je m'étais muni de tous les préservatifs les plus renommés. Aussi eus-je beaucoup de peine à revenir de mon étonnement, en voyant l'insouciance, l'absence de précautions, non-seulement des habitants du pays, mais surtout des Francs qui proclament le plus hautement le danger de la contagion.

Quand je débarquai la première fois à Constantinople, le 17 novembre 1815, la peste y régnait encore malgré la saison avancée. Cette nouvelle fut loin de m'être agréable, tant je redoutais le terrible fléau que pourtant je venais affronter. Tout le monde en parlait et personne ne prenait ces mesures qui me semblaient d'une rigoureuse nécessité pour se préserver d'une maladie réputée si contagieuse. La crainte du ridicule me fit même bientôt quitter le manteau de taffetas gommé dont je faisais usage dans mes excursions. L'hiver se passa pour moi d'une manière peu agréable. Le

bruit de l'arrivée d'un nouveau médecin franc dans la capitale m'avait bien amené déjà quelque clientelle; mais les fatigues occasionnées par les courses extrêmement longues qu'il faut faire dans les différents quartiers de la ville, par des rues étroites horriblement pavées, inondées de boue, au milieu d'embarras dont on ne peut se faire une idée ailleurs, commençaient à me dégoûter d'une pratique si pénible, lorsque le printemps parut dans toute sa splendeur et vint dissiper mes ennuis.

La peste cependant m'apparaissait toujours comme un effrayant fantôme, d'autant plus qu'avec les beaux jours s'approchait la saison où elle règne. Dans la peur de la contagion, j'étais sur le point de suspendre le cours de mes visites; mais c'eût été renoncer à l'exercice de ma profession. Je consultai mes collègues; tous continuaient leurs affaires comme s'il n'y avait pas de peste, et parcouraient chaque jour Constantinople. Je me décidai, quoique timidement, à suivre leur exemple.

Pour savoir à quoi m'en tenir sur cette maladie bizarre, sujet de tant de contradictions, je résolus de l'étudier à fond, tant dans l'intérêt de ma propre conservation que dans celui de ma clientelle et des progrès de l'art; et pour cela voici la marche que je crus devoir adopter, et que j'ai à peu près suivie dans cet ouvrage.

Je consacrai tout le temps dont je pouvais disposer en dehors de mes occupations à lire attentivement les auteurs les plus recommandables, tant anciens que modernes, qui ont écrit sur la peste. Les extraits que j'en ai insérés au commencement de mon second volume sont le résultat de plus de six mille pages de lecture et le résumé des opinions de trente écrivains.

La plupart de ces auteurs attribuent la peste, dans certaines localités, au voisinage d'eaux stagnantes, à des marais croupissants, à la vapeur des eaux qui s'élèvent des citernes, à des cloaques, des égoûts, des voiries mal entretenues, etc. Je voulus m'assurer s'il se trouvait en effet quelque part un ou plusieurs de ces éléments délétères. La belle saison me permettait de faire agréablement les plus longues courses. Plusieurs de mes clients se trouvaient à la campagne. Je visitai successivement tous les quartiers de Constantinople, ses faubourgs, Scutari, les villages environnants, Belgrade, San-Stefano, les Iles-des-Princes, etc. Je pris une note exacte et minutieuse de tout ce que je voyais. Les mœurs et les usages, les passions et les préjugés, la religion, ses dogmes et son culte, étant de fréquentes causes de maladies ou des prédispositions à certaines affections, j'examinai les diverses populations de Constantinople sous le rapport de leurs facultés affectives, morales et in-

tellectuelles. A cet effet, j'ai dû faire un aperçu sur l'islamisme, sur la pratique et l'influence de cette religion, et sur l'état actuel de la civilisation des Turcs. Ces excursions et ces recherches forment presque à elles seules la matière de mon premier volume.

Le second est consacré tout entier à mes observations sur la peste, la contagion, les quarantaines et les lazarets. Suivant l'épidémie pas à pas depuis sa naissance jusqu'à son extinction totale, je crois n'avoir rien négligé : sa marche, ses variétés, ses différentes phases, le diagnostic et le pronostic relatifs à la saison morbide et aux individus, l'époque de la plus grande mortalité, les indices de sa progression et de son ralentissement, les rechutes, les récidives, les anomalies, les calculs de la mortalité elle-même, tout a été exposé le plus clairement possible et scrupuleusement examiné[1]. Un résumé rapide expose l'enchaînement des preuves répandues dans le cours de l'ouvrage et en motive la conclusion.

Pour entraîner la conviction du lecteur, j'ai cru indispensable de l'introduire avec moi dans l'intérieur des familles du Levant. En conséquence

(1) J'appelle surtout l'attention du lecteur sur le chapitre des accidents et des maladies qui simulent la peste et sont pris pour elle. Aucun auteur que je sache n'a traité ce sujet intéressant.

j'ai inséré dans mon ouvrage un grand nombre d'observations, d'anecdotes et de notes explicatives. Quelques-unes paraîtront longues peut-être; mais dans un livre qui doit contrarier des opinions si invétérées, il est heureux, ce me semble, d'avoir plus à se plaindre de l'abondance que de la disette des preuves.

Je ne me dissimule pas combien mon ouvrage doit soulever de critiques. Un très petit nombre de mes lecteurs ont été à Constantinople. Nous avons vu où ils ont puisé leurs opinions sur les Turcs et sur la peste, et combien elles sont erronées. Les diplomates, les voyageurs, les artistes fréquentent peu les Turcs. Les médecins francs, preuves vivantes de la non-contagion de la peste puisqu'il n'en est pas mort un seul pendant mon séjour à Constantinople, les médecins francs, dis-je, sont tous contagionistes. Il en coûte pour désapprendre. Où trouver des personnes à même d'apprécier la vérité de mes tableaux, l'exactitude de mes assertions? Étrange position! Plaise au ciel que quelque observateur, dont les talents et la renommée donnent à ses opinions une imposante autorité, s'occupe un jour de cette grande question de contagion et de non-contagion, et, plus heureux que je n'ose espérer de l'être, désabuse enfin le public européen et le ramène à des idées plus saines à cet égard! Pour moi, si, malgré mes

efforts et la conviction dont je suis pénétré, il ne m'est pas permis d'opérer cette grande conversion dans les esprits, fidèle à des principes qui triompheront tôt ou tard, je me réfugierai dans ma conscience et dans le sein de l'avenir.

NEUF ANNÉES A CONSTANTINOPLE.

PREMIÈRE PARTIE.

TOPOGRAPHIE DE CONSTANTINOPLE ET HYGIÈNE DE SES HABITANTS.

CHAPITRE PREMIER.

DES CHOSES ENVIRONNANTES (*CIRCUMFUSA*).

Coup d'œil général.

Si, gravissant un des points les plus élevés des environs de Constantinople, on jette un coup d'œil sur l'ensemble de cette ville, on voit que le triangle qui en forme la partie compacte est situé sur sept collines de moyenne hauteur, lavé d'un côté par les eaux de son vaste port, de l'autre par celles de la Propontide ou mer de Marmara, et borné vers son troisième par une campagne fertile et pittoresque. Cette position est une des plus admirables qui soient dans le monde entier. La configuration du sol permet le facile

écoulement des eaux pluviales et des immondices jusqu'au port, d'où les courants et les contre-courants rapides formés par les sinuosités du Bosphore les dispersent au loin dans les profondeurs de la mer. Les habitations, presque toutes en bois et de peu d'élévation, occupent généralement le penchant des collines; et les massifs d'arbres, les jardins nombreux qui les entourent leur donnent un air de gaîté champêtre qui, pendant la belle saison, surprend et charme les yeux. Scutari et tous les villages regardés comme les faubourgs de la capitale, bâtis les uns sur les rives même du Bosphore, les autres sur les hauteurs voisines, jouissent d'un air si sain, d'eaux si pures que les médecins en recommandent le séjour à leurs malades convalescents.

Le climat de Constantinople, sans être aussi beau que celui de l'Italie méridionale, est des plus heureux; le froid des hivers y est mitigé par les vents du sud, et les chaleurs de l'été sont tempérées par le souffle du nord; les vicissitudes extrêmes de l'atmosphère sont peu communes. Les tremblements de terre étaient si fréquents autrefois que, d'après certains auteurs, ce fut la crainte d'être écrasés par la chute des maisons de pierre qui décida les habitants à les construire en bois, afin qu'elles pussent se prêter aux oscillations du sol. Maintenant, au contraire, ils sont si rares qu'en neuf années on n'y en a éprouvé que deux secousses à peine sensibles.

Si l'on examine l'intérieur de la ville, on re-

marque avec plaisir que depuis très long-temps le gouvernement turc a eu la sagesse de reléguer au-delà des murs d'enceinte les cimetières et les établissements insalubres ou dangereux, comme la fabrication de la poudre à canon, les grandes boucheries, les fabrications de chandelles, d'amidon, etc. Aucune nation n'a su mieux choisir la situation de ses édifices religieux. Bâtis sur le sommet des collines, entourés de belles places, ornés de platanes séculaires, leurs dômes s'élèvent comme celui du Panthéon de Paris et frappent l'imagination par leur masse imposante.

Pour mieux faire comprendre au lecteur les beautés de tous genres que je veux décrire, ainsi que les mœurs des habitants, je vais le conduire avec moi dans les diverses promenades que j'ai entreprises pendant mon séjour à Constantinople, et qui sont l'objet des six excursions suivantes. Je commencerai par Péra, demeure forcée des Européens, et par conséquent leur point de départ dans toutes les visites qu'ils font à la capitale ou à ses environs.

PREMIÈRE EXCURSION.

PÉRA ET SES ENVIRONS.

Situation, origine, population variée, costumes et physionomies, construction et singularités de Péra. — Perspective. — Petit-Champ-des-Morts. — Corps-de-garde turc. — Caserne des galioundji. — Kacim-Pacha. — Arsenal et bagne. — Hass-Keuï. — Caserne des khoumbaradji. — Yèlan-Sèraï. — Kiaat-Khanè. — Okmeidan. — Retour à Péra.

Péra est un faubourg de Constantinople, situé à un quart de lieue du port, sur le sommet d'une colline dont Galata occupe le versant méridional; sa latitude est de 41° 2' 39" nord, sa longitude, à l'est du méridien de l'observatoire de Paris, de 26° 35; et son élévation au-dessus du niveau des eaux du Bosphore de trois cent trente pieds environ. On n'y distingue pour ainsi dire que deux saisons : un été chaud et sec, de sept à huit mois, rafraîchi par les vents du nord qui soufflent alors presque constamment, et un hiver pluvieux, désagréable, de quatre à cinq mois, que mitigent les vents du sud. Les eaux y sont pures, les aliments abondants et d'une bonne qualité. Il ne se trouve dans les environs ni marécages ni foyers d'infection. Péra jouit donc, encore plus que Constantinople, d'une température égale et douce, d'un beau ciel et d'un climat salubre; aussi l'on y voit des individus y pousser leur carrière jusqu'à la dernière décrépitude.

Les Turcs lui ont conservé le nom de *Bey-Oghlou* (le Fils du Prince) comme ayant été la résidence d'Alexis Comnène après la destruction de l'empire grec; et le nom de *Péra*, qui en grec signifie *en face*, *de l'autre côté*, *vis-à-vis*, nom sous lequel il est généralement connu en Europe, lui vient de sa position qui est en face ou vis-à-vis la ville proprement dite, et de l'autre côté du port.

Cet éloignement du centre des affaires et son élévation n'en avaient fait long-temps qu'un chétif hameau, lorsqu'un événement extraordinaire vint le tirer de son obscurité. Par le traité de commerce et d'amitié passé en 1535 entre François Ier et le sultan Soliman, Péra fut désigné par le gouvernement turc pour être la résidence exclusive de l'ambassade de France et des Francs qui s'y établiraient sous sa protection, et dès lors acquit quelque importance. Ce n'est cependant que depuis environ un siècle que les jalousies commerciales et politiques ont fixé sur ce hameau les regards inquiets des puissances occidentales. Chacune d'elles, désirant participer aux bénéfices d'un commerce que l'insouciance des Turcs rend si lucratif, et déjouer les intrigues des nations rivales, obtint, à des époques différentes, de se faire représenter auprès de la Sublime-Porte ; et ce faubourg est peu à peu devenu la résidence des légations de tous les gouvernements européens.

Cette population de diplomates se fût à peine élevée à quelques centaines d'individus si d'autres causes n'eussent contribué à son accroisse-

ment. Des familles grecques et arméniennes, enrichies au service des Turcs, obtinrent de leurs supérieurs, tantôt sous un prétexte et tantôt sous un autre, mais réellement pour jouir, à la faveur des Francs, d'un peu plus de liberté, la permission de s'y établir. Les légations auraient pu et dû s'y opposer, mais l'intrigue et l'or surmontèrent tous les obstacles. Ces raïa achetèrent de vastes terrains, construisirent d'abord de grandes maisons en bois et d'un extérieur modeste, suivant la loi, puis finirent par y élever des palais en pierre. Ces familles en attirèrent bientôt de nouvelles; chacune, suivant l'usage du pays, voulut avoir son habitation à elle; les terrains, les maisons, les loyers devinrent très chers, et les Francs, qui seuls devaient habiter Péra, furent peu à peu expulsés de la rue principale et obligés de se réfugier aux extrémités, dans les ruelles latérales ou dans la longue rue qui en fait la continuation.

La révolution française et toutes celles qui la suivirent contribuèrent aussi à augmenter le nombre de ses habitants. Beaucoup d'Européens, redoutant les discordes qui déchiraient leur patrie, se réfugièrent en Turquie, à Constantinople surtout. La liberté civile et religieuse dont on y jouit, la facilité avec laquelle on y gagne de quoi suffire à des besoins peu nombreux, la douceur du climat, les beautés toujours nouvelles des rives du Bosphore, en leur offrant des consolations, les décidèrent à s'y établir.

Cette population franque, grecque et arménienne amena nécessairement à sa suite cette foule d'arts, de professions et d'établissements inséparables de l'opulence. Les mariages qui ne tardèrent pas à avoir lieu entre les Européens et les femmes raïa produisirent de nombreux habitants, et Péra est devenu un faubourg de deux mille cinq cents à trois mille ames, dont les Francs ne font guère que la troisième partie.

Si nulle part il n'existe une population aussi mélangée, nulle part aussi, je crois, on ne rencontre une pareille variété de costumes et de physionomies. A chaque instant on voit passer sous ses yeux l'artisan grec, gai, actif, bruyant, au bonnet rouge ou à la serviette roulée autour de la tête, aux jambes nues et aux souliers informes; le commis marchand, au bonnet de coton bleu; le négociant, le banquier, au kalpak [1] gris, quelquefois noir, aux babouches [2] de même couleur s'il n'a pas acheté le privilége de porter celles des Musulmans. Ici c'est l'Arménien au visage austère, qui s'avance à pas mesurés, avec son kalpak noir et luisant, ses babouches cramoisies et son ample bènich [3] à teinte sombre; là le soldat des nouvelles troupes turques, aux vestes rondes de couleurs variées, aux pantalons larges en haut,

(1) Coiffure faite ordinairement de la peau d'un agneau noir et qui a la forme d'une marmite renversée.

(2) Chaussures des Orientaux, espèces de pantoufles.

(3) Manteau extérieur à manches fendues.

serrés en bas, au bonnet cylindrique à bordure de laine entremêlée de fils d'or et de soie. Tantôt c'est l'effendi [1] à la figure calme, à la démarche majestueuse; on le reconnaît sur-le-champ pour être de la nation dominante. Son turban cannelé, entouré d'une mousseline blanche nouée sur le côté, sa barbe généralement bien fournie, son ample pantalon amaranthe, ses babouches jaune-serin ou ses bottines rouges, lui donnent un air de supériorité sur tous les individus qu'il rencontre. Tantôt, au contraire, c'est un Juif au visage have, à la physionomie abjecte, au petit kalpak entouré d'une mousseline bleue à fleurs blanches, aux babouches bleu-clair, et au bènich salé et déchiré. De temps en temps un groupe d'eunuques noirs, choisis pour leur extrême laideur, revêtus de riches pelisses et montés sur des chevaux arabes richement harnachés, traversent Péra et saluent les spectateurs d'un air de protection en mettant la main droite sur la région du cœur. Plus rarement c'est le sèraï-aghaci, chef des eunuques blancs, à son retour du palais des itch-oghlani [2], dont il est le directeur.

(1) Titre distinctif donné à toute personne appartenant au corps des *oulèma* et aux employés des bureaux. Ce titre s'ajoute après les noms propres. — Le corps des oulèma est chargé de l'interprétation des lois, de l'administration de la justice et de l'instruction.

(2) Jeunes gens élevés aux frais du sultan, et destinés aux

Qu'on ajoute à ce tableau les ministres étrangers et leur suite, les capucins, les cordeliers et autres moines catholiques, les prêtres arméniens, les papas grecs, qui se rendent partout où leurs devoirs les appellent; enfin une quantité de Francs de toutes les nations, à la physionomie mobile, aux habits serrés, au chapeau rond, aux souliers et aux bottes noires, à la démarche rapide, et l'on pourra se former une idée des diverses espèces d'hommes que l'on trouve à Péra.

Quoique les femmes y vivent beaucoup plus retirées qu'en Europe, on y rencontre souvent des Arméniennes généralement belles, un peu puissantes, aux yeux noirs et aux sourcils épais, à la belle carnation, au yachmak [1] de mousseline blanche, soigneusement enveloppées du vaste fèredgè [2] dont le revers, malgré la loi, tombe, en signe d'opulence, quelquefois jusqu'à terre; des femmes alepines qui, plus sévères encore, portent un voile de gaze noire appliqué sur le visage; des Grecques aux traits fins, aux yeux vifs, petites et maigres, qui se voilent le moins qu'elles peuvent, et

fonctions de pages et aux autres emplois de l'intérieur (*itch*) dans les palais impériaux.

(1) Voile dont les femmes turques et raïa s'enveloppent la tête et le cou, et qui ne laisse apercevoir que leurs yeux et la moitié supérieure de leur nez. — Voir le chapitre V du second volume.

(2) Grand manteau également porté par toutes les femmes turques et raïa.

portent le fèredgè à contre-cœur ; les Pérotes, promptement reconnues à leur habillement bizarre, moitié franc moitié oriental, et au total peu gracieux. Viennent enfin les dames de l'ambassade de France, celles des autres ministres européens et des principaux employés des légations, qui font venir leurs robes et leurs chapeaux tout faits de Paris, ou qui reçoivent le *Journal des Modes*, et éclipsent leurs rivales pérotes ou raïa par les graces de leur maintien, la fraîcheur et l'élégance de leur mise.

Mais c'est le dimanche et les jours de fête surtout qu'on peut le mieux juger de la diversité des nations et des costumes. Alors la grande rue de Péra est encombrée d'Européens qu'à leurs conversations bruyantes, à leurs gesticulations, et plus encore à leurs dialectes, il est aisé de reconnaître pour Provençaux, Génois, Livournais, Napolitains, Vénitiens, Esclavons, Ragusais. Ce sont en effet les capitaines, seconds, subrécargues, pilotes de la marine marchande de la Méditerranée, qui, rasés, endimanchés, ont quitté leurs bâtiments pour entendre la messe au couvent de Saint-Antoine, le grand patron des navigateurs; ce sont les artisans, ouvriers, boutiquiers, commis, courtiers, négociants de Galata[1], qui laissent leurs magasins humides et leurs demeures

(1) Ancienne ville des Génois, qui fut, dans le déclin de l'empire grec, la rivale de Constantinople; c'est aujourd'hui un des fauxbourgs de cette capitale, et la demeure de presque tous les négociants européens.

obscures pour venir respirer l'air pur de Péra. On fait foule aux portes des églises comme on le fait ailleurs à la porte d'un théâtre, pour voir entrer et sortir les femmes grecques du rit latin, les Arméniennes catholiques, les Pérotes et les Franques qui se rendent à l'office divin.

On croit peut-être que Péra, cette résidence de tant d'ambassadeurs et envoyés de grandes puissances, ce centre d'une diplomatie active, est en même temps un modèle de construction et de propreté. Quelle est la surprise du voyageur à son entrée dans un village d'un demi-quart de lieue de long sur la moitié moins de large, dont la rue principale ne peut admettre deux voitures de front! On n'a su y ménager aucune pente; le milieu, au lieu d'être convexe, est concave et rarement nettoyé. Le pavé, fait de petites pierres rondes ou pointues, juxta-posées sur un lit de poussier de charbon de bois, se dérange à chaque instant; les eaux, les immondices, ne trouvant pas d'écoulement, y séjournent jusqu'à ce que l'évaporation et la putréfaction les aient fait disparaître. En hiver surtout, les trous, les flaques d'eau, la boue noire et épaisse dont les rues sont remplies, les rendent impraticables; les trottoirs, interrompus à chaque instant, sont si étroits que deux personnes n'y peuvent passer sans se heurter. Les ruelles qui mènent au quartier de Galata-Sèraï, particulièrement celles dites de Pologne, de Linardi, sont, la nuit, des casse-cous vrai-

ment dangereux, si l'on ne se fait pas précéder d'un fanal. Celles qui conduisent vers le Petit-Champ-des-Morts, plus étroites et plus obscures encore, sont des impasses, ou sont soigneusement fermées le soir, de peur des brigands qui rôdent quelquefois dans ce lieu solitaire pour dépouiller le promeneur imprudent; quelques passages, à droite et à gauche, sont si sales, si sombres, même en plein jour, qu'on répugne d'y entrer.

Les maisons, la plupart en bois, sont assez élevées, mais peu solides. Percées d'une multitude de fenêtres garnies de treillages, elles ont l'apparence de grandes cages. L'extérieur, d'un gris foncé, en est peu agréable. Celles construites en pierre ont, au contraire, des murs si épais, sont si tristes et si humides qu'elles ressemblent à des prisons. La *Pescheria* (marché au poisson), près de laquelle se trouvent aussi la boucherie et des vendeurs de fruits et de légumes, est située dans la partie la plus resserrée de la rue et en fait un vrai cloaque où les chiens affamés du quartier se rassemblent pour se disputer leur nourriture. Puis viennent des tavernes, des cafés, des boutiques de toute espèce, et deux ou trois *locande* décorées du nom d'hôtels. L'intérieur de tous ces établissements est en harmonie avec les besoins de la population; les tavernes, dont le nombre augmente chaque année, sont principalement fréquentées par les raïa grecs et arméniens, les Septinsulaires [1] et quelques Francs des basses classes.

(1) Habitants des sept îles Ioniennes.

Le vin y serait passable s'il y avait des caves pour le conserver; les autres liqueurs sont détestables. Les regrattiers, très nombreux dans un pays où l'on vit au jour le jour, vendent les denrées de qualité inférieure. Tout ce qui peut être adultéré, l'huile surtout, l'est à coup sûr; et malgré la sévérité des lois contre ceux qui vendent à faux poids ou à fausse mesure, il est très rare qu'on ne soit pas trompé sous ces rapports. Les cafés, où se trouvent aussi des billards, sont petits, sales, obscurs, et le refuge habituel de la classe moyenne et de tous les oisifs et aventuriers dont Péra fourmille. Ce que l'on y débite est ordinairement de mauvaise qualité. Les boutiques, les magasins qui tiennent des marchandises à l'usage des Francs, n'offrent le plus souvent au consommateur que les rebuts de l'Europe, des articles de pacotille ou faits exprès pour le Levant. Si l'on tient à avoir quelque objet de choix, il faut le faire venir de Paris ou de Vienne. Cependant, grace à la présence de tant de légations étrangères avec leurs familles et leur suite nombreuse, qui nécessite des établissements moins imparfaits, quelques confiseurs et glaciers commencent à rivaliser avec leurs confrères de la France et de l'Italie, et plusieurs pharmacies récemment élevées par des Francs laissent peu de chose à désirer.

Les auberges ou restaurants, quoique tenues par d'anciens cuisiniers d'ambassadeurs, sont tombées peu à peu au niveau des moyens de la plupart des chalands. Rien de plus misérable que

les chambres et les meubles que l'on y trouve, de moins varié, de moins ragoûtant que la cuisine que l'on y fait, de moins attentif que les garçons chargés du service. A leurs habits déguenillés, à leur maigreur, à la tristesse empreinte dans leurs traits, on les reconnaît promptement pour des Francs récemment débarqués, que la crainte de la conscription ou quelque peccadille ont chassés de leur pays, et qui, ne sachant où donner de la tête, se font, en attendant mieux, marmitons et garçons d'auberges.

On voit aussi à Péra trois petites églises et deux couvents; l'extérieur en est si simple, ou la situation si retirée, que l'on passe souvent devant ces monuments sans les apercevoir.

Enfin, et comme pour dédommager le voyageur, s'élèvent au milieu de ces bicoques et de ces prisons les palais des principaux ministres étrangers. Ceux de l'ambassade de France et de l'internonce d'Autriche sont situés sur le penchant oriental de la colline de Péra; leur position, les vastes dépendances et les jardins en terrasse qui les entourent, les points de vue dont on y jouit, laissent peu de chose à désirer aux heureux représentants de ces puissances. Le palais d'Angleterre occupe le sommet de la colline; isolé de toutes parts, il s'élève majestueusement au-dessus des autres, et du belvédère qui le couronne on a la perspective la plus étendue. Celui de Hollande est le seul qui donne sur la rue même; les colonnes de sa façade, les arbustes qui embellissent la cour d'en-

trée, son air de propreté, de gaîté, le font contraster agréablement avec les édifices du voisinage. Ceux de Suède et de Russie, depuis long-temps réduits en cendre, ne sont pas encore rebâtis, en sorte que les envoyés de ces puissances, ainsi que ceux d'Espagne, de Naples et de Sardaigne, qui n'ont pas de palais à Péra, sont logés dans les plus belles maisons qu'ils ont pu se procurer [1].

Si l'on est étonné de ce qu'on rencontre à Péra, on s'aperçoit bientôt qu'on n'y voit pas, non plus qu'à Constantinople, mille choses qui se trouvent dans les pays étrangers. En effet, point de nom aux rues, de numéros aux maisons, d'écriteaux aux boutiques, d'affiches sur les murs, de femmes au comptoir, de réverbères allumés pendant la nuit; point de places publiques ni de promenades régulières, ni de statues, ni de monuments pour les décorer; point d'escamoteurs, de chanteurs, de marionnettes pour amuser les oisifs; point de journaux, excepté ceux qui viennent de l'étranger; aucun libraire, ni cabinet de lecture, ni bibliothèque, ni club, ni théâtre, ni musée.

Brouettes, fiacres, cabriolets, diligences, équipages sont choses inconnues; l'humble teskèrè [2],

(1) Depuis que ce passage a été écrit, un nouvel incendie a détruit les hôtels des ambassadeurs de France, d'Angleterre et de Hollande, qui probablement seront bientôt rebâtis.

(2) Petite cage en bois, avec un grillage sur les côtés, placée sur un train très bas, non suspendue, et traînée par un ou deux hommes. Les femmes raïa, aux jours de fête, y mettent leurs en-

le pesant araba [1], le gai kotchi [2] en tiennent lieu, et le cheval, ami de l'homme, lui sert pour la

fants et quelquefois s'y placent elles-mêmes pour se donner l'amusement, moyennant une très légère rétribution, de se faire traîner pendant un espace de chemin plus ou moins long.

(1) Chariot plus ou moins grand, non suspendu, couvert en été d'une mousseline grossière, et dans les mauvais temps d'une couverture épaisse; il est traîné par deux bœufs ou deux buffles.

(2) Voiture légère, attelée de deux chevaux, longue et étroite, non suspendue, bariolée de couleurs gaies, couverte d'un drap écarlate orné quelquefois de franges d'or. Les côtés en sont fermés d'un grillage en bois qui permet aux personnes dans l'intérieur de voir sans être vues. On y entre au moyen d'une petite échelle que le conducteur pose à la portière, retire et attache derrière la voiture.

Le kotchi n'est permis qu'aux femmes musulmanes et va toujours très lentement. Si la personne qui prend ainsi le plaisir de la promenade est la mère du Grand-Seigneur, ou sa sœur, ou une de ses femmes, le kotchi est accompagné de deux ou de quatre eunuques noirs, montés sur des chevaux superbes; ils portent le poignard distinctif de leur emploi, et une cravache à la main pour chasser la foule, si, ce qui est rare, il s'en trouve sur le passage. Au silence qui a lieu dans la rue et se propage rapidement, à l'air sérieux qui règne sur les figures des Musulmans et des raïa, on juge que quelque grand personnage va passer. S'il est en vue, l'usage est pour les boutiquiers de se revêtir promptement de leur bènich, de se tenir dans l'attitude respectueuse du pays, c'est-à-dire droits et les yeux baissés, de se couvrir exactement tout le corps, d'avoir les mains cachées dans les amples manches de leur manteau et croisées sur la poitrine. S'en aller, s'enfuir, se cacher en pareille circonstance, est une marque de mépris. Le raïa qui s'en rendrait coupable s'exposerait, s'il était aperçu, à une forte réprimande. Quant au Franc, il doit, sans ôter son chapeau, s'arrêter, se tenir droit, et bien se garder de fixer les yeux sur les femmes qui sont dans le kotchi.

promenade et les voyages. On y rencontre encore moins des voitures de roulage, des carriers chargés de pierres énormes qui dégradent les routes et les rues, ébranlent les maisons, effraient et quelquefois écrasent les passants. Le robuste *hammal* (portefaix), une petite espèce d'âne, le buffle et le chameau patient suffisent à tous les transports.

On n'entend à Péra le bruit d'aucune cloche. Le couvent de Saint-Antoine a cependant le privilége d'une clochette pour appeler ses paroissiens au service divin, et les ministres étrangers en ont chacun une pour annoncer les visites de leurs collègues.

Aussi, malgré la foule qui, le matin, part de Péra et de ses environs pour se rendre à Constantinople et en revenir le soir, malgré les transactions nombreuses de tant d'individus sur un espace aussi resserré, il s'y fait peu de bruit; jamais de disputes, de cris, de voies de fait. Seulement, à l'heure où tout repose à Constantinople, le Franc s'exerce quelquefois sur le piano, la flûte ou le violon; très rarement un concert d'amateurs se fait entendre, et le profond silence des nuits n'est interrompu que par le cri de la chouette qui annonce le vent du sud, la voix sonore, argentine du muezzin[1], les aboiements des

(1) Prêtre musulman qui monte cinq fois par jour, à différentes heures, au haut des mosquées, pour y entonner la profession de foi de Mahomet et appeler les fidèles à la prière.

chiens éveillés par les pas de l'étranger, et trop souvent par le retentissement sur le pavé du bâton ferré du *bektchi* (garde de nuit) annonçant quelque incendie.

Des différents points du plateau sur lequel Péra est assis, on découvre les perspectives les plus intéressantes. Les yeux du voyageur commencent ordinairement par se porter sur le Petit-Champ-des-Morts : ce cimetière musulman, adossé à Péra, était un désert il y a quarante ou cinquante ans; il n'était pas sûr de s'y promener après le coucher du soleil; le fanatisme turc eût vu avec indignation la cendre des vrais croyants foulée aux pieds des infidèles. Tout est bien changé depuis! Le Petit-Champ-des-Morts est maintenant une promenade agréable et très fréquentée.

De *Tèpè-Bachi* (le Sommet de la Colline), la vue s'étend sur la forêt de cyprès qui ombrage les tombes musulmanes, sur la hauteur opposée que couronne le palais du capitan-pacha ou grand-amiral, sur une partie de Constantinople avec ses mosquées, et sur la colline d'*Eïoub* (Job). A droite s'offre le palais d'Angleterre, à gauche une série de maisons à deux et trois étages, construites depuis peu, habitées par des familles franques, levantines, grecques et arméniennes, qui, pour jouir de cette perspective, comptent pour rien une exposition en plein midi, le voisinage d'un cimetière et ses émanations délétères.

En descendant cette pente rapide pour se rendre

à Kacim-Pacha, on trouve à droite le petit corps-de-garde qui y fut établi peu après l'assassinat de Lorenzo [1]. Les corps-de-garde en Turquie, celui-ci surtout, ne ressemblent guère à ceux de l'Europe, d'où l'on est durement repoussé si l'on en approche de trop près. Ici, au contraire, le chef du poste, qui est à demeure, a imaginé d'aplanir un petit espace de terrain, d'y planter quelques arbres, d'y placer quelques escabeaux, pour engager les promeneurs à venir s'y reposer, fumer la pipe et prendre le café. De cette manière il a réussi à améliorer sa chétive existence.

Au bas de la montée on trouve une longue rue qui conduit à la caserne des *galioundji* (soldats de la marine); on y entre par une petite porte sous laquelle il faut se baisser. Cette caserne, abritée des vents du nord, exposée à ceux du sud, assise sur un terrain plat et près du bord de l'eau, doit être on ne peut plus malsaine. Les murs extérieurs, couverts de moisissure, en attestent l'humidité.

En tournant à droite on traverse un marché; puis on passe un petit pont jeté sur un ravin qui sépare la colline de Péra de celle de San-Dimitri. Ce ravin, encaissé dans la longueur d'un quart de lieue environ, reçoit et amène dans le port les eaux pluviales et les immondices des villages populeux situés sur ses bords. En hiver, telle est quelquefois, par la quantité de pluie qui tombe,

(1) Voyez Note I à la fin du volume.

l'impétuosité des torrents qu'elle forme, que, ne trouvant pas dans le canal destiné à les contenir un espace suffisant, ils inondent la plage et entraînent dans la mer les boutiques et les maisons qu'ils rencontrent. En été, les pluies étant très rares, le ravin ne sert plus qu'à l'écoulement des ordures. La rapidité de la descente les pousse vers le port; mais quand elles en sont à deux ou trois cents toises, le terrain plat qu'elles ont à parcourir ralentit leur course; elles s'arrêtent peu à peu et s'accumulent; les rayons d'un soleil ardent en dessèchent la superficie; et j'ai souvent vu ces immondices offrir, pendant plusieurs mois de l'année, sur une longueur de cent toises, une masse en apparence solide de deux à quatre pieds d'épaisseur. De fortes averses finissent par les entraîner dans le port; mais malheureusement il fait en cet endroit une anse où l'eau a peu de profondeur. Les courants et les contre-courants s'y font à peine sentir, en sorte que les immondices restent en suspension, puis se déposent; et telle est maintenant la hauteur de ces sédiments entassés que le kaïk [1], qui prend si peu d'eau, y reste embourbé; la rame, agitée presque horizontalement, soulève le bourbier, d'où se dégagent en foule des miasmes d'hydrogène sulfuré. Encore quelques années et le delta déjà formé sera considérablement aug-

(1) Bateau très léger, à une, deux ou trois paires de rames. Les kaïk montés par des personnes d'un certain rang en ont jusqu'à treize paires. Le nombre des rames est la mesure de la distinction des passagers.

menté. C'est sur ce terrain d'alluvion que sont bâtis la caserne des galioundji et le kaïkhanè[1] du Grand-Seigneur, et que, sur des pilotis enfoncés dans la vase, s'élève le gracieux divan-khanè de l'amirauté.

L'échelle[2] de Kacim-Pacha est très fréquentée; on y trouve de nombreux kaïk montés par d'anciens bateliers du capitan-pacha ou par ceux dont ce n'est pas le jour de service. En prenant un de ces kaïk pour parcourir le rivage, on voit à gauche le bassin de construction qu'un ingénieur suédois bâtit il y a quelques années; puis on rase l'angle interne du divan-khanè, dont le toit sert de rendez-vous aux goëlands et aux oiseaux plongeurs du voisinage, qui viennent s'y reposer en toute sécurité. En tournant l'angle externe de cet édifice on aperçoit le vaste palais du grand-amiral; puis la flotte turque se déploie à vos regards.

J'ai rarement vu un spectacle plus imposant: dix à douze vaisseaux de ligne des proportions les plus larges et de la plus belle construction sont rangés l'un à côté de l'autre. Parmi eux on remarque le *Sélim*, vaisseau à quatre ponts, percé pour cent trente-deux pièces de canon. Une musique aigre et discordante annonce quelquefois au passant que le capitan-pacha fait sa tournée, ou qu'un personnage de certaine importance est venu visiter

(1) Remise pour les bateaux.—*Divan-Khanè*, salle du conseil.

(2) *Iskèlè* en turc. Nom général par lequel on désigne les différentes villes du Levant qui reçoivent des vaisseaux de guerre ou de commerce. On l'applique également aux embarcadères.

l'arsenal. Plus loin se trouvent les frégates de diverses grandeurs, les corvettes, les bricks et les sloops de guerre. Les bateliers manquent rarement de vous montrer avec orgueil une petite frégate française dont les Turcs s'emparèrent lors de l'expédition de Bonaparte en Égypte.

Les localités sont si favorables que les plus grands vaisseaux de ligne sont amarrés au quai et que leurs proues touchent presque la terre. A proximité se trouvent tous les établissements de la marine : le chantier de construction, l'arsenal, les magasins et les voûtes nombreuses où sont entassés par centaines des mâts de toutes grandeurs. On y voit toujours en activité une multitude d'ouvriers; on entend leurs chants lorsque pour mouvoir de lourds fardeaux il faut aller en mesure.

En regardant l'ensemble de ces immenses bâtiments, les cyprès qui balancent leurs cimes majestueuses au-dessus du mur extérieur et forment un rideau sombre qui tranche agréablement avec les diverses constructions, les kiosk[1], les mosquées, les minarets [2] qui se trouvent dans cette enceinte, on ne se douterait pas que là aussi est le bagne, séjour de douleur et de désespoir, où l'individu qui n'a commis qu'une légère contravention et quelquefois même l'innocent sont confondus

(1) Pavillons de plaisances, belvédères.

(2) Petites tours de forme élancée qui s'élèvent avec grace au-dessus des mosquées. Leur nom, qui signifie *fanal*, *lumière*, vient probablement de ce qu'on illumine ces édifices à l'époque du ramazan et dans d'autres solennités.

avec les scélérats les plus endurcis, partagent la même nourriture et portent les mêmes fers.

Pour garder, du côté de la mer, des établissements qui importent tant à la défense de l'Empire, le gouvernement n'a, jusqu'à présent, imaginé rien de mieux que d'élever sur de petits radeaux fixés par une ancre quelques poteaux pour désigner l'enceinte qu'on ne doit pas franchir. De temps en temps, quand il y a guerre surtout, on place sur ces radeaux des guérites contenant chacune un garde chargé d'avertir les bateliers de s'éloigner. S'ils n'obéissent pas assez vite, il leur lance une des pierres dont il s'est approvisionné tout exprès et qui pèsent bien une demi-livre. Je recommandais toujours à mes bateliers de respecter la consigne; mais pour éviter un léger détour, ou sous prétexte qu'ils étaient au service du capitan-pacha, ou que la sentinelle était de leur connaissance, ou que probablement elle était endormie, ils se permettaient souvent de l'enfreindre. Plusieurs fois, en effet, nous passâmes inaperçus ou sans être rappelés à l'ordre; mais aussi, dans d'autres moments, la crainte du châtiment ou l'amour de la discipline l'emportait sur le sommeil ou l'amitié, et le garde nous lançait des pierres. Une fois le *tchirak* (apprenti batelier) en reçut dans le dos une qui lui fit faire la grimace; son maître se promit bien d'en dire quelque chose à ce camarade incivil.

Plus loin on passe à côté du palais du *tersana-emini* (intendant de l'amirauté), et l'on aperçoit

une mosquée avec son minaret construit en briques rouges. C'est la seule qui soit de cette couleur; toutes les autres sont en pierre ou en marbre blanc, ou blanchies à l'extérieur, le blanc étant le signe distinctif des constructions impériales. Pour rendre compte de cette anomalie, le peuple, toujours ami du merveilleux et de l'absurde, affirme que, lors du siége de Constantinople par les Turcs, il y eut dans cette vallée un combat si meurtrier que le sang répandu s'élevait à la hauteur du minaret, et que c'est pour en transmettre la mémoire aux générations futures que l'on donna la couleur rouge à tout le monument.

Hass-Keuï se présente ensuite. Il y a peu de villages aux environs de Constantinople dont la situation soit plus insalubre. Il est abrité au nord par une colline très élevée, et exposé dans toute sa longueur aux rayons ardents du midi. Il s'y trouve le Guiumuch-Khanè, édifice où l'argent est fondu et affiné pour le compte de l'administration des monnaies. Le Cydaris et le Barbysès[1], qui se réunissent avant de verser leurs eaux au fond du port, en ont insensiblement diminué la largeur et la profondeur par la quantité de limon qu'ils y déposent, et les vents du nord, qui en été règnent si long-temps, en favorisant l'écoulement des eaux du port dans la Propontide, laissent à découvert des terrains dans le voisinage. De plus,

(1) Les Turcs ont remplacé ces beaux noms grecs par ceux de *Kiaat-Khana-Souyou* et d'*Ali-Bey-Keuïu-Souyou*; les Francs appellent ordinairement ces deux rivières *les Eaux-Douces*.

la facilité de s'y procurer du limon argileux a donné naissance à plusieurs briqueteries. Ainsi exposés au souffle délétère du *scirocco* (vent du sud) et aux émanations de vapeurs métalliques, aux miasmes résultant de la décomposition des matières végétales et à l'épaisse fumée des fours à briques, sans que la *tramontana* (vent du nord-est) puisse balayer ces gaz malfaisants et les disperser dans l'atmosphère, les malheureux habitants de Hass-Keuï sont en proie à toutes les maladies que peut occasionner la réunion de tant de fléaux. Malgré tant de motifs d'éloignement, ce faubourg, auquel est adjoint le village de Halish-Oghlou, est très peuplé; de nombreuses familles arméniennes, la plupart schismatiques et généralement aisées, ont fixé leur demeure à la partie la plus élevée, tandis que les Juifs en occupent la partie basse.

Tout auprès de l'échelle se trouve la caserne des *koumbaradji* (bombardiers); elle est, comme celle des galioundji à Kacim-Pacha, construite sur un terrain d'alluvion, et de plus sujette à tous les inconvénients résultant de la situation particulière de Hass-Keuï.

Peu à peu le port se rétrécit : de nombreux poteaux indiquent aux bateliers la route qu'ils doivent suivre. On voit à gauche de vastes palais que le mauvais air a fait abandonner; on cherche à droite Yèlan-Seraï[1], dont quelques pierres

(1) *Yèlan*, serpent; *sèraï*, palais; d'où Palais du Serpent. On

éparses indiquent encore l'emplacement, et plus loin le modeste couvent des bèktachi. On pénètre ensuite dans un vallon resserré entre deux collines incultes; après quelques minutes de chemin on rencontre un palais de modeste apparence, puis un kiosk abandonné; plus loin une longue allée d'arbres antiques, entre lesquels un canal a été creusé pour recevoir la rivière des Eaux-Douces, qui, après plusieurs cascades sur des marches de marbre blanc qui interrompent son cours, finit par rentrer dans son lit. La prairie peut avoir mille pas de longueur sur trois cents de largeur. L'air que l'on y respire est pesant et chaud. Au bout de l'allée se trouve le misérable village de Kiaat-Khana, fameux pour son *yahourt*, préparation de laitage épais, aigri, agréable et rafraîchissante, dont les Turcs font généralement usage. C'est là que la plupart des Francs qui ont eu la peste vont faire leur quarantaine.

Vers les premiers jours du mois de juin, lorsque le printemps est dans toute sa beauté, que les arbres offrent un épais ombrage, que la chaleur n'est pas encore excessive, beaucoup de familles franques sont dans l'usage d'aller passer une journée entière à Kiaat-Khana. Les femmes partent de bon matin en araba avec leurs enfants, leurs servantes, les provisions de bouche, les ustensiles

raconte à ce sujet que la sultane qui l'habitait, ayant trouvé, un jour, un serpent dans sa chambre, d'autres disent dans son lit, en fut si effrayée qu'elle ne voulut plus l'habiter. Le nom lui en est resté.

de table et de cuisine, pour préparer un copieux repas. Les hommes s'y rendent plus tard, à cheval ou en bateau. En attendant le dîner on se promène. Est-on fatigué? on s'étend sur l'herbe ou sur des nattes; on fume, on prend du café; on cause, on médite. L'heure de dîner arrivée, la joyeuse société se place, le mieux qu'elle peut, autour d'une grande nappe étendue sur le gazon. De gros pâtés préparés d'avance, des côtelettes brûlantes, des gigots et de la volaille rôtie, sont offerts à l'appétit des convives. Le vin circule, les fruits de la saison paraissent; les paysans du village voisin fournissent le yahourt, et les Turcs gardiens de ces lieux apportent le café. En voyant tant d'instruments employés, tant de mets différents avidement engloutis, tant de bouteilles vides, des convives si gais, si bavards, les Musulmans, sobres, graves, silencieux, s'étonnent toujours que l'on puisse se donner tant d'embarras pour apaiser la faim, tandis que si peu de chose suffit à l'homme!

Cependant le soleil approche de l'horizon. De nombreux promeneurs arrivent de tous côtés. Ce sont des Francs, des Pérotes, retenus jusqu'alors par leurs affaires; ce sont des Grecs, des Arméniens des villages d'alentour. Tous viennent jouir de la beauté de la soirée. On ne voit plus de Turcs; ils se sont retirés peu après le coucher du soleil pour faire leur prière et manger en famille. Des Juifs sont en possession d'amuser la foule; ils jouent de quelques instruments grossiers et font

des tours de gibecière qui semblent autant de prodiges aux yeux de cette population ignorante.

Si la lune vient embellir la vallée de ses doux rayons, elle ajoute un nouveau charme à la soirée; la promenade continue. Aucune altercation ne vient troubler le silence de ces lieux. L'ivrognerie et ses conséquences y sont inconnues; tout est suave, paisible, et porte à l'ame des sensations de bonheur.

L'heure du départ arrive enfin; les femmes remontent dans l'araba avec leurs enfants. La marche du buffle est si lente que les hommes, sûrs de les rejoindre assez tôt pour arriver ensemble, restent en arrière.

Pour éviter l'ennui du bateau beaucoup de personnes préfèrent revenir par terre; on monte alors une colline rapide et inculte, et l'on arrive à *Okmeïdan* (la Plaine aux Flèches); elle est spacieuse. C'est là que le sultan, accompagné de quelques officiers de sa maison, vient quelquefois en été s'amuser à tirer des flèches. De petites colonnes en marbre blanc, de cinq à six pieds de hauteur, indiquent la plus grande distance que la flèche du souverain ait parcourue, et une inscription en relief en conserve le souvenir. Dans cette plaine se trouve aussi le *Yaghmour-Tache*[1], escalier de quatre à cinq degrés qui conduit à une petite plate-forme de marbre blanc de quatre pieds de longueur sur trois environ de largeur, où, dans

(1) *Yaghmour*, pluie; *tache*, pierre; pierre à la pluie.

les longues sécheresses qui désolent quelquefois la Thrace, le mufti [1], ou l'imam-bachi [2] du Grand-Seigneur se rendent en grande cérémonie pour implorer de la bonté divine la fin de ce fléau. De là on suit la cime des collines, d'où l'on aperçoit les diverses mosquées de Constantinople; et après avoir passé le *Kanli-Tchokour* (le Creux ensanglanté), on arrive au Grand-Champ-des-Morts et enfin à Péra.

DEUXIÈME EXCURSION.

AUTRES ENVIRONS DE PÉRA.

Place de Galata-Sèraï. — Esplanade. — Coucher du soleil. — Grand-Champ-des-Morts. — Cimetière des Francs, des Arméniens et des Musulmans. — Perspectives admirables. — Vallon de Dolma-Baghtchè. — Kahvènè.

La seconde promenade où l'on conduit le voyageur est le Grand-Champ-des-Morts. Le nom seul inspire de la répugnance au Franc récemment arrivé; le dégoût s'attache si généralement aux cimetières de l'Occident! Il part cependant; il traverse la petite place vis-à-vis la porte de Galata-Sèraï; elle sert de marché. A droite sont les cui-

(1) Chef de la foi dans les principales villes de l'Empire. On appelle celui de Constantinople *cheïkh-ul-islam*, chef de l'islamisme.

(2) Chef des imam. — Les imam sont ceux qui, tous les jours de la semaine, hors le vendredi, font la prière dans les mosquées.

siniers de cet établissement, qui, coiffés du bonnet de feutre en forme de pain de sucre et couleur de brique, vendent à la populace la desserte des itch-oghlan; à gauche, des vendeurs d'aliments grossiers et autres objets de première nécessité. Il entre ensuite dans une rue étroite et très longue sur chaque côté de laquelle se trouvent des ruelles plus étroites encore, bordées de petites maisons de bois qui semblent tomber de vétusté. Enfin il arrive en plein air; je dis en plein air, car dans cette partie du faubourg où les terrains sont devenus très chers, les maisons sont élevées, chaque étage empiète sur l'étage inférieur, et les toits se rapprochent tellement que la circulation de l'air et la lumière du jour en sont presque interceptées.

L'ennui de traverser cette longue rue est un préliminaire obligé de la promenade au Grand-Champ-des-Morts, et semble, par le contraste, en augmenter le plaisir. A son extrémité, sur la droite, on trouve un des cimetières et un des hôpitaux pour les pestiférés grecs; à gauche, l'hôpital pour les pestiférés français, et tout à côté celui destiné aux malades autrichiens et italiens. On arrive ensuite à une esplanade nouvellement nivelée, en face d'une vaste caserne de l'extérieur le plus gai, d'une architecture régulière, et exhaussée de plusieurs pieds au-dessus du sol; c'est celle de l'artillerie légère. De là on découvre des milliers de petites maisons de bois que l'on n'aurait jamais soupçonnées, vu leur situation sur les

flancs d'une colline et dans le vallon profond qui la sépare de la hauteur opposée, couronnée si agréablement par le joli village de San-Dimitri. C'est sur cette esplanade qu'aux jours de repos se rassemble une multitude de Grecs et d'Arméniens, habitants de ces quartiers populeux. Tandis que l'Arménien, enveloppé dans son bènich, coiffé de son triste et pesant kalpak, se promène à pas lents ou cause à voix basse, le Grec, tourmenté par la surabondance de vie qui l'anime, parle rapidement, crie, gesticule, défie un camarade au saut, à la course. Un mouchoir roulé autour de la tête, une veste ample, un large caleçon qui ne dépasse pas les mollets; le cou, la poitrine et les pieds nus, il n'a rien qui l'empêche de se livrer à ces mâles exercices. Que de fois je me suis amusé des heures entières à regarder leurs jeux! Quelle ardeur! quelle agilité! quelle adresse! quelles heureuses formes se rencontrent dans cette jeunesse brillante, composée en grande partie d'artisans, de jardiniers, d'ouvriers de l'arsenal! Plusieurs pourraient servir de modèle pour un Achille aux pieds légers. Encore quelques circonstances favorables, et les jeux olympiques renaîtraient aussi florissants que jamais.

Ici l'Européen peut se croire reporté aux premiers temps de l'agriculture, en voyant le procédé dont se servaient les patriarches pour extraire le grain de l'épi. Vers le commencement de juillet, la récolte des champs voisins est apportée sur l'esplanade; les gerbes, disposées sur une aire circu-

laire, sont foulées aux pieds par des bœufs; le laboureur se repose en attendant. Faut-il retourner les gerbes? les bœufs vont se reposer à leur tour auprès de celles non encore foulées et en mangent autant qu'ils en veulent. Ces travaux, menés ainsi lentement, durent trois ou quatre semaines. Pourquoi se presserait-on? le temps n'est-il pas constamment favorable?

Une autre fois, quand la nuit est sombre, le promeneur est agréablement surpris de voir le sommet de la colline opposée brillant de mille points lumineux, tandis que les environs sont dans la plus profonde obscurité. On croirait que quelque grande fête donne lieu à cette illumination; il n'en est rien : ce sont les lampes que les habitants de San-Dimitri, dont les maisons sont situées en amphithéâtre, allument pour éclairer les travaux de la soirée, et celles que les Grecs dits orthodoxes ne manquent jamais de faire brûler devant l'image de la *Panagia*[1].

Un spectacle bien autrement intéressant l'attend encore s'il lui arrive de se trouver sur cette esplanade par un beau jour, vers le coucher du soleil, quand l'horizon est couvert de nuages groupés d'une manière plus ou moins pittoresque. Le globe enflammé semble en descendant augmenter de volume et hâter sa course; il est encore à quelque distance, et déjà les nuages resplen-

(1) Παναγία, *Toute-Sainte*; un des noms donnés à la sainte Vierge par les Grecs.

dissent des couleurs les plus brillantes; il se plonge dans leur épaisseur et ils offrent l'image d'un immense incendie. Peu à peu, à mesure qu'il disparaît, les flammes diminuent d'intensité; puis elles s'éteignent après avoir passé par tous les degrés d'une pâleur insensible.

Je m'étais jusqu'alors figuré qu'une éruption du Vésuve devait être le phénomène le plus grand, le plus imposant que la nature pût offrir aux yeux de l'homme. Je regrettais toujours que pendant mon séjour à Naples il ne m'eût pas été donné d'être témoin d'une de ces convulsions du globe; je m'en suis consolé en pensant que, sauf la terreur secrète qu'inspire toujours un danger peu éloigné, terreur qui ne manque pas d'y ajouter beaucoup d'intérêt, la plus belle éruption du Vésuve, à travers son cratère d'un mille de circonférence, avec ses détonations, sa fumée, ses cendres et son fleuve de lave rouge, ne peut rivaliser avec ces magnifiques conflagrations qui accompagnent le coucher du soleil dans ces pays heureux où l'azur foncé du firmament, la pureté de l'air, les teintes brûlantes de l'Orient, répandent sur les moindres phénomènes de la nature un fini, une perfection, un charme inconnus partout ailleurs.

Enfin on arrive au Grand-Champ-des-Morts; chaque croyance religieuse y occupe un terrain particulier que cependant aucun mur ne sépare. Le premier que l'on rencontre est celui des catholiques romains; puis, à son extrémité, celui des

protestants. Là, Français, Italiens, Anglais, Allemands, tous, quelles qu'aient été autrefois leurs antipathies nationales, reposent en paix les uns à côté des autres. Mais tandis que les cimetières turcs et arméniens sont ornés de cyprès ou de mûriers, qu'ils s'étendent chaque jour, et qu'aucune main sacrilége n'ose dégrader leurs tombeaux, on remarque avec peine que nul arbre ne prête au cimetière des Francs un ombrage rafraîchissant, et que l'espace en est trop petit pour la population qu'il contient. Jamais une fosse nouvelle n'y est creusée qu'aux dépens d'une tombe ancienne; des débris hideux viennent affliger les regards, et une odeur cadavéreuse affecte l'odorat du passant qui traverse ces lieux quelque temps après le coucher du soleil. On voit encore avec une surprise mêlée d'indignation que l'espace consacré aux protestants est principalement l'objet d'une profanation périodique. Chaque fois que le Grand-Seigneur va passer la belle saison à son palais d'été de *Bèchik-Tach* (la Pierre du Berceau), les Turcs employés au transport des fourrages du sérail, ayant trouvé cet emplacement favorable, y établissent leurs tentes pour tout le temps qu'elle dure. Ces êtres grossiers et fanatiques, fiers de faire fouler ainsi la cendre des infidèles aux pieds de leurs chevaux, ont peu à peu dérangé les marbres funéraires et détruit plusieurs tombeaux. Au nom de la décence, de la morale, de la religion et de la politique, les ministres européens auraient dû tous ensemble protester contre cette violation des priviléges; le

respect que les Musulmans éclairés ont pour les morts eût bientôt fait cesser ce scandale; mais il paraît que la diplomatie n'a pas cru devoir s'en occuper, car chaque année les palefreniers du sérail continuent leurs dévastations.

En tournant à gauche on voit le cimetière des Arméniens des deux rites. Avant d'y entrer on trouve un pavillon en rotonde dont la construction est on ne peut plus chétive, mais d'où l'on a une très belle perspective. Le joli vallon de Dolma-Baghtchè[1] et les collines bien cultivées qui l'entourent; le Bosphore et ses eaux bleuâtres sillonnées par de nombreux kaïk, qui de cette hauteur et à cette distance semblent diminutifs; les gracieux paysages qui embellissent ses rives; Scutari, qui s'élève en amphithéâtre sur la côte opposée d'Asie, et dont les vitres réverbèrent si vivement les rayons du soleil couchant que, chaque fois, on est tenté de le croire en proie à un vaste incendie; les Iles des Princes, la mer de Marmara et le Mont-Olympe dans l'éloignement, tels sont les objets qui enchaînent l'ame des spectateurs. Aussi cette rotonde est-elle très fréquentée pendant la belle saison; Musulmans, Francs et raïa, étendus sur des nattes ou assis sur des escabeaux, s'y livrent à la contemplation en fumant et en prenant le café que des bostandji[2] leur servent silencieusement.

(1) *Dolma*, terres rapportées; *Baghtchè*, jardin.

(2) Milice fixée à Constantinople et à Andrinople. Parmi

On entre ensuite dans le cimetière arménien; de vieux mûriers ombragent ce vaste gouffre où se sont englouties tant de générations. Les marbres dont il est d'usage de recouvrir chaque tombe sont posés horizontalement; ils sont tellement pressés qu'on peut parcourir long-temps leur surface sans être obligé de mettre pied à terre. Outre l'inscription tracée en l'honneur du défunt, on y trouve figurés les instruments de sa profession. Quelques tombeaux attirent bientôt l'attention : l'un représente un homme pendu, l'autre un homme à genoux, la tête tranchée, le sang jaillissant au loin; manière éloquente de transmettre à la postérité la mémoire d'individus martyrs de leurs opinions religieuses.

Ce cimetière, devenu trop petit pour contenir de nouveaux habitants, s'est peu à peu étendu vers le nord; c'est là que les riches Arméniens se choisissent d'avance leur dernière demeure. Chaque famille opulente y achète un terrain séparé; un fossé, un mur peu élevé, quelques jeunes arbres en tracent les limites. Ce n'est plus, comme jadis, une simple plaque de marbre grossier posée à plat sur la fosse; ce sont des tombeaux, des sarcophages d'un marbre éblouissant de blancheur, construits avec élégance et décorés de sculptures. Des inscriptions en vers sont presque seules ad-

ceux de Constantinople, les uns font la garde dans les divers villages du Bosphore, les autres appartiennent à l'intérieur du sérail, où ils servent dans tous les bas emplois. — *Bostandji-bachi*, chef des bostandji.

mises à célébrer les vertus de ces modernes Crésus. Parmi ces monuments, les plus élevés renferment les chefs de la famille; à leurs pieds, dans des tombes proportionnées à l'âge où ils sont morts, reposent leurs enfants.

La beauté de sa situation, la fraîcheur de son ombrage et sa proximité de Péra, ont fait de ce cimetière la promenade favorite des Francs. Les uns en parcourent lentement les différentes parties; les autres, assis sur quelques monuments, contemplent en silence la perspective variée qu'ils ont sous les yeux. Souvent aussi ils assistent à des scènes lugubres où se peignent les mœurs du pays. Ici c'est un prêtre qui psalmodie, à des époques déterminées, les prières d'usage sur la tombe des personnes décédées dans l'année; là, c'est une femme du peuple, entourée de ses enfants, que la mort toute récente de son mari a plongée dans la misère. Elle vient exhaler ses plaintes et ses gémissements : « Pourquoi, s'écrie-t-elle avec l'accent du désespoir, pourquoi m'as-tu quittée? Ne t'ai-je pas donné de beaux enfants, ne les ai-je pas nourris de mon lait? La maison n'était-elle pas tenue proprement, ton linge bien lavé, ton bènich bien brossé, ta nourriture bien accommodée? Ne me mettais-je pas à broder dès que j'en avais le temps? N'étais-je pas économe, obéissante? T'ai-je tourmenté pour avoir de beaux habits, des bijoux? jamais. Pourquoi m'as-tu donc quittée? Qui donnera maintenant du pain à mes enfants? »

Après avoir fait ainsi l'énumération des devoirs et des occupations qui constituent l'existence des femmes dans l'Orient, elle semble attendre une réponse consolante; le cercueil reste muet. Elle se jette alors dessus, le baise et s'y étend comme pour se réunir au seul soutien qu'elle avait dans le monde. Enfin des larmes abondantes viennent à son secours; puis l'infortunée s'en retourne lentement à son habitation où l'attendent la solitude et la misère. Je l'avouerai, cette expression naïve de la douleur me bouleversait l'ame, et des pleurs humectaient mes paupières.

Plus loin, une famille riche et nombreuse s'apprête à célébrer sur la tombe de son dernier chef l'anniversaire de sa mort. Après les prières d'usage, hommes, femmes, enfants, se livrent à la gaîté. Les femmes retirent des corbeilles les mets préparés pour cette occasion, et dont plusieurs sont consacrés par l'usage. Le repas est long, la conversation moins silencieuse qu'à l'ordinaire; le vin circule rapidement. On se dispense tout-à-fait de la tristesse factice qui semblerait du moins devoir accompagner cette cérémonie.

A cent toises environ de l'extrémité de ce nouveau cimetière on aperçoit un petit édifice de forme carrée auquel les Francs donnent le nom de *maisonnette;* c'est un *takcim* (réservoir). On entend, à travers une porte de fer, le bruit des eaux qui s'y rendent par un canal recouvert de dalles dans une longueur de cent à cent vingt pieds.

Cet espace étroit sert de promenade à l'étranger qui veut jouir d'un des points de vue les plus admirables qu'il y ait dans ce pays où il y en a tant. Ce sont encore, il est vrai, la colline de Bèchick-Tach, le Bosphore et l'Asie, Scutari et la mer de Marmara, et le Mont-Olympe, mais vus de la situation la plus favorable des environs de Péra. Je recommande au voyageur ami de la nature de visiter ce lieu, dans la belle saison, vers le coucher du soleil, et d'y rester jusqu'à ce que la lune se soit levée dans tout son éclat, et je lui promets des souvenirs qui ne s'effaceront jamais et qui répandront sur toute sa vie un reflet de bonheur.

En suivant le chemin qui descend à Dolma-Baghtchè, l'œil est de loin captivé par une colonne en marbre blanc qui s'élève avec élégance au milieu de plusieurs autres. Elle occupe le centre d'une terrasse quadrangulaire, faite exprès pour lui prêter un nouvel agrément, et est en grande partie recouverte d'une longue inscription en lettres d'or.

Un peu plus loin est la colline de Dolma-Baghtchè. Arrivé vers le milieu de son sommet, le voyageur se sent arrêté comme par un charme invincible. Ce n'est plus le Bosphore ni la côte d'Asie qui attire ses regards; ce sont deux collines aux contours les plus gracieux, soigneusement cultivées, qui renferment un vallon très étroit ombragé par d'énormes platanes; c'est cette caserne avec sa mosquée, dont nous avons parlé précédemment, qui ressort admirablement entre les deux épais rideaux de cyprès et de mûriers des

cimetières voisins; c'est l'entrée du port, la Pointe-du-Sérail et la vaste étendue de la Propontide[1].

Vers le milieu de la descente est un kiosk de mince apparence; c'est de là qu'aux kourban-baïram, ou fêtes des sacrifices, le Grand-Seigneur, entouré de sa cour, regarde l'exercice du dgèrid, javelot non ferré qu'on lance à cheval et en courant, et les autres jeux consacrés à cette époque par l'usage.

A l'entrée du vallon, une fontaine offre ses eaux limpides au promeneur altéré, s'il n'aime mieux aller se reposer sous l'immense tente qui sert de café aux bostandji. Grace à la fraîcheur de ces lieux et au silence interrompu seulement par les gémissements de nombreuses tourterelles, il goûte bientôt un doux sommeil. Il se lève dispos et se rend à l'échelle voisine où l'attend une nouvelle perspective. De l'extrémité de cette échelle, qui s'avance d'une centaine de pieds dans les eaux du Bosphore et n'est élevée que de trois ou quatre pieds au-dessus d'elles, sa vue embrasse toute la largeur du canal, les palais, les mosquées, Scutari et la longue rangée de villages qui ornent la rive asiatique. A droite elle plonge sur la Pointe-du-Sérail et la mer de Marmara, à gauche sur le palais d'été du souverain et la mosquée qui termine la pointe d'Ortakeuï. Le visiteur quitte à regret ces tableaux enchanteurs pour monter la colline

(1) Le gouvernement ottoman a su apprécier cette position. A mon retour à Constantinople je la trouvai occupée par la caserne de la cavalerie d'élite.

rapide qui conduit à Péra, s'arrête de temps en temps pour considérer les différents points de vue qui s'offrent à lui de toutes parts, et arrive enfin dans la forêt de cyprès qui sert de cimetière aux Musulmans.

Ici, point de promenades, d'amusements ni de joie bruyante; tout, au contraire, est calme, religieux, solennel. Le port majestueux du cyprès, son épais feuillage d'un vert sombre, sa cime flexible qui s'incline au moindre vent, en font à juste titre l'emblème de la tristesse et de la mort. L'absence des rayons du soleil, la fraîcheur soudaine que l'on ressent sous cet ombrage, le silence, la solitude qui y règnent, commencent par inspirer une secrète frayeur dont on ne peut se défendre; bientôt on s'y habitue, et l'on finit par y trouver des charmes. On s'égare avec plaisir dans les sentiers irréguliers qui traversent ces lieux en tous sens. La forme des tombeaux intéresse au premier abord. Ce n'est plus, comme chez les chrétiens, un marbre posé à plat, écrasant le mort du poids de sa masse, comme si l'on voulait donner un démenti à cette inscription si touchante des anciens Romains : *Sit tibi terra levis* (que la terre te soit légère); ici, au contraire, les pierres funéraires sont posées verticalement. L'usage est qu'il y en ait deux à chaque tombeau, une à la tête et l'autre aux pieds; elles sont rondes ou plates. Pour les hommes, celle qu'on met à la tête est surmontée d'un turban dont la forme indique l'état qu'avait le défunt; un marbre à angle aigu

annonce la tombe d'une femme. Les inscriptions, quelquefois tracées en lettres d'or sur un fond azuré, sont simples et d'un style religieux. L'espace intermédiaire est occupé par la fosse; la terre qui la recouvre bombe tellement qu'on voit qu'elle a été posée aussi légèrement que possible sur le cercueil. Quelques fleurs, soigneusement cultivées, indiquent qu'une personne chérie vient souvent les arroser de ses pleurs, et le petit cyprès, nouvellement planté à l'une des extrémités, annonce que depuis peu de temps seulement elle a perdu l'objet de tant d'affliction. Je dois avouer que dans les cimetières musulmans je n'ai rencontré que des femmes qui s'occupassent ainsi de ces derniers devoirs. Les hommes, à qui le Koran ne permet pas de verser des larmes, car elles sembleraient accuser les dispensations de la Providence, laissent ce soulagement à la faiblesse de l'autre sexe.

En parcourant ce cimetière, les terreurs de la mort disparaissent; l'instant où elle arrive n'est plus que le commencement d'un sommeil paisible, bien préférable à ce rêve qui agite les uns, à ce cauchemar qui tourmente les autres pendant le cours de leur existence éphémère. La vie elle-même ne paraît plus qu'un songe; on se détache peu à peu de la terre et de soi-même. En voyant la magnificence de la nature, en levant les yeux vers un si beau ciel, on se sent comme exilé d'une patrie infiniment plus heureuse; la vanité, l'ambition, les plaisirs bruyants, les faux besoins ne semblent

plus être que ce qu'ils sont en effet, des travers et des folies de l'esprit humain. Semer sa carrière de quelques bonnes œuvres, c'est le seul but qu'on juge digne d'être atteint, et l'on ne trouve plus rien de pénible dans cette idée de la mort, si effrayante pour les individus qui n'y ont jamais pensé que malgré eux; dans cette idée qui, chez un grand nombre, hâte la catastrophe tant redoutée.

A peine est-il hors de ce lieu solennel que le voyageur est arraché à sa douce mélancolie; il se trouve sur une petite place ornée d'arbres, rendez-vous des étrangers de toutes les nations qui viennent y passer la soirée. Des Franques habillées à la française et des Levantines non voilées s'y trouvent quelquefois, mais toujours accompagnées de leurs maris. Une douzaine de boutiques en bois, tenues proprement, souvent même avec élégance, occupent un des côtés de la promenade; ce sont les kahvènè, petits cafés où l'on vend des rafraîchissements du pays. Des escabeaux à siége de paille, assez incommodes, servent à s'asseoir. La foule est considérable, la conversation bruyante; on se croirait sur un des boulevards populeux de Paris. Les garçons de service se croisent en tout sens : l'un apporte aux fumeurs des pipes et des charbons allumés, l'autre une tasse de café, celui-ci un bol de lait, celui-là des glaces, cet autre des soucoupes de *mouhallèbi* (salep ou riz cuit dans du lait). Ces cafetiers, d'une espèce toute différente des cafetiers européens, ne tiennent ni vin, ni eau-de-vie,

ni punch, ni élixir; le Koran, qui en interdit l'usage aux vrais-croyans, ne leur en permet pas même le débit, tout gain sur une chose défendue par la loi étant criminel. Les vendeurs d'eau à la glace, de petits pains, circulent dans la foule; l'indigence vient y chercher des secours; quelquefois même un softa[1], indigne du nom de Musulman, s'arrête, et, la face enluminée par l'usage de boissons illégales, tire des sons rauques d'une corne de bœuf pour obtenir quelques para[2]. Ce spectacle bigarré est curieux; Sélim III, qui aimait les Francs, les Français surtout, se plaisait à en jouir, et passait de temps en temps avec une suite peu nombreuse dans l'étroit chemin qui existe entre la promenade et les khavènè.

(1) Etudiant qui suit les leçons des mosquées.

(2) Petite monnaie d'argent mêlée de beaucoup d'alliage et mince comme une feuille de papier; il en faut quarante pour faire une piastre turque ou huit sous de France environ. Trois piastres font un *roubiè*, petite pièce d'or. — Du reste, on ne peut donner une évaluation précise des monnaies turques, à cause de la détérioration continuelle que le gouvernement leur fait subir, puisque la piastre valait autrefois 3 fr. et qu'elle tombera probablement encore plus bas qu'elle n'est actuellement.

TROISIÈME EXCURSION.

QUARTIERS HORS DES MURS DE CONSTANTINOPLE.

Douane au tabac. — Emirs magnétiseurs. — Prisons pour les débiteurs. — Magasins d'huile et chantiers incendiés. — Le Fanal et les Fanariotes. — Mur d'enceinte du côté de la campagne. — Top-Kapou ou la Porte du Canon. — Le château des Sept-Tours. — Mur du sérail du côté de la mer de Marmara. — Quai. — Pointe-du-Sérail. — Batteries. — Porte dorée. — Eunuques. — Anecdote.

Un autre jour je me proposai d'explorer cette partie de Constantinople qui s'étend le long du port jusqu'au quartier d'Eioub, de suivre le mur d'enceinte qui la protége du côté de la terre et de revenir par eau en longeant celui qui la défend du côté de la mer de Marmara. La course était très longue; je partis de bon matin et descendis à l'échelle de *Balouk-Bazar* (Marché aux Poissons).

Au lieu d'entrer dans la ville par *Bach-Kapoussou* (la Grande Porte) on tourne à droite quand on veut voir les quartiers situés entre le port et le mur d'enceinte. Le terrain sur lequel ils sont bâtis est noir; c'est évidemment un terrain d'alluvion formé du sédiment de cendres de charbon que les nombreux ruisseaux qui descendent des collines centrales de la ville y ont insensiblement déposé. Il a rarement plus de cinquante toises de largeur; en revanche sa longueur peut être d'une lieue et demie. C'est sur cette espèce de ruban que se

sont élevés tous les quartiers qui forment ce que l'on appelle *Istamboul-Dicharè* (quartiers à l'extérieur de Constantinople). Les rues y sont étroites, sales et humides; mais des échelles en grande quantité favorisent la circulation du public et le débarquement des marchandises. Il s'y trouve des douanes spéciales, de vastes magasins et d'innombrables boutiques, où les objets les plus disparates sont entassés, sans aucune précaution, les uns à côté des autres : le tabac, les fruits verts, les fruits secs, l'huile, le bois, la farine, la poudre à canon, etc., etc.; et malgré la proximité de tant de matières inflammables, tous ces quartiers sont construits en bois; aussi arrive-t-il fréquemment des incendies terribles qui les réduisent en cendres, sans en rendre les habitants ou le gouvernement plus prévoyants.

La première douane que l'on rencontre est celle du tabac. La détérioration graduelle des monnaies, et la taxe de plus en plus forte que le gouvernement a mise sur cet article de si grande importance en Turquie, en ont beaucoup élevé le prix; cependant la consommation en est immense, et de nombreux navires du pays sont constamment employés à ce transport.

C'est auprès de cette douane que se tiennent les émirs, regardés comme les descendants de Fatimah, fille de Mahomet, et qui, en priant, soufflant et touchant, ont la réputation de guérir plusieurs maladies, surtout les érysipèles, très communs à Constantinople. Quelques guérisons bien avérées

ayant été, dit-on, opérées de cette manière, et le Koran ne s'y opposant pas, le gouvernement a cru devoir, dans l'intérêt de la population, accorder à quelques-uns d'entre eux un *tahin* (ration), pour qu'ils pussent se consacrer entièrement à l'exercice de ce genre de médecine, mais à la condition de ne pas recevoir plus de cinq para de chaque personne qui a recours à leur ministère. C'est pour cela qu'ils se tiennent près de cette douane depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher. Curieux d'examiner ces nouveaux confrères, je me plaçai dans un café voisin pour les observer sans en être vu. Il y en avait deux qui se promenaient alors lentement dans la petite place adjacente : ils étaient d'un âge mûr; leur taille était élevée, leur habillement simple, mais propre. Le turban vert, distinctif de cette caste, ceignait leur front; leur figure était sérieuse, mais douce et vénérable. Ils tenaient à la main un *tesbih*, sorte de chapelet dont les Musulmans se servent comme de passe-temps. Ils s'arrangeaient de manière que l'un ou l'autre fût toujours en évidence. Une demi-heure s'était à peine écoulée qu'une femme turque arriva sur la place avec un enfant de quatre à cinq ans; quoique voilée suivant l'usage, elle paraissait âgée de quarante ans. Elle alla droit à l'émir en vue et lui parla pendant une minute environ, sans doute pour l'instruire de sa maladie. Tous deux étaient là, debout, sans que les allants et les venants y fissent la moindre attention. Après s'être recueilli,

l'émir récita d'une voix presque basse quelques prières en langue arabe, à en juger par sa prononciation gutturale; puis il mit une main sur la tête de la malade, lui souffla sur le front, et, avec le pouce de la main droite, lui frotta légèrement l'espace qui se trouve entre le côté du nez et l'éminence malaire, ce qui me fit présumer que la femme avait un érysipèle de la face. En cinq minutes la cérémonie fut achevée. Retirant alors d'un des angles de son mouchoir de poche, où l'on est d'usage de mettre son argent en y faisant un nœud, le nombre de para voulus par l'ordonnance, cette femme les lui remit.

Plusieurs personnes, hommes et femmes, jeunes et vieux, se présentèrent successivement. Quelques-uns ne paraissaient pas malades; d'autres, au contraire, la tête tristement enveloppée dans leur châle, semblaient souffrir de fluxions variées. Les émirs lisaient avec une rare patience et un sang-froid imperturbable sur chacun d'eux, et à très peu de chose près de la même manière.

Pour mieux voir leur procédé j'étais sorti du café et m'étais assis sur le banc extérieur. Un d'eux, étant libre, passa près de moi; je le saluai affectueusement et lui dis que moi aussi j'étais médecin; que j'étais venu exprès pour observer leur pratique, que j'y avais beaucoup de confiance dans quelques maladies nerveuses, mais peu dans les maladies inflammatoires; mais que j'étais surtout charmé de la douceur, de la patience et du désintéressement avec lesquels ils remplissaient leur ministère.

Il parut flatté de ma prévenance et de la bonne opinion que je lui témoignais, d'autant plus que la plupart des étrangers que la curiosité attire auprès d'eux croient ordinairement faire preuve de leur grande supériorité en les tournant en ridicule. « La santé et la maladie, me dit-il, sont également dans les mains de Dieu; c'est donc à lui qu'on doit s'adresser pour obtenir la continuation de l'une et la guérison de l'autre. L'homme qui vit suivant les lois de la nature n'a guère besoin de médicaments.

« La noble profession d'être utile à ses semblables, ajouta-t-il, doit être exercée avec exactitude, douceur et dignité, et non dans des vues d'intérêt pécuniaire. » Il termina ce discours en me disant : *Inchallah! gieuruchurus* (nous nous reverrons, s'il plaît à Dieu), et me quitta pour faire ses ablutions avant d'aller prier à la mosquée voisine [1].

Au sortir de la douane au tabac, on entre dans une longue rue bordée de chaque côté par des boutiques de marchands fruitiers très bien assorties. Au bout se trouvent l'échelle aux fruits et la douane sur cet article. On arrive ensuite à *Zendan-Kapou* (Porte de la Prison); c'est la Sainte-Pélagie de Constantinople. Une de mes pratiques, qui avait eu le malheur d'y passer quelque temps, me représenta son régime intérieur comme on ne peut plus vexatoire; on y est écorché comme dans les prisons

(1) Voyez Note II à la fin du volume.

des nations européennes les plus civilisées. L'extérieur ne prévient guère en sa faveur; elle est bâtie en pierre, mal située, mal aérée, petite et humide.

A quelque distance sont les vastes magasins d'huile pour la consommation de la capitale; le gouvernement s'en est réservé le monopole. Que la récolte soit abondante ou non, le prix en reste à peu près le même et toujours modéré. L'île de Candie en fournit la majeure partie; l'huile est expédiée dans des outres de peaux de bœufs ou d'autres animaux; mais malgré toutes les précautions elle suinte à travers les pores ou s'échappe par quelque déchirure, en sorte que le quai, la rue, les ruelles adjacentes en sont inondés. Dans ce quartier une odeur acide vous prend à la gorge, et l'on risque de tomber à chaque instant. En voyant une si grande quantité de matériaux inflammables accumulés dans des magasins tout en bois, et gardés par des personnes insouciantes, qui ne croirait qu'un incendie doit au moins avoir lieu une fois par an, et un incendie capable de dévorer Constantinople? Eh bien, ces magasins existaient depuis plus de vingt ans lorsqu'enfin le feu y prit un jour [1].

(1) A peine eut-on crié *au feu!* et annoncé d'où il partait, que les Francs s'empressèrent de se rendre au Petit-Champ-des-Morts; j'y courus aussi. Là, d'un tertre élevé, directement en face, notre vue plongeait sur cette scène affligeante. A part le nombre d'individus qui perdirent la vie et les richesses détruites, jamais

Après avoir laissé à gauche la porte qui conduit aux moulins et au marché à la farine, celle de la Fontaine miraculeuse, celle de Djibali, quartier sale et populeux, et *Aya-Capou* (Porte Sainte), on arrive au Fènèr, Fanar ou Fanal. Qui n'a pas, surtout depuis quelques années, entendu parler du Fanal et des Fanariotes ? C'est là que, dans un palais de bois, de couleur triste, d'apparence vermoulue, situé sur une colline, réside le patriarche des Grecs dits orthodoxes. Tout auprès se voit l'église métropolitaine : elle est petite ; on y montre avec orgueil la chaire tout en ivoire de saint Jean-Chrysostôme, et la colonne où Jésus-Christ était, dit-on, attaché lorsqu'il fut flagellé. C'est là que demeurent ordinairement les familles grecques dites

spectacle ne fut plus magnifique. La nuit était très obscure ; tout le quartier était embrasé; il brûlait avec une rapidité incroyable. On entendait, de la distance où nous étions, le pétillement des flammes, le craquement des édifices, la chûte des poutres lancées dans les airs et retombant perpendiculairement. Les flammes atteignaient une hauteur considérable, et les eaux du port, en les réfléchissant, doublaient leur étendue et leur imprimaient un caractère étonnant de grandeur et de majesté. L'incendie envahit promptement les chantiers de bois de construction qui étaient voisins et les consuma entièrement. Des barils de poudre à canon, qui se trouvaient dans quelques boutiques, firent explosion et tuèrent plusieurs personnes. Heureusement l'air était calme; l'incendie s'arrêta à la première place qu'il rencontra et s'éteignit de lui-même faute d'aliment. Constantinople, protégée par l'épaisseur du mur d'enceinte, n'éprouva aucun dommage.

Cette scène de dévastation se passa tout entière sur cette étroite et longue bande de terrain d'alluvion dont nous avons parlé au commencement de cette excursion.

princières, qui, dévorées d'ambition, se consacrent au service de la Porte-Ottomane dans les emplois périlleux de drogmans ou d'hospodars. Là aussi se tiennent, pour être plus à portée du centre des intrigues, les intrigans subalternes, et quelques riches négociants qui spéculent sur ces spéculateurs.

L'entrée de ce quartier n'est pas attrayante : une échelle peu commode, un vilain quai, des rues étroites et tortueuses, des maisons d'un extérieur sombre et délabré, une population mal vêtue, tel est ce faubourg si renommé. Entrez dans cette maison : le rez-de-chaussée en est sale, obscur; allez au premier étage, tout y annonce la médiocrité; montez au second, tout y respire la magnificence; c'est l'appartement des femmes. Là, sous l'égide sacrée de l'islamisme, les Grecs déploient impunément le luxe que leur permet une fortune plus ou moins grande et dont la jouissance est plus ou moins précaire; c'est là que, de retour de la Porte, les drogmans et les ex-hospodars, après s'être bien assurés que leur tête est encore sur leurs épaules, après avoir déposé leurs guenilles dans le cabinet aux parfums pour se revêtir d'habillements magnifiques, s'étourdissent sur leurs dangers présents et méditent de nouvelles intrigues.

Après le Fanar on trouve Balata, habité par des Juifs et très populeux. Il y a peu d'endroits plus sales au monde. Un air de misère, résultant du calcul plutôt que d'une pauvreté réelle, attriste les

yeux. Les hommes, toujours en mouvement pour leurs intérêts pécuniaires, ne sont pas aussi dégénérés que les femmes, qui, sédentaires, mal vêtues, sont petites, maigres, hâves et d'une pâleur blafarde. Une serviette grossière leur sert de voile. Les enfants, nombreux, déguenillés, maladifs, sont accroupis dans des chambres basses et humides; un langage grossier et guttural écorche les oreilles. On se sent mal à l'aise dans ce village et l'on s'empresse de le quitter.

Peu après on arrive en face *Eyri-Kapou* (Porte-Oblique). C'est de là que part la chaussée parallèle aux murs d'enceinte qui protége Constantinople du côté de la terre. Elle est étroite et mal entretenue. Les fortifications consistent en trois murailles parallèles, crénelées et flanquées de tours généralement irrégulières et lézardées, que précède un fossé dégradé de douze à quinze pieds de profondeur sur environ vingt-cinq de largeur.

En parcourant l'espace qui sépare Eyri-Kapou de la mer de Marmara, on rencontre cinq portes, dont la plus remarquable est celle de *Top-Kapou* (Porte du Canon), par où les Turcs entrèrent, dit-on, dans Constantinople lorsqu'ils en firent la conquête. Enfin l'on arrive à Yèdi-Koulè-Hiçari, ou château des Sept-Tours, près duquel on voit un des hôpitaux pour les Grecs pestiférés, et sur les bords de la mer les abattoirs pour tous les moutons qui servent à la consommation de la capitale, ainsi que plusieurs fabriques de chandelles et de cordes à boyau.

Ici l'on prend un kaïk. On passe devant le château des Sept-Tours et l'on arrive bientôt à Narli-Kapou, où les Arméniens ont fait construire un hôpital, dont une partie est consacrée aux maladies ordinaires, et dont l'autre sert de lieu de détention pour les personnes atteintes de folie. Cet établissement est sous la direction d'un prêtre arménien qui en est en même temps le médecin en chef. Quoique défavorablement situé et loin d'égaler sous aucun rapport les beaux monuments de ce genre que possède maintenant le reste de l'Europe, cet hôpital peut être regardé comme un pas immense fait dans les voies de la civilisation.

Le faubourg de Samatia, peuplé en grande partie de Grecs, se présente ensuite; puis celui de Yèni-Capi, habité par les Arméniens. Son échelle, désignée par la police pour être le rendez-vous de tous les bateaux chargés de fruits et de légumes qui viennent de la côte opposée d'Asie, est, à certaines époques de l'année, un centre d'activité incroyable. Son petit port est obstrué par une foule de gros bateaux chargés de melons d'eau, de gros paniers de raisin, d'ognons et autres légumes, qui de là, transportés dans des kaïk, à dos d'hommes ou de chevaux, se distribuent dans tous les quartiers de Constantinople et dans tous les villages du Bosphore. Pour la commodité et l'agrément de cette population industrieuse, on a construit sur le bord de la mer une quantité de jolis cafés qui ont chacun vis-à-vis d'eux un kiosk élevé sur pilotis. De ces kiosk on jouit d'une vue

délicieuse : les eaux bleuâtres de la mer de Marmara, le petit archipel des Iles des Princes, le faubourg de Scutari et la pointe d'Asie, le golfe d'Isnik ou de Nicomédie, enfin le Mont-Olympe, se détachant difficilement des nuages qui l'environnent, tels sont les objets qui captivent tour à tour l'attention du spectateur.

Si l'on jette les yeux autour de soi, rien de plus curieux que la foule qui vous environne, le vendredi et le dimanche surtout, jours de repos des Musulmans et des chrétiens; les cafés et les kiosk sont remplis. Le Turc, grave et majestueux, est assis à côté de l'Arménien froid et circonspect, vis-à-vis du Grec fin, étourdi et bavard, et du Franc à l'habillement mesquin et aux mouvements gênés. Aucune femme, par sa présence, n'égaie cette réunion. Point de conversation bruyante; ce serait une indécence. En revanche, une musique discordante se fait entendre. Les cafetiers qui cherchent à attirer la foule louent, pour ces jours-là, une troupe de chanteurs, la plupart arméniens, qui jouent aussi de quelque instrument; beaucoup de ces artistes sont aveugles. Souvent le concert a lieu en même temps dans trois ou quatre cafés voisins les uns des autres; c'est à qui chantera et jouera le plus fort pour que les autres ne soient pas entendus; on ne peut pas s'imaginer de charivari semblable. Le Musulman, qui trouve la musique d'autant meilleure qu'elle se fait entendre de plus loin, prête l'oreille et semble satisfait; l'Arménien, qui reconnaît ses airs favoris,

s'anime; sa figure calme prend de l'expression, et quelquefois il accompagne à demi-voix ces chants qui ont pour lui un charme particulier. Les Francs m'en ont tous paru d'abord désagréablement affectés; cependant je dois dire, d'après une expérience de plusieurs années, que j'ai fini par trouver dans certains airs chantés ainsi en société une douceur et une harmonie que j'étais loin d'abord d'y soupçonner.

Koom-Kapi (Porte au Sable) vient après Yèni-Kapi. La partie de ce quartier située entre le mur d'enceinte et la mer offre aussi un aspect animé; des cafés spacieux, enjolivés, récemment construits sur pilotis, préviennent en sa faveur. Tout près de là se trouve un grand édifice où sont réunis les imprimeurs sur toile de coton. Sa situation sur le bord de la mer est très appropriée à ce genre d'industrie; cependant il décline chaque jour; d'absurdes réglements en sont la principale cause. Il n'est pas permis à ces imprimeurs de faire usage de couleurs fines; ce privilége n'appartient qu'à la fabrique établie à Scutari.

A côté de cet établissement on voit toujours un énorme tas d'immondices; c'est là que toutes celles des quartiers voisins doivent être apportées. Des troupes de chiens affamés y passent leur vie pour y chercher leur nourriture. Tandis que leur excessive maigreur témoigne de l'inutilité de leurs peines, une société de spéculateurs a trouvé, dit-on, le moyen de s'enrichir; elle a acheté du gouvernement le privilége exclusif d'exploiter ces

immondices, et plusieurs ouvriers sont constamment occupés à les cribler, dans l'espérance d'y trouver des diamants ou autres choses précieuses.

Tchallade-Capou (Porte de la Crevasse) se présente ensuite, puis *Akhour-Hummayoun*, celle des Écuries du Grand-Seigneur, enfin *Arab-Capoussou* (Porte des Noirs). Ici commence le Sérail, ou palais du souverain, avec les terrains qui en dépendent.

On ne peut s'empêcher de remarquer que cette partie du mur d'enceinte de la ville, qui s'étend du château des Sept-Tours jusqu'à la Porte des Noirs, est dans un triste état de dégradation. Tout concourt à la faire tomber en ruine; les vagues de la mer de Marmara soulevées par les vents du sud en minent peu à peu les fondements et finissent par en jeter bas des pans énormes, avec les tours qui en font partie. Les créneaux, rongés de vétusté, ébranlés et renversés par les vents, disparaissent aussi à mesure. Les Musulmans dont les maisons sont près du mur, trouvant commode de jouir d'une belle vue sans se donner la peine d'aller la chercher, ont élevé dans les intervalles des créneaux de petits kiosk où ils passent la plus grande partie de la journée.

Les Arméniens se sont ménagé, partout où ils ont trouvé quelque espace vide, de petits jardins où ils grimpent par des escaliers pratiqués dans l'épaisseur de la muraille. Les végétaux croissent dans les interstices; enfin un arbre perché sur le haut d'une tour y prospère depuis long-temps.

La singularité de sa position le fait remarquer de tous les passants, et comme les Turcs répugnent à détruire un arbre, il est probable que ses racines finiront par ébranler la tour et entraîneront sa chute.

On ne peut pas en dire autant du mur d'enceinte du Sérail. Malgré sa longueur qui peut être de six cents toises et sa hauteur de cinquante pieds environ, il est partout en bon état; un quai généralement trop étroit[1] le protége contre la fureur des vagues. Le terrain qu'il entoure est occupé par des mosquées, des bains, des kiosk, des jardins et des promenades; la colline qui en forme le centre est couronnée d'une quantité de constructions irrégulières. Examinés de près tous ces édifices feraient sans doute peu d'effet; mais vus de loin, à travers les bouquets d'arbres, les cimes toujours vertes des pins et des cyprès, ils semblent à l'étranger qui les contemple l'asile du plaisir, du mystère et du bonheur, et lui font éprouver une foule de sensations agréables.

Ici le courant est si rapide, surtout lorsque règnent les vents du nord, que les plus légers kaïk

(1) Ce quai est pour le souverain une cause de dépenses continuelles. C'est en vain qu'on a choisi les plus grosses pierres pour le construire, qu'on les a liées ensemble par le meilleur ciment et par des barres de fer; il n'est pas rare que le *lodos* impétueux n'en détruise quelque partie. D'après le proverbe : *Degnitz o, kèrelmas* (c'est la mer, comment s'y opposer?), on est persuadé que des travaux entrepris sur une plus grande échelle seraient également inutiles, et l'on se contente d'y faire chaque année les réparations nécessaires.

ont besoin d'être remorqués. Il y a des individus qui n'ont pas d'autre occupation; c'est à qui lancera sa corde le plus adroitement pour qu'elle puisse être saisie par les bateliers qui l'amarrent à leur banc. Pour une modique rétribution fixée par la police on est ainsi traîné pendant un espace de quatre à cinq cents toises. Malgré cette assistance il arrive quelquefois des accidents : la corde d'un gros bateau, qui est aussi à la remorque, mais qui va lentement, accroche le frêle esquif au moment où celui-ci le dépasse; il le soulève et le fait chavirer. J'ai plusieurs fois couru quelque danger par suite de ces manœuvres mal combinées. Un de nos meilleurs praticiens eut un jour son kaïk culbuté; heureusement il savait nager et fit la planche jusqu'à ce qu'on vînt à son secours. Quant à son drogman, après l'avoir longtemps cherché des yeux, on le regardait comme noyé, lorsque en retournant le kaïk on le trouva cramponné au banc et sain et sauf.

Dans ce trajet on passe devant *Indgir-Kiosk* (Kiosk aux Perles), situé sur le bord même de la mer. C'est là que les visirs qui viennent d'être déposés sont amenés pour y attendre que le divan ait prononcé sur leur sort.

On arrive ensuite à *Sèraï-Bournou* (Pointe-du-Sérail), sur laquelle est placée une batterie de quelques pièces de canon en assez mauvais état; elle ne sert qu'à tirer des saluts pour le passage du souverain ou aux jours de fêtes. On y remarque deux petites pièces, l'une à bouche elliptique, l'autre à

bouche circulaire entourée d'une douzaine de trous d'un pouce environ de diamètre, destinés probablement à lancer des balles en même temps qu'un boulet.

Le dernier objet qui attire l'attention est le palais récemment construit à la Pointe-du-Sérail. La situation en est délicieuse; il offre un point de vue admirable; on y entre du côté de la mer par une jolie porte toute dorée. C'est là, et sur la petite esplanade en avant, que se promènent quelquefois les eunuques noirs à qui la garde en est commise. Vu les localités, leur surveillance est à peu près inutile, excepté cependant lorsque les vents du sud amènent de nombreux convois à Constantinople. Je fus un jour témoin d'une scène vraiment risible. J'arrivais de Smyrne par mer; soit maladresse de la part du capitaine, soit que le courant fût trop fort, le vaisseau dériva tellement qu'il s'approcha de la porte dorée à moins de douze à quinze toises. Les eunuques étaient accourus sur l'esplanade pour nous chasser; ils avaient beau crier avec leur voix de faucet et leur accent guttural: « Allez-vous-en, retirez-vous! » notre navire n'en allait pas plus vite. Cependant nos matelots, du haut des vergues, plongeaient leurs regards non-seulement dans la cour du palais, mais encore sur le harem. Charmés de la nouveauté de cette perspective, ces gens grossiers, au lieu de faire attention à la manœuvre, s'étaient tournés vers le palais pour voir tout à leur aise, se montraient du doigt l'un à l'autre ce qui leur pa-

raissait curieux, se moquaient des eunuques, et dans leur patois leur disaient les injures les plus comiques. Ceux-ci, furieux, allaient chercher de petits cailloux et d'une main débile les lançaient contre le navire. J'eus beau m'adresser à celui qui paraissait leur chef et lui dire dans son langage figuré: «Effendim! un vaisseau n'est pas un araba que l'on fait tourner à droite, à gauche, justement comme on veut. C'est le vent qui nous a mis ici, c'est le courant qui nous y retient; les vents et les courants sont l'ouvrage de Dieu; l'homme peut-il s'y opposer? Un peu de patience et tout ira bien!» le devoir des eunuques étant d'exécuter les ordres reçus ou du moins de faire tous leurs efforts pour les exécuter, ils continuèrent à gesticuler, à crier et à nous jeter des pierres jusqu'à ce que le navire se fût assez éloigné pour ne plus leur causer d'inquiétude.

A peine a-t-on dépassé Sèraï-Bournou que l'on entre dans le port, dont les eaux tranquilles permettent aux bateliers de se diriger où leurs passagers désirent aborder.

QUATRIÈME EXCURSION.

INTÉRIEUR DE CONSTANTINOPLE.

Échelle de Balouk-Bazar. — Douane turque. — Marché au poisson. — Marché égyptien. — Chapelle funéraire. — La Sublime-Porte. — Sainte-Sophie. — La Porte-Impériale. — Première cour du Sérail. — Hôtel des monnaies. — Hippodrome. — Mosquée du Sultan-Achmet. — Obélisque de Théodose. — Eski-Sèraï ou le Vieux-Palais. — Mosquée de Soliman. — Thèriaki ou preneurs d'opium. — Quartiers déserts de Constantinople. — Quartiers turcs séparés de ceux des raïa. — Causes de cette séparation.

Après avoir parcouru les quartiers situés hors du mur d'enceinte de Constantinople, je consacrai plusieurs journées à visiter les plus beaux et les plus populeux de l'intérieur.

A gauche et tout près de l'échelle de Balouk-Bazar, où il est d'usage de descendre pour entrer dans la ville, se trouve la douane turque. Cet édifice est en bois; son extérieur dégradé fait présumer qu'il a, on ne sait comment, échappé aux nombreux incendies qui ont désolé ce quartier. C'est là que doivent se rendre les navires turcs, francs ou raïa, chargés pour le gouvernement ou pour des négocians turcs. Un petit minaret en bois, de huit à dix pieds de hauteur, annonce qu'à côté de la salle où travaillent les employés il y en a une destinée à la prière. Cette douane, ainsi que la douane franque de Galata, est déserte

quand les vents du nord règnent long-temps. Les navires qui viennent de la Mer-Blanche[1], ne pouvant alors franchir le détroit des Dardanelles, s'accumulent à Capo-Greco ou à la Pointe des Barbiers, mouillages situés, l'un à l'extrémité de cette longue pointe de terre connue sous le nom de Chersonèse de Thrace, l'autre à une lieue environ au-dessous du château des Dardanelles, sur la côte d'Asie. Cet état de stagnation dure souvent plusieurs semaines, quelquefois même plusieurs mois; mais quand les vents du sud commencent à souffler, ces navires partent en même temps et arrivent presque tous ensemble. Tout est alors en activité; chaque négociant, dans la crainte d'un incendie, s'empresse de faire débarquer, vérifier et transporter dans ses magasins les marchandises qui lui sont adressées.

A cent pas de l'échelle est établi le marché aux poissons le mieux fourni de la capitale. C'est peut-être le lieu le plus fréquenté de la ville et celui où l'on rencontre le plus d'embarras de toute espèce; car il sert de passage à la majeure partie de la population mercantile quand elle va le matin à ses affaires, et quand, au coucher du soleil, elle

(1) On emploie souvent à Constantinople ce nom de Mer-Blanche (*Ak-Dèniz*) pour désigner cette partie de la Méditerranée qui est au-delà du détroit des Dardanelles, en opposition à celui de Mer-Noire (*Kara-Dèniz*) qui est au-delà du détroit de Constantinople. Cette expression induit souvent en erreur le Franc nouvellement arrivé, qui croit qu'on parle de celle au nord de l'Europe.

s'en retourne chez elle. C'est là encore que se fait le plus souvent l'exécution des criminels condamnés à mort.

Quand on a traversé le carrefour, on entre dans la ville par Bach-Capoussou, une des nombreuses issues pratiquées dans le mur d'enceinte, et qui est beaucoup trop étroite pour la foule qui doit y passer. Suivant l'usage, elle est ouverte avant le lever du soleil et fermée à son coucher. Le raïa en retard échappe à la consigne moyennant la modique rétribution d'un para donné au portier; le Franc, privilégié par les capitulations, se fait ouvrir à toute heure, passe et ne paie rien.

On trouve ensuite devant soi un vaste édifice en pierre dont la voûte est très élevée; c'est Misr-Tchartchi, le marché destiné à la vente des denrées qui viennent d'Égypte; ce passage est très fréquenté. A droite et à gauche on voit une quantité de boutiques tenues par des Égyptiens. Tous vendent les mêmes articles, étalés dans le même ordre : des bois de teinture, quelques produits chimiques, du sucre brun en poudre, préféré par les Turcs au sucre raffiné, comme sucrant plus et coûtant beaucoup moins; du bois de savon, employé, dit-on, de préférence pour le blanchissage des châles; de la noix vomique, de l'oriban, du karadunluk (*storax officinalis*), dont les Francs se servent en temps de peste pour se parfumer en rentrant; du henné réduit en poudre, si usité dans l'Orient par les femmes pour se teindre en rouge mordoré le bout des doigts, quelquefois la plante

des pieds, plus rarement les cheveux. C'est aussi à ce marché que les femmes qui se mêlent de médecine viennent acheter les drogues dont elles composent leurs médicaments.

En sortant de Misr-Tchartchè, on entre à gauche dans une rue qui sert de marché aux fleurs et aux plantes médicinales.

Plus loin un bruit sourd attire l'attention; il part d'un vaste établissement où, sous la surveillance du gouvernement qui s'en réserve le monopole, se brûle et se pile tout le café destiné à la consommation de Constantinople, les Turcs ne se servant que de café pilé. Je fus curieux d'y pénétrer; je vis un grand nombre d'individus occupés à ces travaux. Les cafetiers et les détaillants, tenus d'y venir chercher leurs provisions, faisaient foule en ce moment; chacun était muni d'un sac de cuir dans lequel il est d'usage de tenir le café bien renfermé pour que le parfum ne s'évapore pas. On assure que tout le grain ainsi distribué vient de l'Yèmen, de Moka, et qu'il est défendu, sous des peines très sévères, d'y en mêler d'étranger. J'ignore jusqu'à quel point cela peut être vrai. Il est certain que dans les maisons des grands, dans les familles aisées et chez les cafetiers les plus renommés, on distingue sur-le-champ à son parfum celui de l'Arabie du *gdiaour-qahvèsi* (café des infidèles). Cela dépend-il de la manière de le préparer, si différente de celle usitée en Europe? je n'en sais rien; mais ce que je puis affirmer, c'est que, chaque fois que j'ai voulu acheter chez les mar-

chands francs de Galata du moka en grain, je l'ai toujours trouvé mélangé d'un tiers environ de café étranger.

Si l'on se dirige ensuite vers le Sérail, on entre dans la belle rue de Bach-Kapoussou. Là se trouvent plusieurs grandes pharmacies, dont deux sont en constante rivalité; c'est à qui obtiendra la fourniture du palais impérial, qui entraîne ordinairement aussi celle de la caravane qui va, chaque année, de Constantinople à la Mecque. Suivant que l'hèkimbachi, premier médecin du sérail, intéressé plus que toute autre personne à la scrupuleuse exécution de ses prescriptions, favorise l'un ou l'autre de ces concurrents, il en résulte pour le candidat préféré un surcroît de considération et de grands bénéfices. J'assistai un jour à l'emballage des médicaments qui devaient partir avec la caravane, et remarquai qu'ils se composaient presque entièrement de purgatifs et de toniques. Je fus étonné de l'énorme quantité de pilules expédiées; mais en réfléchissant que les nombreux pélerins devaient traverser d'immenses déserts arides, je dus convenir que la forme pilulaire était la plus appropriée en pareilles circonstances.

Au bout de la rue on voit un petit édifice simple, élégant, à grillages dorés; c'est le turbeh ou chapelle funéraire de Sélim III. Les fenêtres sont à hauteur d'appui; quelquefois elles sont ouvertes et l'étranger peut en voir l'intérieur, remarquable par la clarté, le bon goût et la propreté qui y règnent.

Plus loin, en tournant à droite, se trouve une

fourmilière d'apothicaireries ; quatre de ces établissements forment le carrefour même ; tous sont tenus par des Grecs. Plus loin, encore des apothicaireries ; on reconnaît que ce quartier est exclusivement consacré à la demeure des Musulmans. On est parvenu à leur persuader si fermement qu'ils ne pouvaient bien se porter sans médicaments, qu'ils en prennent maintenant toute l'année, excepté cependant à l'époque du ramazan, carême des Turcs, et pendant les grandes chaleurs de l'été. Quand le Musulman était riche, tout allait bien, au moins pour le pharmacien. L'effendi qui, après avoir fait sa prière, fumé une ou plusieurs pipes de tabac et pris une tasse de café, s'ennuie le plus souvent chez lui, était bien aise de voir, chaque matin, son apothicaire lui apporter, dans une bouteille enjolivée de papiers de diverses couleurs, ficelée et cachetée, le médicament qui devait lui donner une nouvelle vigueur. Il causait longuement avec lui de sa santé, de celle de ses voisins ; à la fin de l'année les drogues étaient payées et les bénéfices considérables. Tout est bien changé depuis que le Musulman est devenu pauvre ; il donne un léger à-compte sur le long mémoire et le regarde comme acquitté. Souvent même il envoie son premier serviteur marchander de boutique en boutique le prix d'une recette et la donne à faire à l'apothicaire qui en demande le moins. Depuis lors cette branche d'industrie suffit à peine pour faire vivre ceux qui l'exercent.

Bientôt se présente aux regards un immense

palais, où la foule entre, d'où la foule sort avec empressement; c'est la Sublime-Porte, ou le palais officiel du grand-visir. C'est là que ce ministre redoutable, chargé de tout le poids du pouvoir exécutif, donne, dans une grande salle, une audience publique, plusieurs fois la semaine. C'est là que le reïs-effendi reçoit les premiers drogmans de tous les ministres étrangers, que se traitent les affaires politiques et que sont jugées les réclamations des négociants européens. C'est là aussi que sont envoyés les individus coupables de fréquentes contraventions et que les punitions précédentes n'ont pas corrigés. Le châtiment, ici, suit de près le jugement; et quiconque s'est arrêté quelquefois à la Porte aura sans doute eu l'occasion de voir plusieurs délinquants recevoir la bastonnade sur la plante des pieds[1].

En sortant de la Porte on entre dans le plus beau quartier de la ville; des rues larges, propres et bien pavées; une caserne magnifique, la mosquée de Sainte-Sophie, une fontaine très gracieuse, enfin *Babi-Humaïoun* (Porte-Impériale) se présentent successivement. C'est à côté de cette porte qu'on exécute les criminels d'état pris dans la capitale, et qu'on expose leurs corps et leurs têtes pendant trois jours consécutifs aux regards du public. On y apporte aussi les têtes des pachas rebelles exécutés dans les provinces, et les oreilles coupées aux ennemis sur le champ de bataille.

(1) Voyez Note III à la fin du volume.

Après avoir passé sous la voûte de la Porte-Impériale, on se trouve dans une grande place irrégulière, ornée de très beaux platanes. A droite est un long bâtiment peu élevé; ce sont les cuisines du Sérail; à gauche est l'ancienne église de Sainte-Irène, dont les Turcs ont fait un arsenal qui renferme beaucoup d'armes anciennes. Plus loin sont les bâtiments de l'administration des monnaies et le divan du grand-visir. Tout au fond, vers le milieu, on arrive à la deuxième porte du Sérail, appelée *Bab-us-Sèlâm* (Porte-du-Salut), que l'étranger ne peut franchir qu'aux jours de réception de quelque ministre européen.

En quittant cette cour on se dirige ordinairement vers l'At-Meïdani, l'ancien Hippodrome, qui en est peu éloigné. C'est la place la plus vaste qu'il y ait maintenant à Constantinople. A gauche se voit la superbe mosquée du sultan Achmed, située au milieu d'un bel emplacement ombragé par un grand nombre d'arbres majestueux; les six minarets qui la distinguent font un effet très pittoresque.

Sur la ligne médiane longitudinale de l'Hippodrome on remarque l'obélisque de Théodose, la colonne Serpentine, maintenant toute mutilée, qui soutenait, dit-on, autrefois le trépied de Delphes, enfin une colonne mal assurée sur sa base, qui menace de s'écrouler au premier jour. A droite est une ménagerie petite, obscure, mal tenue; les animaux que j'y vis me parurent sales et souffrant de leur réclusion.

En traversant, au sud de l'Hippodrome, *Kadirga-Limani* (Port-aux-Galères), dont le nom rappelle l'ancienne destination[1], le voyageur est attiré par la vue de trois colonnes de beau granit et d'un diamètre considérable qui gisent par terre; plus loin s'élève majestueusement la colonne brûlée, ainsi surnommée de ce qu'elle a été souvent atteinte par les flammes dans les incendies si fréquents à Constantinople. Les tronçons de porphyre superposés qui la composent en sont décolorés, et les cercles de cuivre qui en cachent les jointures plus ou moins oxidés.

On découvre ensuite la mosquée du sultan Bajazet, qui couronne une des collines de la capitale; puis *Eski-Sèraï* (Vieux-Sérail), servant autrefois de retraite aux odalisques malades ou répudiées et aux femmes de sultans décédés, et devenu, depuis la révolte des janissaires, la résidence du sèraskèr ou général en chef de l'armée. Dans les rues avoisinant cet édifice on remarque les boutiques d'ustensiles de cuivre dont les formes bizarres sont parfaitement appropriées aux habitudes de la population; le marché aux poulets, grand et souvent bien approvisionné, mais sujet à d'étranges variations[2] qui dépendent du souffle des

(1) C'est en effet sur ce terrain bas et tout composé d'ensablements et d'alluvions que les empereurs grecs avaient fait creuser un *liman* ou port pour les galères. C'est maintenant une grande place entourée de maisons.

(2) C'est de Varna, le meilleur port de la Turquie sur la Mer-Noire, situé à 75 lieues environ de Constantinople, que partent

vents; les fabriques d'encre, toutes différentes des nôtres[1].

Enfin on arrive devant Suleïmaniïè, la mosquée du sultan Soliman. Presque tous les étrangers s'y rendent, moins encore pour admirer l'élégante symétrie du monument que pour observer cette espèce d'hommes connus sous le nom de *thèriaki* (preneurs d'opium) qu'on rencontre dans les environs. Comme voyageur et comme médecin, je leur devais doublement ma visite. A peu de distance de la mosquée il y a une rangée de petits cafés obscurs devant lesquels règne un long et étroit berceau qui, dans la belle saison, offre une agréable retraite. Le quartier, étant déjà éloigné du centre des affaires, jouit d'un silence propice

les convois qui fournissent à la capitale les œufs et la volaille pour sa consommation. Les vents sont-ils favorables, la traversée ne dure que deux ou trois jours et la cargaison arrive grasse et bien portante; alors il y a foule à ne pouvoir circuler. Sont-ils contraires, la traversée dure huit jours, les animaux sont débarqués maigres ou malades; alors c'est un désert pendant des semaines entières.

(1) Les Turcs emploient la matière épaisse et visqueuse qu'on retire de la vessie natatoire de l'espèce de poisson connue dans la Méditerranée sous le nom de *calamar*. — Il faut de longs et pénibles efforts pour la ramener à cet état de fluidité gluante dont elle a besoin pour s'empreindre sur le papier glacé dont les Musulmans se servent ordinairement. Souvent l'étranger, en voyant le pilon de l'ouvrier retomber de tout son poids dans un énorme mortier rempli de cette matière visqueuse, s'éloigne précipitamment, se croyant déjà noirci de la tête aux pieds; bientôt il se rapproche en riant de sa méprise; c'est à peine si le liquide a bougé.

à l'état de contemplation. Je cherchai des yeux le café où se trouvaient le plus grand nombre de thèriaki; j'entrai dans celui où il y en avait trois. Ils étaient immobiles, éloignés les uns des autres, et assis à l'orientale sur le banc placé à l'intérieur. Le plus jeune paraissait le moins absorbé; il remuait quelquefois la tête et les mains; le second l'était davantage, et le troisième, le plus âgé, offrait le dernier état de la dégradation où conduit l'usage immodéré de l'opium. Il était courbé en deux; sa maigreur était extrême, la pâleur de son visage cancéreuse; ses yeux éteints et hagards. Sa barbe n'offrait plus que quelques poils rares et lanugineux. Tous trois avaient probablement pris leur dose d'opium en entrant, car aucun d'eux ne tira de son sein la boîte qui contient ce bien suprême. Après être resté plus d'une heure dans ce triste réduit, je me disposais à m'en aller, quand un homme vint chercher le vieux thèriaki, le chargea sans mot dire sur son dos aussi facilement que si c'eût été un enfant, et le porta probablement chez lui. Je pus observer que les jambes du vieillard, contracturées, restaient en équerre et paraissaient aussi sèches que les os d'un squelette.

Tous les quartiers que je venais de parcourir m'avaient paru généralement propres et salubres; je voulus m'assurer si les plus éloignés du centre l'étaient également. A cet effet, je visitai en tous sens, pendant plusieurs jours, les quatrième,

cinquième, sixième et septième collines, plus ou moins proches du mur d'enceinte qui défend la ville du côté de la terre. Peu de voyageurs se sont donné la peine d'examiner cette vaste partie de Constantinople; je n'en trouve aucune trace dans leurs ouvrages. Que de rues désertes, de maisons tombées ou tombant en ruines! Que de terrains en friches, de jardins incultes ou à peine cultivés! que d'espaces incendiés ou abandonnés! Que de pauvreté, de misère dans ces quartiers habités çà et là par des familles la plupart turques, retraitées et vivant du chétif tahin que leur accorde le souverain ou l'effendi auprès duquel elles furent employées! Jamais médecin franc ne fut appelé dans ces lieux solitaires; on se croirait à cent lieues de la capitale; mais l'air y est pur, et cette population, quoique couverte de haillons, paraît jouir d'une santé florissante, même dans l'âge le plus avancé.

Dans ces excursions j'ai eu l'occasion de voir les nombreuses casernes des janissaires, celles surtout si spacieuses de l'At-Meïdani, les divers hôpitaux, l'aquéduc de Valens, les citernes à voûte, celles à ciel ouvert, la Maison Carrée, dite aussi le Palais de Constantin; tous ces bazars qui se tiennent sur le pavé des rues désignées à cet effet ou dans des échoppes construites pour la journée; cet immense *Ouzoun Tchartchè* (Long-Marché), ces bézestins aux voûtes élevées, où je me plaisais à observer, devant chacune des myriades de boutiques qu'ils renferment, les mœurs mercantiles de leurs propriétaires bigarrés, de nations

si variées; enfin, pendant un long séjour à Constantinople, j'ai tout examiné avec plus ou moins d'intérêt, khans beaux et vilains, établissements de bains les plus renommés de la capitale et des faubourgs, cafés turcs, grecs et arméniens; mais ce que je n'ai jamais pu voir sans émotion, quoique la fréquence de cette sensation eût dû en émousser le sentiment, ce sont les mosquées impériales. Leur position sur la cime des collines centrales de la ville, les sveltes minarets qui en flanquent les extrémités, les perspectives admirables dont on y jouit, les vastes cours dont elles sont entourées, les arbres majestueux dont la verdure fait ressortir l'éclatante blancheur des bâtiments, les établissements nombreux d'utilité publique qui en dépendent[1], la propreté qui règne tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, le silence, le recueillement, la fréquente prière, font de ces temples à la fois imposants et gracieux l'objet de l'admiration involontaire de l'étranger qui les voit pour la première fois, et d'une admiration réfléchie pour celui qui sait apprécier l'influence de l'élément religieux sur le caractère, le bonheur ou le malheur, la gloire et la prospérité des nations.

Nous avons vu dans l'excursion précédente qu'entre les eaux du port et le mur d'enceinte de la ville il y avait une longue bande de terrain d'alluvion, où les besoins du commerce avaient nécessité l'établissement d'un grand nombre d'é-

(1) Voyez Note IV à la fin du volume.

chelles, de douanes, de boutiques et dépôts de marchandises; et que, comme l'on jouit de plus de liberté hors des murs qu'au dedans, il s'y était aggloméré peu à peu une certaine quantité d'habitations que l'humidité et l'entassement rendent généralement malsaines. Ces mêmes effets se sont reproduits du côté de la mer de Marmara. Partout où, entre les eaux de la Propontide et le mur d'enceinte de Constantinople, il s'est trouvé un peu de terrain sur lequel on pût élever une bicoque, on s'est empressé de le faire; il y a même des rues entières dont les maisons, ou au moins les terrasses qui les protégent, sont construites sur pilotis, quoique les vagues poussées par les vents du sud y occasionnent fréquemment de fortes avaries[1]. Narli-Kapou, Samatia, Daoud-Pacha, Yèni-Kapi et Koom-Kapou surtout, sont dans ce cas. Comme on peut arriver chez soi par mer à toute heure de la nuit, rester chez ses voisins aussi tard que l'on veut, sans être obligé de se faire ouvrir les portes de la ville, ces quartiers ne sont habités que par des raïa, des Arméniens surtout, qui apprécient beaucoup ces avantages. Le Musulman, qui fait peu de visites, qui rentre chez lui au coucher du soleil et se met au lit de bonne heure, attache peu d'importance à ces facilités et préfère demeurer dans l'intérieur. Dans ces espè-

(1) Ces habitations, en quelques endroits si nombreuses qu'elles peuvent, sinon pour l'étendue, au moins pour la quantité de population, former un gros village, ont quelque analogie avec celles qui se trouvent auprès de chaque barrière de Paris.

ces de faubourgs, les terrains, les maisons, les loyers sont beaucoup plus chers que dans la ville. Il n'y a que des personnes aisées qui puissent se procurer ces jouissances; aussi en tire-t-on vanité, et quand on invite quelqu'un à venir chez soi on manque rarement d'ajouter à la désignation du quartier celle de *dicharè*, à l'extérieur, ou de *yali*, sur le bord de la mer.

Par suite de la disposition du terrain, les parties les moins saines de Constantinople sont sans contredit celles qui s'étendent du pied des collines centrales jusqu'au mur d'enceinte. Resserrées dans un espace étroit et plat, elles sont privées, du côté du port, des vents rafraîchissants du nord, et sont de plus, du côté de la Propontide, exposées aux vents du midi. L'air y circule difficilement. Les rues, moins larges que partout ailleurs, sont obscures et humides, et le sont pourtant encore moins que le rez-de-chaussée des maisons. Les ruisseaux, ne trouvant pas d'écoulement, se dessèchent, et les miasmes les plus délétères, élevés pendant la chaleur du jour, retombent après le coucher du soleil sur la tête des habitants. Malgré ces graves inconvénients, la proximité des portes de la ville qui donnent sur la mer, et la facilité de se procurer, en construisant un tchardak [1] plus élevé que le mur opposé, la jouissance d'une immense et délicieuse perspective, y ont fixé une population très considérable.

(1) Plate-forme construite en bois sur le haut des toits, et découverte.

Constantinople se trouve donc, sous le rapport de l'emplacement des maisons comme sous tant d'autres, divisé en deux sortes d'habitants bien distinctes. D'un côté c'est le Musulman; peu apte aux grandes spéculations commerciales, ennemi de la saleté, du bruit, de la foule, des chicanes et de l'usure, il ne se livre, dans le commerce de détail et dans les arts, qu'à la vente des épiceries, de la papeterie; il est boulanger, pâtissier, confiseur; il fabrique des chaussures turques, des turbans, des armes; il est sellier; il excelle dans la broderie, la gravure, tous objets qui ne répugnent point à la propreté canonique. S'il a reçu quelque éducation, il s'adonne de préférence à l'écriture; il copie le Koran, des manuscrits; il étudie la religion, les lois, pour arriver de là aux places, aux emplois du gouvernement, aux dignités de l'empire; sinon il se met au service de ceux qui, plus instruits, plus heureux que lui, les ont obtenus. De l'autre ce sont les raïa qui, n'ayant presque aucun autre moyen d'existence que le trafic, exploitent tous les arts et métiers auxquels le Musulman n'est pas propre ou qu'il dédaigne de faire. La force des choses a donc attiré et fixé les raïa le long du port et dans tous les sales quartiers qui l'avoisinent, et refoulé les Musulmans dans l'intérieur de la ville. C'est, en effet, sur le sommet et les flancs des collines centrales, dans ces quartiers plus ou moins rapprochés du Sérail et du mur occidental de Constantinople, que se sont élevés ces nombreux et vastes konak que l'œil aperçoit de

loin, et dont les habitants respirent un air si pur et jouissent de si belles perspectives.

CINQUIÈME EXCURSION.

SCUTARI, ILES DES PRINCES.

Traversée de l'échelle de Top-Khana à Scutari; ses dangers. — Échelle de Scutari. — Boulgourlou. — Perspective. — Mœurs musulmanes. — Cimetières de Scutari; réflexions. — Kadi-Keuïu ou l'ancienne Chalcédoine. — Iles des Princes. — Khalki; promenade, amusements de la soirée. — Saturnales de raïa. — Aurore de l'Orient. — Couvent grec. — Prinkipo. — Kyz-Koullèci.

Depuis long-temps je désirais voir Scutari et ses vastes cimetières, Boulgourlou et les Iles des Princes. Je profitai d'un beau jour d'été et me mis en chemin.

La distance de l'échelle de Top-Khana à celle de Scutari, quoique celle-ci soit dans une autre partie du monde, n'est que de mille toises environ, et quand le temps est calme on peut la franchir en un quart-d'heure; mais quand le vent du nord souffle fortement, les bateliers sont obligés de décrire une ligne plus ou moins parabolique, en serrant la côte d'Europe et en abordant ensuite le courant du milieu du Bosphore, qui les emporterait rapidement dans la Propontide si, à force de rames, ils ne parvenaient à le surmonter à temps pour arriver à l'échelle opposée.

Quelquefois, pendant les grandes chaleurs de l'été, le ciel se couvre, l'éclair brille, une forte averse survient et le kaïk s'emplit si promptement que l'on a le temps à peine de gagner la côte la plus voisine. D'autres fois un brouillard épais s'élève tout-à-coup et ajoute aux vents contraires une complication bien autrement dangereuse. Non-seulement on ne reconnaît plus la côte d'Europe ni celle d'Asie, mais encore les passagers se distinguent à peine entre eux d'un bout du kaïk à l'autre. On éprouve une secrète terreur en se voyant ainsi soudainement plongé dans les ténèbres, exposé à être heurté par les bateaux qui font le même trajet ou viennent en sens contraire, coulé à fond par les pazar-kaïk[1] ou par quelque navire marchand arrivant de la Mer-Noire; ne sachant plus où l'on est, où l'on va, sans boussole pour se diriger. On écoute, et l'on n'entend rien; ou si un bruit confus parvient à vos oreilles, ce n'est que quand on a dépassé l'échelle et que l'on est déjà sous le vent. Cependant l'esquif entraîné par le courant peut aller se briser contre l'écueil de *Kyz-Koullèci* (la Tour de la Fille); mais le brouillard se dissipe enfin et l'on est heureux de se trouver sain et sauf entre les Iles des Princes et les Sept-Tours, quelquefois même entre ces îles et San-Stefano, quand on se croyait peu éloigné du lieu de débarquement.

(1) Gros bateau plus fortement construit que les kaïk ordinaires et destiné au transport d'un grand nombre de personnes.

L'échelle de Scutari est le rendez-vous de toutes les personnes qui vont chaque matin pour leurs affaires commerciales à Constantinople et en reviennent le soir, ainsi que des voyageurs et des caravanes qui se rendent dans l'intérieur de l'Asie. On voit près de là un marché très fréquenté et de nombreux chevaux de louage pour monter la longue colline sur laquelle ce faubourg est bâti.

Boulgourlou, qui, vu du Grand-Champ-des-Morts, fait un très bel effet, et qui promet de dédommager le voyageur de la peine d'arriver à son sommet par l'espérance d'un magnifique point de vue, était le but principal de mon excursion. Pour y parvenir, il me fallut d'abord suivre une rue longue, mal percée, tortueuse et rapide. Après un quart-d'heure de marche fatigante, on trouve, à gauche, un joli plateau, dont aucun auteur, que je sache, n'a fait encore mention. J'en suis d'autant plus étonné que jamais position ne fut plus heureuse pour faire un des plus beaux panoramas du monde. Sa hauteur peut être de deux cents pieds au-dessus du niveau des eaux du Bosphore; sa distance de la côte opposée est, à vol d'oiseau, de douze à quinze cents toises. La largeur du canal est masquée en partie par la colline sous-jacente. La vue plonge de là sur cette longue suite de villages qui bordent la rive européenne, sur le palais d'été du Grand-Seigneur, sur les hauteurs verdoyantes de Bèchik-Tach, de Dolma-Baghtchè, et sur celle de Péra, couronnée par la caserne de l'artillerie légère. L'entrée du port,

traversée par des kaïk de toutes grandeurs, encombrée de vaisseaux marchands à l'ancre, tandis que d'autres arrivent de la Mer-Noire ou partent pour la Méditerranée, la caserne des canonniers et sa mosquée en marbre blanc, la Pointe-du-Sérail avec ses palais, ses jardins et les principales mosquées de Constantinople, tous ces objets font un ensemble admirable. La belle saison, un brillant soleil, une nature riante, une végétation forte, la légèreté de l'atmosphère, les formes des collines si purement dessinées, le chant du rossignol dans le Bulbul-Dèrèci [1] voisin, captivent tour à tour l'attention et font éprouver les sensations les plus délicieuses.

Je m'arrachai à regret de ces lieux et m'acheminai vers Boulgourlou. On laisse à droite une petite maison de plaisance du souverain ; on gravit une pente, et l'on arrive au sommet rapide orné de quelques arbres majestueux. De tous côtés la perspective est immense, et cependant elle n'est pas, à beaucoup près, aussi intéressante que je m'y attendais. Vue de cette distance et à cette hauteur, Constantinople perd beaucoup de sa magnificence ; ses mosquées semblent diminutives et ses collines à peine sensibles. Son étendue n'est plus rien au milieu des déserts qui l'environnent ; le Bosphore n'est plus qu'un ruisseau argenté, son port qu'une anse, ses navires que des coques de noix, et les Iles des Princes de simples écueils. Byzance, la

(1) Vallée des Rossignols.

superbe Byzance, ne paraît plus qu'une ville en relief; la Propontide et le Mont-Olympe sont les seuls objets en harmonie.

Je me rendis de là au hameau voisin; une fontaine ombragée de gros arbres, des jardins médiocrement cultivés, tout à côté un petit bois, retraite de nombreux écureuils, font passer quelques moments agréables.

Étant venu par Sèlimiè, ou quartier de Sélim, nouvellement bâti au haut de Scutari, je me dirigeai sur *Baghlar-Bachi* (le Haut-des-Vignes), dernièrement construit au sud de ce faubourg. Avant d'y arriver on trouve à gauche un kiosk avec une fontaine dont la situation très bien choisie fait tout le mérite; elle domine cette colline, où l'on cultive l'espèce de vigne qui fournit à la capitale le tchaouch-uzum, raisin comparable aux chasselas de Fontainebleau; et le barmak-uzum [1], qui commence quand le premier finit. Les Iles des Princes, vues à cette distance, paraissent dans toute leur beauté. La mer de Marmara semble un immense miroir que termine l'île qui lui a donné son nom; enfin le Mont-Olympe fait le fond du tableau.

Les eaux de la fontaine sont renommées pour leur fraîcheur et leur bonne qualité; non-seulement les promeneurs viennent en boire et les ha-

(1) *Uzum*, raisin; *barmak*, doigt. On nomme ainsi cette variété à cause de la ressemblance de ses grains avec la dernière phalange du petit doigt.

bitants de Scutari en prendre pour leur consommation, mais encore les grands et les personnes aisées de la capitale en font venir leur provision journalière.

La société dans le kiosk était principalement composée de vieux Musulmans retraités. Contents de la maison qui leur est concédée par le gouvernement, du tahin auquel ils ont droit, de la faible pension qui y est attachée et du petit pécule qu'ils ont pu économiser, ils passent la fin de leur existence dans la plus profonde tranquillité. J'y vis aussi quelques raïa, la plupart arméniens. Le Franc, celui surtout dont l'extérieur annonce la propreté, y est le bienvenu. J'allai prendre ma place auprès d'un de ces vieillards. Là, point de gêne, point de salutations; personne ne vous remarque ou du moins n'a l'air de vous remarquer. Trouve-t-on quelqu'un de connaissance; on le salue de loin en silence. A-t-on quelque chose à se dire; on cause à voix basse. On fume, on boit de l'eau, on prend une tasse de café. On réfléchit si l'on y est disposé; on jouit des beautés de la nature. On écoute quelque vieillard qui parle lentement et avec simplicité; on paie et on s'en va; et, grace à ces paisibles usages, on n'a aucune parole oiseuse, aucune méchanceté à se reprocher. Peu à peu l'on prend l'habitude de se taire quand on n'a rien à dire, et l'on finit par croire qu'on peut vivre heureux sans se conformer au bavardage obligé des sociétés européennes.

L'agréable situation de Baghlar-Bachi, la salu-

brité de l'air, la bonté de l'eau et le bas prix des loyers, ont rendu cette partie de Scutari un point de réunion pour les familles arméniennes qui désirent passer la belle saison à la campagne sans être trop éloignées de leurs affaires.

Je descendis, au sortir du kiosk, la longue rue qui conduit aux cimetières musulmans. J'ai déjà décrit l'impression que me firent ceux de Péra, mais ceux de Scutari l'emportent encore par leur étendue, le luxe des tombeaux, la hauteur et le rapprochement des arbres. Les riches Turcs de Constantinople, par un sentiment d'orgueil ou de piété, préfèrent être inhumés en Asie, qu'ils regardent comme une terre appartenant aux vrais-croyants, tandis que, selon leur tradition, la terre d'Europe doit tomber un jour entre les mains des infidèles.

Que de fois n'ai-je pas visité ces lieux consacrés à la mort, parcouru lentement pendant des heures entières les nombreux sentiers qui les traversent, et causé avec le fossoyeur creusant une fosse! Que de fois ne suis-je pas entré sous ces hangars où l'indifférence sculpte les marbres funéraires et fixe le prix de son ouvrage! Je me rappelai involontairement que ce genre d'industrie, presque inconnu jadis sur les bords de la Seine, y avait acquis depuis peu, sous l'empire de la mode et de la vanité, le même degré de perfection que tant d'autres industries; mais quelle différence en général sous les rapports les plus intéressants, ceux de la morale et de la piété! Ici c'est

une femme qui a perdu le seul homme qu'elle ait connu, l'unique objet de ses soins et de ses affections, et qui vient prier et pleurer sur sa tombe, cultiver les fleurs qu'elle-même y a plantées; à côté d'elle sont ses enfants, qui regrettent l'ami de leur enfance, le protecteur de leur jeunesse, celui qui devait leur ouvrir la carrière de l'industrie ou celle des emplois; et l'esclave chargée de la petite pioche et de l'arrosoir, qui déplore la mort d'un maître indulgent dont elle espérait la liberté. Là c'est une femme que la loi et les préjugés établis admettent, à très peu de choses près, comme l'égale de l'homme, et qui se regarde même comme supérieure à son mari si elle lui apporte, en même temps qu'une fortune considérable, l'alliance d'une famille d'un rang plus distingué; une femme qui, dans le tourbillon de la société, ne tarde pas à trouver des comparaisons souvent défavorables à son partenaire; une femme que ses graces et ses talents font l'objet continuel des hommages ou des calculs intéressés de ceux qui l'environnent; une femme enfin à qui la perte d'un époux, en rompant un lien devenu depuis long-temps pénible, ouvre l'agréable perspective de plaisirs nouveaux, fruits d'une liberté tant regrettée. La mort réveille bien quelques sympathies oubliées et fait couler quelques larmes; la décence prescrit, à la vérité, une séquestration de quelques jours, et la loi un deuil d'une longueur désespérante; mais tout se borne là. Prier? à quoi bon, quand un clergé est si richement payé pour

remplir ce devoir? Aller au cimetière? il est si éloigné! Visiter la tombe qui contient les restes de son époux? ce serait un spectacle trop affligeant! les nerfs de la pauvre veuve en seraient trop péniblement affectés; d'ailleurs, la foule importune empêcherait tout recueillement; des connaissances, des amis, en la voyant se livrer à cet excès de mélancolie, pourraient même en rire secrètement. Tout bien calculé, il est moins pénible et plus convenable d'être triste chez soi. Oui certes, et à l'appui de ce raisonnement ne s'est-il pas établi une société qui, prenant en considération l'affliction extrême des veufs, des veuves et des enfants, se charge, pour une redevance très modique, d'entourer le monument de grilles en fer, d'orner les tombes de couronnes d'immortelles, ce symbole des éternels regrets, de planter et de cultiver des fleurs de toutes les saisons, sans que les personnes intéressées s'exposent aux intempéries de l'atmosphère ou à se salir le bout des doigts? Les enfants, placés jeunes en pension et distraits par leurs études, ne chérissent et ne regrettent leurs parents qu'en raison du temps passé sous le toit paternel; les domestiques, dont l'attachement à leurs maîtres est généralement en proportion de leurs profits, se consolent bientôt en retrouvant une place semblable ou meilleure. Quant à la veuve, le temps du grand deuil est-il enfin expiré, les plaisirs recommencent; l'année est-elle finie, les sympathies comprimées par la décence se prononcent. Si la première union fut heureuse, pour-

quoi la seconde ne le serait-elle pas? si elle fut malheureuse, celle-ci en dédommagera; et on convole à de nouvelles noces. Alors le souvenir du défunt ne paraît plus qu'un rêve; sa tombe est oubliée, et l'entretien des fleurs, regardé comme un enfantillage excusable dans les premiers moments de la douleur, est abandonné aux soins de la nature.

Ces réflexions étaient à peine terminées que je me trouvai dans un carrefour où les morts de haut rang semblaient s'être donné rendez-vous. Des tombeaux en forme de sarcophages antiques, surmontés de hautes colonnes rondes, unies, de marbre blanc, chargées d'inscriptions, se présentaient de tous côtés. A leurs turbans, je reconnus des molla, des kazi-askèr, des yèni-tchèr-agassi, des capitan-pacha, des mufti, des grands-visirs. Je me reposai au milieu de ces illustres morts; j'évoquai leurs ombres; je les interrogeai tour à tour, et les jugeant par leurs successeurs actuellement en place, je me plaisais à me retracer les principales époques de leur existence agitée. Quel calme, quel profond silence dans ces lieux où dorment tant de générations! et si près de Constantinople, en face de ce Sérail dont la vue rappelle toute l'histoire du Bas-Empire, sa politique sanguinaire, ses absurdes querelles religieuses, sa décadence et sa chute; le triomphe du Croissant, ses rapides conquêtes, son état stationnaire, sa décadence progressive et les efforts inutiles faits pour l'arrêter!

Je m'arrachai à regret à ces pensées, et, rejoignant mes bateliers, je me fis conduire à Kadi-Keuïu, village situé sur l'emplacement de l'ancienne Chalcédoine. Un de mes apothicaires grecs m'avait souvent invité à venir le voir; je me rendis chez lui. Il s'empressa de me faire les honneurs de sa résidence; il me conduisit à une église petite, noire, toute délabrée, où nous ne pûmes pas même entrer et dans laquelle, me dit-il, s'étaient tenus autrefois plusieurs conciles. Nous parcourûmes ensemble plusieurs rues étroites, sales et tortueuses. La situation de Kadi-Keuïu sur un terrain plat et marécageux me parut peu salubre. L'embouchure du Chalcédon est obstruée, et les émanations qui en résultent doivent y causer, en été, beaucoup de maladies. Malgré ces inconvénients, le bas prix des loyers et l'établissement d'un pazar-kaïk, qui facilite la communication entre ce village et Constantinople, y entretiennent encore une population assez nombreuse.

Nous partîmes ensuite pour Khalki, où, favorisés par une forte brise, nous arrivâmes en peu de temps.

La beauté de la soirée nous invitait à la promenade. Je fus tout étonné de trouver l'espace de terrain derrière le village, au pied de la colline, rempli de promeneurs de toutes les nations, parmi lesquels se trouvaient des dames franques, beaucoup de Grecques non voilées, et plusieurs femmes arméniennes moins voilées que de coutume. Pour l'intelligence de ce phénomène, à

une si petite distance de Constantinople, il est indispensable de savoir que les quatre îles qui, avec quelques écueils, composent ce petit archipel connu sous le nom d'Iles des Princes, sortant du sein des eaux, presque à pic, arides et rocailleuses dans la plus grande partie de leur superficie, ont paru au gouvernement indignes de fixer son attention. Leur proximité de la capitale, leur situation à l'entrée du golfe de Nicomédie et sur le passage des navires qui se rendent à *Isnik* (l'ancienne Nicomédie), la douceur de la température, la salubrité de l'air et la liberté dont on y jouit, y ont peu à peu attiré une population nombreuse, composée principalement de familles grecques. Adroits pêcheurs, excellents bateliers, cultivateurs intelligents, ils se tirent très bien d'affaire. On voit dans ces îles des monastères grecs qui datent du temps du Bas-Empire.

Les agréments de ce séjour avaient engagé plusieurs ministres européens à y fixer leur résidence; mais la difficulté, le danger même quelquefois de se rendre sur-le-champ à Péra quand les affaires l'exigeaient et que le temps était contraire, les en ont détournés; et, bien que l'air en soit moins pur, ils ont donné la préférence à Buyuk-Dèrè, à Thèrapia, sur la côte d'Europe, d'où ils peuvent à volonté se rendre par terre à Péra.

Les Francs qui aiment la chasse ou la pêche vont prendre ces amusements aux Iles des Princes; aussi sont-elles très fréquentées dans la belle sai-

son, les dimanches surtout. Aux jours de fêtes solennelles, la foule y est si considérable et la liberté si grande que l'on se croirait en Europe. Il y a bien dans chaque île un agha chargé de la police; mais comme ils trouvent, ainsi que leurs administrés, leur compte à cette affluence des visiteurs, ils sont d'une bonhomie extraordinaire. Le soir, à l'heure où le Musulman se retire et où partout ailleurs règnent le silence et l'obscurité, ici tout est mouvement. La lune refuse-t-elle sa douce clarté, des lampions sont placés à terre; les cafés sont illuminés ; une musique bruyante se fait entendre; la gracieuse *romèïka*, espèce de danse grecque, attire la foule; les sucreries, les confitures, le vin, les glaces et le punch circulent rapidement, et la promenade se prolonge fort avant dans la nuit.

Jamais je ne fus plus surpris que d'y rencontrer, sans bènich! avec des babouches jaunes! les châles en turban! et parcourant les rues à la suite d'une musique discordante, une société d'Arméniens de mon intime connaissance que j'avais toujours vus timides et religieux, assidus à leurs affaires et économes au plus haut degré. Leurs yeux brillants et leurs faces enluminées indiquaient qu'ils avaient outrepassé les bornes de la tempérance. Reconnu par eux, je fus aussitôt entouré et instamment prié de me joindre à la marche triomphale. Je n'en fis rien; mais curieux d'observer cette étrange aventure, je les suivis à

quelque distance et je montai avec eux au premier étage qu'ils occupaient dans une des tavernes du village.

Une table surchargée des débris du dîner, des bouteilles vides et des pipes dans tous les coins de la chambre, du tabac répandu sur le plancher, le sombre bènich, le noir kalpak, les babouches mordorées épars çà et là, le cabaretier et les domestiques grecs encourageant le gaspillage, tout offrait l'image d'un désordre complet. A peine m'eut-on fait asseoir au grand angle du sopha que les musiciens jouèrent une marche en mon honneur, ensuite quelques-uns des airs favoris des Arméniens, que ceux-ci accompagnèrent chacun à leur manière. Leurs voix fortes et peu flexibles, dont le timbre était exaspéré par l'état d'exaltation où ils étaient, formaient avec le son des instruments un vrai charivari. Aux chants succéda la danse; qu'on s'imagine six ou huit individus se tenant par la main, avançant et reculant sans but ni mesure, riant aux éclats les uns des autres, se heurtant et poussant des cris sauvages, s'accrochant au sopha ou tombant à propos dessus pour éviter une chute sur le plancher. Tout était en harmonie et peignait admirablement les saturnales de raïa un moment émancipés. Cependant la pipe, le café, le vin, le punch surtout, se succédaient rapidement; l'état d'ivresse fut bientôt à son comble. Je craignis un instant des querelles, des voies de fait; mais tout se passa pour le mieux, et en les quittant j'eus le plaisir de m'apercevoir

que la fatigue les avait tous plongés dans un profond sommeil. Ces excès, qui ne se répètent que très rarement, sont sans doute honteux; mais je dois à la vérité de dire que le complément presque toujours obligé de ces orgies en Europe, la présence de femmes plus dissolues encore que les hommes, n'a jamais lieu dans les occasions dont je viens de parler.

De retour chez mon hôte, je trouvai mon lit soigneusement préparé et j'en profitai. Il faisait encore nuit quand je fus éveillé par le bruit de quelques voyageurs pressés de retourner à Constantinople. Je me mis à la fenêtre pour voir si le temps serait favorable à mes excursions. Quelle fraîcheur dans l'air! quel parfum dans les fleurs! Les étoiles brillaient de toute leur clarté. J'allais me reposer de nouveau quand l'aube du jour s'annonça; aucun nuage ne voilait le firmament. Peu à peu des teintes légères, suaves et gracieuses, paraissent à l'horizon; elles se prononcent de plus en plus jusqu'à ce que l'orient soit paré des plus riches couleurs. Quel spectacle enchanteur! quels mots peuvent décrire cette succession lente de phénomènes si variés! J'avais bien trouvé jadis dans les auteurs grecs et latins une déesse du matin, une Aurore aux doigts de rose qui précédait le Soleil, mais j'avais toujours regardé ces descriptions comme le produit d'imaginations exaltées. Qui peut, en effet, dans nos climats septentrionaux, avec notre horizon embrumé, reconnaître ces tableaux délicieux? Quelle triste déesse!

quelle pâle aurore! Que je fus agréablement détrompé! comme l'existence me devint chère! que je regrettai les années passées dans l'ignorance de sensations si douces! Que je plaignis ces citadins mollement étendus sur le duvet au fond de leurs alcôves bien fermées, qui ne connaissent l'aurore que de nom ou par les décorations de l'Opéra, et négligent des beautés si ravissantes, si propres à élever l'âme vers l'Auteur de tant de merveilles!

Jamais journée ne promit d'être plus belle dans un pays où le temps est ordinairement si beau. Je me dirigeai vers le monastère d'*Agia-Triada* (Sainte-Trinité); le chemin qui y conduit est disposé de manière qu'on ne s'aperçoit pas trop de la rapidité de la montée. On arrive bientôt au couvent, situé presque au milieu de l'île; devant la porte principale se trouve une terrasse plantée d'arbres où l'on jouit d'une vue d'un genre tout différent de celles que j'ai décrites jusqu'ici. A droite s'élèvent les collines fertiles de l'Asie, à gauche s'étend la mer de Marmara, devant soi l'on a les îles d'Antigone, de Proti, et quelques écueils dans le lointain, à deux lieues de distance; Constantinople, dont on ne découvre que le mur d'enceinte, le Sérail et les mosquées avec leurs minarets, et qui, à cette distance, paraît bâtie en marbre blanc. L'air, en cet endroit, est de la plus grande pureté; tout y respire le calme et l'oubli des passions humaines; quel lieu favorable pour passer le reste d'une vie agitée!

En approchant de l'église, la première chose qui attire l'attention est un tableau du jugement dernier, de la plus grossière exécution. Qui croirait que, sous un gouvernement réputé si soupçonneux, si cruel envers les raïa, le peintre, par ordre sans doute des supérieurs du couvent, a rempli son enfer de Musulmans reconnaissables à leurs turbans, d'évêques et d'archevêques grecs avec leurs ornements pontificaux, et peuplé son paradis de caloyers (moines grecs de l'ordre de saint Basile), de papas (prêtres grecs) et autres Grecs simplement vêtus? que ce tableau est placé sous le portique de l'église où tout promeneur musulman peut le voir? Je doute fort que dans le pays le plus tolérant de l'Europe on souffrît une insulte aussi publique, aussi directe à la religion dominante.

En revenant j'entrai chez mes Arméniens pour m'assurer qu'aucun accident ne leur était arrivé; ils étaient encore tout étourdis des excès de la veille. Pour se disculper à mes yeux, le plus sage d'entre eux me tint ce discours : « Vous avez dû être bien étonné, *signor dottor* [1], de nous rencontrer hier dans l'état où nous étions. Que voulez-vous? Quand on a été toute une année occupé des devoirs de sa profession, toujours en famille, sans se permettre aucun plaisir, il survient un *mèrak* (ennui) incroyable. Pour le dissiper, que faisons-nous? Nous nous réunissons cinq ou

(1) Expression employée par les Arméniens envers les médecins francs, qui la plupart sont italiens.

six amis. Suivant que les affaires ont été plus ou moins prospères, nous mettons chacun deux ou trois cents piastres dans un sac commun. Nous venons ici. Le tavernier, qui sait ce que nous voulons, nous cède cet appartement; il s'arrange avec l'agha pour que nous ne soyons pas inquiétés. Nous nous déguisons comme vous avez vu, nous nous amusons tant que l'argent dure, et le tavernier a soin qu'il ne dure pas trop long-temps. Le sac est-il à sec; nous endossons de nouveau le triste bénich, le pesant kalpak; chacun retourne chez soi et se remet gaîment au travail. Le souvenir de notre escapade nous divertit, et l'espérance d'en faire une autre l'année suivante nous encourage. » Que dire à des gens qui parlent avec tant de franchise? Une chiquenaude à la constitution est quelquefois utile, dit-on; une secousse morale rentre dans le même ordre de phénomènes; et certes les Arméniens en ont bien besoin pour rompre l'extrême monotonie de leur existence. J'allais cependant, pour l'honneur de la médecine, leur recommander de s'abstenir surtout du punch fait avec une eau-de-vie détestable, lorsque tous, en riant, me dirent que le sac venait d'être à sec et qu'ils partaient deux heures après.

Après déjeuner je m'embarquai pour Prinkipo, distante d'une lieue seulement. Son étendue peut être trois ou quatre fois celle de Khalki, et sa population, presque toute grecque, se monte à deux ou trois mille âmes. Quelques familles franques s'y sont aussi établies pour y passer la belle

saison, et aux grands jours de fête cette île est très brillante. Beaucoup de personnes pensent qu'elle est la plus agréable; cependant Khalki est devenue l'île de prédilection des familles grecques et levantines qui sont dans l'aisance. Il se trouve à Prinkipo plusieurs monastères parmi lesquels on distingue celui de Saint-Georges, situé à une très grande élévation et servant d'hospice pour les aliénés grecs. Des jardins passablement cultivés, des bosquets de platanes, de tilleuls et de cyprès offrent des promenades charmantes. Rarement le voyageur va voir une de ces îles sans aller voir l'autre.

Le jour suivant, après avoir été passer la matinée à Antigone, île plus fertile encore que Khalki, je me rendis à Fènèr-Baghtchèsi[1] pour y passer à l'ombre des platanes le plus fort de la chaleur. Le soir, en me dirigeant sur l'échelle de Topkhana, je me trouvai si près de Kyz-Koullèci que j'en profitai pour en voir l'intérieur. Cette tour, bâtie vis-à-vis l'entrée du port, beaucoup plus près de la côte d'Asie que de celle d'Europe, fait un effet gracieux, de quelque lieu qu'on l'aperçoive. De près c'est bien peu de chose; c'est un petit édifice carré, élevé sur une plate-forme que baignent les eaux du Bosphore. Un phare y est allumé chaque soir. On y a placé quelques pièces de canon dont le seul usage est de tirer des saluts aux jours de fête.

(1) Jardin du Fanal; nom du phare et d'une presqu'île qui sert de promenade sur la côte d'Asie, vis-à-vis la pointe de Chalcédoine.

SIXIÈME EXCURSION.

LE BOSPHORE, SES RIVES ET SES ENVIRONS.

Descente à Top-Khana. — Palais de Venise. — Place, échelle de Top-Khana. — Embarquement dans les kaïk. — Inconvénients de l'habillement franc. — Départ. — Palais de Dolma-Baghtchè; étiquette à observer. — Flotte à l'ancre. — Ortakeuï. — Perspective admirable. — Kouroutchesmè. — Arnaout-Keuï; courant du Diable. — Kiosk des Conférences. — Châteaux d'Europe et d'Asie. — Thérapia. — Buïuk-Dèrè; dîner; mœurs arméniennes. — Description d'une belle nuit. — Platane immense. — Belgrade, sa forêt et ses réservoirs. — Canal de la Mer-Noire. — Montagne et tombeau du Géant. — Sultaniïè; harem. — Anecdote. — Retour à Top-Khana. — Dangers d'arriver tard à Constantinople. — Attentions des bateliers pour leurs passagers; réflexions sur cette classe nombreuse d'individus.

En descendant la colline qui de Galata-Sèraï conduit à Top-Khana, l'on aperçoit à sa droite l'ancien palais de Venise, maintenant occupé par l'internonce et par la chancellerie autrichienne; c'est de ses bureaux que part, deux fois par mois, le courrier chargé des lettres de Constantinople, de Smyrne et autres villes de l'Asie pour la chrétienté. Puis, par des rues étroites, on arrive à la place grande mais irrégulière de Top-Khana. Elle sert de marché aux fruits et aux légumes. C'est là que, dans la saison, on voit accumulées sous de vastes hangars d'immenses quantités de pastèques (melons d'eau) et d'ognons. Les oranges, les

cerises, le raisin, s'y trouvent aussi en abondance. C'est un lieu de passage très fréquenté et un centre de grande activité.

Cette place est ornée de plusieurs platanes magnifiques dont l'épais ombrage protége contre les ardeurs de la canicule les petites boutiques adossées à leurs troncs. Vers le milieu s'élève une des plus belles fontaines de la capitale. Elle est, suivant l'usage, surmontée d'une énorme charpente dont la saillie abrite les fidèles pendant leurs ablutions, tandis que des inscriptions, de nombreux versets tirés du Koran, tracés en lettres d'or sur un fond bleu d'azur, servent à leur édification. A droite est une grande mosquée, à gauche la fonderie de canons et la triple caserne de l'artillerie avec sa mosquée nouvellement construite tout en marbre blanc. Le marché au bois est situé à l'extrémité près du port. Les Turcs et les raïa ne se servent que de charbon; mais les légations franques, qui sont habituées à l'usage du bois, ont obtenu dans leurs capitulations qu'il leur en serait fourni suivant leurs besoins.

A côté de ce marché est l'échelle de Top-Khana, la plus propre, la mieux entretenue et la plus commode de toutes celles de Constantinople. C'est de là que les Francs partent ordinairement pour aller à Scutari, aux Iles des Princes, à San-Stefano, et surtout pour parcourir le Bosphore. Les kaïk destinés à ces courses, où l'on doit aller contre des courants rapides, où l'on est exposé à de mauvais temps, à des rafales, quelquefois même à

de véritables tempêtes, doivent être autrement construits que ceux qui sont employés à la seule traversée du port; aussi ne laissent-ils rien à désirer pour l'élégance des formes et la vitesse de la marche. Ils sont plus étroits, plus longs et plus légers que les autres, et sont montés par deux ou trois bateliers, faisant chacun mouvoir une paire de rames. Ils portent deux et même trois petites voiles d'un fort tissu de coton blanc, que l'*ousta* (le chef) déploie lorsque le temps est fixe au beau et le vent favorable, mais non pas avant d'en avoir demandé la permission au passager. Si celui-ci refuse, malgré le surcroît de peine que cela leur occasionne, les bateliers musulmans ne se plaignent jamais; tout au plus, pour le justifier, ils se disent l'un à l'autre à voix basse dans leur langage : Peut-être que notre passager a peur de la mer.

C'est surtout les jours fériés qu'il est curieux d'observer le mouvement qui a lieu sur cette échelle. De bonne heure, pour jouir de la fraîcheur du matin, arrivent à la file, le long de la place de Top-Khana, les familles franques, grecques et arméniennes qui se rendent à leurs maisons de campagne, ou ceux qui vont y passer la journée chez leurs connaissances; suivent les domestiques chargés des provisions, ou qui portent les enfants trop faibles encore pour marcher. L'échelle est bientôt encombrée de voyageurs de toutes les nations, et de paniers, de cartons, frêles dépositaires des objets de parure,

Il est intéressant d'observer la manière dont s'embarquent ces individus de nations si différentes; l'habitude leur a donné à tous un aplomb remarquable dans cette occasion; mais chacun y déploie son caractère particulier: le Musulman, son flegme et sa gravité; l'Arménien, son sang-froid et sa circonspection. Le Grec, impatient et loquace, a toujours quelque chose à redire. Ils saisissent parfaitement, pour entrer, l'instant où la vague incertaine, parvenue à sa plus grande hauteur, est près de descendre; ils tombent juste sur la ligne médiane et se prêtent aux oscillations du kaïk sans perdre leur équilibre; ils s'y blottissent en un clin d'œil, et malgré leur embonpoint apparent ou réel ils y occupent si peu de place qu'à la vue d'une barque pleine on est étonné de la quantité d'hommes, de femmes et d'enfants entassés dans un espace aussi restreint.

Les Pérotes, qui dès leur enfance sont habitués à cette manière de voyager, s'acquittent très bien aussi de cette opération difficile; les Francs qui ont demeuré quelque temps dans le pays finissent par s'y aguerrir; mais que fera, dans cette circonstance, l'Européen récemment arrivé? A la vue de ces nacelles si légères, si mobiles et sans lest, qui présentent toute leur surface hors de l'eau, il lui semble impossible que le moindre choc, une vague un peu grosse, le premier coup de vent, ne brise ou ne fasse chavirer le frêle esquif auquel il va confier son existence. Cependant chacun s'embarque en sa présence sans accident.

L'impatience et la honte le saisissent; il ne se croit pas plus maladroit qu'un autre; pourquoi n'en ferait-il pas autant? Il appelle un batelier; celui-ci s'approche. Il veut entrer dans le kaïk; mais la vague, en se retirant, l'a fait descendre trop bas; il attend que la prochaine le mette à la hauteur convenable. Plus forte que la précédente, celle-ci soulève la nacelle brusquement et trop haut; notre voyageur ne se trouve pas en mesure, il attend encore. Les oisifs reconnaissent un novice et rient de son embarras. L'étranger rougit de paraître si maladroit; il se lance enfin; mais ou il n'a pas saisi l'instant propice, ou il a mis le pied en-deçà ou au-delà de la ligne médiane; le kaïk penche sous ce poids mal réparti; notre homme perd l'équilibre; il agite gauchement les bras en l'air pour y trouver un point d'appui, tombe à plat dans deux ou trois pieds d'eau, boit l'onde amère aux éclats de rire des spectateurs francs, se relève et va dans le café voisin cacher sa mésaventure et sécher ses habillements.

Cependant le chef de l'échelle reconnaît mon drogman; il nous sourit, à notre arrivée, comme à des habitués de son échelle. Pour nous montrer son empressement à nous être utile, il essaie avec le long bâton blanc, signe distinctif de son rang, de fixer notre kaïk. Mon drogman lui souhaite le bonjour, lui met dans la main quelques para pour le remercier de son attention, et nous entrons dans notre barque. Un tapis, un gros coussin recouvert en maroquin, sont au fond. Nous nous

y blottissons suivant l'usage pour servir de lest et nous partons.

Cette position, nécessitée par la construction des nacelles, fait ressortir tous les inconvénients du vêtement européen et les avantages de l'habillement oriental. Dans le premier cas, les jambes étendues font avec la partie supérieure du corps un angle droit; notre chaussure, nos pantalons, nos habits, nos bretelles, gênent la circulation; on éprouve une sensation désagréable dans les épaules, sous les jarrets, aux articulations du genou, un engourdissement qui force à changer souvent de position; tandis que l'habillement dit *à la longue*, ample, majestueux, sans aucune ligature, permet la facile flexion des membres et la libre circulation des fluides.

Quand les bateliers ont dépassé la caserne de l'artillerie, dont le grand développement offre un coup d'œil très agréable, ils sont dans l'usage de s'arrêter pour se préparer à la course qu'ils ont à faire. Leur chef ouvre le dolab, petite armoire pratiquée sous le banc où il est assis; il en retire une petite écuelle remplie de graisse avec laquelle il frotte ses rames à l'endroit où elles tiennent à la courroie; il ôte ensuite son aba[1] et enlève la serviette blanche qui lui ceint la tête. Le second et l'apprenti en font autant, toujours dans le même ordre et en silence. Ils donnent ensuite quelques

(1) Veste de drap grossier gris-foncé que portent les bateliers et autres gens du peuple.

coups de rames pour voir si tout va bien. C'est alors seulement que le premier batelier donne aux voyageurs le salut ordinaire en lui disant respectueusement : « Que vos matinées soient heureuses; votre état de santé est-il bon? »

Enfin nous voici en route. Quiconque n'a point été à Constantinople ne peut se faire la moindre idée du bonheur que l'on éprouve en voyageant ainsi par une fraîche matinée de la belle saison, nonchalamment étendu dans un kaïk d'une légèreté et d'une propreté admirables, assis sur des coussins moelleux, avec une provision de fruits pour se désaltérer ou déjeuner en chemin, un livre, une pipe et de bon tabac pour charmer l'ennui quand les vents contraires rendent la traversée plus longue que de coutume; un parasol à son côté pour se garantir des rayons d'un soleil trop ardent. Trois bateliers, exactement assis l'un derrière l'autre sur la ligne médiane, servent de contre-poids aux promeneurs. Leurs pieds nus, bien faits, de la plus grande propreté, et n'offrant aucune de ces difformités si fréquentes ailleurs, prennent leur point d'appui contre une barre de bois transversale. Leurs mollets sont fortement prononcés; un ample caleçon d'une toile épaisse de coton blanc, et une chemise à larges manches et à raies, d'un tissu de soie écrue de Brousse, sont leurs seuls vêtements. Leur poitrine, leur cou, leur visage sont hâlés par les rayons du soleil et par l'air de la mer. Ils ne portent pas de favoris; mais une moustache noire et bien four-

nie leur donne un air mâle, en attendant que dans un âge plus avancé il leur soit permis de laisser croître leur barbe. Leurs bras, fortement musclés, font mouvoir avec grace et en mesure leurs rames bien pondérées. Leur tête rasée contraste, par la blancheur de sa peau, avec la couleur brune des autres parties exposées à l'air. Le fès, calotte écarlate surmontée de sa petite houppe bleu de ciel, recouvre la mèche de cheveux que, suivant la loi, tout vrai-croyant doit laisser croître à son sommet. Tout chez eux annonce la force et la santé. Leurs traits expriment le calme et le contentement; leurs manières sont réservées, respectueuses; leur conversation, qui ne s'étend guère plus loin que la sphère de leurs occupations, est simple, concise, et indique un jugement sain et un esprit naturel.

Une douce température, un air frais et pur, le parfum des fleurs qu'apporte l'haleine des zéphirs, la verdure encore chargée de rosée, les cimes des cyprès mollement balancées, celles des platanes séculaires doucement agitées, les gémissements de la tourterelle cachée dans leurs rameaux, le concert des oiseaux, les eaux calmes, limpides, azurées du Bosphore, laissant voir les plantes qu'il recèle dans ses profondeurs, et reflétant les paysages d'alentour, les boules dorées des kiosk, la pointe des minarets, les dômes des mosquées éclairés par le soleil levant, tout cela fait éprouver au voyageur dont la santé n'est pas délabrée par le vice, dont l'ame n'est point blasée par les

faux plaisirs, desséchée par les passions sordides, des sensations d'une douceur inexprimable. Il se rappelle avec dégoût ces occupations frivoles, ces plaisirs dispendieux, ce bonheur si rare, si fugitif, si souvent criminel des capitales de l'Occident; les passions haineuses disparaissent en présence de ces harmonies ravissantes; il reste plein d'indulgence pour ses semblables et remercie la Providence de l'avoir conduit sur ces bords fortunés.

Lorsqu'on a laissé derrière soi les faubourgs de Top-Khana, de Sali-Bazar, de Fondouklou, on rencontre des pieux élevés à quelque distance les uns des autres, et soutenant une espèce de cage où sont juchés des pêcheurs. Ces braves gens attendent patiemment, et souvent pendant des heures entières, pour lever leurs filets, que le poisson s'y soit pris en assez grande quantité. Nos bateliers auraient pu facilement se détourner pour éviter d'effaroucher le poisson; ils n'en firent rien. Nous passâmes entre les pieux au-dessus des filets, et les pêcheurs immobiles ne parurent y faire aucune attention. Il n'en fut pas de même à l'approche du palais impérial, près de Dolma-Baghtchè, où le souverain actuel vient ordinairement passer la belle saison. Rien de plus gracieux que l'extérieur de cette résidence; sa blancheur éclatante lui donne un air de propreté et de fraîcheur qui charme la vue; le grillage serré qui règne du côté du Bosphore a quelque chose d'aérien, de magique qui surprend agréablement. La porte du jardin, quelquefois entr'ouverte, laisse voir des

allées sablées, des bordures de fleurs, des espaliers, des jasmins et quelques arbres de médiocre hauteur. Les jardins turcs n'ont rien d'extraordinaire; c'est l'imagination exaltée des Européens qui se plaît à les transformer en retraites mystérieuses.

Vers le milieu de la longue façade du palais qui donne sur la mer, presque au niveau de l'eau et construit sur des pilotis, est le kiosk où le Grand-Seigneur se tient, dit-on, habituellement. Les Musulmans et les raïa se le représentent toujours un télescope à la main, regardant tout ce qui se passe dans les environs. Une rangée de poteaux blancs, élevés sur des échafaudages flottants, mais retenus par des ancres, indique la distance à laquelle on doit s'en tenir éloigné; il est sévèrement défendu de la franchir. La décence musulmane exige également qu'en passant devant la demeure du souverain on ferme son parapluie quand même il pleuvrait à verse, son ombrelle lors même que les rayons du soleil tomberaient à plomb; qu'on ne crache pas de son côté; qu'on ne laisse pas voir ni partir d'arme à feu; qu'on ne fasse entendre ni rires, ni voix, ni instruments; et surtout, ce qui dans l'Orient est regardé comme une grande inconvenance, qu'on ne se permette pas de montrer du doigt la résidence du Grand-Seigneur. Enfin le batelier ne doit pas, lorsque, seul dans son bateau, il remonte ou descend le canal, ramer négligemment, c'est-à-dire, debout en sens contraire, ou d'arrière en avant, quoique cette manière soit moins fatigante. Des sentinelles pla-

cées de distance en distance veillent à la stricte exécution de ces réglements. Un batelier se dirige-t-il vers l'enceinte prohibée, une ombrelle, un parapluie sont-ils en évidence; le garde se montre et par sa présence indique que le souverain habite le palais; si l'on persiste dans l'infraction, il descend à l'instant dans le bateau de service, se fait ramer avec impétuosité vers les délinquants, les arrête, et les conduit au corps-de-garde voisin, où le chef juge l'offense. La peine est ordinairement de dix à vingt-cinq coups de bâton sur la plante des pieds. Le kaïk appartient-il à un raïa; c'est lui qui subit le châtiment, s'il n'aime mieux accommoder l'affaire; les serviteurs, devant obéir à leurs maîtres, ne sont passibles d'aucune peine. Les promeneurs sont-ils Francs; ils sont censés ignorer ces usages, les bateliers en être instruits et avoir dû les en prévenir; ces derniers sont seuls punis. L'amende est presque toujours payée et les coups de bâton rarement reçus. Une humble excuse d'un côté, une sévère remontrance de l'autre terminent le plus souvent l'aventure. Les bateliers de l'échelle de Top-Khana, qui sont aussi *toptchi* (canonniers), habitués à parcourir le Bosphore, sont au fait de tous ces réglements, qui, du reste, cessent d'être en vigueur dès qu'on a dépassé le joli kiosk isolé situé à l'extrémité orientale de cette résidence.

Tout à côté commence Bèchik-Tach. Ce beau village est presque entièrement habité par des familles grecques; sa rade profonde et sûre est le premier

point de réunion des navires qui n'attendent plus que le vent du sud pour se rendre dans la Mer-Noire. C'est là aussi que se rassemble la flotte que le capitan-pacha mène chaque année dans l'Archipel pour recueillir le tribut ordinaire des îles et donner la chasse aux pirates [1].

Nous franchissons rapidement ce golfe tranquille, et passant près du long palais bariolé d'une sœur du Grand-Seigneur, nous arrivons à Orta-keuï, le plus populeux des villages situés sur les rives du Bosphore. Sa partie basse, près l'échelle, est humide et malsaine; elle est occupée par les Juifs. Sa partie haute, habitée par des familles arméniennes, est propre, jouit d'un bon air et offre quelques promenades agréables. Un ravin, qui le partage presque en deux moitiés, a été élargi, encaissé, pour prévenir les dégâts occasionnés par les avalanches à la suite de fortes averses; mais le but qu'on s'était proposé n'a pas été atteint parfaitement : les eaux pluviales inondent quelquefois le terrain inférieur, et les immondices qu'elles entraînent, déposées à leur arrivée dans le Bos-

(1) Cette flotte, composée d'un vaisseau de ligne, de quelques frégates et d'autres petits bâtiments, tous doublés en cuivre, flatte de loin les yeux du voyageur par l'éclat de ses couleurs, l'élégance de ses mâts, de ses voiles bien carguées, de ses immenses pavillons amaranthe ou bleu de ciel, et de ses longues banderolles flottant au gré des vents. Mais qu'il n'approche pas s'il craint d'être désenchanté; la malpropreté avec toutes ses conséquences, l'ignorance, le désordre, la misère, la maladie règnent à bord et en font un objet de dégoût et de désespoir.

phore, y ont peu à peu produit un delta fangeux sur lequel le bas quartier est en partie élevé.

Heureusement une pointe de terre s'avance à angle droit dans les eaux du canal. A son extrémité l'on a construit une petite mosquée avec son minaret blanc qui se voit de très loin et produit un effet fort agréable. L'oratoire est au premier étage; le rez-de-chaussée est occupé par plusieurs petits cafés tenus avec beaucoup de propreté. Pour diminuer les inconvénients de leur exposition en plein midi, les propriétaires ont le soin d'élever des tentes et de faire souvent arroser le pavé brûlant.

Que de moments heureux j'ai passés sous ces tentes! Comment faire pénétrer dans l'ame du lecteur les émotions ravissantes que j'y ai tant de fois éprouvées, surtout à cette époque de l'année où le printemps commence à faire sentir sa bienfaisante influence! Une nappe d'eau de deux mille cinq cents toises de longueur sur mille environ de largeur s'étend devant vous. Les pointes avancées du Sérail et de Scutari semblent, en se rapprochant, vouloir en faire un lac. Ses eaux, quelquefois immobiles comme la glace d'un miroir, réfléchissent les rayons du soleil et l'azur des cieux. A gauche s'élèvent les collines verdoyantes de l'Asie, sur lesquelles s'échelonnent l'étroit village de Kouskoundjouk, le vaste faubourg de Scutari et le petit phare de Kyz-Koullèci qui, de loin, semble y être annexé; à droite, les collines de l'Europe et cette longue suite de maisons qui aboutit à Top-

Khana; au fond la vue est bornée par le nouveau palais du Sérail, le vieux palais entouré de sapins, de cyprès et de platanes, et les mosquées qui couronnent majestueusement les hauteurs voisines. Par une échappée, et quand l'air est pur, l'œil pénètre au loin dans la mer de Marmara et se repose sur la vaste chaîne du Mont-Olympe. Cet ensemble de tableaux variés, de beautés si différentes de toutes celles que présente l'Occident, étonne et confond l'imagination. On croit faire un rêve délicieux; on n'ose respirer; on craint qu'un triste réveil ne vienne détruire ces illusions magiques.

Quand les premières émotions sont calmées, que l'attention peut s'occuper des détails, mille objets nouveaux excitent tour à tour la surprise. Le Bosphore lui-même est encore plus animé que ses rives; une foule de kaïk, à une, à deux, à trois paires de rames, longent la côte d'Europe, suivent à la file, viennent débarquer leurs passagers à cette pointe d'où on les regarde, ou continuent leur chemin. Les pazar-kaïk se tiennent plus au large; ce sont les diligences, les omnibus du pays. Ils transportent les individus de Constantinople aux divers villages voisins. Le prix de la traversée, fixé par le gouvernement, est on ne peut plus modéré. Ici les religions sont confondues: Musulmans, Grecs, Arméniens, Juifs, Francs même, tous sont les bienvenus. Les femmes, voilées de leur yachmak, se tiennent à la poupe avec leurs petits enfants dans leurs bras ou à leurs côtés; les hommes occupent le milieu du bateau. Pas de conversation bruyante,

d'éclats de rire indécents, de contes grivois pour passer le temps. On parle à voix basse, et souvent, pendant tout le trajet, il a régné le plus profond silence. A la proue sont les quatre, six ou huit rameurs choisis, vigoureux, athlétiques. Chacun d'eux fait mouvoir une rame longue et pesante. Tous vont en mesure; la mer écume sous leurs coups redoublés. En voyant cette grosse barque et la population nombreuse qu'elle contient, on a peine à croire que leurs efforts puissent lui imprimer un mouvement si rapide, surtout quand les vents sont contraires. Alors la fatigue est extrême; la sueur ruisselle de leurs fronts basanés, de leurs larges poitrines. Chacun de les plaindre, les femmes surtout, et cette pitié double leurs forces. D'autres fois, car tout est compensation dans ce monde, les vents sont favorables et les courants peu rapides; les voiles suffisent et les rameurs restent les bras croisés.

Tantôt on voit des bateliers qui rament lentement et s'arrêtent à chaque porte; leur kaïk est si plein qu'il menace de couler bas. Ce sont des Grecs ou des Juifs qui reviennent du marché où ils ont acheté des provisions de toute espèce qu'ils viennent offrir aux habitants des rives du Bosphore.

Tantôt, c'est un kaïk à sept paires de rames, suivi par d'autres de moindre dimension. L'œil perçant des raïa le reconnaît à la plus grande distance. Leurs traits deviennent sérieux ; la conversation commencée est suspendue. C'est le bateau

du bostandji-bachi avec sa suite. Crimes, délits, contraventions, irrégularités même, tout est de son ressort. Sa justice est prompte et sévère; mais sa vigilance active et la terreur de son nom suffisent le plus souvent pour maintenir l'ordre dans son département [1].

Quelquefois encore la vue s'arrête avec intérêt sur un kaïk d'une construction plus forte que d'ordinaire pour le même nombre de rames; l'extérieur peint en blanc annonce un ministre étranger près la Sublime-Porte. Un petit mât porte le pavillon et les armes de la puissance à laquelle il appartient. Une garde turque, richement habillée, accompagne le diplomate pour le faire respecter et le défendre au péril de la vie. Des messieurs vêtus à l'européenne, des dames habillées à la française et sans voile, une conversation animée, contrastent singulièrement avec les usages du Levant.

Mais quelle est cette foule de bâtiments qui s'avancent avec tant de lenteur? Ils sont si nombreux et si pressés que la vue de la Pointe-du-Sérail en est interceptée. Ce sont des navires marchands de toutes les nations, qui profitent du vent du sud pour essayer d'entrer dans la Mer-Noire. La longue continuité des vents du nord les a accumulés dans le port de Constantinople et dans les anses voisines. Tous ont saisi cette lueur d'espérance. L'ennui, l'impatience, ont fait

(1) Voir Note V à la fin du volume.

place à la joie, au mouvement. Chacun est à son poste. Toutes les voiles, jusqu'aux plus petites bonnettes, sont déployées; c'est à qui présentera le plus de surface à la brise si long-temps attendue. Tous serrent la côte d'Europe. Le plus avancé touche déjà la pointe d'Orta-Keuï; il n'en est plus qu'à quelques toises. Tout-à-coup il est arrêté par le courant, que les vents du sud n'ont pas encore eu le temps de refouler; il reste un instant immobile, puis dérive en reculant jusqu'au milieu du canal. Tous arrivent ainsi à la suite et subissent plus ou moins la même influence. Quelquefois le vent faiblit à mesure que le soleil s'élève sur l'horizon, et les capitaines reconnaissent qu'ils ont cru trop facilement à ce premier signe de beau temps; ils reviennent à la place qu'ils occupaient la veille, essuyer les plaisanteries de leurs camarades qui prétendent avoir reconnu tout d'abord que la brise favorable ne pouvait pas durer. D'autres fois, au contraire, le vent devient de plus en plus fort, et ces navires bons ou mauvais voiliers, ces capitaines habiles ou ignorants franchissent également la Pointe.

Si le vent régnant s'oppose à l'entrée dans la Mer-Noire, il facilite l'arrivée des bâtiments dans le Bosphore et leur descente à Constantinople. L'attention, dans ce dernier cas, est encore attirée par des objets intéressants. De nombreux kaïk de toutes dimensions, favorisés par l'action combinée du courant, d'un vent favorable et d'une voile étendue, passent devant vous avec la rapidité

d'une flèche. On voit venir à la fois des bateaux de Varna, chargés de chandelles, d'œufs et de volailles pour la consommation de la capitale; des navires turcs venant des côtes orientales du Pont-Euxin avec une cargaison d'esclaves géorgiennes, mingréliennes, circassiennes, et autres marchandises; d'autres de Trébizonde avec le cuivre extrait des mines qui se trouvent près de cette ville et dans les environs de Tokkat, le tabac et les fruits que produit cette province. Des trains de bois amènent le combustible pour l'entretien des bains, le charbon pour l'usage domestique, et les matériaux nécessaires à la menuiserie, à la charpente, à la construction des maisons, enfin les mâts et le bois pour le service de l'arsenal. Leur passage fait toujours plaisir; ils sont une preuve de l'industrie turque. Ces trains, préparés à Sinope et dans les environs, unis par des câbles de chanvre, remorqués par un gros navire garni de grandes voiles et en portant eux-mêmes plusieurs, partent pendant la belle saison, à l'époque où les vents promettent d'être long-temps favorables; ils franchissent ainsi un espace considérable et arrivent le plus souvent sans accident à leur destination. Chacun s'empresse de regarder ces masses énormes, dont plusieurs sont attachées les unes aux autres, flottant lentement et majestueusement sur les eaux du Bosphore. Enfin ce sont des navires européens qui viennent d'Odessa, de Taganroc, des bouches du Danube, avec du caviar, du beurre, du suif, des câbles, du fer, mais principalement

du blé, pour Constantinople et les différents ports de la Méditerranée.

Pour animer encore cette scène si variée, de nombreux goëlands au blanc plumage folâtrent ensemble autour de quelque objet flottant; le noir cormoran plonge rapidement sous l'eau, y saisit sa proie, et reparaît en la tenant vivante dans son bec; l'alcyon voyageur, toujours en famille, rase la surface de la mer; son vol est bruyant, rapide, infatigable. On ne le voit jamais s'arrêter. Il semble tourmenté du besoin de se porter de la Mer-Noire à la Méditerranée, de la Méditerranée à la Mer-Noire. Il paraît épuisé de fatigue, près de succomber; mais à peine a-t-il touché l'eau de la pointe de ses ailes qu'il reprend une force nouvelle et continue sa route. Les aigles, les vautours, les milans décrivent de grands cercles dans les airs, tandis que le dauphin, tantôt seul, tantôt en troupes, vient, en bondissant tout près de son kaïk, effrayer le voyageur novice et quelquefois l'amuser en le rendant témoin de sa lutte avec un poisson plat qu'il a saisi, mais qu'il ne peut avaler.

Après avoir passé une heure dans l'admiration, nous continuâmes notre route et nous arrivâmes bientôt à Kourou-Tchesmè. L'espace entre la colline voisine et la mer est si étroit que ce joli village n'a qu'une rue et que les maisons ont été en grande partie construites sur pilotis avancés dans le Bosphore aussi loin que le permet sa profondeur. Plusieurs de ces maisons sont vastes et d'as-

sez belle apparence; la couleur gris-foncé dont elles sont revêtues à l'extérieur annonce qu'elles sont habitées par des raïa.

Malgré la beauté de son exposition, Kourou-Tchesmè est fort désagréable en été. Les eaux, refoulées par les vents du sud, font de l'anse près de laquelle il est bâti un point de réunion de tous les débris flottant sur le Bosphore : végétaux de toute espèce, corps d'animaux, cadavres des criminels exécutés à Roumèli-Hiçari, tout s'accumule devant ce village et y reste jusqu'à ce que les vents du nord aient repris leur empire, ou qu'à force de travail on ait remorqué ces charognes jusqu'au milieu du canal, dont le courant les entraîne dans la Propontide. Ces graves inconvénients ont déterminé les familles les plus opulentes à choisir d'autres localités pour y passer la belle saison.

Arnaout-Keuïu (village des Arnautes ou des Albanais) n'est que la continuation de Kourou-Tchesmè. A la pointe de ce village, dans le Bosphore, il se trouve un courant si rapide qu'il en a reçu le nom de *Cheïtan-Akindici* (Courant du Diable); même après que les vents du sud ont soufflé pendant plusieurs jours, les plus légers kaïk le franchissent difficilement. On trouve toujours sur le quai voisin une quantité d'individus dont l'unique occupation est de remorquer à la cordelle les bateaux de toute grandeur, même les navires marchands dont les capitaines sont pressés d'entrer dans la Mer-Noire.

Bèbèk, qui vient ensuite, est au fond d'une anse, près d'une agréable vallée derrière laquelle s'élève une colline escarpée dont les flancs et la cime sont couverts de nombreuses maisons de campagne. Le joli kiosk des Conférences, ainsi appelé parce qu'on y a quelquefois traité d'affaires avec les ministres européens, se présente avec grace, ombragé de superbes platanes; quand on l'a dépassé, on aperçoit à gauche, sur la côte d'Europe, Roumèli-Hiçari; à droite, sur la côte d'Asie, Anadolou-Hiçari. Le premier, situé sur le penchant de la colline, entouré de cyprès, de tombeaux, de roches éparses, produit un effet pittoresque. Ce cimetière est très vénéré par les Turcs; c'est là que reposent les guerriers qui périrent au passage du Bosphore, quand Mahomet II s'avança pour se rendre maître de Constantinople. Le second, sur une langue de terre basse et marécageuse, n'inspire pas le même intérêt. Cet endroit est le plus resserré du Bosphore; la distance entre les deux châteaux n'est que de quatre cents toises. C'est là que Darius, roi de Perse, fit établir le pont de bateaux qui servit au passage de son armée lorsqu'il voulut faire la guerre aux Scythes; c'est par-là que les Croisés se portèrent en Asie pour délivrer la Terre-Sainte du joug des Mahométans. On a peine à croire que des millions d'hommes, acharnés les uns contre les autres, se soient heurtés, massacrés sur ces rives enchanteresses, où tout respire maintenant la fraîcheur et la plus profonde tranquillité.

Après avoir côtoyé Balta-Limani [1], le joli port de Stenia et le long village de Yèni-Keuï, on voit sur le bord de l'eau un vaste palais en bois, derrière lequel une terrasse élevée, plantée d'arbres touffus, permet à la vue de s'étendre à la fois sur les côtes d'Europe et d'Asie, sur le Bosphore, et, quand le temps est clair, sur l'immense surface de la Mer-Noire. C'est la résidence d'été de l'ambassadeur de France.

Le petit port de Thèrapia se présente ensuite. Le village qui est bâti tout autour et sur la colline voisine est principalement habité par des Grecs; la situation en est agréable et l'air très salubre.

Peu après, le Bosphore s'élargit considérablement. A mesure que l'on avance, Buïuk-Dèrè, Sarièri, Yèni-Mahale se déploient avec avantage. La montagne escarpée, où l'art a su créer des jardins, des terrasses et des vignes, forme le fond de ce tableau et abrite ces villages des vents du nord. Bientôt on aperçoit distinctement la maison de campagne, ou, pour mieux dire, le palais des frères Franchini, drogmans de France jusqu'à la restauration; le palais de Russie, avec ses jardins et ses terrasses en amphithéâtre, ornés des plus

(1) Port de la Hache, village situé sur la rive européenne du Bosphore. C'est de ce point que Bala-Oghlou, qui commandait la flotte de Mahomet II, fit transporter par terre et arriver dans le port de Constantinople, dont l'entrée était fermée par une chaîne, les bâtiments qu'il avait fait construire; ce qui décida la prise de cette ville.

beaux ombrages; puis les habitations des ministres secondaires et de quelques riches négociants. Un quai d'une belle largeur, de mille toises environ de longueur et bien entretenu, sert de promenade. Un hôtel convenable offre un asile commode à l'étranger qui préfère sa liberté aux plaisirs de la table et aux formalités de l'étiquette; j'en aurais profité si des Arméniens de mes pratiques, reconnaissant de loin mon bateau, ne fussent venus m'attendre à l'échelle et me réclamer comme leur *muçafir* (hôte) d'une manière si pressante que, malgré tout mon désir d'être libre, je ne voulus pas les affliger en les refusant.

Après avoir pris quelques tasses de café, nous nous mîmes en chemin au nombre de cinq ou six, et j'appris que l'on me conduisait à *Kastagnè-Souyou* (Eau des Châtaigniers), et à *Fondouk-Souyou* (Eau des Noisetiers), dont les eaux fraîches, limpides et légères, sont très estimées parmi les Arméniens. Si on les en croit, elles guérissent toutes les maladies; si l'on pouvait se les procurer ailleurs aussi bonnes que sur les lieux, on se passerait aisément de médecin; et chacun de raconter l'histoire de plusieurs de ses amis qui, abandonnés des gens de l'art, avaient été guéris comme par enchantement en buvant abondamment de l'eau de ces fontaines. Elles ne sont éloignées de Sarièri que d'une demi-lieue environ et se trouvent sur la déclivité de cette partie des Balkan (ancien Mont-Hémus) qui sépare la vallée de Belgrade de celle de *Domouz-Dèrè* (Vallon des Cochons),

village grec au bord de la Mer-Noire. Le chemin pourrait être meilleur; mais la belle verdure, la force de la végétation, les bouquets d'arbres et les points de vue que l'on y rencontre à chaque instant, font oublier ce léger inconvénient.

Nous arrivâmes bientôt à ces sources vénérées. L'art a peu fait pour en embellir l'approche; des arbres touffus forment naturellement un berceau qui défie les rayons du soleil; quelques allées irrégulières servent de promenade. La source jaillit d'elle-même; un petit réservoir reçoit les eaux surabondantes, qu'une rigole transmet aux jardins situés dans la plaine. Des nattes pour s'étendre, des escabeaux pour s'asseoir, voilà ce qu'on y trouve. Un vieux Musulman qui en est le gardien n'a jamais pensé à entourer ces fontaines d'une barrière pour s'en réserver le monopole. Si l'on n'a pas apporté sa coupe, on se sert de petites cruches de terre grossière qui sont là tout exprès. On prend ensuite du café, on fume, on cause, on s'extasie sur la beauté de la situation et l'excellence de l'eau. Après en avoir déjà beaucoup bu, l'on en boit encore; si ce n'est pas contre la maladie actuelle, c'est contre les maladies futures. J'en bus aussi avec plaisir. Leur vertu diurétique est très prononcée; elle justifie en quelque sorte les éloges qu'on lui prodigue.

Tandis que les jeunes gens sont occupés de cette manière, l'ancien de la société fait observer que le soleil s'approche de l'horizon. Nous prenons un autre chemin pour voir sous de nouveaux aspects

les magnificences dont la nature a comblé ce pays, et nous arrivons à la maison du chef de la famille.

On voit que notre visite a été annoncée; tout est en activité dans la cuisine. La servante, les filles déjà grandelettes, les jeunes femmes, les mamans, les grand'-mamans sont à l'ouvrage; les garçons sont à jouer. Nous montons au *sèlamlik*[1]. Après quelques instants de repos on vient annoncer que le dîner est servi; on passe dans le *sala*[2]. Chacun va se laver les mains; l'étranger commence. Un filet d'eau coule de la fontaine; un morceau de savon de Candie est dans la cuvette; une des jeunes filles, tenant une serviette d'une blancheur éclatante, souvent même brodée en or aux quatre coins, attend, dans une attitude respectueuse et les yeux baissés, que vous ayez fini, la jette déployée sur vos mains, attend encore que vous les ayez essuyées, la reçoit en s'inclinant, et quelquefois profite de cette occasion pour vous les baiser. Chaque convive en fait ensuite autant et l'on va se placer auprès du *tavla*[3]. S'il y a dans la société un prêtre, ce qui arrive fréquemment, il se lève

(1) Partie des maisons turques séparée du harem et où sont reçus les étrangers. C'est proprement l'endroit où l'on se donne le *sèlam* (salut).

(2) Grande pièce de communication entre les diverses chambres du premier étage, et où, pendant la belle saison, l'on a coutume de prendre son repas.

(3) Plateau circulaire en cuivre, soigneusement étamé, d'un diamètre proportionné au nombre et à la fortune de la famille,

et dit le bénédicité, qui dans la religion arménienne est d'une longueur désespérante. L'église romaine et l'église anglicane me paraissent avoir compris la chose beaucoup mieux en n'imposant qu'une très courte prière à un homme affamé, et les Arméniens doivent l'être, puisque, comme toutes les nations du Levant, ils ne font qu'un repas par jour, après le coucher du soleil.

On prélude par les hors-d'œuvre pour aiguiser l'appétit; puis arrivent l'un après l'autre un potage au riz dans du bouillon de mouton, une omelette au sucre, quelquefois aux confitures, des poulets cuits à tomber en lambeaux, des

et d'un usage très répandu chez les Turcs et les raïa aisés. Petit, il est posé sur un tabouret; grand, sur une table ronde à peu près de même dimension. Dans ce cas-ci, la nappe est souvent placée entre le tavla et son support, et le dépasse assez pour servir de serviette; dans l'autre, chaque convive a devant soi une serviette de toile de coton. De petites assiettes, placées très près les unes des autres, occupent l'extérieur; un couteau de peu de valeur, une cuiller et une fourchette de métal sont à côté. Le luxe de l'argenterie, inconnu chez les Musulmans, l'est aussi chez les raïa, sauf chez quelques-uns des plus riches; point de verres. Des quartiers de *somoun* (pain arménien) sont sur la table; mais on se procure du pain franc pour l'étranger qui n'y est point habitué. Quelques hors-d'œuvre, tels que cornichons, caviar, fromage, etc., des tranches de saucissons, de bœuf ou de buffle séchées au soleil, nommées *pasterma*, occupent l'espace intermédiaire; le centre est réservé pour les plats. — Voyez, sur les différentes espèces de pain à Constantinople, la note VI à la fin du volume.

dolma (farcis) de diverses espèces, de la pâtisserie très sucrée, un dindon rôti à en être desséché, des artichauts à la marigoule, une salade mal assaisonnée, enfin le pilau[1] dont la présence annonce la fin du service; pour dessert, des fruits de la saison, des compotes de pommes d'un goût délicieux. En ce moment une personne de la famille, un des fils le plus souvent, présente au muçafir, sur la pointe d'un couteau, un quartier de pomme soigneusement pelé; c'est un témoignage d'estime. Pour ne pas embarrasser le tavla, déjà si étroit, d'une quantité de verres et de bouteilles, un domestique reste près des convives, une tasse de cristal à la main, pour leur offrir du vin ou de l'eau à leur choix[2]. C'est un usage général, après que chaque convive a fini de boire de l'eau, que tout le monde le salue en lui disant : *Afietler ola* (grand bien vous fasse), compliment que l'on ne fait pas pour tout autre boisson, fût-ce du Champagne ou du Madère. Le repas fini, on va se laver la bouche et les mains dans le même

(1) Riz à l'eau, peu cuit, avec ou sans assaisonnement, et contenant quelquefois des viandes coupées en petits morceaux.

(2) Le Musulman, pour qui le vin est une abomination inventée par Satan, n'oblige pas ses sujets à se conformer à ses opinions religieuses. Vers la fin de septembre, les échelles sont encombrées de paniers de raisin apportés de la côte d'Asie. Francs et raïa en achètent la quantité dont ils ont besoin et fabriquent leur vin chez eux. Il est généralement blanc, et, quand il est fait avec soin, il ressemble beaucoup au vin de Chablis; il revient à très bon marché. Malgré toutes ces facilités, les raïa ne boivent généralement que de l'eau.

ordre qu'avant le dîner, et l'on se rend au selamlik.

La pipe et le café offerts au muçafir dans les jours de cérémonie ne le sont pas comme aux jours ordinaires. Ce n'est plus un domestique qui remplit une pipe mesquine d'un tabac commun et qui gauchement y met un charbon mal allumé ou un morceau de *kav*[1] difficile à prendre; c'est un des fils de la maison qui choisit, dans le *tchïboukhlouk* (ratelier à pipes) celle dont la tige de bois de cerisier ou de jasmin est la plus droite et la plus longue, qui est ornée d'un bouquin d'ambre le plus pur et le plus gros, quelquefois même enrichi d'un ou de plusieurs cercles en or émaillé. Il lui enlève la coiffe de drap qui la préserve de l'action de l'air et de la poussière, remplit le *lulè* (noix de la pipe) d'un tabac choisi, l'allume et la présente pendant qu'un des enfants s'empresse de placer le *plata*[2] à la distance convenable. Bientôt la fumée forme des cercles qui s'élèvent lentement dans l'atmosphère. Ce phénomène, dû à une certaine quantité de nitre dont le tabac a été imprégné, amuse les Arméniens qui, peu initiés aux secrets

(1) Amadou du Levant; il est, dit-on, le produit d'une substance très inflammable qui se forme autour de la moelle des arbres déracinés et abandonnés à la décomposition spontanée. On se sert aussi pour amadou de la pulpe desséchée du champignon.

(2) Petit plat rond de cuivre jaune que l'on place sous le lulè, pour que la poussière, une étincelle ou le charbon du tabac ne tombent pas sur le plancher.

de la chimie et de la physique, croient qu'il est d'autant meilleur que les cercles vont plus haut et conservent plus long-temps leur forme circulaire.

Cependant une jeune personne richement habillée s'avance doucement; elle tient un plateau sur lequel sont rangées autant de *fildjan* (tasses à café) qu'il y a de convives, et à côté de chacune le *zarf* de fine porcelaine, d'argent ou de vermeil qui doit lui servir de soucoupe. Elle vient droit au muçafir; mais s'il sait les usages il se refuse à être servi le premier lorsqu'il y a un prêtre dans la société, et l'indique de la main. Par-là il donne une haute idée de son respect pour la religion et les convenances, et s'attire l'estime de la famille et l'amitié du martabet[1]. Tandis que, mollement étendus sur le sofa, la pipe de la main gauche, la tasse de la main droite, les hommes fument et prennent une gorgée de café alternativement et lentement, la jeune femme reste debout, sans aucun signe d'impatience, jusqu'à ce que chacun ait fini. J'étais peiné dans les commencements de voir un usage si contraire à nos mœurs, et, pour donner l'exemple des égards que l'on doit au beau sexe, je me brûlais les lèvres en me dépêchant d'avaler mon café. Peine perdue! on ne m'en savait aucun gré. Dans l'Orient, l'homme est le chef de la société, le maître de la maison; la femme, fût-elle belle au-delà de toute expression, sait que son

(1) Nom que les Arméniens donnent à leurs prêtres.

devoir est d'obéir à son mari, de le servir, d'élever ses enfants et de soigner son ménage. Ce qu'elle a vu dans son enfance, pendant sa jeunesse, l'a habituée à cet ordre de choses voulu par les lois de la nature et consacré par la religion. Loin donc d'être humiliée de son sort, c'est autant par habitude que par conviction qu'elle fait, de l'accomplissement de semblables devoirs, l'occupation de tous ses instants et le bonheur de sa vie.

Cependant la beauté de la soirée invite à la promenade. Déjà la lune se montre au-dessus de la montagne du Géant. Le quai de Buïuk-Dèrè, désert pendant le jour, prend peu à peu un aspect animé. Des visiteurs nombreux arrivent, les uns à cheval par l'étroit chemin qui serpente le long de la rive européenne du Bosphore, les autres avec leurs familles dans des kaïk élégants. Tous veulent jouir du spectacle singulier de tant de nations étrangères réunies par le plaisir dans un si petit espace et dans une situation si pittoresque.

Quant à moi, sous prétexte de faire une visite à un ami, je me séparai de mes convives, après leur avoir promis de passer la nuit sous leur toit hospitalier. Je parcourus lentement et à plusieurs reprises la foule bigarrée qui encombrait le quai; puis, poussant ma promenade jusqu'à l'entrée du vallon, j'allai contempler avec un étonnement religieux le beau bouquet de platanes que chaque voyageur s'empresse de visiter. Nées d'un seul tronc et se tenant par leurs racines, onze branches énormes s'élèvent à une hauteur consi-

dérable et ne paraissent faire qu'un seul arbre. Serrées les unes contre les autres, elles circonscrivent un espace elliptique de vingt pieds environ sur son grand diamètre et de dix pieds sur son plus petit. Leurs cimes réunies présentent une masse imposante qui étend au loin son ombrage. Les rayons argentés de la lune reposaient sur cette touffe majestueuse, sans pouvoir la percer; mais les intervalles des troncs laissaient s'échapper dans la vallée de longues gerbes de lumière. La foule s'étant éloignée pour jouir de plaisirs plus bruyants, je me trouvais seul en présence de ce géant de la création. Je me reportai à près de huit siècles en arrière, au moment où les croisés, sous la conduite de Godefroi de Bouillon, campaient dans cette prairie maintenant si paisible. Pensif, je me promenai long-temps sous cet ombrage sacré et ne le quittai qu'à regret.

Fatigué de ma course, je montai sur une colline d'où je pouvais voir l'ensemble de ce que j'avais examiné en détail. Je m'y assis et me livrai à la contemplation. Le Bosphore dans toute sa largeur se déployait devant moi; uni comme un miroir, il réfléchissait et l'orbe de la lune et les constellations pâlissant à son approche, et la voûte azurée d'un firmament sans nuages. La montagne du Géant élevait sa tête altière. Une quantité de navires marchands étaient immobiles à l'ancre au fond du golfe, tandis que de nombreux kaïk le sillonnaient en tous sens. Une légère brise du nord, plus sensible à la hauteur où j'étais, rafraî-

chissait l'atmosphère embrasée par la chaleur du jour, dilatait agréablement la poitrine et apportait en même temps le parfum des fleurs. Comment exprimer les sensations voluptueuses, l'enchantement, la douce mélancolie qu'inspirent de semblables tableaux? Il semble que l'ame est prête à déposer son enveloppe grossière et à s'identifier à tant de merveilles. Combien de fois n'ai-je pas regretté que cette séparation ne pût se faire dans un de ces instants où la vie ne paraît plus qu'une illusion et où le principe intelligent ne semble plus tenir à la matière!

J'étais depuis long-temps absorbé dans ces rêveries et j'aurais pu passer ainsi toute la nuit; mais j'étais à Buïuk-Dèrè. Grace au séjour que la plupart des ministres européens viennent y faire en été, ce village ne l'est que de nom. Tout y respire la civilisation des grandes villes, modifiée seulement par l'éloignement et les circonstances. Je ne tardai pas à m'en apercevoir. Les sons d'un piano et d'autres instruments arrivèrent jusqu'à moi. On exécuta un concert et des applaudissements retentirent. Au concert succéda la danse, et aux divers modes d'ébranlement communiqués à l'air environnant je pus juger que le quadrille gracieux, l'anglaise ennuyeuse, l'ignoble galop et la valse impudique avaient pénétré jusque sur les rives du Bosphore [1].

(1) Un jour on trouva piquant de donner un feu d'artifice. Le bruit s'en était répandu plusieurs jours d'avance; quelques Musulmans et un nombre infini de raïa et de Francs s'étaient

Il était tard; je m'empressai de rejoindre ma société. Les femmes servirent quelques fruits; nous allâmes ensuite nous coucher. Le chef de la famille me conduisit à la chambre qui m'était destinée; c'était, suivant l'usage, la plus belle de la maison. Deux matelas posés sur une natte étendue, un drap libre, un autre récemment cousu à la couverture, un oreiller, un turban de nuit avaient métamorphosé le salon en chambre à coucher. Une lampe allumée et un grand verre d'eau complétaient l'arrangement. J'étais fatigué, je m'endormis sur-le-champ. Je croyais n'avoir reposé que peu d'instants lorsqu'un de mes hôtes entre pour me dire que l'aube du jour commence

rendus à Buïuk-Dèrè pour être témoins d'un spectacle aussi extraordinaire. Un radeau amarré à peu de distance du quai, en face du palais de Russie, soutenait l'artifice et les artificiers. A l'heure indiquée, quelques fusées s'élevèrent dans les airs et annoncèrent le commencement de la fête; elles pouvaient mettre le feu aux maisons de bois du village; on n'y regarda pas de si près. Des serpenteaux, des soleils, des boîtes ou marrons, vinrent ensuite, puis le bouquet qui, par la maladresse des ouvriers, prit feu avant le temps. Tout cela dura vingt minutes à peine. Les petits feux d'artifices qui se donnent chaque semaine à Tivoli sont des chefs-d'œuvre en comparaison de celui-ci. Quelques traînées d'un feu rougeâtre et beaucoup de fumée fétide! et cela sur les rives du Bosphore, au milieu des plus grandes beautés de la nature, en présence de l'harmonie des sphères, comme pour mettre en évidence le ridicule, la misère des amusements factices auxquels l'homme civilisé doit recourir pour occuper une partie d'une existence qu'il est parvenu à se rendre insipide et trop souvent odieuse.

à paraître, que la journée promet d'être belle et qu'il faut profiter de la fraîcheur du matin pour aller à Belgrade. Nous étions en effet convenus d'aller voir ce village, ses bends[1], et la forêt qui l'entoure. Je me lève promptement. Tout le monde était déjà debout, les pipes en activité, le café préparé. Les chevaux de louage[2] et leurs conducteurs arrivent; nous partons.

Après nous être arrêtés un instant pour contempler le bouquet de platanes tout resplendissant des gouttes de rosée que le soleil levant transformait en rubis, nous nous enfonçons dans la vallée. A droite, à gauche, des collines couvertes de la plus riche végétation nous accompagnent jusqu'à l'aquéduc de Bagtchè-Keuï qui les réunit, et sous une arche duquel passe la route de Buïuk-Dèrè à Belgrade.

Nous vîmes avec intérêt, près de Baghtchè-

(1) Réservoirs qui fournissent aux besoins de Constantinople.

(2) On croit généralement à l'étranger qu'en Turquie, à Constantinople surtout, il n'y a que des chevaux arabes d'une grande beauté et que les plus ordinaires doivent y être comparativement meilleurs qu'en Europe; il s'en faut de beaucoup. Si l'on en excepte le Grand-Seigneur et sa suite, les ministres et autres fonctionnaires, et un petit nombre de riches particuliers, tout le monde se sert des chevaux de louage qui se trouvent près des échelles principales et sur quelques grandes places. La plupart sont détestables; ils ont la bouche très dure par suite de la mauvaise habitude où sont les Turcs de les lancer au grand galop et de les arrêter court. J'ai été quelquefois obligé de m'en servir, et toujours je m'en suis repenti. Les selles sont mal faites, les étriers incommodes, la bride et les sangles de mauvaise qualité.

Keuï, un des bends que nous devions visiter; puis nous nous rendîmes à Belgrade à travers une route très agréable pratiquée dans la forêt.

Ce village, dont j'avais souvent entendu faire un éloge pompeux, est peu considérable; sa population se compose de quelques familles grecques qui se livrent à la culture des légumes, et dans la belle saison exploitent les personnes qui viennent s'y établir. Elles vont aussi vendre à Péra du beurre qui a une odeur très agréable, et qui semble d'abord à très bas prix; mais il est fait de manière à retenir entre ses molécules une grande quantité de sérum et de matière caséeuse, en sorte que si l'on veut, pour qu'il se conserve un certain temps, le laver et le tasser, on est tout étonné de le voir se résoudre en eau et perdre au moins la moitié de son poids primitif.

La situation de Belgrade au milieu d'une immense forêt qui lui procure une agréable fraîcheur, la bonté du lait et des légumes, la facilité d'y goûter le plaisir d'une chasse étendue, avaient engagé quelques ministres étrangers à y fixer leur résidence d'été. Plusieurs familles franques et pérotes avaient suivi leur exemple, et la liberté dont on jouit en Turquie partout où il y a une réunion de Francs y avait attiré beaucoup de Grecs et d'Arméniens. Aussi ce village était-il le séjour de la joie, de l'hospitalité, de la bonne chère et d'amusements jusqu'alors inconnus; il avait même acquis une espèce de célébrité pour les intrigues amoureuses, non-seulement entre les Francs, ce

qui est si naturel que je me serais dispensé d'en parler, mais, ce qui est bien plus scandaleux, entre des raïa! Les mœurs européennes auraient certainement fait chaque année de nouveaux progrès, si l'on ne se fût enfin aperçu que beaucoup de visiteurs tombaient malades. En effet, les mesures prises depuis un temps immémorial pour que la population de Constantinople ne fût jamais exposée à manquer d'eau, comme la défense de couper un arbre dans ces parties de la forêt qui avoisinent les réservoirs et les aquéducs, d'y creuser des puits, etc., etc., y entretiennent une telle humidité, que les personnes qui s'y livrent au plaisir de la promenade vers le coucher du soleil sont fréquemment atteintes de fièvres intermittentes. La négligence des préposés au nettoiement du réservoir, qui est tout à côté du village, augmente encore les chances de maladie. Peu à peu l'on s'est dégoûté d'habiter un séjour aussi malsain, et Buïuk-Dèrè, quoique exposé au midi, est à son tour devenu la résidence à la mode. On ne va plus passer à Belgrade que les mois de mai et de septembre, pendant lesquels on a reconnu qu'il y avait le moins de dangers.

Le jour suivant je partis pour voir le canal de la Mer-Noire. Après avoir laissé derrière nous Sarièri, Yèni-Mahale, villages agréables auxquels les Arméniens donnent la préférence, autant par esprit d'économie que pour ne pas être entièrement confondus avec les Francs, nous passâmes entre les deux kavak, l'endroit le plus étroit de tout le

canal de Constantinople. Nous vîmes sur la côte asiatique le château-fort attribué aux Génois et nous traversâmes l'excellent mouillage de *Buïuk-Liman* (Grand-Port), où une trentaine de navires marchands attendaient une brise favorable pour entrer dans la Mer-Noire. Là, commencent des terrains volcaniques qui ne se terminent qu'à l'embouchure du canal dans cette mer. Nous nous dirigions sur Fanaraki d'Europe pour arriver ensuite sur les Cyanées[1], lorsque le vent, devenant trop fort pour permettre à notre frêle kaïk d'y aborder sans danger, nous fit rebrousser chemin et débarquer à Omour-Yèri. Puis, par un chemin très escarpé, nous parvînmes au haut de la montagne du Géant.

De cette élévation on jouit d'une perspective admirable. Le golfe de Buïuk-Dèrè, sa vallée profonde et l'extrémité méridionale des Balkan se déploient devant vous. A droite, la vue plonge sur la Mer-Noire jusque dans l'horizon le plus lointain. A gauche on découvre et on perd tour à tour les sinuosités du Bosphore, dont les eaux resplendissent immobiles comme une immense nappe d'argent. Plus loin apparaissent Constantinople et la mer de Marmara.

J'allai visiter le tombeau du Géant, sur lequel j'avais entendu conter tant d'absurdités. Une lampe brûle toujours dans un petit oratoire voi-

(1) Écueil à l'entrée de la Mer-Noire, vis-à-vis la côte d'Europe, dont il n'est séparé que par un canal de peu de largeur.

sin. Les Musulmans, ceux surtout qui souffrent de fièvres intermittentes, y viennent en pèlerinage, fermement persuadés qu'en attachant un morceau de leur vêtement au grillage de la fenêtre de cet oratoire ou aux branches des arbustes qui croissent sur le tombeau du saint, ils y fixeront la maladie dont ils sont attaqués et en seront parfaitement guéris. Plusieurs de mes clients turcs m'ont assuré s'en être très bien trouvés, même après que les médecins francs avaient échoué dans leur traitement. Je laissai, suivant l'usage, au vieux derviche qui en est le gardien, quelques para pour l'entretien de sa lampe, et je descendis par un chemin très agréable à Sultaniïè où mes bateliers m'attendaient.

Fatigué de la course longue et pénible que je venais de faire, je me reposai avec volupté sur la terrasse à l'entrée de cette charmante vallée; je me désaltérai dans les eaux de la fontaine que la piété de quelque vrai-croyant y a élevée, sous l'ombrage épais des tilleuls, des platanes séculaires et des saules pleureurs. Plusieurs Musulmans aisés avaient fait aussi de ce lieu champêtre le but de leur promenade, entre autres, à l'extrémité la plus éloignée de la terrasse, un harem composé de la femme d'un effendi avec sa mère, de deux enfants dont un à la mamelle, et de deux petites esclaves qui, à vingt-cinq ou trente pieds de leurs maîtresses, indiquaient la distance que personne ne doit dépasser; elles étaient toutes voilées comme à l'ordinaire. Les Musulmans, le dos tourné, se se-

raient bien gardés de jeter les yeux sur elles, et moi, rigide observateur des usages des divers pays que j'ai parcourus, je regardais de tout autre côté, quand une des esclaves, âgée de dix à onze ans, s'approchant du lieu où j'étais assis, éleva la voix et dit : *Hèkim, kadun*[1], *tanior*, *guiel* (docteur, kadune te connaît, viens). Peu curieux d'aller causer avec un harem dont je ne remettais aucun individu et devant plusieurs Musulmans qui pouvaient regarder cette démarche comme très inconvenante, je dis à mon drogman de me tirer d'embarras. Il répondit à l'esclave : « Nous ne sommes pas des médecins, mais des *kaptan* (capitaines) des navires qui sont à l'ancre en face de nous. » Je croyais en être quitte, lorsque cinq minutes après la même esclave revient et dit : « Vous n'êtes pas des kaptan ; vous êtes médecins ; ma maîtresse vous a vus souvent chez une de ses parentes ; venez, ne craignez rien. » Je fis répondre qu'en tout cas ce n'était pas là le lieu de voir des malades ; mais la kadune ayant insisté, mon drogman s'approcha et en la considérant se souvint de l'avoir vue plusieurs fois chez une de nos meilleures pratiques. Alors je m'avançai. « Professeur, tâte un peu le pouls de ma fille et dis-nous si elle se porte bien. » Ces derniers mots, prononcés d'une cer-

(1) *Kadine*, *Kadune* ou *Kadoun* veut dire dame du palais. On appelle de ce nom les femmes du Grand-Seigneur. Hors du sérail les Turcs et les Arméniens se servent de ce mot pour désigner la mère d'une jeune femme qui est mariée. — *Buïuk-kadune*, grand'mère.

taine manière, me firent comprendre qu'il s'agissait ici de reconnaître, non si la jeune femme était en bonne ou en mauvaise santé, mais si elle était enceinte. Pour découvrir quelque symptôme qui pût aider mon diagnostic, je jetai sur elle un coup d'œil rapide. Son front, qui se dessinait parfaitement sous la fine mousseline dont il était recouvert, avait les plus belles dimensions; ses grands yeux noirs, surmontés de sourcils bien arqués, exprimaient la sérénité de son ame et le bonheur de l'amour maternel. On ne pouvait voir que la moitié supérieure du nez, le reste du visage étant caché par le yachmak; mais les formes, faciles à distinguer, étaient en harmonie avec le reste. Pour tâter plus commodément le pouls à cette femme accroupie sur une natte de jonc, je dus mettre un genou en terre. Elle me présenta son bras gauche, tandis que de l'autre elle tenait réunis les plis d'un châle qu'à mon approche elle avait passé sur ses épaules. Le peu du bras que je voyais et la main que je soutenais étaient potelés et d'une grande blancheur, ses doigts arrondis et teints à leur extrémité en jaune-orangé.

Rien jusqu'ici n'aidait le diagnostic. Je tâtai le pouls avec toute la gravité médicale; il était plus fréquent, plus vif que ne le comportait l'état de repos où cette femme était probablement depuis deux ou trois heures. C'était déjà quelque chose, mais ce n'était pas assez; j'eus recours à un stratagème. En remettant doucement son bras à sa place, j'accrochai, comme par hasard, en retirant

le mien, cette partie du châle qui était de mon côté; elle glissa de la main qui la retenait et je crus m'apercevoir que le ventre offrait une légère rotondité. Le harem attendait ma réponse avec impatience. Lui dire que la jeune femme se portait bien, ce n'était rien lui apprendre. Je pris donc un air sérieux et dis : « Hanem[1] se porte bien; de plus il y a quelque chose. — Quoi donc? reprit la kadune avec vivacité. — Hanem est enceinte. » Et toute la société d'être charmée de l'heureuse nouvelle. « Il n'est pas bien difficile, dit la kadune, de connaître par le pouls quand une femme est enceinte; notre juif me le disait jadis chaque fois que je l'étais et ne se trompait jamais; mais de deviner de combien de mois au juste, voilà le grand talent; dis-nous-le, je t'en supplie. » La jeune femme m'offre son bras; j'observe l'abdomen de nouveau, je jette les yeux sur l'enfant auquel elle donnait le sein; il pouvait avoir neuf à dix mois. Je me rappelle l'usage où sont les riches Musulmans de laisser celle de leurs femmes qui leur a donné un fils se reposer pour qu'elles puissent consacrer les premiers mois à l'allaitement de son enfant, et j'annonce que, *inch-allah* (s'il plaît à Dieu), hanem est grosse de trois mois et demi à quatre mois. Grande joie dans la société! On soupçonnait l'événement, on n'en était pas sûr; maintenant que le médecin franc l'avait dit, il était impossible d'en douter.

(1) Mot sous lequel on désigne une jeune femme mariée.

Presque honteux du rôle que je jouais depuis un quart-d'heure, j'avais fait mes salutations et m'en retournais à ma place, lorsque la kadune et sa fille me prièrent si instamment de leur dire si l'enfant était un garçon ou une fille que j'aurais perdu tout mon crédit auprès d'elles si je leur avais refusé cette dernière satisfaction, le complément de toutes les autres.

Pour étayer un peu mon pronostic, je demande à la kadune si son gendre est jeune ou vieux, fort ou faible, s'il a les yeux noirs ou gris, enfin si sa tête est grosse ou petite, et j'apprends avec plaisir qu'il est jeune et fort, qu'il a une très grosse tête, des yeux noirs comme du charbon. Je tâte alors le pouls une troisième fois, et j'annonce avec assurance que, *inch-allah*, l'enfant est un garçon et qu'il ressemble parfaitement à son père. Jamais je ne vis de femmes plus heureuses. « Que Dieu te fasse prospérer, grand professeur! Nous avions bien entendu dire que tu étais un savant médecin, mais nous le voyons maintenant. Nous dirons à toutes les personnes de notre connaissance comme tu sais bien tâter le pouls et connaître ce qu'il en est. » Je salue de nouveau le harem et retourne à ma place.

Le lecteur, sans doute surpris de la crédulité de ces femmes, l'est peut-être davantage de ma conduite en cette circonstance, et surtout de mon imprudence à affirmer que la jeune femme était non-seulement grosse, mais grosse d'un garçon, et d'un garçon qui ressemblait à son père. Et si elle ac-

couche d'une fille, que deviendra la réputation du grand professeur, du savant médecin? Voilà précisément comme on juge l'Orient par l'Occident. Je répondrai d'abord à mes critiques que le diagnostic est, dans ce cas-ci, plus en faveur d'un garçon que d'une fille; que tout le temps qui se sera écoulé jusqu'à l'accouchement aura été un temps de bonheur pour le harem. Si l'enfant est un garçon, je deviens le médecin par excellence, le grand professeur qui lit clairement dans les profondeurs de l'avenir; ensuite chez les Musulmans il y a beaucoup plus de chances que les enfants ressemblent à leur père que dans beaucoup d'autres pays. Si, au lieu d'un garçon, c'est une fille, la surprise du harem sera grande, très grande sans doute; à peine en croira-t-il ses yeux; mais en Turquie je me trouve parfaitement justifié par ce mot *inch-allah* qui termine le discours et même la plupart des phrases de tout vrai-croyant. Il n'a pas plu à Dieu que ce fût un garçon, quoique le médecin l'eût vu clairement par le pouls; qui est le maître? l'homme ou Dieu? Dieu sans doute, qui peut tout. C'était un garçon alors, maintenant c'est une fille; que peut y faire le médecin? lui-même en sera tout étonné. *Allah-kèrim* (Dieu est grand)! Et comme il est dit dans le Koran que c'est l'Éternel qui dispense à sa volonté les événements dans ce bas-monde, le harem finira par se résigner et par soigner l'enfant nouveau-né, en attendant que la naissance d'un garçon le dédommage de celle d'une fille. Voilà, certes, une lo-

gique très saine, non pas en Europe où il y a peu de vrais-croyants, mais pour Constantinople où il y en a encore tant. Et puis n'avais-je pas encore, pour me tirer d'affaire, que dis-je, pour augmenter ma réputation d'infaillibilité, le moyen ingénieux employé il y a quelques années par une de nos plus hautes sommités médicales byzantines [1]?

A peine étais-je étendu sur l'herbe, livré à la contemplation des nouvelles beautés que les rayons obliques du soleil imprimaient aux collines environnantes, qu'un des Turcs, vieillard à longue barbe blanche, celui qui était le plus près de moi, après m'avoir regardé avec attention, me dit d'un air affectueux : « Tu es médecin, à ce que je vois? » et, sans attendre ma réponse, me présente son bras pour que je lui dise comment il se porte. Quiconque n'a point été dans l'Orient, à Constantinople surtout, ne peut se faire une idée des manières nobles, gracieuses, engageantes d'un Musulman qui a blanchi dans les affaires [2]. Ennuyé de la scène passablement ridicule que je venais de jouer avec le harem, j'étais peu disposé à satis-

(1) Voir Note VII à la fin du volume.

(2) Les ministres étrangers, ou, pour parler plus justement, leurs premiers drogmans, en savent quelque chose. Quoique formés à une école qui leur donne sur leurs confrères des légations auprès des puissances chrétiennes une supériorité depuis long-temps reconnue, leur adresse, leurs ruses, leurs subtilités, leurs menaces, tout leur arsenal diplomatique échoue devant l'imperturbable sang-froid, le sourire gracieux, l'éloquence laconique d'un reïs-effendi.

faire mon voisin; mais en le regardant je fus comme fasciné par l'air de bonhomie avec lequel il me demandait ce léger service. Je m'approche, lui tâte le pouls, et lui dis : « Ta seigneurie n'est pas malade; cependant ton pouls annonce une faiblesse qui n'existait pas autrefois. » Il écoutait ces paroles avec attention. « La cause? — La même qui a fait que ta barbe, noire autrefois, est devenue blanche, c'est-à-dire que tu es né quarante ans trop tôt. — Très bien, professeur; quel remède? — Aucun, sinon d'en-haut. » Les autres Musulmans auraient bien voulu me faire aussi tâter leur pouls, m'entretenir, suivant leur habitude, de leur faiblesse, de leur constipation; mais je leur fis remarquer que le jour disparaissait rapidement, et que, ma demeure étant éloignée, mon harem serait inquiet de ne pas me voir rentrer au coucher du soleil. Ces arguments sont sans réplique auprès des Musulmans. Je pris congé de mes voisins et m'embarquai pour Buïuk-Dèrè.

Il était dix heures et demie du soir quand je partis pour me rendre chez moi. La nuit était superbe. Une légère brise du nord rafraîchissait l'atmosphère et facilitait la descente à Constantinople. A peine embarqués, mes bateliers firent remarquer à voix basse à mon drogman la beauté du temps, la douceur de la brise, la promptitude avec laquelle nous pourrions arriver à Top-Khana. C'était demander indirectement la permission d'étendre leurs voiles. Ce moyen n'est pas toujours sans danger quand les vents sont variables ou les

bateliers peu expérimentés. Le Musulman ne s'en sert jamais; les riches raïa, les employés du gouvernement, suivent l'exemple de leurs supérieurs, et croiraient manquer à leur dignité d'aller à la voile. Les médecins du pays, pour donner à leurs pratiques une haute idée de leur importance, en font autant. Il n'y a que quelques Francs, quelques Levantins qui, moitié par compassion, moitié par impatience, se mettent au-dessus du préjugé. Le temps était au beau fixe, mes bateliers étaient des meilleurs de l'échelle de Top-Khana, il me répugnait de leur donner une peine inutile pour arriver beaucoup plus tard. Je mis de côté dans cette occasion, comme je l'avais déjà fait dans beaucoup d'autres, la morgue médicale, et permis de hisser les voiles. Mon drogman, par précaution, tenait l'écoute pour la lâcher au moindre danger, tandis que le chef des bateliers, une longue rame à la main, devait contrebalancer l'action du vent s'il devenait plus fort.

Un zéphir frais et léger enflait nos voiles. La lune à son zénith suivait paisiblement sa course et répandait sur les objets environnants une éblouissante clarté. Si les constellations ne brillaient pas de tout leur éclat, les eaux du Bosphore, comme pour nous en dédommager, laissaient jaillir de leur sein, sur les flancs du kaïk, des diamants innombrables. Tout était silence et repos. La brise et le courant réunis imprimaient à notre frêle esquif un mouvement uniforme qui faisait passer rapidement les objets devant nous. Les col-

lines et leurs contours voluptueux se dessinaient parfaitement; les villages ne se distinguaient que par la blancheur éclatante de quelque palais impérial ou de la mosquée qui les domine. Chaque sinuosité du Bosphore offrait une perspective nouvelle et délicieuse. Ce n'était plus cette scène agitée qui, trois jours auparavant, avait captivé mon attention; celle-ci était bien autrement intéressante, la nature seule en faisait tous les frais. Le palais aérien de Bèchik-Tache et ses kiosk qui semblaient être l'ouvrage des fées, la flotte à l'ancre, la tour de Léandre avec son petit fanal, les villages sur les deux rives, Scutari, la Pointe-du-Sérail, Constantinople même avec ses mosquées et leurs minarets, disparaissaient comme des joujoux d'enfant au milieu des magnificences de la nature. Jamais je n'ai vu rien de plus doux, de plus suave, de plus attendrissant, rien qui fasse mieux ressortir le néant des efforts de l'homme quand il veut rivaliser avec elle, rien qui élève autant l'âme vers la Divinité.

Le vent et les courants nous ayant toujours été favorables, nous fîmes en une heure vingt minutes le trajet de Buïuk-Dèrè à l'échelle de Top-Khana, dont la distance est de près de cinq lieues. Il était tard; tout reposait tranquillement. Les cafés voisins, les berceaux de verdure étaient encombrés d'individus, la plupart bateliers, qui y passent la nuit étendus sur des nattes.

Ce n'était pas tout d'être arrivé à l'échelle; il fallait gagner ma demeure éloignée d'un petit quart

de lieue. Pour cela je devais traverser la place de Top-Khana, rendez-vous d'une multitude de chiens errants, affamés, hargneux; devant nombre de ruelles au coin de chacune desquelles un cerbère aguerri, chef de son poste, ne dormant que d'un œil, reconnaissant de loin l'habillement et la démarche d'un Franc, aboie de toutes ses forces. Rejoint promptement par les siens, ils poursuivent l'étranger jusqu'aux limites de leur juridiction, d'où il se trouve relancé par une nouvelle troupe, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il soit arrivé chez lui. Dans ce trajet, il n'est pas rare que le Franc ait les mollets mordus, le pantalon déchiré, un morceau de sa redingote emporté, s'il n'est pas muni d'un bon bâton pour éloigner cette maudite engeance [1].

Mais tout s'arrange bientôt pour le mieux. Le Musulman ne laisse pas ainsi dans l'embarras son *muchtèri*, celui qui lui fait gagner son pain. Sans rien dire, le chef des bateliers va au café allumer une lanterne, y prend un gros bâton et marche en avant. Les chiens aboient-ils; il leur impose silence par un cri qu'ils reconnaissent. Une sentinelle s'informe-t-elle qui passe à cette heure indue; il entre et dit au chef que ce sont des Francs de ses pratiques qu'il reconduit chez eux. Il les laisse à la porte de leur maison. Si la lampe est éteinte, il attend qu'on se soit procuré de la lumière ou il en donne. Enfin il souhaite une

(1) Voir Note VIII à la fin du volume.

bonne nuit et s'en va. J'ai souvent été ainsi accompagné, non-seulement dans les belles nuits de l'été, mais encore dans les nuits les plus détestables de l'hiver. Point de réflexions, de murmures pour imposer indirectement ou extorquer grossièrement un surcroît de paiement pour un surcroît de fatigue.

Le médecin qui exerce à Constantinople a si souvent affaire à des bateliers que personne ne peut les connaître mieux que lui. Je puis, d'après une longue expérience, affirmer que le plus grand nombre des hommes de cette classe mérite la bienveillance et même le respect de tout observateur impartial. Cela s'applique surtout aux bateliers qui desservent l'échelle de Top-Khana.

Pour étayer ces assertions qui paraîtront sans doute exagérées à la plupart de mes lecteurs, je crois devoir entrer dans quelques détails sur le genre de vie, les mœurs, les usages de cette nombreuse classe d'individus, dont aucun voyageur n'a, je crois, parlé jusqu'à présent.

Les bateliers des échelles principales sont la plupart Musulmans; ceux de Top-Khana sont de plus canonniers. L'immense caserne de l'artillerie est tout à côté, et quand leur service, qui est loin d'être rigoureux, n'exige pas leur présence, ils sont bateliers. Nombre d'entre eux, au moyen de leurs économies, sont propriétaires d'un ou plusieurs kaïk. Ceux qui n'ont pas les mêmes moyens se mettent à deux pour en avoir un, et ceux qui n'en ont pas en louent un de ceux qui en ont plu-

sieurs. Ils se choisissent des apprentis parmi leurs jeunes frères d'armes. L'ousta instruit avec bienveillance et reprend d'un air sérieux, mais sans aigreur ; le tchirak écoute attentivement et ne se permet jamais de répondre. Il existe entre eux une espèce de parenté. Je voyais quelquefois mon premier batelier saluer avec une respectueuse affection un de ses confrères qui passait. Lui ayant demandé qui c'était : « C'est mon père, » me dit-il, c'est-à-dire celui qui m'a enseigné ma profession. Soigner et embellir leur barque est leur occupation, leur bonheur. Chacun d'eux a, sur le bord de la mer, une remise où, le soir, il rentre sa nacelle, et au moyen d'un plan incliné la tire hors de l'eau, pour qu'elle ne soit pas exposée aux injures de l'air et au choc des vagues.

Ils sont généralement beaux, bien faits et de la plus grande propreté ; les fontaines, les bains attachés à chaque monument public, leur facilitent les lotions, les ablutions prescrites par l'islamisme. Leurs habillements, quoique grossiers, sont rarement tachés. Leur nourriture est peu abondante, mais saine ; l'eau est leur seule boisson ; aussi jamais on ne rencontre chez eux cette obésité, ces trognes rubicondes et bourgeonnées, indices évidents et honteux de la gourmandise et de l'ivrognerie. Une foi aveugle, entretenue par la prière, leur donne une physionomie calme, sérieuse, les pénètre profondément de leurs devoirs religieux et de leurs devoirs sociaux, non-seulement envers leurs co-religionnaires, mais même envers

les *dgiaours* (infidèles). Respectueux envers leurs supérieurs[1], bienveillants envers leurs inférieurs, ils vivent fraternellement avec leurs égaux. A l'approche d'un voyageur, le désir du gain les fait bien accourir au-devant de lui, le harceler un peu s'il n'est pas connu pour avoir son batelier d'habitude; mais jamais ils ne cherchent à s'enlever leurs pratiques les uns aux autres. Mon premier batelier était-il de service, il laissait son associé, son second, ou un égal en talent, pour le remplacer, et il en répondait comme d'un autre lui-même. Était-il absent; loin de profiter de cette circonstance, un de ses camarades, en me voyant arriver, l'appelait, le réveillait s'il dormait, ou courait le chercher s'il était éloigné. On ne les entend point médire les uns des autres, rarement se quereller; jamais ils ne se battent ni ne luttent ensemble, même en riant. Quant à l'étranger qui les emploie, le Koran dit : «Peut-on ne pas aimer celui qui met le pain à la main?» et ils agissent en conséquence. Je les ai toujours trouvés complaisants, dévoués, et de la

(1) Quelquefois un ou deux effendis se présentent pour aller dans un village voisin. Ils entrent, sans mot dire, dans un des kaïk en attente. Un léger degré de mécontentement se fait apercevoir sur la physionomie du batelier; il sait que ces passagers, généralement peu fournis d'argent, croient que la piastre actuelle est, malgré sa détérioration successive, la même qu'autrefois, et qu'ils lui donneront à peine la moitié de ce qu'aurait payé un Franc ou même un raïa; mais ce faible nuage disparaît promptement. Ce sont des supérieurs, de vrais-croyants comme lui. D'ailleurs la fatalité le veut ainsi. Il part résigné et bientôt satisfait.

plus grande probité. Il est bien avéré que quand des janissaires, profitant de la confusion occasionnée par leurs révoltes, parcouraient le Bosphore, arrêtaient les kaïk, même ceux des Francs, pour les rançonner et quelquefois déshonorer les femmes, les bateliers, janissaires eux-mêmes, ont protégé, au péril de leur vie, leurs passagers, que la religion leur fait considérer comme muçafir.

Leur instruction générale est peu étendue; la plupart ne savent ni lire ni écrire; mais ils possèdent bien ce qu'il leur est utile de savoir et ne parlent point de ce dont ils n'ont aucune notion. Ils connaissent parfaitement les vents qui règnent sur le Bosphore, leurs principaux effets, leur durée probable, leur succession; le lieu où la tramontana est arrêtée dans son cours par le lodos, et réciproquement [1]; l'influence des caps sur la direction des vents, sur les courants, les contre-courants, et savent s'en servir pour arriver au but qu'ils se proposent. Peu empressés de parler, ils répondent, et toujours en peu de mots, aux demandes du voyageur, et très rarement l'interpel-

(1) Il arrive fréquemment en effet que la tramontana souffle sur le Bosphore jusqu'à la Pointe-du-Sérail et le lodos sur la mer de Marmara jusqu'à la Pointe-de-Scutari; on voit alors le singulier spectacle de navires voguant à la rencontre les uns des autres, toutes voiles dehors, avec le vent également en poupe, et se rencontrant dans le port de Constantinople, jusqu'à ce que l'un des deux vents l'emporte sur l'autre. On remarque aussi ce phénomène dans le détroit des Dardanelles.

lent. Point de phrases inutiles, de mots indécents, de jurements grossiers, d'anecdotes risibles ou scandaleuses. Si quelquefois ils parlent de leur harem, c'est d'un air sérieux et seulement au médecin, pour lui demander un secret qui guérisse leur femme, leur mère, ou leur enfant malade.

J'admirais ces hommes simples, façonnés ainsi sans s'en douter à la pratique de tant de vertus difficiles et ne soupçonnant pas qu'il pût en être autrement; aussi les traitais-je avec une bienveillance particulière. Jamais je n'exigeais d'eux des courses longues et rapides. M'avaient-ils fait attendre, ce qui était très rare, je les excusais. J'empêchais surtout qu'on les interrompît dans leurs prières s'ils avaient profité, pour aller à la mosquée voisine, du temps que je passais à terre dans mes excursions. Je partageais avec eux les fruits dont j'avais fait provision pour me désaltérer en route. Connaissant la répugnance de tout Musulman à être hors de sa maison le soir, je me faisais un plaisir de revenir le moins tard que je pouvais. Mais où j'étais le plus indulgent c'était lors du ramazan, mois pendant lequel tout vrai-croyant ne peut rien prendre depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, ni se permettre une pipe de tabac, une tasse de café, pas même une goutte d'eau. Ce jeûne, déjà si pénible pour un rentier, est vraiment intolérable pour un travailleur, surtout s'il arrive, comme je l'ai vu de mon temps, pendant les plus longs jours de l'année. Aussi, pour éco-

nomiser leurs forces, les bateliers rament-ils alors très lentement. Combien n'en ai-je pas rencontrés, aux différentes échelles de Constantinople, qui, frais et dispos au commencement du jeûne, étaient à la fin si hâlés, si maigris, si ridés que sans mon drogman je n'aurais pu les reconnaître! En vain nous passions près de ces cafés où nous nous étions si souvent arrêtés, à côté de ces fontaines dont nous avions si souvent loué les eaux fraîches et légères; ils ne regardaient pas même de ce côté-là. Haletants, épuisés de fatigue, mais résignés, ils continuaient à mouvoir leurs rames qui échappaient de leurs mains défaillantes.

J'admirais cette profonde influence des idées religieuses sur ces hommes sans éducation; je regrettais que nos gouvernements modernes crussent pouvoir remplacer un moyen aussi énergique par des leçons de morale, des tribunaux correctionnels et des cours d'assises. Dans un accès de philosophie religieuse que je regarde maintenant comme insensé, puisque je ne prenais pas en considération l'état toujours croissant de la civilisation matérielle de notre époque, je calculais quelle somme immense de bonheur procurerait au genre humain une religion nouvelle qui, laissant à chaque nation ses croyances actuelles, admettrait comme dogme la vertu prise dans sa plus haute acception, et pour seul culte la pratique assidue de toutes les œuvres de miséricorde; mais mon drogman dérangea tout-à-coup mon utopie. Il était catholique, apostolique et romain, et, bien

plus, d'Angora, ville connue de tout temps pour son opiniâtreté dans la foi et par les nombreux martyrs qui l'ont scellée de leur sang; il était tout glorieux d'être Angoriote. Ses voyages et ses nombreuses aventures avaient bien un peu ébranlé sa croyance; il était devenu, ainsi qu'il le disait lui-même, un peu philosophe, et disputait souvent avec ses compatriotes sur quelques points religieux; mais il n'en croyait pas moins avec beaucoup de gens que le plus mauvais catholique est infiniment supérieur au plus pieux Musulman, et que celui-ci va infailliblement en enfer, tandis que celui-là, au moyen de quelques prières et cérémonies faites à temps, ira droit en paradis. Fier de sa supériorité imaginaire, mon drogman, élevant la voix, se permit de dire aux bateliers d'un air goguenard : « Boire un peu d'eau quand on meurt de soif, est-ce un si grand péché? Le prophète devrait-il s'en fâcher? » Et ceux-ci, endurant patiemment une remarque qui attaquait directement leur croyance, et qu'un sicaire napolitain, pour prouver la sainteté de la sienne, eût peut-être punie d'un coup de stylet, se contentèrent de lui répondre d'un air sérieux : « Ton livre le permet, le nôtre le défend. » Mon drogman allait répliquer; je lui imposai silence en lui faisant sentir qu'avant d'attaquer la religion des autres il fallait d'abord observer exactement la sienne.

Si j'étais lentement mené pendant le ramazan, mes bateliers m'en dédommageaient à toute autre époque. Le kaïk de quelque riche raïa, de même

grandeur que le mien et monté par le même nombre de rameurs, passait-il à côté de nous; ses bateliers, qui se ressentaient de la bonne cuisine de leur maître, paraissaient-ils nous défier à la course; soudain les miens prenaient feu et pour l'honneur de leur passager acceptaient le défi. Il fallait voir alors leurs bras nerveux agiter leurs rames en mesure et avec rapidité, leur vaste poitrine se dilater, la sueur ruisseler de leur front et de leurs membres basanés. Je voulais quelquefois faire cesser une lutte qui me paraissait devoir finir à notre honte et pouvait, par sa violence et sa durée, compromettre la santé de ces braves gens. « Ne crains rien, » me disait l'ousta. Il connaît ses camarades; il a jugé ses antagonistes. Pendant cinq minutes les kaïk volent parallèles; la mer écume sous leurs coups redoublés; mais enfin mes bateliers, plus endurcis aux fatigues du métier, devancent leurs rivaux et les laissent derrière eux, haletants, épuisés. Même alors point de moqueries, de rires, de cris. L'ousta se contente de me dire : « La graisse n'est pas du nerf, » c'est-à-dire l'embonpoint n'est pas de la force.

Mon drogman, chargé des détails, arrêtait rarement le prix du transport. Si, le temps étant mauvais, les vents contraires et la course longue, il désirait savoir au juste combien elle coûterait : « Tu le sais mieux que moi » était la seule réponse qu'il pût obtenir. A notre retour il calculait en lui-même ce que la course pouvait valoir et remettait au batelier en chef ce qu'il croyait juste

de lui donner. *Bèrèkiat-versin* (que Dieu t'accorde l'abondance)! répondait ce dernier.

Si le drogman, en préparant la somme, laissait tomber quelques pièces de monnaie qui, vu leur petitesse, glissent facilement entre les doigts et vont se perdre dans l'eau stagnante sous le plancher du kaïk, il se contentait de dire à l'ousta : « J'ai laissé tomber de l'argent; tu chercheras et me le rendras demain. » Le jour suivant, de grand matin, la somme faible ou forte était fidèlement rapportée. Un soir, très tard, en retournant ma bourse dans l'obscurité, je laissai tomber tout ce qu'il y avait dedans. J'en avertis le batelier; mais, nouvellement arrivé d'Europe et peu au fait de la probité musulmane, je m'attendais à en perdre une bonne partie. Tant d'accidents, tant d'excuses pouvaient être allégués! Le lendemain je fus agréablement surpris d'apprendre par mon drogman que le chef des bateliers était venu de très bonne heure au café voisin et lui avait remis vingt roubiè; c'était justement ce qu'il y avait dans ma bourse. Je lui dis de payer à cet honnête homme une ou deux tasses de café et de lui donner trois roubiè en témoignage de ma satisfaction. « Je lui ai payé une tasse de café, me répondit le drogman; il est déjà parti. Quant à lui offrir de l'argent je m'en suis bien gardé; c'eût été une offense grossière. » Dès que j'eus appris à connaître le Musulman, je ne me permis plus de soupçonner sa probité. Chez lui cette vertu repose, non sur des considérations d'honneur, de morale, ordinairement si faibles

en présence d'intérêts positifs, mais sur le dogme de la fatalité. « Si Dieu voulait que je fusse riche, dit-il, cela ne tiendrait qu'à lui; si je ne le suis pas, c'est qu'il entre dans ses intentions que je ne le sois pas. Pourquoi le voudrais-je? et en retenant le bien d'autrui! »

Vous aviez donc la perle des bateliers? s'écriera le lecteur étonné de la différence entre les individus de cette classe dans l'Orient et en Europe? — Nullement; ils étaient Musulmans et observaient leur religion; voilà tout. Pendant mon séjour à Constantinople j'ai eu l'occasion d'en employer un grand nombre; ils étaient plus ou moins bons rameurs, plus ou moins graves et complaisants, mais tous étaient également probes. Les Arméniens, les Grecs et les Juifs, qui exercent cette industrie en concurrence avec les Turcs, sont aussi devenus exemplaires sous ce rapport. L'Arménien approche le plus du Musulman. Le Grec et le Juif font leur marché; seulement, quand le prix de la traversée n'est pas fixé par la police, ils demandent le plus qu'ils peuvent. Le paiement se fait presque toujours en para, monnaie petite et mince, ennuyeuse à compter, mais qui est en grande faveur dans le pays. On les dépose ordinairement sur le plancher du kaïk, près du banc où le batelier est assis; quelquefois on les éparpille pour qu'il puisse en apprécier le nombre, ce qui n'est pas aisé à la simple vue quand il y en a une centaine au moins. Le plus souvent on en fait un petit tas. Tantôt le passager en dit le nombre en les

déposant, tantôt, mais rarement, le batelier demande combien, et votre réponse suffit. Eh bien! on ne le croirait pas si le fait n'était avéré par les milliers de personnes qui chaque jour les emploient, aucun de ces bateliers ne compte l'argent qu'il reçoit ainsi. Le Turc le regarde à peine; il réunit les petits tas quand il y en a beaucoup ou seulement le soir quand son travail est fini; l'Arménien en fait à peu près autant. Le Grec et le Juif, plus rusés, moins confiants, observent du coin de l'œil le passager quand il compte, cinq à cinq, la quantité de para qu'il doit leur payer; puis, sans faire semblant de rien, ils jettent les yeux sur le tas et cherchent à l'évaluer; mais jamais ils ne le comptent, au moins en votre présence. Le Juif est le seul qui, s'il croit avoir à faire à une personne débonnaire, cherche à lui extorquer quelques para de plus *pour une tasse de café*, sous prétexte de l'avoir mené rapidement.

En Europe tant de bonhomie ne serait pas longtemps impunie; les étourdis qui oublient de payer leurs courses en cabriolet, ceux qui par hasard ont de la fausse monnaie dans leurs poches, enseigneraient bientôt à ces Barbares un peu plus de prudence. Chose étrange! la contagion de la probité atteint même ces échappés des prisons et des bagnes de la Méditerranée, qui, réfugiés à Galata et à Péra, en ont fait, suivant l'expression d'un auteur, la sentine de l'Europe. Mes bateliers, que j'interrogeai à ce sujet, avaient rarement eu à se plaindre d'aucun Franc.

Réflexions sur la topographie de Constantinople.

Dans ce vaste aperçu sur la topographie de Constantinople, j'ai cité avec une égale impartialité les avantages de sa position et les inconvénients qui s'y rencontrent. J'ai si souvent parlé de quartiers élevés sur des delta fangeux, de rues sales et étroites, de maisons petites et humides, de cimetières et de fosses peu profondes, que le lecteur pourrait les regarder comme des causes suffisantes de la peste qui règne si fréquemment dans cette capitale, si je n'entrais pas dans quelques détails à ce sujet.

Les petits delta auxquels j'ai fait allusion ne sont pas, comme celui qui constitue la Basse-Égypte, entièrement formés de matières animales et végétales en putréfaction, mais en très grande partie de résidus de charbon de bois qui, comme l'on sait, jouit de propriétés antiseptiques.

Les rues commerçantes sont étroites et malpropres, il est vrai, surtout dans les environs du port; mais l'on s'en ferait une bien fausse idée si l'on croyait qu'elles ressemblent aux bas quartiers de nos villes maritimes ou même à certaines rues de Paris. Ensuite les maisons ont rarement plus de vingt à vingt-cinq pieds de hauteur. Elles ne se composent que d'une très petite boutique au rez-de-chaussée et d'un petit grenier par-dessus, où l'on grimpe par une échelle et où l'on peut rarement se tenir debout. Jamais on n'en fait son

habitation. A peine le soleil est-il sous l'horizon que toute cette population mercantile, évaluée de mon temps à près de cent mille individus, s'en est allée. La porte de chaque quartier est fermée, et la solitude la plus profonde règne dans ces rues si encombrées un quart-d'heure auparavant. Ainsi le peu d'élévation des maisons n'empêche point la circulation de l'air ni l'action des rayons du soleil, et ne les rend pas, à beaucoup près, aussi malsaines qu'elles le sont dans quelques capitales européennes.

Il est encore vrai que l'on rencontre dans les rues des cadavres d'animaux dans un état souvent très avancé de putréfaction; mais en hiver ils sont promptement enlevés par les pluies fréquentes et la rapidité des ruisseaux. En été, où il en résulterait certainement de graves inconvénients, ils servent de pâture à une multitude de chiens affamés et d'oiseaux de proie.

Les cimetières dont nous avons vanté l'heureuse position ont aussi leurs désavantages. Les fosses, creusées à peine de trois pieds, ne sont pas assez profondes; le Musulman, loin de presser la terre jetée sur les morts, pousse l'attention jusqu'à préserver le visage de son contact au moyen d'un petit échafaudage qui laisse une communication avec l'extérieur. Les cyprès plantés aux deux extrémités de chaque fosse finissent, en grandissant, par être trop serrés et s'opposent à la libre circulation et à l'action vivifiante de la

lumière. L'air qu'on y respire est lourd, et dans certains états de l'atmosphère chargé de miasmes cadavériques.

Ces matières putrescibles et les émanations qui en résultent sont regardées par la plupart des auteurs comme une des causes principales, et par M. le docteur Pariset comme la seule cause de la peste. Que l'aspiration de ces vapeurs puisse produire des maladies même graves, je le crois, mais je doute qu'elle puisse produire la peste à Constantinople. Depuis qu'on a abandonné la théorie des humeurs, des virus, on s'en prend aux miasmes de toutes les maladies dont on ne peut pénétrer la cause. Si nous remarquons cependant que les vidangeurs font leur métier pour un modique salaire, que nombre de personnes sont, à Montfaucon, occupées à la fabrication de la poudrette ou employées au milieu de matières animales au plus haut degré de décomposition, prenant leur nourriture dans cet établissement, saturées des émanations les plus septiques, les plus infectes, les plus âcres qui soient connues, et que vidangeurs, ouvriers à la poudrette, écarrisseurs et boyaudiers se portent généralement bien, qu'aucun d'eux ne pense à quitter son industrie pour une autre plus salubre, il est permis de croire que l'on s'est beaucoup exagéré la puissance de ces miasmes.

On objectera sans doute que le climat tempéré de Paris ne ressemble nullement à celui de Con-

stantinople, et que l'on peut faire impunément dans la première de ces capitales ce qui serait dangereux dans la seconde. Je dois rappeler à cette occasion une observation faite au Petit-Champ-des-Morts. A la partie la plus élevée, touchant à Péra, il se trouve une rangée de maisons élégantes à deux ou trois étages, habitées par des familles franques, pérotes et arméniennes. En été, dans les jours caniculaires surtout, les chaleurs y sont excessives. Ce cimetière est situé en plein midi; rarement la tramontana y fait sentir son souffle rafraîchissant; chaque jour on y enterre quelque Musulman, et nous venons de voir de quelle manière; eh bien! malgré tout cela, il est devenu une promenade favorite. Dans la belle saison, à l'heure où le soleil semble terminer sa course, à ce moment même où les miasmes élevés pendant la chaleur du jour retombent sur la terre et sont déposés sur nos surfaces de rapport, la peau, les voies pulmonaires et les voies digestives, on voit hommes, femmes, enfants, le parcourir et s'y reposer pendant une heure ou deux. Les voyageurs récemment arrivés, les personnes qui ont l'odorat subtil, reconnaissent dans l'air quelque chose de particulier que l'habitude fait disparaître. Cependant, malgré tant de circonstances favorables au développement des affections les plus graves, les habitants des maisons qui bordent le Petit-Champ-des-Morts jouissent en général d'une bonne santé, et pendant tout le temps de mon séjour à Péra je

ne me rappelle pas avoir entendu dire qu'aucun d'eux ait été atteint de la peste. Ce n'est donc point aux miasmes résultant de la décomposition des matières animales qu'il faut attribuer le développement de cette maladie à Constantinople.

CHAPITRE II.

DES CHOSES APPLIQUÉES A LA SURFACE DU CORPS (*APPLICATA*).

Vêtements. — Circoncision. — Dépilation. — Cosmétiques à l'usage des femmes. — Singularités. — Bains turcs; massage, frictions et lotions.

Le Musulman ne se sert que de vêtements larges et flottants. L'habit des Francs, étriqué comme il l'est, lui paraît ridicule; leurs pantalons, qui laissent voir la forme des hanches, des cuisses et des jambes, sont à ses yeux tout-à-fait indécents. Il tolère à peine la redingote croisée. Aucune ligature ne comprime sa taille. Tous ces accessoires qui gênent la circulation des fluides, comme cravates, bretelles, jarretières, boucles, corsets, lui sont inconnus; aussi voit-on, parmi les habitants de Constantinople, peu de gens contrefaits.

En hiver d'amples et chaudes fourrures le mettent à l'abri du froid; en été des pelisses fines et légères le préservent des vicissitudes de la température qui se font sentir vers le coucher du soleil.

Le turban, qui donne tant de noblesse et de majesté à celui qui le porte, me paraît trop pesant; je crois devoir attribuer à ce genre de coiffure et aux prosternations qu'ils font dans leurs prières

les congestions cérébrales si fréquentes parmi les Musulmans, et les apoplexies foudroyantes auxquelles plusieurs d'entre eux succombent.

D'étroites chaussures n'emprisonnent jamais les pieds des hommes ni des femmes. On ignore le prix attaché ailleurs à un pied plus petit que ne le veut la nature, et par conséquent toutes ces difformités et ces souffrances, résultats de la sotte coquetterie européenne. Personne n'est honteux de montrer ses pieds nus; et, dans les grandes chaleurs, Musulmans et raïa des deux sexes ne font aucune difficulté de se promener sans chaussure dans les sala de leurs maisons.

La circoncision, pratiquée à l'âge de sept ans, est peu douloureuse; elle procure à la partie du corps qui en est l'objet un état de netteté très nécessaire dans les pays chauds.

L'usage de se raser les cheveux chez les hommes, la dépilation usitée chez les deux sexes, sont également favorables et préviennent la vermine si commune dans certaines parties de l'Europe.

La barbe, longue et touffue, regardée partout et de tout temps comme un signe de force et de courage, l'est encore par les Orientaux comme un indice de hautes facultés intellectuelles. De là cette phrase : « On pourrait compter les poils de sa barbe,» pour dire : « C'est un homme de peu de moyens.» Elle est, après chaque ablution légale et après chaque repas, lavée, savonnée, quelquefois parfumée. Tous les autres poils sont regardés comme indécents. Ceux qui sortent des narines,

qui se montrent hors du conduit auditif externe, sont soigneusement coupés par le barbier, et ceux qui croissent irrégulièrement sur les joues, sur le nez, sont enlevés au moyen d'un fil de soie [1].

Les femmes vont ordinairement au bain toutes les semaines ainsi que les enfants, et chaque fois leurs cheveux sont lavés, peignés, tressés. Elles ne font pas usage de nos poudres odorantes; mais elles ont quelquefois recours à celle de henné qui colore en acajou. Il y en a qui se teignent aussi les ongles et la moitié de la petite phalange des doigts, et même la plante des pieds; d'autres, les Grecques surtout et quelques Arméniennes, donnent à leurs paupières et à leurs cils, à l'aide d'une poudre particulière dont plusieurs font encore un secret, un noir très foncé qui adhère parfaitement pendant une semaine et plus, et qui ajoute de la fierté à la figure, aux yeux un nouvel éclat.

La répugnance que le Musulman éprouve à se servir de tout ce qui a eu vie animale l'empêche de pratiquer certains usages de propreté assez répandus dans les classes aisées de la société européenne. Il regardera comme une abomination, par exemple, d'employer, pour se nettoyer les dents, un instrument fait de poils de cochon, immonde à ses yeux autant qu'à ceux d'un Juif; il ne met jamais de gants faits de dépouilles d'animaux. Au lieu de nos plumes à écrire il se sert

(1) Voyez Note IX à la fin du volume.

d'un roseau. S'il a besoin d'un cure-dent, il en trouve un dans le règne végétal ; il arrache de la tête du fenouil à l'état de fraîcheur un pédoncule à la base duquel reste adhérente une petite écaille, longue de deux lignes, assez résistante pour s'introduire entre les dents. Les brosses pour les habits sont faites en chiendent, et c'est avec des faisceaux de cette racine, fortement pressés et roulés sous les pieds nus, que les femmes frottent les appartements.

Bains turcs.

Qui n'a pas entendu parler des bains de la Grèce et de l'ancienne Rome? Quel voyageur, ayant visité Constantinople, n'a pas été, au moins une fois, aux bains turcs, et n'en est pas sorti heureux d'une plénitude d'existence qu'il ne connaissait pas auparavant? Par quelle fatalité les Francs, si prompts à s'emparer de tout ce qui peut contribuer à leurs jouissances matérielles et intellectuelles, n'ont-ils pas importé chez eux cette première de toutes les jouissances, qui, loin d'user, d'irriter les organes, guérit ou prévient plusieurs des maladies les plus cruelles dont soit affligée l'espèce humaine : le rhumatisme, la goutte et les affections chroniques de la peau? Je le dis à regret, il règne dans tout l'occident de l'Europe un esprit de saleté incroyable. Ne pourrait-on pas en trouver la cause dans cet esprit de mélancolie religieuse qui, en présence du luxe, des désordres, des vices et des crimes dont la terre était

couverte au temps de Tibère et de ses successeurs, fit consister la vertu dans l'abnégation de tous les plaisirs charnels comme indignes des hautes destinées auxquelles l'homme est appelé? Les bains, regardés comme indécents, comme pouvant apprivoiser l'homme avec lui-même, semblent avoir été proscrits dans l'Occident depuis cette époque, c'est-à-dire depuis près de dix-huit siècles. Comment, en effet, pouvaient-ils s'allier avec la solitude, les macérations, la cendre, le cilice et la haire? Aussi les salles de bain n'ont jamais, que je sache, fait partie des cloîtres et autres établissements anciens, pas plus qu'ils ne le font des congrégations, couvents et séminaires de notre époque. Essayons de vaincre les scrupules des uns en leur montrant que la plus grande décence peut accompagner l'usage des bains même publics, et l'insouciance des autres en leur rendant sensibles tous les avantages qu'en retirent les personnes qui, au lieu d'en abuser, en font un usage hygiénique. Je n'imiterai pas la plupart des voyageurs qui ont écrit sur ce sujet et qui, après avoir été dans ces établissements une ou deux fois par curiosité, en parlent si superficiellement que le lecteur a peine à s'en faire une juste idée; je décrirai avec l'exactitude minutieuse que j'ai tâché de mettre dans toutes mes observations ce que sont les bains turcs, la manière de les prendre, les jouissances que l'on y éprouve, les sensations pénibles et les accidents qui peuvent en être le résultat.

A peine fus-je arrivé à Constantinople que je voulus aller aux bains. La peste régnait alors; les Francs m'en dissuadèrent en m'assurant que c'étaient des foyers de contagion. Je différai; mais au bout d'un mois, ennuyé d'attendre, j'y allai, quoiqu'en tremblant, et je m'en trouvai si bien que depuis, peste ou non, je me donnais cette satisfaction aussi fréquemment que me le permettaient mes affaires.

Je me rendais de préférence à un des bains de Péra, situé derrière Galata-Sèraï. Comme celui-ci servait alternativement aux hommes et aux femmes, il fallait y aller à trois ou quatre heures du matin en été, à cinq en hiver. Mon drogman m'y accompagnait toujours.

Dès que nous sommes entrés dans la première pièce, le *hammandgi* (chef du bain) indique à un des garçons de service les lits qu'il nous destine. On nous y conduit. Cette salle est vaste, ordinairement carrée. Une fontaine se trouve au milieu. Sur les côtés règne une estrade élevée de deux pieds au moins au-dessus du sol et large de quatre environ, sur laquelle sont étendus des coussins et de petits matelas. On y monte et l'on se déshabille. Les vêtements sont réunis et portés au dépôt. On se place ensuite autour des reins une serviette qui descend à mi-jambe; le garçon vous en met une autre pliée en huit sur la tête. Au bas de l'estrade sont des sandales que de petits chevalets de bois élèvent à deux pouces du plancher, et qui tiennent aux pieds au moyen d'une courroie.

Ainsi préparés on se rend dans une pièce de petite dimension où la chaleur est déjà plus forte. C'est là que l'on attend plus ou moins long-temps, suivant que la peau est plus ou moins perméable. Elle se couvre peu à peu d'une rosée légère, dont les gouttelettes, à peine perceptibles, restent quelque temps isolées, se réunissent enfin, et la sueur ruisselle bientôt jusqu'aux pieds.

Alors on entre dans la pièce voisine, voûtée et éclairée par en haut au moyen de verres ronds et nombreux, placés dans la coupole. La chaleur en est beaucoup plus élevée que dans la précédente. Au milieu, à deux ou trois pieds au-dessus du sol, se trouve une grande plaque de marbre blanc, chauffée en dessous par un four dont l'ouverture est en dehors de la salle. On s'assied, et, en attendant son tour, on fume une pipe et l'on prend une tasse de café. A ce degré de température la fumée du tabac n'a plus le même goût; il en est de même du café; l'un et l'autre font éprouver une sensation qui me parut désagréable.

Enfin le masseur arrive; c'est ordinairement un Arménien, quelquefois un Grec, et presque toujours un individu très maigre, probablement à cause du pénible service qu'il fait; il est nu jusqu'à la ceinture. Il pose sa main sur vos bras, vos épaules, et juge si la peau est au degré nécessaire d'épanouissement et de transpiration. On se met alors à la renverse sur la table de marbre. Si elle est trop chaude, on place sous sa tête la serviette pliée en huit dont j'ai parlé précédemment. Pour m'y

être étendu sans précaution j'ai éprouvé pendant plusieurs jours une cuisson à l'angle inférieur de l'omoplate.

Vous voici maintenant dans les mains du masseur. La première chose qu'il fait généralement est de vous frapper la cuisse ou l'épaule de telle manière que l'air comprimé résonne dans la salle; si le bruit est fort, c'est un bon signe; il commence ses manœuvres.

Le massage consiste à presser fortement en glissant, avec la main nue, les différents muscles du corps, à saisir les plus épais avec les doigts, à les malaxer, les pétrir pour ainsi dire. Cette opération est pénible surtout lorsque le masseur arrive au muscle sterno-cleïdo-mastoïdien. Au lieu d'agir suivant la longueur de ses fibres, il presse suivant la largeur de ce trousseau fibreux et en écarte les deux parties l'une de l'autre. J'avais beau lui recommander d'aller dans une direction contraire, il ne me comprenait pas; il avait massé ainsi depuis qu'il était garçon de bain et personne ne s'en était plaint. Une autre manœuvre m'a fait éprouver plus de douleur encore, c'est le *coup de grace*. Après avoir tourné et retourné le patient sur le dos et sur le ventre, et en avoir massé tous les muscles, le garçon lui croise les bras l'un sur l'autre, de manière que la main droite embrasse l'épaule gauche et la main gauche l'épaule droite; ensuite il appuie à plusieurs reprises vigoureusement son genou sur l'entre-croisement des bras, et fait craquer toutes les articulations qui se trou-

vent intéressées. Cette dernière épreuve peut convenir aux individus à large poitrine, aux articulations flexibles ; mais elle me paraît dangereuse pour ceux à poitrine plate, disposée à l'hémoptysie, et atteints déjà de quelque affection organique des poumons ou du cœur. Ces opérations durent un quart-d'heure, quelquefois plus, et, tout bien considéré, ne m'ont pas paru fort agréables.

Il n'en est pas de même des frictions. Après quelques minutes de repos on passe dans une autre pièce et dans les mains d'un autre garçon; il vous place auprès d'un des robinets qui donnent issue à l'eau chaude et à l'eau froide. Pour débuter, il verse sur la tête, coup sur coup, une demi-douzaine d'écuellées d'eau chaude; puis, la main droite armée d'un gant de crin quelquefois assez rude, il frictionne successivement et avec force les bras, les cuisses et les jambes, la partie antérieure et postérieure du thorax, le front, le nez et les oreilles. La chaleur a tellement gonflé le tissu de la peau, la sueur a tellement délayé les sels et la crasse accumulés, que les premières frictions enlèvent de toutes les parties du corps, et principalement des cuisses, des rouleaux d'ordure noire, gros comme des plumes d'oie, auxquels les garçons de service donnent le nom de *macarona*. On est étonné de voir tant de saleté trouvée sur un individu en apparence très propre. Cependant le garçon renouvelle ses aspersions d'eau chaude et ses frictions avec le gant de crin jusqu'à ce que les sels, la crasse, les vieux épi-

dermes aient si bien disparu que le tissu qui reste suffit à peine pour empêcher le sang de franchir ses extrémités artérielles. Les peaux brunes et épaisses n'offrent pas ce dernier phénomène au même point que les peaux blanches et fines.

Au bout de quelques instants on est mené dans une autre salle. Là, placé près d'un robinet, on est arrosé de la tête aux pieds avec de l'eau dans laquelle on a dissous du savon de Candie; puis, avec une poignée de fine étoupe, le garçon vous frotte légèrement tout le corps et les articulations. Il remplit ensuite une écuelle de cette eau savonneuse, la dépose à vos pieds et s'en va sans dire mot. L'étranger qui n'en devine pas l'usage en est bientôt instruit en voyant un autre baigneur s'en servir pour se laver les parties secrètes, et il en fait autant.

A peine ces ablutions sont-elles finies qu'un autre garçon se présente avec six ou huit serviettes. Il en place une autour de vos reins, tandis que vous laissez tomber celle qui a servi jusqu'à présent et qui est toute mouillée. Avec une autre il enlève l'humidité de la tête, de la poitrine et des extrémités supérieures et inférieures. Ensuite il en pose une sur la poitrine, une sur le dos, une autre sur la tête, puis vous conduit à la grande pièce d'entrée. Là, sur l'estrade où vous vous êtes déshabillé, vous trouvez, outre le paquet qui contient vos vêtements, un lit préparé pour vous recevoir. Il est beaucoup trop court pour qu'on puisse s'y étendre; on y est sur son séant, soutenu

par des coussins plutôt que couché. Le but de cette forme de lit est de tenir la tête élevée pour éviter toute congestion cérébrale. Dans les premiers moments de repos la face est vultueuse, les yeux injectés et brillants, le pouls fréquent et plein, la transpiration abondante; bientôt ces phénomènes diminuent et un doux sommeil enchaîne les sens. Une demi-heure s'est à peine écoulée que le même garçon revient, enlève les serviettes humides qui vous entourent et les remplace par de nouvelles. On vous offre de nouveau la pipe et le café. Enfin, lorsque la chaleur du corps est à peu près redescendue à la température ordinaire, ce qui exige une autre demi-heure et quelquefois plus, on s'habille lentement, et l'on appelle le garçon de service à qui on remet le prix du bain sur le miroir qu'il présente pour qu'on s'y regarde. Toujours la décence la plus grande préside aux divers actes des baigneurs, et quoiqu'ils soient souvent nombreux on entend à peine parmi eux le plus léger murmure.

Le prix varie considérablement : le Musulman, qui n'y vient que pour la lotion, ne paie que cinq para; les Grecs et les Arméniens, qui s'y rendent plus rarement et se font masser et frictionner, paient de cinquante à soixante para; le Franc, que l'on y voit moins souvent encore, paie ordinairement mieux que les autres. Mais que fera le pauvre, celui qui n'a pas même un para à donner et qui plus que tout autre a besoin de se laver fréquemment? La piété musulmane y a pourvu : il entre,

se lave; il est quelquefois massé, frictionné; il prie Dieu pour le fondateur de l'établissement, salue le hammandgi et s'en va.

Ayant fait à Constantinople un fréquent usage de ces bains, j'ai remarqué quelles étaient les précautions à prendre pour qu'ils fussent vraiment utiles et jamais dangereux. Il est nécessaire, avant de s'y rendre, que la vessie et les gros intestins soient bien dégagés, qu'il n'existe aucune pléthore sanguine, aucune tendance à quelque irritation des organes; la haute température de la salle pourrait déterminer des accidents qui, du reste, sont déjà trop nombreux.

En sortant du bain il faut bien faire attention à quelle température on va s'exposer. La peau, si susceptible alors, ressent les moindres vicissitudes atmosphériques, et beaucoup de gens attribuent à des refroidissements subis en cette circonstance des enrouements, des bronchites, des pleurésies, des pneumonies qu'ils ont éprouvés. Pour obvier, en hiver surtout, à ces dangers, je me rendais promptement chez moi, me mettais au lit, me faisais faire un thé léger et en prenais un bol. Si la transpiration avait été trop tôt supprimée, elle reprenait son cours. Je restais au lit une ou deux heures. C'est alors seulement que l'on jouit de la plénitude des sensations agréables qui suivent l'usage de cette espèce de bain; on se laisse aller à un sommeil délicieux que des rêves légers embellissent. Au réveil on éprouve une douce langueur, un calme moral et physique, un

bien-être général inconnu jusqu'alors; les fonctions se font avec tant de facilité que l'on ne sent plus le poids de son corps. Si l'on porte la main sur son bras, sur ses cuisses, la peau en est aussi douce que le velours et la température plus fraîche que celle de l'air environnant. On se sent plus apte à l'étude, plus dispos à l'exercice. Le moral même y gagne; les sentiments pénibles disparaissent.

Les bains tièdes ordinaires usités en France et ailleurs ne remplacent que très imparfaitement les bains turcs; on en sort à moitié décrassé. Quoique le prix en soit bien diminué depuis quelques années, ils sont encore beaucoup trop chers pour les classes ouvrières qui en ont le plus de besoin. Espérons que l'industrie, qui chaque jour fait des progrès si rapides dans les arts et les sciences, trouvera le moyen de populariser la propreté dans l'occident de l'Europe et de contribuer à la santé et au bonheur de ses nombreux habitants.

CHAPITRE III.

DES CHOSES INTRODUITES PAR LES VOIES DIGESTIVES (*INGESTA*).

Aliments, boissons. — Abstinence des Musulmans imitée par les raïa; ses inconvénients.

La nourriture du Musulman est en rapport avec le climat du pays qu'il habite, avec la religion qu'il professe. La chair du mouton et de l'agneau né au moins depuis quatre-vingt-dix jours, bouillie ou rôtie après avoir été coupée en petits carrés, la volaille bouillie au point de se déchirer facilement entre les doigts, sont ses viandes favorites. Parmi les végétaux il préfère la gourde, la coloquinte, les bâmes, la mauve, la laitue, les tomates, l'aubergine, les pastèques ou melons d'eau, la figue et le raisin. Il affectionne le riz, sous la forme de pilau surtout; puis viennent le *pidè*[1], le caviar, le fromage, plusieurs espèces de pâtisseries, des conserves, des compotes, des confitures. La chair du buffle et du bœuf lui paraît trop pesante; elle n'est employée que par les Francs et quelques raïa.

Il mange peu de gibier, d'oiseaux, de poissons et de crustacées. Ces mets sont difficiles à préparer et à découper pour un peuple qui ne se sert

(1) Voir Note VI à la fin du volume.

pas encore de couteaux ni de fourchettes, et rarement de cuillères. Il n'aime pas les viandes fumées, les saucissons, le poisson sec, les pâtés; il a en horreur les viandes faisandées, ainsi que la chair du cochon, prohibée par la loi[1].

L'eau, qui est généralement d'une excellente

(1) Par les capitulations passées avec le gouvernement ottoman, les Francs se sont réservé le privilége de manger de la chair de cochon. Lorsque la saison arrive, chaque famille fait savoir à la chancellerie de sa nation si elle désire un porc pour sa consommation, et de quelle grosseur. Les chancelleries font le relevé des demandes, l'adressent à l'administration turque, et le ferman nécessaire est délivré, indiquant le jour et le lieu du marché, qui se tient ordinairement vers l'extrémité du faubourg de Péra. Au jour marqué, chacun va choisir l'animal qui lui convient, le conduit ou le fait conduire, attaché par un pied, à son domicile. O malheur imprévu! En traversant la rue longue et étroite qui conduit du Grand-Champ-des-Morts à Péra, un cochon, moins docile que les autres, s'échappe, s'enfuit et se réfugie dans la mosquée d'Agha-Djamici. Le propriétaire le poursuit; mais un Franc, pas plus qu'un raïa et qu'un cochon, n'a la permission d'entrer dans une mosquée. En apprenant ce double sacrilége, les Musulmans indignés s'ameutent; le bruit de cet événement se répand dans tout Constantinople; peu s'en fallut qu'il n'y eût une révolution et que les Francs ne fussent massacrés par une populace fanatique qui ne voyait dans cet accident qu'une insulte préméditée contre sa religion. Heureusement la police fit son devoir; la crainte du nom franc fit le reste. L'année suivante les chancelleries franques demandèrent le ferman d'usage. Grand embarras du gouvernement! Toutefois, fidèle aux traités même dans ce qui lui cause le plus de répugnance, il l'accorda, mais à condition que les cochons ne seraient introduits dans Péra qu'après avoir été tués sur le lieu même du marché.

qualité, et quelquefois le *sherbet*, voilà sa boisson. Le prophète a défendu l'usage du vin et de toute espèce d'alcooliques. « Boire du vin, a-t-il dit, est « un crime aussi énorme que l'idolâtrie, le plus « grand des attentats envers la Divinité ; regarder « avec plaisir une bouteille remplie de vin est déjà « un grand péché. » Un très petit nombre de Musulmans se permettent d'en boire, en ayant soin de garder le secret.

Les ustensiles et les provisions du ménage se ressentent de l'exiguité de son régime. La cuisine est des plus petites; un tourne-broche y est inconnu. Il ne s'y trouve que quelques vases de terre et de cuivre absolument indispensables. Le service de table est aussi simple; l'or et l'argent en sont bannis, la loi les proscrit. Il se compose de quelques cuillères de buis, de petites assiettes en terre de pipe, d'une cruche d'eau, d'un gobelet de cristal qui sert à toute la famille, de deux ou trois cafetières de cuivre de différentes dimensions, et d'une douzaine de tasses avec leurs soucoupes.

Une ou deux okes de riz, une demi-livre de café brûlé et pilé, une demi-livre de fromage de Morée, une bouteille d'huile à brûler, quelques morceaux de savon de Candie, telles sont les provisions de fondation. En revenant de ses affaires, vers le coucher du soleil, le chef de la maison prend chez le boulanger autant de pidè qu'il y a de personnes dans sa famille, assez de viande et de légumes pour le repas qui va se faire, et les remet à sa

femme ou à son esclave. Une demi-heure s'est à peine écoulée que tout est prêt. Un tabouret de quinze pouces de hauteur sert de soutien à un plateau circulaire de bois ou de cuivre étamé. Tous les membres de la famille se rangent autour assis sur leurs talons. Le mouton bouilli, coupé en petits morceaux et servi avec son bouillon dans un plat creux, est le premier mets qui se présente. Le chef rompt une parcelle de pain, la trempe dans ce bouillon pendant quelques secondes, la porte lentement à sa bouche et la mange silencieusement; après lui les autres en font autant. Il trempe ensuite un second morceau de pain, sur lequel il fixe, en allongeant l'indicateur de la main droite, un morceau de mouton nageant dans le liquide. Ce mets fini, le rôti est apporté; c'est encore du mouton coupé en petits carrés et tourné sur des charbons allumés au moyen d'une brochette en bois ou en cuivre. Chacun en prend deux ou trois. Le pilau vient ensuite. Un peu de fromage, un fruit de la saison termine le repas. La femme ramasse les miettes et les jette aux poules. Il ne reste plus rien du dîner.

Après s'être rincé la bouche, frotté les dents avec ses doigts, lavé la barbe et les mains, l'agha fume une pipe. Pendant ce temps sa femme lui fait une tasse de café, le lui apporte, et attend debout qu'il l'ait prise. Puis elle va chercher, dans le cabinet destiné à cet usage, deux matelas qu'elle étend par terre en été, sur le sopha en hiver; les recouvre d'un drap de toile de coton et

d'une couverture à laquelle est ordinairement cousu un second drap, et prépare les effets de nuit de son chef. Celui-ci fait alors ses prières, ôte ses habits, ne garde que son caleçon et ses demi-bas, passe une longue camisole, met son turban de nuit, et se couche. Après avoir regardé si tout est en ordre, sa compagne prend place auprès de lui, et tous deux, bénissant la Providence de l'heureuse journée qu'ils ont passée, la prient de leur en accorder beaucoup d'autres semblables.

Telle est la manière de vivre d'un Musulman des classes moyennes; il va sans dire que la cuisine d'un effendi est plus grande et mieux meublée, qu'il a un cuisinier, que ses mets sont plus nombreux, mieux apprêtés, que le harem est servi séparément; enfin que tout se fait sur une échelle plus ou moins élevée, suivant le rang et la fortune du chef de la famille; mais les aliments et la manière de les préparer sont toujours à peu près les mêmes.

Le Musulman prend chaque jour quelques tasses de café, toujours sans sucre; le nombre peut en être de trois à six, suivant ses moyens. Chaque tasse revient à peine à deux para; mais elles sont si petites, la décoction, si l'on peut appeler ainsi une ébullition de huit à dix secondes, si peu forte, que, quoique la partie aromatique y soit conservée, on peut la regarder plutôt comme un léger amer que comme un excitant. J'en ai quelquefois pris, dans le cours de mes visites, jusqu'à dix et douze tasses par jour, sans ressentir la nuit suivante cette

agitation, cette insomnie que me cause ordinairement une demi-tasse prise dans les cafés du Palais-Royal.

A l'exception du souverain, qui doit donner l'exemple de l'abnégation des faux besoins, tout Musulman et raïa fume plusieurs fois par jour. Le tabac est généralement de bonne qualité et d'une odeur agréable; il coûte peu. Le lulè, de très petite dimension, en contient à peine un demi-gros, et la fumée, rafraîchie par le trajet de trois à six pieds qu'elle parcourt dans une tige de cerisier ou de jasmin avant d'arriver à la bouche, n'irrite pas les glandes salivaires. Quelques personnes se servent du narghilè ou pipe persane, dont la fumée, rafraîchie par l'eau dont elle est entourée et par la longueur du tuyau, est encore plus douce; mais les fortes aspirations qu'elle exige affectent les poitrines délicates.

Fidèle au précepte de ne manger que pour vivre et non de vivre pour manger, le Musulman semble, en prenant ses repas, s'acquitter plutôt d'un devoir imposé à l'humanité qu'éprouver une sensation agréable. Il y reste à peine vingt minutes; jamais il n'en sort avec la figure enluminée; je doute que son pouls en ressente la moindre accélération [1].

Une alimentation si peu abondante, des substances la plupart mucilagineuses et peu nourrissantes, laissent l'estomac au-dessous du degré d'excita-

(1) Voir Note X à la fin du volume.

tion nécessaire à l'accomplissement de ses fonctions. Les semences de quelques ombellifères dont les mets sont assaisonnés, les végétaux confits au vinaigre dont il se fait une grande consommation à Constantinople, le caviar, le scherbet, le café, sont souvent insuffisants pour lui donner du ton. Les Musulmans font alors assez souvent usage d'électuaires plus ou moins stomachiques qui se vendent dans les rues ou de ceux qui sont composés par les apothicaires; mais comme ces médicaments coûtent cher, il y en a qui finissent par recourir à l'opium pur, ou du moins à quelques-unes de ses préparations qui en rendent l'usage moins funeste.

Ce régime, joint au jeûne sévère imposé par le Koran pendant le ramazan, détériore chez les Musulmans leurs fonctions digestives et semble les prédisposer au scorbut. Des concrétions salivaires qui enflamment les gencives se forment entre leurs dents, les déchaussent et les ébranlent. Un préjugé répandu dans le Levant les empêche de recourir au seul moyen utile, celui de les faire nettoyer. Le fer, disent-ils, fait tomber les dents qu'il touche; aussi presque tous, passé quarante-cinq ans, ont-ils la mâchoire en fort mauvais état.

Soit nécessité du climat, soit imitation des usages de la nation dominante, les raïa ont adopté le même genre d'alimentation. Le plus grand nombre ne boit que de l'eau, malgré la facilité qu'ils ont de faire du vin chez eux ou d'en acheter dans les nombreuses tavernes ouvertes dans leurs quartiers.

Les Grecs et les Arméniens schismatiques ont, ainsi que les catholiques romains, des jours d'abstinence très nombreux: la veille des grandes fêtes, les Quatre-Temps et quatre carêmes de diverses longueurs. A ces époques, les Arméniens ne mangent le plus souvent que des légumes secs cuits à l'eau, les Grecs que des poissons salés et des olives en saumure. Beaucoup d'Arméniens schismatiques se font alors aussi un cas de conscience de prendre des médicaments, et préfèrent, comme les Musulmans, attendre la fin du jeûne pour se faire traiter de leurs maladies. J'ai dû souvent, dans des cas graves, recourir à l'autorité du martabet, leur directeur spirituel, pour lever leurs dangereux scrupules et les décider à prendre soin de leur santé. Plusieurs ont aussi la mauvaise habitude de signaler la fin de leurs carêmes les plus longs par des repas plus copieux que d'ordinaire, dans lesquels ils font usage de mets nationaux fort indigestes. Ce temps est un de ceux où les médecins ont le plus d'occupation.

CHAPITRE IV.

DES CHOSES QUI DOIVENT ÊTRE REJETÉES HORS DE L'ÉCONOMIE (*EXCERNENDA*).

Susceptibilité des Turcs sous le rapport des excrétions. — Constipation. — Hémorrhoïdes. — Vésicatoires, cautères, sétons à chaîne.

La transpiration cutanée et la sueur qui en est l'exagération, favorisées par l'usage fréquent de bains de vapeur, remplacent chez les habitants de Constantinople plusieurs excrétions si communes dans les climats moins heureux. Celle des membranes muqueuse, nasale et pulmonaire par exemple, est si rare pendant la belle saison qu'un mouchoir est alors presque inutile; aussi beaucoup de Musulmans n'en portent pas, et, à l'occasion, se servent de leurs doigts comme nos paysans.

La circoncision, chez le Musulman et le Juif, obvie à plusieurs accidents occasionnés chez les incirconcis par l'accumulation de la sécrétion des glandes sébacées sous-préputiales, comme les bains et les lotions préservent les femmes des inconvénients qui résultent de la sécrétion trop abondante de la membrane génito-urinaire.

Nous avons vu précédemment que la pipe, dont l'usage est si répandu dans le Levant, n'occasionne non plus presque aucune excrétion des glandes salivaires.

La constipation si fréquente chez le Musulman a sans doute pour causes le peu d'aliments substantiels qu'il prend, le peu d'exercice qu'il fait et l'abondante transpiration qui lui enlève une si grande quantité de fluides. La régularité de ses fonctions ne serait certainement pas dérangée s'il n'avait qu'une selle chaque second jour; mais l'esprit de propreté du vrai-croyant s'en inquiète; malgré toutes les représentations, il est persuadé que, pour se bien porter, il lui faut une évacuation alvine régulièrement chaque jour; sinon il lui semble que ces résidus subissent une fermentation qui doit porter dans tout son corps des éléments impurs, un désordre effrayant. Des lavements pris de temps en temps pourraient facilement et sans frais lui procurer ce qu'il désire, mais pour lui une seringue est un objet d'horreur. Il fait appeler son apothicaire grec, arménien ou juif, lui fait part de ses inquiétudes et lui demande une potion purgative. Celui-ci, au fait des préjugés de son client, court à sa boutique, prépare la position désirée, et, de peur de passer pour un ignorant si elle ne lui procure pas six ou huit selles, la rend assez énergique pour atteindre ce but. Il la porte lui-même, la fait prendre en sa présence, souvent même en attend les résultats, et son talent médical est d'autant plus apprécié que les évacuations ont été plus nombreuses et les épreintes plus longues et plus pénibles.

Partout ailleurs, l'excrétion facile de l'urine étant terminée, personne n'y pense plus; il n'en

est pas ainsi pour le Musulman. La loi exige de lui un tel degré de propreté physique, pour que ses prières soient agréables à l'Eternel, qu'une goutte d'urine tombée sur sa chemise, de même qu'une flatuosité sonore, silencieuse ou fétide, suffit pour les rendre inefficaces. Aussi jamais on ne le rencontre satisfaisant un besoin naturel au coin d'une rue, au fond d'une impasse; il n'y a que des Francs nouvellement débarqués qui soient capables d'une pareille incongruité à Constantinople; ceux qui l'ont habité pendant quelque temps finissent par apprécier la décence de cet usage et par s'y conformer. Il y a, auprès de toutes les mosquées, des khans et autres lieux publics, des endroits exprès et des fontaines pour les ablutions. Mais enfin que fera le Musulman surpris par un besoin pressant loin d'une mosquée ou de tout lieu propice? Ce besoin, satisfait dans la plupart des capitales européennes avec une insouciance et quelquefois un cynisme révoltant, en plein jour et dans des rues populeuses, est pour le Musulman le sujet d'un grand embarras et d'une extrême confusion. En effet, comment ôter et où poser son ample bènich et sa robe? où placer, s'il est militaire, son *kandgiar* (poignard turc), ses pistolets et tout ce qu'il a dans son sein [1], son mouchoir, sa bourse à tabac,

(1) Les Turcs, n'ayant point de poche dans leurs habillements, sont obligés de retenir dans leur sein, sous leur premier vêtement, tout ce qu'ils veulent porter avec eux. Depuis la destruction des janissaires et la révolution qui en fut la suite, l'habillement turc a subi de grands changements, surtout dans les différents

sa boîte de pilules, etc.? Son *tchakcher*[1] et ses caleçons ne sont pas fendus par-devant; ils sont liés autour de ses reins par un cordon; déliés, ils traînent à terre. Et son turban, entouré d'une mousseline si fine et si blanche, où le suspendre? S'il le pose à terre, il peut être sali; d'ailleurs il craint de s'enrhumer en exposant sa tête nue à l'air; s'il le garde, la position inclinée qu'il doit prendre le fera à coup sûr glisser de sa tête rasée. Comment éviter une souillure? Les Turcs ne se servent pas d'autre papier que de celui de Venise, épais, luisant et glacé, qui ne peut dans ce cas-ci remplacer le papier mollet. Où trouver l'eau pour les ablutions inférieures et supérieures? Il faut avoir été témoin d'un accident semblable pour se faire une idée de toutes les difficultés et des angoisses qu'il entraîne à sa suite[2].

Après l'état de ses fonctions digestives, ce dont le Musulman entretient le plus souvent son mé-

corps de l'armée. Si maintenant l'uniforme du soldat est moins pesant, sa marche plus aisée, le maniement des armes plus facile, les évolutions plus rapides, il faut avouer qu'en changeant le turban contre une calotte rouge, une barbe longue et touffue pour des favoris, des moustaches, et une barbe qui n'est rasée que chaque semaine au plus, l'ample bènich ou la riche fourrure contre une redingote bleue ou noire, les officiers de tout grade ont beaucoup perdu de leur dignité et de la majesté qu'ils inspiraient auparavant.

(1) Ample culotte unie aux chaussons de peau.

(2) Je me contenterai de dire aux personnes qui seraient tentées de rire du rôle que je faisais dans cette circonstance: *Homo (necnon medicus) sum, et nihil humani a me alienum puto.*

decin, c'est de ses hémorrhoïdes; elles ont évidemment pour cause un tempérament bilieux, mélancolique, un état ordinaire de constipation et d'indolence corporelle, la manière orientale de s'asseoir, et l'usage de médicaments purgatifs, drastiques, et quelquefois d'opium. Mais autant il redoute la constipation, autant il se félicite de ses hémorrhoïdes; selon lui, c'est un bienfait de la nature; tout homme en a ou doit en avoir. Si un homme, dit le vulgaire, ne les a pas pendant sa vie, elles lui viennent sitôt qu'il est en terre. Il est content quand elles fluent, il se sent la tête plus libre, et son anxiété est visible quand elles sont quelque temps interrompues. Beaucoup les ont à des époques régulières plus ou moins éloignées. Le médecin qui conseillerait à une personne dont le flux hémorrhoïdal trop abondant paraîtrait compromettre l'existence, non de le supprimer, mais de le diminuer peu à peu, ce médecin serait regardé comme un ignorant.

Les femmes, avant leur ménopause, m'ont paru moins sujettes aux hémorrhoïdes que les hommes. Après cette époque beaucoup en sont également affectées.

Quant aux excrétions accidentelles plus ou moins salutaires, telles que les dartres, l'épistaxis, les vésicatoires, les cautères et les sétons, j'ai remarqué que les dartres sont rares; l'absence des aliments irritants et l'usage habituel des bains en sont la cause.

L'épistaxis ou hémorrhagie nasale est fréquente

chez les jeunes gens, les Arméniens surtout. L'eau froide est le premier remède que l'on a coutume d'y opposer. Malgré mes remontrances, j'ai rarement pu obtenir qu'on laissât un libre cours à celles qui, survenant pendant l'été et dans des sujets éminemment pléthoriques, me paraissaient salutaires. Je ne me rappelle cependant pas qu'il en soit résulté aucun accident.

Les vésicatoires, les cautères surtout, sont très communs; les médecins du pays ont souvent recours au séton contre les maladies des oreilles et des yeux. Une personne de ma connaissance en portait un depuis une année; au lieu d'une mèche de coton elle se servait d'une chaîne d'argent de la grosseur nécessaire, qui pendait devant elle, qu'elle tirait à droite ou à gauche quand elle voulait la changer de place ou la nettoyer, et qu'elle enduisait de pommade irritante quand elle croyait devoir activer la plaie.

CHAPITRE V.

EXERCICES OU ACTIONS EXÉCUTÉES PAR LES MOUVEMENTS VOLONTAIRES (*GESTA*).

Veille et sommeil. — Dénuement d'une maison turque. — Exercices. — Amusements. — Inconvénients de l'attitude assise à l'orientale.

Si, comme on le dit, les rêves sont l'effet de longues contentions d'esprit, d'émotions vives, de passions dominantes, il est probable que le Musulman rêve peu, à moins que ce ne soit des joies du paradis. Il doit aussi être peu sujet au somnambulisme, et au cauchemar causé le plus souvent par une digestion laborieuse. Son sommeil doit donc être paisible, excepté quand, vers le milieu de sa carrière, l'abus des purgatifs, des électuaires stomachiques et des aphrodisiaques, l'a condamné à quelque affection aiguë ou chronique des voies digestives.

Il se met au lit au plus tard deux heures après le coucher du soleil et se lève dès l'aurore. En hiver cet espace de temps est plus que suffisant pour réparer ses forces, aussi ne fait-il pas de méridienne; mais en été il en fait quelquefois une vers le milieu du jour.

Dans quelque maison turque que ce soit, il n'y a ni chambre à coucher, ni alcôve, ni bois de lit.

En été le plancher, en hiver le sopha en tiennent lieu; un ou deux matelas, un ou deux draps, un oreiller, et, suivant la saison, une ou deux couvertures composent le coucher; une table de nuit est un meuble inconnu; une veilleuse, au contraire, est de rigueur. Si l'on a besoin de se lever pendant la nuit, on va aux latrines, où l'on trouve tout ce qui est nécessaire aux ablutions.

L'ouvrier, l'artiste, grave et silencieux, travaille avec lenteur et se repose souvent. La marche du Musulman est posée; jamais on ne le voit hâter le pas, glisser sur les trottoirs étroits et humides. Le mouvement imprimé à ses pieds n'est pas assez fort pour que ses babouches, qui tiennent à peine, soient lancées à quelque distance; jamais son turban ne perd son équilibre sur sa tête rasée.

Il ne monte point en voiture; l'araba et le kotchi sont réservés aux femmes. Si, pour se rendre à quelque distance de chez lui, il monte à cheval, il va au petit pas. Les rues de Constantinople sont trop étroites pour aller au trot ou au galop, et trop sales, surtout en hiver, pour oser y aller sans crainte d'éclabousser les passants. Dans toute autre circonstance il prend un kaïk.

Il n'aime point l'exercice et ne trouve aucun plaisir à la promenade; la chasse est trop fatigante, la danse n'est pas permise à un vrai-croyant. Les échecs sont le seul jeu qu'il se permet, et là encore, fidèle observateur de la loi, il ne se sert que de pièces tout unies.

Il regarde la mer comme un élément très dan

gereux et n'y va que quand il ne peut faire autrement.

Il parle peu, très distinctement, et à voix basse. Pour éviter de parler haut, il frappe dans ses mains s'il veut appeler un serviteur. La lecture à haute voix, le chant, la déclamation, sont des actes trop pénibles pour lui; il aurait honte de jouer d'un instrument quelconque.

Les chaises et les fauteuils étant des meubles inconnus dans le Levant, le Musulman passe une grande partie de sa vie dans l'angle d'un sopha, les jambes croisées et assis sur ses talons. Cette attitude, très pénible pour les Francs, devient facile à la longue; tous les raïa, les Pérotes, et beaucoup de Francs depuis long-temps établis dans le Levant, les femmes surtout, finissent par l'adopter; mais elle a de très grands inconvénients. Les ligaments externes des articulations fémoro-tibiale et tibio-tarsienne se trouvant distendus, et les ligaments internes relâchés, il s'ensuit qu'après un certain espace de temps les genoux restent écartés et la pointe des pieds est tournée en dedans; cette difformité augmente avec l'âge. Moins sensible chez les hommes qui, chaque jour, font plus ou moins d'exercice, elle l'est beaucoup chez les femmes, qui passent la plus grande partie de la journée sur leurs sophas. Elle devient quelquefois si grande chez quelques personnes très sédentaires que les pointes des pieds se rencontrent, que les articulations en sont comme ankylosées, qu'elles ne marchent plus qu'avec difficulté, comme

si elles étaient réellement estropiées. De plus, cette attitude favorise la stase des fluides dans les parties inférieures; les pieds et le tissu cellulaire lâche qui se trouve près des malléoles restent gonflés; l'habitude de travailler dans cette position arrondit le dos et affaisse la poitrine. Mais tout cela est masqué en grande partie par les chaussures aisées et les amples vêtements que portent les hommes et les femmes.

En voyant les grands yeux noirs, les sourcils épais et bien arqués, les longs cils, la moitié d'un nez à la grecque, et le coloris de la santé sur le peu que l'on voit du visage d'une femme raïa, on se persuade aisément que ce vaste fèredgè recouvre un abrégé de toutes les perfections. Eh bien! l'épreuve en a souvent été faite; des Francs ont épousé des Grecques et des Arméniennes, des Musulmanes jamais que je sache, la loi s'y opposant expressément. Pour jouir de la liberté de leurs maris, ces femmes ont bien vite quitté leurs habillements de raïa pour se mettre à la franque. Quelle différence! je n'en pouvais croire mes yeux. Telle personne de ma connaissance qui, sous ses habits grecs ou arméniens, m'avait paru charmante, habillée à la franque ne m'inspirait plus rien. Une robe élégante portée sans grace, un chapeau mal posé, des bas fins à jour sur une jambe épaisse, des souliers de satin avec de gros pieds, un dos voûté, une taille épaisse, un énorme postérieur que des pieds tournés en dedans rendaient plus large et plus saillant encore, une démarche

lourde, de l'embarras dans tous les mouvements, avaient détruit tout le charme.

Il en est de même à peu près des hommes raïa qui s'habillent à la franque pour la première fois. Il faut l'avouer, le costume oriental, plus décent que le costume français, cache les défauts du corps et lui donne de la dignité, de la majesté, tandis que l'habit franc, étroit, mesquin, attriste la vue, laisse à nu les moindres défauts, et demande beaucoup d'étude et de graces pour se faire pardonner ses inconvénients.

CHAPITRE VI.

DES PERCEPTIONS OU DES IMPRESSIONS REÇUES PAR LES SENS, ET DE TOUTES LEURS CONSÉQUENCES (*PERCEPTA*).

SENS EXTERNES.

Les sens externes du Musulman sont généralement en bon état. Comme il s'occupe peu des arts et métiers, qu'il abandonne aux raïa ceux qui sont sales ou pénibles, et que, du reste, ainsi que nous l'avons observé, il travaille peu et lentement, ses mains ne sont pas calleuses; les ablutions et les bains laissent à la peau tout entière la sensibilité nécessaire pour ses rapports avec le centre de relation.

Le sens du goût, rarement excité par des aliments âcres, presque jamais par des boissons irritantes, conserve toute sa finesse.

Il en est de même du sens de l'odorat, nullement émoussé par l'usage du tabac et lavé plusieurs fois par jour lors des ablutions; aussi le Musulman savoure-t-il le parfum de certaines fleurs regardées ailleurs comme inodores, et avec délices celui de la rose, de l'ambre gris et la fumée de l'aloès.

Sa vue est excellente; il ne la fatigue ni par des études longues et pénibles, ni par la pratique de ces arts qui en exigent un emploi forcé. Je ne me

rappelle pas en avoir vu un seul exerçant la profession d'horloger. La réverbération des rayons lumineux sur des glaces nombreuses, l'emploi du gaz pour l'éclairage n'irritent pas ses yeux. On ne voit point de jeunes gens porter des lunettes; il n'y a que quelques vieillards, quelques copistes de profession qui en fassent usage.

Le peu de bruit qu'on entend dans les rues les plus passantes de Constantinople, la solitude des quartiers habités par les Turcs, le silence qui règne dans leurs maisons, dans celles même où se trouve une nombreuse domesticité, tout laisse leur appareil auditif dans l'état naturel, peut-être même dans l'apathie.

SENS INTERNES.

Au lieu de suivre l'ancienne routine dans l'exposition des objets importants qui me restent à traiter pour compléter l'article des *percepta*, je crois plus curieux et plus philosophique d'observer les facultés affectives, morales et intellectuelles des Musulmans suivant la méthode phrénologique. Un semblable examen n'a pas encore été tenté. En effet, comment se procurer le crâne d'un Turc dont on ait pu apprécier les facultés avant la mort? Comment procéder à cet examen sur le vivant? Jamais la tête d'un Musulman n'est découverte; le prier de se prêter à de pareilles recherches serait l'offenser; il pourrait croire qu'il y a de la magie dans la manière de l'explorer.

Cependant, comme il est maintenant reconnu que telles facultés produisent toujours telle forme de crâne, et que, dans l'état normal, telle forme de crâne ne peut exister sans telles facultés, j'ai pu, en remarquant les protubérances que le turban ne recouvre pas, juger des qualités dont elles sont les indices, et, en observant le jeu de ses autres facultés, juger de la force ou de la faiblesse des protubérances que je ne pouvais apercevoir.

Un autre motif d'encouragement c'est qu'il est plus aisé d'apprécier les aptitudes d'un Musulman que celles d'un Franc. Ce dernier, vu les mœurs européennes, a dû, pour subvenir à ses nombreux besoins, vrais ou faux, exercer à tel point toutes les facultés qui y sont relatives que les protubérances qui les traduisent à l'extérieur, faisant chacune une saillie presque également prononcée, en deviennent moins évidentes aux yeux ou au tact du phrénologiste, tandis que le Musulman, enchaîné par le Koran, circonscrit tellement la limite de ses vrais besoins qu'il laisse voir dans tout leur développement les signes distinctifs des passions qui le caractérisent. Il s'ensuit que chez lui un grand nombre de facultés sont émoussées, subjuguées, presque annulées; certaines sont contenues dans les limites de la modération, d'autres enfin sont portées au plus haut degré d'exaltation.

Je crois donc plus convenable de ranger dans ces trois catégories toutes les facultés admises par la doctrine phrénologique que de les considérer isolément dans l'ordre adopté jusqu'à ce

jour; c'est ce que j'ai essayé de faire. Je ne me flatte pas d'y avoir pleinement réussi; mais ce dont je puis répondre c'est que j'ai apporté dans cette étude toute l'attention et l'impartialité dont je suis capable; et pour donner à cet aperçu un nouveau degré d'intérêt, j'ai cru devoir le confirmer par les nombreuses anecdotes éparses dans ce chapitre.

PREMIÈRE CATÉGORIE.

FACULTÉS AFFECTIVES, MORALES ET INTELLECTUELLES ÉMOUSSÉES, SUBJUGUÉES PAR L'INFLUENCE DU KORAN.

Penchant aux querelles, à la haine, à la destruction.

En recommandant incessamment la pratique de l'amitié fraternelle; en instituant le précepte de manger peu, de s'abstenir de vin, d'autres liqueurs irritantes et des jeux de hasard; en ordonnant aux femmes d'être sédentaires et de ne sortir que voilées, le Koran a anéanti, autant qu'il lui était possible, ces penchants si funestes à la société. Aussi les rues les plus animées, les quartiers les plus populeux de Constantinople sont-ils peu bruyants pendant le jour, et d'une solitude profonde peu après le coucher du soleil. Rarement, sur la grande place de Top-Khana ou ailleurs, on voit un Musulman, de quelque classe qu'il soit, en regarder un autre en colère, jamais l'invectiver, le saisir violemment et le frapper. Un vieillard à barbe blanche (et la vieillesse conserve

encore chez les Musulmans cette autorité qu'elle avait dans les temps héroïques) interviendrait bien vite, et, au moyen de quelques proverbes populaires, de quelques versets du Koran, calmerait à l'instant cette effervescence et mettrait fin au scandale. On ignore ce que c'est qu'un duel ou un suicide. La police, si nombreuse dans certaines capitales de Europe et presque toujours insuffisante pour empêcher les crimes et saisir les coupables, n'a presque rien à faire à Constantinople.

Penchant à la ruse, à la dissimulation.

« Baise la main que tu ne peux couper. » Si ce proverbe est rarement cité, l'esprit en est souvent mis en pratique, non par les classes inférieures, généralement résignées à la fatalité, mais par la classe supérieure de la société. Plus ou moins observé dans les pays où la faveur et l'intrigue mènent mieux que le mérite aux emplois les plus élevés, c'est en Turquie, où le pouvoir est surtout une source de richesses et de plaisirs, que l'application doit en être plus fréquente. Là le souverain, réunissant le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel, dépose entre les mains d'un vizir responsable la plénitude de son autorité. Ce poste, le plus lucratif de tous, est envié par les grands qui croient y avoir au moins autant de droits. De là mille intrigues diversement ourdies pour renverser l'heureux ministre. Mais que de dangers! Aussi quel sourire gracieux, quelles manières aimables et respec-

tueuses! quelle politesse exquise! quelle franchise apparente! que de protestations de dévouement pour cacher les fils du complot aux yeux clairvoyants d'un homme rompu lui-même aux sourdes menées du sérail! Il y a donc peu de doute que la grosse tête carrée qui distingue généralement les personnes en place ne présente à un haut degré, sous l'épais turban qui la recouvre, les organes du penchant qui nous occupe, quoique ce même penchant soit presque nul dans la masse de la nation.

Penchant à l'orgueil, à la vanité.

Ce penchant est presque inconnu parmi les Musulmans; c'est un de ceux contre lesquels le Koran s'est élevé avec le plus de force : « Ne marche point « orgueilleusement sur la terre; ne détourne point « orgueilleusement tes regards des hommes. — « Dieu hait le superbe et l'orgueilleux. — Sois mo- « deste dans ta conduite; baisse le son de ta voix.— « Dieu hait la joie insolente.—L'orgueil est le propre « des ignorants, jamais de l'homme éclairé. » D'un autre côté, l'humilité est à chaque instant recommandée : « L'humilité est la clef de la porte du « séjour bienheureux. — Elle est l'ornement de l'é- « lévation et du bonheur. — L'humilité anoblit « l'homme. — Le vrai sage exerce l'humilité. — « Sois toujours humble envers tes semblables. » Aussi la démarche du Musulman, quoique grave et majestueuse, est exempte de toute fierté. Il parle

toujours à voix basse; ses gestes ne sont jamais impérieux, son service est doux et facile.

Il est vain d'une seule chose, c'est de sa religion; il met tout son amour-propre à en remplir les préceptes; il voudrait qu'elle fût universellement reconnue. Il la croit la seule vraie; il regarde toutes les autres comme entachées de puérilités, de superstitions ou d'idolâtrie.

Le vrai-croyant combattit jadis avec succès pour imposer sa foi à tous les peuples; mais depuis deux siècles les infidèles se sont élevés en puissance, en richesses, et le Musulman est resté stationnaire. Il prévoit qu'il succombera dans cette lutte, qu'il sera refoulé dans l'Asie-Mineure, peut-être même jusque dans l'Arabie, berceau de sa croyance; il s'en console en pensant qu'il emportera avec lui sa religion, qu'il l'a défendue le plus longtemps possible, et que si les autres nations excellent dans les arts et les sciences, ces sciences et ces arts sont des inventions du démon qui ne peuvent les conduire qu'en enfer.

Quant aux sources de vanité et d'amour-propre si nombreuses parmi les nations civilisées : une riche parure, un habit à la mode, la grace en dansant, le talent de chanter, une cuisine recherchée, un vaste domaine, un grand château, de brillants équipages, des collections de tableaux, de statues, il dédaigne tout cela. Son habillement est ample et commode pour le pays qu'il habite; il ne peut se servir d'étoffes où entrent l'or et l'argent; il ne change point de modes. La danse et le chant

sont pour lui les plus vils des passe-temps et sont abandonnés aux esclaves ou relégués dans les lieux de prostitution. Il ne peut que très rarement posséder des terres en propriété; les maisons qu'il habite ne sont construites qu'en bois; la régularité en est bannie; les beautés de l'architecture ne sont employées que pour les mosquées et les édifices publics. Les tableaux, les statues, sont regardés par le Koran comme pouvant conduire à l'idolâtrie; on n'en voit donc nulle part. Pour orner sa maison le Musulman se permet tout au plus la représentation de quelques paysages où les règles de la perspective sont le plus souvent très mal observées.

Il estime beaucoup une taille avantageuse; mais comme elle est une faveur de la Divinité, il se console aisément d'être difforme, et il est le premier à rire de ce qui, dans d'autres pays, est un sujet perpétuel de vexation et d'affliction : *Allahtan guieldi* (Dieu m'a fait ainsi). On attache si peu d'importance à ces accidents naturels que le plus vil des artisans, comme le plus grand vizir, sont connus presque toujours par le sobriquet de leur difformité. Ainsi, parmi mes apothicaires et mes connaissances, j'avais le borgne Nicole, le bossu Antoine, le gros Osep, le boiteux, le long, le petit, le noir, le médecin sans barbe, le médecin sans pouce, etc., etc. D'autres fois la profession du père passe comme un surnom aux enfants : un tel, fils du barbier; tel autre, fils du faiseur de kaouk. Il en est de même parmi les Arméniens et les Juifs; mais

le Grec susceptible s'accommode peu de cette rudesse renouvelée des anciens.

Le Musulman chérit, respecte ses parents, les soigne dans leur vieillesse et s'inquiète fort peu de ses aïeux. On connaît rarement le nom d'une famille; aussi il y en a peu d'historiques. Le nom reçu lors de la circoncision, joint au nom propre du père ou à celui de sa profession, distingue le fils; ainsi on dira *Ibrahim-Papoutchou-Oghlou*, Ibrahim, fils du faiseur de babouches; très souvent, pour être plus court, l'on dit Papoutchou-Oghlou. Une personne ainsi appelée était capitan-pacha il y a quelques années. — On tient si peu à constater l'état civil d'un enfant que personne ne sait son âge au juste. Demandez à un Musulman quel âge il a; il citera à coup sûr le premier événement marquant dont il se souviendra : tel vizir, telle incendie, telle guerre; ou bien il dira que sa mère lui a souvent répété qu'il était né pendant que l'on construisait telle mosquée, vers l'époque de la grande peste, de l'élévation de tel sultan, etc.

Comment pourrait-il y avoir de noms historiques à Constantinople? Les dépositaires du pouvoir changent si fréquemment qu'ils ne peuvent presque jamais attacher leur nom à une époque, à un événement. Il n'y a point de gazettes pour les prôner, pour louer la sagesse de leurs plans. Déposés, ils rentrent dans l'obscurité la plus profonde, trop heureux de se faire oublier, et, tout en paraissant pauvres, de jouir des richesses qu'ils ont

amassées. Bientôt une maladie ou une épidémie enlève le chef de la famille, une partie de ses enfants; les autres restent inconnus, et des familles nombreuses, qui semblaient avoir un long avenir, sont oubliées ou s'éteignent après avoir jeté un éclat éphémère. Il n'y a point d'alliances illustres dans le sens que nous l'entendons en Europe. Les femmes n'apportent point de dot ni de places, rarement des protections. Enfin il n'y a à Constantinople ni titres, ni décorations, ni armoiries.

Mémoire des faits, des objets, des formes.

Ces trois organes, qui concourent à l'éducabilité et à la perfectibilité de l'homme, sont peu marqués chez le Musulman. La partie antérieure et inférieure de l'os frontal ne présente aucune saillie remarquable; son front est généralement plat et perpendiculaire. On est étonné, en voyant une tête aussi grosse, qu'elle ait si peu d'instruction générale; il y a lieu de croire que les os de son crâne sont plus épais que ceux des Francs. Je suis tenté d'attribuer ce développement excessif à une hypertrophie occasionnée par le poids du turban que le Musulman porte le jour et la nuit. Cette coiffure, en entretenant une forte chaleur sur la tête, y appelle une trop grande quantité d'aliments nutritifs.

Sens des localités, sens des rapports de l'espace, passion des voyages, géographie.

S'il est une faculté que le Koran ait presque annulée chez le Musulman, c'est celle de la connaissance des localités et de tout ce qui s'y rapporte. La forme de ses vêtements elle seule a sans doute exercé une très grande influence sur ses habitudes casanières, et par suite sur son dégoût pour les voyages. Pour apprécier les localités, pour se faire une idée des rapports de l'espace, il faut se mouvoir, aimer l'exercice, et son habillement flottant est peu favorable à la marche; ses babouches tiennent à peine à ses pieds; son turban, chancelant sur sa tête rasée, tomberait au moindre mouvement un peu rapide.

Quant au moral, satisfait du peu qu'il possède, l'œil constamment fixé sur sa céleste patrie, quel intérêt a-t-il à observer le mouvement des astres, à connaître les diverses localités et leurs distances? Que lui font les notions géographiques sur les pays étrangers? Le Koran ne lui dit-il pas : « Ne re-« cherche pas l'amitié des infidèles. Ne les fréquente « point, tu deviendrais semblable à eux. Eloigne-« toi d'eux, ils te pervertiraient. Mets des bornes « à ta curiosité, elle est souvent une cause d'infi-« délité. » Malheureusement l'expérience confirme chaque jour ces préceptes. Les infidèles qui viennent en foule chercher fortune en Turquie sont en général loin d'être exemplaires, et le Turc qui

par hasard a vu quelques pays étrangers, loin d'en rapporter des vertus nouvelles, en revient presque toujours moins moral et moins croyant[1]. Aussi le Musulman aime sa maison et chérit sa famille; il reste assis sur ses talons dans l'angle de son sopha, occupé une partie de la journée à considérer du haut de son sèlamlik les eaux du Bosphore et les côtes de l'Asie. Il aime à voir ce vaste cimetière de Scutari où il espère être enterré, et à se dire souvent : « C'est là que mes cendres reposeront sans crainte d'être foulées par les infidèles ou les idolâtres. »

Tandis que des voyageurs de tout rang et de toute profession se rendent dans l'Orient, il est rare de voir un Musulman, un Musulman de Constantinople surtout, voyager dans l'Occident. Un Franc qui a commis un crime dans son pays se sauve le plus vite qu'il peut dans un autre; le Musulman reste dans le sien et subit la peine capitale plutôt que de s'évader à l'étranger. Les ambassadeurs que la Porte envoie quelquefois auprès des gouvernements européens se rendent à leur poste par obéissance; c'est pour eux un exil dont ils attendent la fin avec impatience. Tout en effet doit leur être antipathique; aussi se tiennent-ils renfermés dans leur hôtel, vivant à leur manière le plus qu'il leur est possible; ils se déchargent des affaires politiques sur le drogman qui les accompagne, ne se rendent à la cour que quand l'éti-

(1) Voir la Note XI à la fin du volume.

quette l'exige, et ne remportent dans leur patrie que des idées peu favorables à la civilisation européenne.

M'étant trouvé quelquefois en rapport avec Muhib-Effendi, ambassadeur de la Porte près du gouvernement français du temps de Napoléon, j'ai pu m'assurer de l'opinion qu'il s'était faite de Paris après y avoir demeuré pendant plusieurs années. A l'exception d'un petit modèle en bois d'une machine à soulever les fardeaux et de quelques autres qu'il me montra et dont il ignorait complètement la théorie, il n'en avait rapporté que des souvenirs pénibles. Voici un fait qui va montrer combien ses connaissances en géographie étaient bornées. Long-temps après la mort de Napoléon il me demanda s'il était réellement mort, me disant qu'il l'avait entendu dire, mais qu'il ne le croyait pas. Je l'assurai que ce n'était que trop vrai. « Comment, me dit-il, tant de personnes qu'il a comblées de faveurs ne se sont-elles pas réunies en grand nombre, à pied et à cheval, pour l'enlever de sa prison, le mettre au milieu d'elles et le ramener en France? » Je lui observai que Sainte-Hélène est une île fort éloignée. « Eh! qu'est-ce que cela fait? »

Mémoire des mots et du langage.

Le Musulman a très peu d'aptitude pour les langues étrangères. Les oulèma et ceux qui ont reçu une éducation un peu soignée savent seul-

l'arabe. Le Koran est écrit dans cette langue et en est, dit-on, un des plus beaux monuments. Le reste de la population ne sait que le turc vulgaire; les dix-neuf vingtièmes ne savent ni lire ni écrire. Personne ne parle une langue européenne; le Koran n'a-t-il pas dit : « Il n'y a rien de bon à apprendre des infidèles ? »

Cette aversion pour s'instruire est si profonde, même parmi les classes les moins ignorantes, que les janissaires accordés jadis aux ambassadeurs francs comme gardes d'honneur savaient à peine un mot de la langue de la légation qu'ils servaient depuis plusieurs années. Un seul, Mustapha, attaché au palais d'Angleterre, avait appris un peu d'anglais; il accompagnait quelquefois comme interprète les voyageurs de cette nation; mais il se gardait bien de prononcer un seul mot étranger devant les Turcs, de peur de passer pour un apostat et être comme tel insulté par eux. Les ambassadeurs turcs près les puissances chrétiennes ont beau rester plusieurs années à leur poste, jamais ils n'en étudient et n'en parlent la langue. Muhib-Effendi, le même que j'ai cité tout à l'heure, ne me dit jamais, dans plusieurs conversations que j'eus avec lui, que deux mots francs : *Bonjour, monsieur.*

Isak-Bey, que des circonstances impérieuses avaient forcé de voyager en France et en plusieurs parties de l'Europe, avait appris le français et acquis quelques notions superficielles de la politique des différents cabinets. Le comte de Ségur, étonné de trouver tant d'instruction dans un Mu-

sulman, le félicita un jour sur ses progrès. « Vous allez rendre, lui dit-il, les plus grands services à votre pays. Les Turcs n'ont rien perdu de leur antique valeur; leurs revers ne viennent que de leur ignorance, et avec leurs forces innombrables il ne leur faudrait, pour résister à la Russie qui les menace, que de l'instruction, de la discipline, enfin la volonté de ne plus rester en arrière des autres peuples, de les combattre avec des armes pareilles aux leurs et de s'enrichir de leurs arts et de leurs inventions. Vous les instruirez, et votre patrie vous devra peut-être sa résurrection. — Vous êtes dans l'erreur, répondit Isak-Bey; c'est pour ma propre satisfaction que je voyage et que j'étudie. De retour à Constantinople, j'aurai très grand soin de cacher ce que je sais, de mépriser en apparence les arts et les connaissances des chrétiens, qui, selon nous, viennent des démons, et de suivre en tout nos absurdes coutumes. En un mot, je serai tout aussi bête et tout aussi ignorant que mes compatriotes; car autrement je ne conserverais pas huit jours ma tête sur mes épaules[1]. »

Au moyen de puissants protecteurs, Isak-Bey était revenu à Constantinople vers l'année 1793. Il avait conservé sa tête, mais il s'était refait entièrement turc. Je le vis en 1816; la première fois il était avec plusieurs Musulmans; il se garda bien de prononcer un seul mot de français; il était plus musulman qu'eux. Les autres fois je le vis

(1) Voy. Ségur, 2[e] vol., p. 77.

seul; il me parla en français, mais en peu de mots (car il l'avait presque oublié), de Paris, de Versailles; il me dit qu'on ne l'appelait alors à la cour que *le beau Turc*, qu'il s'y était beaucoup amusé. Sa figure était encore très distinguée, ses manières polies, affectueuses; mais il était malade et souffrant depuis long-temps. Passant au but de ma visite, celui de sa santé, je pus m'apercevoir qu'il avait payé bien cher ses plaisirs et ses connaissances en civilisation; je l'engageai à se soigner plus sérieusement, il n'en fit rien; il était redevenu musulman sous ce rapport. *Allah-Kèrim*, Dieu est grand! me disait-il; quelque temps après nous apprîmes à Péra qu'il était mort.

Appréciation de l'harmonie des couleurs. — Talent de la peinture, de la sculpture.

J'ai dit que le Koran avait proscrit toute représentation d'objets animés ou inanimés comme pouvant devenir une cause d'idolâtrie, et qu'on ne trouvait dans les mosquées ni tableaux, ni statues, et dans les maisons ni portraits, ni gravures. Le Musulman que la nature aurait doué de talents de ce genre ne peut donc en tirer aucune utilité; il est même probable qu'il serait dangereux pour lui de chercher à en faire usage.

Il n'y a qu'une seule circonstance où les Turcs se permettent l'emploi de la sculpture; c'est pour ces figures placées à la proue de leurs vaisseaux de guerre. Elles représentent toujours un lion.

L'ouvrage en est passablement exécuté; mais, par une de ces anomalies que l'on rencontre si souvent dans le caractère des Orientaux, anomalies qui leur ont fait donner par plusieurs auteurs le surnom de peuple d'antithèse, le Musulman, si décent sur sa personne, si réservé dans ses paroles et ses actions, ne se fait aucun scrupule de donner à ces lions un énorme pénis dans l'état d'érection et d'injection vasculaire le plus complet. Cette vue est, pour toutes les personnes qui traversent le port en face de l'arsenal, un sujet de surprise ou de ricanement.

Aptitude au calcul. — Sens des rapports des nombres.

La science du calcul, telle qu'on l'entend en Europe, est presque inconnue à Constantinople. Il y a bien des receveurs de taxes, des teneurs de livres près de chaque ministère; mais au-delà de ces calculs si simples il n'y a plus rien. Un arbitrage un peu compliqué serait insoluble. Aussi remarque-t-on très peu d'yeux *en amandes*. L'observation suivante peut donner la mesure des connaissances des Musulmans en ce genre. J'étais un jour chez un effendi qui occupait une place importante. «J'ai appris, me dit-il, que tu as une montre qui, sans se tromper, indique le nombre des pulsations du pouls; est-ce bien vrai? Montre-la-moi, je te prie.» J'avais en effet une montre à secondes mortes indépendantes; je la fais voir à l'effendi; il la regarde, l'ouvre, l'examine. «C'est une montre comme

une autre, me dit-il; je n'y vois rien d'extraordinaire. Peux-tu me dire comment va mon pouls? — Certainement.» Il me présente son bras; je fais partir l'aiguille à seconde et mets mon doigt sur l'artère. Le Musulman observe la marche de l'aiguille attentivement. Quand elle a parcouru trente secondes, je lui dis : « Ton pouls bat soixante-douze fois par minute. » Grand étonnement de sa part. Il n'avait compté que trente mouvements de l'aiguille, comment pouvais-je savoir que son pouls était à soixante-douze? « Je conçois, me dit-il, que si le pouls battait soixante fois, la montre dirait juste la fréquence des pulsations; mais l'aiguille n'a fait que trente mouvements; comment a-t-elle pu en indiquer soixante-douze?» J'aurais pu, comme tant de médecins du pays, prendre un air de suffisance, donner à entendre que c'était là mon secret et me faire passer pour un homme d'un grand talent, peut-être même un peu magicien. Au lieu de tromper l'effendi, je me fis un plaisir de l'instruire. Je lui fis remarquer que si son pouls battait trente fois en trente secondes, il devait battre soixante fois ou le double en soixante secondes ou une minute, et que s'il donnait trente-six, quarante, cinquante pulsations en trente secondes, il devait en donner le double, c'est-à-dire soixante-douze, quatre-vingts ou cent en soixante secondes ou une minute. Je ne pus lui faire comprendre cette simple règle de trois, et l'effendi ouvrit la montre de nouveau, en examina le mouvement plus attentivement que la première fois, espé-

rant y trouver quelque chose qui lui serait échappé. N'y ayant rien vu de plus il me la remit, fermement persuadé qu'il devait y avoir quelque chose de merveilleux et dont je lui faisais mystère.

Sens du rapport des tons, aptitude à la musique.

Le Musulman est peu sensible à la musique; jamais on ne l'entend fredonner un air. Il apprécie la bonté des instruments par le plus ou moins de bruit qu'ils font, et celle de la musique par la distance plus ou moins grande à laquelle elle se fait entendre. On sait d'ailleurs que la musique et la danse sont réprouvées par le prophète; ces arts regardés comme infâmes sont, dans les harem des grands, le partage des femmes esclaves; dans les lieux publics et les tavernes ils sont exercés par de jeunes Grecs. La tête ornée du fès écarlate à houppe de fils d'or, les cheveux parfumés et flottant sur les épaules, les sourcils et les cils teints en noir, fardés comme des actrices, ils exécutent en chantant des danses lascives et se livrent ensuite aux plus honteuses prostitutions. Rien d'étonnant alors que ces deux arts soient tombés chez les Turcs dans un tel degré d'avilissement.

Il y a cependant à Péra un oratoire ou *tèkè* appartenant aux derviches *mèvlèvi* ou derviches tourneurs, dans lequel ils se livrent deux fois la semaine à leurs exercices. Musulmans, Francs et raïa peuvent y entrer, en ayant soin de laisser

leurs chaussures à la porte. Après la prière, les derviches placés dans la tribune de l'orchestre chantent en persan une ode que les instruments accompagnent. Peu après, l'orchestre composé de petites timbales et de flûtes à bec appelées *neï*, faites de cannes d'Inde, exécute un morceau de musique dont le mouvement est tempéré. Tout-à-coup il devient brusque; alors tous les derviches se lèvent et font trois fois le tour de la salle, à pas lents, ayant le cheïk à leur tête. Après quelques autres cérémonies, les derviches se mettent à tourner sur eux-mêmes, d'abord lentement et en tenant les bras croisés sur la poitrine, puis rapidement en les étendant et les élevant pour s'en servir comme de balancier. Ils tournent pendant l'espace de cinq à sept minutes et recommencent quatre fois cet exercice, pendant lequel un vieux derviche, *simazen-bachi* (maître de danse), veille à ce qu'en tournant chacun garde sa place[1].

Cette musique, que j'ai entendue plusieurs fois, m'a paru bien exécutée; elle n'est pas d'un grand effet, mais elle est douce et agréable. Le tournoiement, surprenant d'abord par sa rapidité, sa durée et l'exacte distance observée, finit par être fatigant pour le spectateur. Cette danse, si on peut lui donner ce nom, et ce chant n'ont certainement rien de lascif et de profane; cependant ils ne sont que tolérés, car ces institutions de derviches ne

(1) Voy. *Constantinople et le Bosphore de Thrace* (Paris, 1828), p. 98, 107.

sont nullement en harmonie avec le Koran ; elles contrastent même avec ses pratiques dégagées de tout appareil qui aurait pour but de frapper l'imagination.

La faculté de la mesure du temps paraît être également peu développée chez les Turcs, si nous en jugeons par le peu de régularité que leurs canonniers observent dans leurs exercices à feu et lorsqu'ils font entendre les saluts d'usage pour le passage du Grand-Seigneur ou la naissance d'un de ses enfants.

Sens de la mécanique, sens de la construction, talent de l'architecture.

Le Musulman, si arriéré dans les arts mécaniques et libéraux, l'est un peu moins en fait d'architecture. Si les derniers palais en bois que le souverain a fait construire l'ont été sous la direction d'architectes arméniens, la nouvelle mosquée de Top-Khana, tout en marbre blanc, si gracieuse et d'un effet si pittoresque, l'a été par un Musulman, ainsi que le fut dans le siècle dernier celle du sultan Achmet, la plus belle de toutes les mosquées de Constantinople.

Ce ne sont plus des Francs qui construisent les vaisseaux de la marine militaire des Turcs ; depuis vingt ans des ingénieurs musulmans remplissent ce service, et ces vaisseaux ne le cèdent en rien à ceux de leurs prédécesseurs.

Le modeste kaïk, long et étroit, si léger qu'il

tire à peine trois pouces d'eau et qu'il chavire sous les pieds du maladroit qui ne sait pas s'y embarquer; ce kaïk, qui vole sur la surface des eaux du Bosphore et résiste aux tempêtes malgré sa fragilité, est un chef-d'œuvre d'architecture nautique et fait honte à tout ce que l'Europe produit en ce genre; ses rames même, faites d'une manière particulière, sont si bien pondérées, si faciles à manier, qu'il est étonnant que leur forme n'ait point encore été généralement adoptée.

La fonderie de canons de Top-Khana fournit maintenant une grande partie de l'artillerie nécessaire à la défense de l'État.

Ces exemples, et plusieurs autres qu'il est inutile de citer, suffisent pour démontrer l'aptitude des Musulmans pour les arts et les succès qu'ils pourraient espérer dans cette carrière si le Koran n'y mettait un obstacle presque insurmontable; mais jusqu'à présent la simplicité des idées de la plupart d'entre eux en fait de construction est telle que je ne puis m'empêcher de raconter l'anecdote suivante.

J'étais allé voir un malade sur la rive asiatique du Bosphore. Sa maison était située sur le bord de l'eau, et l'un des amusements de sa famille était de regarder des fenêtres, ainsi que d'un petit kiosk qui faisait saillie, les navires qui, en se rendant de la Mer-Noire à Constantinople, rasaient de très près ce frêle édifice. Quel est mon étonnement de ne plus trouver que les débris de ce kiosk que l'effendi avait fait construire depuis peu! je lui en

fais mes compliments de condoléance et lui demande quelle a été la cause de cet accident. « Un navire autrichien, me dit-il, poussé par le vent et les courants, s'est tellement approché du kiosk qu'une de ses ancres ou quelque autre partie de son gréement l'a accroché et mis en pièces. — En ce cas, vous devez faire dresser un procès-verbal, faire estimer la perte occasionnée, l'adresser à la chancellerie autrichienne, et le capitaine sera condamné à payer la valeur des dégâts. — Cela ne nous est pas permis, répond froidement le Musulman; la fatalité l'a voulu ainsi. Ce n'est pas la faute du capitaine; les vents et les courants sont dans la main de Dieu. » Je respectai de si louables motifs et ne pus m'empêcher de penser à combien de cris, d'invectives et de formalités un pareil accident eût donné lieu en Europe.

Un mois après je trouve le petit édifice reconstruit, peint à neuf et enjolivé. Je témoigne à l'effendi la crainte qu'il n'éprouve le sort du premier et j'insinue qu'il eût peut-être mieux valu le reculer de quelques pieds. « Alors la plus belle partie de ma perspective eût été perdue, me dit-il; mais ne craignez rien, j'ai trouvé le moyen de le garantir de tout événement semblable. » J'ouvris de grands yeux. Le Bosphore avait en cet endroit près de vingt pieds de profondeur; un courant rapide s'y faisait continuellement sentir, surtout lorsque les vents du nord soufflaient impétueusement. Je ne voyais pas quel obstacle on pourrait opposer au choc d'un navire chargé. Cependant l'effendi

me fait signe de le suivre; nous entrons dans mon bateau qui était à la porte; il fait ramer jusqu'auprès du kiosk et me montre une barre de fer de dix à douze pieds de longueur sur un pouce environ d'épaisseur. Une partie était enfoncée dans la maçonnerie; l'excédant se portait en avant et dépassait le kiosk de quelques pieds. « Maintenant, me dit-il d'un air satisfait, les navires ne pourront plus approcher, *inch-allah!* (s'il plaît à Dieu). — *Inch-allah*, » répondis-je, et je restai silencieux. Que dire en effet à un vrai-croyant qui met ainsi toute sa confiance dans les soins de la Providence?

En général, le Franc récemment arrivé est surpris tout d'abord de l'apparence délabrée des maisons de Constantinople et de ses environs, de celles même qui appartiennent à des familles réputées opulentes. J'ai déjà dit que pour les raïa, qu'ils fussent princes grecs, négociants, banquiers, Arméniens ou Juifs, c'était une manière adroite de cacher aux yeux des Turcs des richesses ordinairement acquises avec une rare promptitude, et que cette misère si bien simulée à l'extérieur ne les empêchait pas d'étaler à l'intérieur un luxe inouï et de jouir de toutes les douceurs que procure la fortune. Mais après ce délabrement extérieur des habitations, ce qui choque le plus l'étranger c'est l'absence de toute symétrie dans leur construction et l'uniformité de leur distribution irrégulière à l'intérieur. Encore plein des souvenirs d'Europe, où cette symétrie est une des

premières règles de l'architecture, il est désagréablement affecté en voyant que non-seulement il n'y en a aucune dans les maisons, les konak (hôtels des personnes opulentes), les palais du souverain anciennement construits, mais encore que dans les constructions nouvelles on ait l'air de s'étudier à s'en éloigner tout autant qu'auparavant. En effet, point de façade imposante ou gracieuse, aucune égalité dans le développement des ailes de l'édifice ni dans sa profondeur, point d'escalier à double rampe, point de balustrades aux fenêtres. Des saillies nombreuses, des enfoncements, des *chah-nichin*[1], des coins et recoins avec des fenêtres partout, telle est l'idée qu'on peut se faire des habitations petites ou grandes appartenant aux Turcs ou aux raïa; aussi le Franc est-il porté de suite à conclure que ni les uns ni les autres n'ont d'aptitude pour les beaux-arts.

Je partageai long-temps cette opinion sur les Turcs et les raïa. Je riais en moi-même de leur aberration de jugement en matière d'architecture civile, d'autant plus que, sur une jolie colline à très peu de distance du Bosphore, s'élevait la maison de campagne d'un vieux médecin franc, qu'il était impossible de ne pas apercevoir en montant et en descendant le canal, et qui paraissait avoir été placée là tout exprès pour attirer par son élégante façade et sa parfaite symétrie l'attention des

(1) Siége impérial. On donne ce nom à ces avances pratiquées à chaque étage, et grillées, qui permettent de voir, sans être vu, ce qui se passe à l'extérieur.

passants et réformer leur goût en architecture. Je ne passais jamais devant sans la regarder avec un nouveau plaisir, et me promettais bien, si jamais j'en avais les moyens, de m'en faire construire une semblable. Plusieurs fois je fis remarquer à mon drogman comme elle tranchait agréablement avec les maisons environnantes; il la regardait froidement, puis, sans pouvoir me dire pourquoi, il me répondait qu'il n'y voyait rien d'extraordinaire et que celle d'à côté lui plaisait davantage. Je fis la même question à des Arméniens, des Grecs, des Levantins, et tous me firent à peu près la même réponse. Je me confirmai alors dans la persuasion qu'aucun de ces peuples n'avait de goût pour les arts, et que, comme on le dit dans l'Orient, il y avait quelque chose dans l'air[1] qui s'y opposait. Il eût peut-être été plus sage de conclure que Musulmans, Levantins et raïa jugeaient cette question par d'autres règles et d'autres idées que les Européens[2].

(1) L'air joue un grand rôle dans le Levant; il est la cause de plusieurs maladies graves. Par extension, on lui attribue beaucoup d'influence sur les facultés physiques et intellectuelles. Un enfant est-il méchant, stupide, rusé; apprend-il mal ses leçons; n'a-t-il aucune aptitude pour la profession qu'on lui destine; un jeune homme est-il dissipé, vicieux, incorrigible; une femme hystérique, acariâtre; un vieillard bizarre, hypocondriaque? on en met la faute sur l'air, le vent. Enfin, quand on ne sait que répondre à une question embarrassante, on s'en tire toujours bien en disant : *Belki havadan guièlior* (peut-être cela dépend-il de l'air). Il n'y a plus rien à dire.

(2) Voir Note XII à la fin du volume.

Talent poétique, imagination, esprit d'invention. — Faculté d'imiter, mimique, esprit d'imitation.

Autant l'heureuse Arabie fut fertile en poètes dont les productions ont fait le charme des générations passées et feront celui des générations futures, autant le Musulman actuel semble dépourvu de cette heureuse organisation.

La poésie vit d'images, de comparaisons, de descriptions, de saillies, de disparates; elle exige de l'imagination, un esprit observateur, fin, judicieux; et le vrai-croyant, absorbé dans ses pratiques et ses méditations religieuses, voit avec indifférence les lieux, les objets et les personnes, a peu d'esprit de comparaison et ne raisonne pas sur les causes. Le talent poétique doit donc être rare chez lui, et il l'est effectivement; s'il se sent quelque velléité pour la poésie, il se nourrit des chefs-d'œuvre de la Perse et de l'Arabie.

Il est évident, d'après ce qui précède, que la mimique, ou la faculté de personnifier, en quelque façon, les idées et les sentiments, et de les traduire par des gestes, est et doit être extrêmement rare parmi les Musulmans. L'opprobre attaché à la musique et à la danse s'attache également à cet art. Il n'y a point de théâtre à Constantinople; on n'y a jamais représenté, que je sache, une tragédie ou une comédie, et les farces que quelques bateleurs juifs ou arméniens jouent parfois dans les promenades publiques, sont si ignobles qu'elles

ont jeté sur le mimique le plus grand discrédit. Cependant il y a des exceptions en sa faveur.

Il se trouve à Constantinople quelques Turcs qui, pendant le ramazan, s'établissent dans les cafés les plus fréquentés, et racontent avec beaucoup de verve et de vérité des anecdotes plus ou moins curieuses devant un auditoire quelquefois nombreux. Un de ces *meddâh*, qui jouissent d'une grande réputation, avait choisi le café près du palais d'Angleterre pour le théâtre de ses talents. Beaucoup de Francs, pour se perfectionner dans la prononciation de la langue turque et passer une ou deux heures agréablement, avaient coutume de s'y rendre. J'étais, pour ces mêmes motifs, un des plus assidus. La séance commençait ordinairement une heure environ après le coucher du soleil. Point de billets d'entrée : les premiers venus remplissaient le café ; les autres spectateurs se tenaient en dehors, debout ou assis sur de petits escabeaux. L'heure venue, le professeur arrivait et se plaçait dans l'angle du café le plus rapproché de la rue, afin d'être entendu plus loin. Là, sans bènich, en demi-négligé, élevé d'un pied au-dessus du niveau de la salle, tenant dans sa main un petit bâton, il ouvrait la séance. C'était un bel homme; il pouvait avoir quarante à quarante-cinq ans; sa figure était expressive, sa voix forte et sonore, sa prononciation claire et distincte, ses gestes aisés et gracieux. Les sujets qu'il traitait étaient le plus souvent tirés des mœurs de la capitale, des *Mille et une Nuits*, et

étaient vraiment amusants. Tantôt c'était une jeune femme qui, à la promenade, s'était éprise d'un Turc jeune et beau et avait trouvé le moyen de lui donner un rendez-vous chez elle en l'absence de son agha. Mille difficultés se rencontrent et sont heureusement surmontées. L'amant arrive enfin dans le harem; il ne sait, vu le yachmak et le fèredgè, si la personne dont il se croit épris est jeune ou vieille, laide ou belle. Dans quelques contes elle est jeune et belle, dans d'autres vieille et laide, ce qui prête à des dialogues qui ne peuvent avoir lieu en Europe, où tout galant sait de prime abord ce que peut être l'objet qu'il recherche. Mais à peine ces téméraires ont-ils eu le temps de se reconnaître que l'on entend le mari ouvrir la porte de la rue. Grand embarras, craintes affreuses, cachettes, travestissements; enfin l'amant s'échappe et promet bien qu'on ne l'y prendra plus.

Tantôt c'est un proverbe : les dangers de l'oisiveté; tantôt la vénalité d'un kadi, et beaucoup d'autres sujets gais, bizarres ou curieux. Quelques-uns sont graveleux; mais comme les femmes ne font jamais partie de la réunion, il n'y a que demi-mal.

Ce que je puis assurer c'est que ce professeur, seul, derrière une petite table, son petit bâton à la main et ses manches retroussées, imite avec une si rare vérité la voix, l'accent, les gestes, la démarche des Musulmans, des Grecs, des Arméniens et surtout des Juifs, sujet banal de ces anec-

dotes, il contrefait si bien le ton des différents âges et des différentes professions, qu'en Europe même il pourrait passer pour un excellent mime.

Chaque anecdote ou proverbe dure une demi-heure; la rétribution est *ad libitum*. Après chaque acte un serviteur du *meddâh* circule parmi les auditeurs, une écuelle à la main, et reçoit ce que chacun veut bien donner. J'ignore ce que gagnait le professeur chaque soirée; je doute que la collecte montât à quinze ou vingt piastres; mais, bonne ou mauvaise, il paraissait toujours satisfait. Le maître du local y trouvait aussi son compte en vendant une centaine de tasses de café de plus.

Jugement physique, esprit de comparaison, sagacité comparative. — Jugement métaphysique, raisonnement sur les causes, profondeur d'esprit. — Esprit de saillies, esprit caustique.

Ces trois facultés sont presque éteintes dans le vrai-croyant. La première, qui s'exerce sur les objets sensibles, qui tire ses preuves de rapprochements, de comparaisons, de paraboles, trouve peu d'aliment dans un être dont la mémoire est obtuse sous tant de rapports.

La seconde, qui s'occupe de la recherche des causes surnaturelles, des inductions et des déductions qui en résultent, ne peut avoir que peu d'activité dans un individu profondément convaincu de l'intervention directe et immédiate de la volonté de Dieu dans tout ce qui arrive dans le monde physique et intellectuel.

La troisième, qui considère les objets sous un point de vue tout-à-fait particulier, leur trouve des rapports uniques, et les présente aussi d'une façon singulière. Elle aime à saisir le mauvais côté des choses et des personnes plutôt que le côté estimable; elle se montre sous les formes les plus piquantes. Cette faculté, qui a choisi la France pour sa patrie et Paris pour sa capitale, l'esprit de saillie, l'esprit caustique est presque nul chez le Musulman. De plus, le Koran a foudroyé la médisance et la calomnie : « Ne publiez pas les faiblesses d'autrui, vous vous exposeriez à des « tourments affreux. La calomnie est un crime « infâme; les calomniateurs ne seront plus reçus « en témoignage. Tremblez de nuire à votre prochain. » Aussi je ne me rappelle pas avoir vu un seul Musulman dont les parties antérieures, supérieures, latérales du front fussent bombées en segment de sphère. On dirait qu'un organe dont la faculté est restée inactive de père en fils pendant un espace de temps considérable, finit par s'atrophier.

DEUXIÈME CATÉGORIE.

FACULTÉS AFFECTIVES, MORALES ET INTELLECTUELLES CONTENUES DANS LES LIMITES DE LA MODÉRATION PAR L'INFLUENCE DU KORAN.

Philogéniture.

La philogéniture, ou l'amour des enfants, est très prononcée dans l'un et l'autre sexe. On voit dans les rues, le vendredi (jour de repos des Turcs), surtout pendant le ramasan et les fêtes du baïram, le Musulman, tout fier de son fils, l'amener lentement par la main, le porter sur ses épaules s'il est fatigué, le placer auprès de lui sur les bancs du café où il va d'habitude, lui parler avec amour, en prendre un soin tout maternel, et les autres Musulmans, vieux et jeunes, quitter leurs pipes, regarder l'enfant avec intérêt et féliciter le père d'avoir un fils qui sera, *inch-allah*, le soutien de sa vieillesse.

Que le voyageur se rende pendant la belle saison, dans l'après-midi, vers un de ces beaux sites que l'on rencontre si souvent sur les rives du Bosphore, et il pourra observer, sans toutefois les regarder avec une curiosité trop marquée, des harem occupant les angles d'une terrasse ombragée de platanes et rafraîchie par l'eau d'une fontaine qui fournit aux besoins des promeneurs; il verra la jeune épouse allaitant et caressant son dernier enfant avec une modestie enchanteresse, tandis qu'elle laisse à sa mère le soin des plus âgés. Parmi ceux-

ci point de jeux bruyants, de courses rapides, de cris, de disputes, encore moins d'injures ou de coups. Déjà modifiés par l'éducation musulmane, ils s'amusent si tranquillement qu'on les entend à peine. La grand'mère raconte les événements de son temps; elle fait part de son expérience, et ses discours, terminés par des proverbes, sont écoutés comme autant d'oracles [1].

Nous venons de voir qu'en Turquie père, mère, aïeule, bisaïeule ne cessent de prodiguer à leurs enfants les paroles les plus douces, les soins les plus touchants. Ces marques de tendresse ont également lieu dans d'autres pays; mais quelle différence! des intérêts de vanité, l'amour des plaisirs, le souci des affaires souvent partagé par le sexe le plus faible, tout diminue les affections, tandis que la vie du harem tend à les concentrer, à les exalter. Aussi, tandis que dans l'Orient les enfants de-

(1) La famille d'un Musulman à son aise se compose de son harem et de ses enfants, avec une nourrice grecque ou arménienne si l'état de la santé de leur mère l'a forcée de recourir à une étrangère pour les allaiter; de ses premiers serviteurs, en plus ou moins grand nombre suivant son rang ou sa fortune; d'un cuisinier grec ou arménien; quelquefois d'un esclave mâle et de plusieurs esclaves femelles. S'il a un frère qui soit imam, ce dernier fait ordinairement partie de la famille; il enseigne la religion aux jeunes domestiques; les ablutions et les prières se font en commun; puis il se rend au harem, où il récite les prières principales, auxquelles assistent l'épouse, les enfants s'ils sont d'âge, et les esclaves, toutes voilées suivant la loi. Le cuisinier et la nourrice ont l'entière liberté de suivre les préceptes de leur religion.

venus hommes sont glorieux d'avoir leurs parents avec eux et se font un bonheur de leur rendre les soins qu'ils en ont reçus dans leur jeunesse, il arrive trop souvent ailleurs que les enfants, à peine sortis de l'adolescence, se séparent de leurs père et mère, discutent avec eux opiniâtrément leurs intérêts pécuniaires, vivent quelquefois dans l'opulence, les laissent dans un état voisin de la misère, et leur deviennent presque étrangers.

Attachement à l'habitation.

Il est passé ce temps où le Musulman se regardait comme campé partout où il se trouvait, et devait être toujours prêt à marcher en avant pour combattre les infidèles, les idolâtres, et faire régner en tous lieux l'islamisme. Les douceurs de la paix et les béatitudes du harem ont modifié ces mœurs farouches. Les maisons sont encore aussi légèrement construites; les konak des grands, les nombreux palais du sultan présentent encore aux yeux l'apparence de tentes réunies auprès d'un capitaine, d'un général ou d'un visir; mais l'esprit de conquêtes est entièrement éteint. Depuis plus d'un siècle l'empire du Croissant perd chaque jour de son étendue, et une fatale prophétie paraît devoir prochainement s'accomplir [1].

Maintenant rien de plus casanier que le Turc.

(1) « Les vrais-croyants seront un jour chassés d'Europe par « une nation à cheveux blonds. »

Comme militaire ou employé du gouvernement, il lui est accordé, suivant son grade, une maison et un tahin proportionnés au nombre d'individus dont se compose sa famille. Une petite industrie augmente encore son bien-être. Ses fils, inscrits parmi les défenseurs de l'Etat, en reçoivent les rations et la paie, et ses filles trouveront toujours à s'établir dans un pays où, en se chargeant de plaire à son mari, de lui donner des enfants et de les élever, elles sont censées apporter à la communauté une dot suffisante.

Le Turc ne change point d'habitation à moins qu'un incendie ne consume le quartier où il demeure. Quant au choix du lieu, il préfère les terrains unis, les vallées, le bord des rivières, les rives du Bosphore surtout. Les hauteurs le fatiguent; il n'aime pas l'exercice. Depuis que l'amour des conquêtes n'est plus le principal but de son existence, l'amour du repos physique et moral s'est emparé de lui, et il répète souvent cet adage : « Ne rien faire « est bien doux; mais mourir pour se reposer à « jamais est le bonheur suprême. »

Attachement amical, sociabilité.

Ce penchant, qui se trouve plus ou moins dans chaque individu de l'espèce humaine, est fortifié chez le Musulman par sa loi et par ses mœurs. Si l'on en excepte les grands, que l'amour du pouvoir et des richesses rend envieux, trop souvent ennemis acharnés, tous les vrais-croyants sont

frères; rarement un autre fait à autrui ce qu'il ne voudrait pas qu'on lui fît. Mais autant ils observent entre eux l'amitié fraternelle, autant ils ont de haine pour les Juifs, les chrétiens et les idolâtres. Le Koran en règle les différents degrés : « Déteste les Juifs pour leur usure. — Le Musulman « ne doit avoir ni protecteur ni ami parmi les in« fidèles. — Si quelqu'un des infidèles meurt, ne « prie point pour lui, ne t'arrête point sur sa tombe, « parce qu'il a refusé de croire à Dieu et à son en« voyé. — Le prophète et les croyants ne doivent « point intercéder pour les idolâtres, fussent-ils « leurs parents, lorsqu'ils savent qu'ils sont ense« velis dans l'enfer. »

Amour de la propriété; convoitise, désir d'acquérir.

Le Musulman est devenu avare. Je doute qu'il le fût jadis quand il vivait sous la tente; mais depuis long-temps les circonstances lui en ont fait presque un devoir. Il ne peut posséder de propriété territoriale ; toutes les terres de l'empire sont affectées aux divers services publics. Il ne peut être qu'usufruitier ; à sa mort elles retournent à l'État. Il peut être propriétaire de maisons, mais elles ne doivent point être construites en pierre, au moins à Constantinople. Le Koran dit : « Il n'est pas bien « que l'homme se fasse des demeures qui durent « plus que lui. » Si, à force d'économie, il a amassé un léger pécule, qu'en fera-t-il? Le placera-t-il chez un Musulman? mais la loi lui défend d'exiger le

moindre intérêt; chez un raïa? il le méprise trop; chez un Franc? il craint de perdre son capital; et, en cas de discussion, il faut recourir au dédale des lois franques; dans les fonds publics? il n'y en a point en Turquie.

Un employé du gouvernement est tout aussi embarrassé. S'il n'a qu'une place secondaire, il reçoit la plus grande partie de son traitement en nature, savoir : une maison, du pain, du riz, du mouton, du café, du tabac, de l'huile, du savon, de la toile, du drap, etc., et un huitième, un sixième, un quart au plus en argent. Chaque jour, chaque semaine ou chaque mois, suivant l'espèce de la fourniture, son premier serviteur reçoit ces divers articles et les répartit parmi les membres de la famille. Cela fait, il ne reste au chef presque rien. Il a été servi, il a mieux vécu, il s'est vu mieux habillé que ses serviteurs, mais il n'a pu rien économiser.

Il en est tout autrement des hauts employés, des visirs, par exemple. Outre les rations quotidiennes, hebdomadaires, mensuelles ou trimestrielles, ils sont dans l'usage de recevoir des cadeaux. On ne peut guère se présenter devant son supérieur sans lui offrir quelque chose, ne fût-ce qu'une fleur, qu'un fruit; c'est une preuve que l'on pensait à lui hors même de sa présence. Mais si les petits cadeaux entretiennent l'amitié, les riches présents sont une preuve de respect. Peut-on être trop respectueux envers les dispensateurs de places lucratives, de monopoles avantageux? Non, certes. Aussi,

suivant l'importance pécuniaire du service qu'on sollicite, une esclave géorgienne, des pelisses, des armes précieuses, des tabatières d'or à musique, enrichies de diamants, sont offerts avec empressement et reçus avec bienveillance. Des entremetteuses grecques ou juives, dressées à ce manége, font valoir habilement les droits de leur protégé, sollicitent la bienveillance de la mère, de l'épouse, de l'esclave chérie, de toutes les personnes enfin connues pour avoir quelque influence sur le puissant personnage; et les tissus de Cachemire, les habillements précieux, les bagues et les mach-allah en diamants, vont briller dans la solitude des harem. L'or en nature est, dit-on, rarement offert.

Ne point accepter un présent est un signe de mépris; cela n'arrive presque jamais. Le refuser prouve que le service demandé est impossible à obtenir, qu'il compromettrait celui qui l'accorderait, ou quelquefois annonce une inimitié cachée, une haine profonde.

De tant de richesses accumulées entre les mains des hauts dignitaires, une petite partie sert à acheter un palais en bois et un ameublement à la turque, qu'on a soin de mettre au nom de la femme, dont la fortune est inviolable; une autre partie très considérable est consacrée au luxe du harem et appartient encore à la femme; le reste est pour l'usage du chef.

Un de ces incendies si communs à Constantinople arrive-t-il; tous les objets précieux, soigneu-

sement déposés chaque soir dans une boîte portative, sont enlevés à l'instant; chaque domestique, chaque esclave sauve ce qu'il peut; le palais de bois abandonné à son sort est bientôt la proie des flammes. Le maître se rend alors avec toute sa famille dans un konak offert par la parenté, l'amitié ou la reconnaissance. Ce qu'il a perdu, comparé à ce qui lui reste, est si peu de chose que le phlegme musulman n'en est point ébranlé.

Un événement bien autrement important peut lui arriver. La fortune est inconstante; le désir de posséder pousse quelquefois trop loin; les affaires extérieures de l'empire vont mal; à l'intérieur les révoltes se succèdent; les vivres sont chers dans la capitale. La jalousie se remue, le harem du sultan est influencé, le visir perd peu à peu de son crédit; il est enfin déposé. Il doit aussitôt se rendre à certain kiosk situé sur la mer de Marmara, pour y attendre le jugement que le divan, réuni à cet effet, doit prononcer sur sa conduite politique. S'il n'a pas dépassé les limites de ses pouvoirs; si les malheurs de l'État ne peuvent pas lui être imputés; si la cherté des vivres et la rareté du savon et de l'huile, dont il a presque toujours le monopole, sont dues à des circonstances indépendantes de sa volonté; s'il a observé la loi dans tous ses jugements civils et criminels; s'il n'y a eu de sa part qu'incapacité, il est seulement exilé. Ses biens retournent au souverain, héritier de tout ce que possèdent ses employés, et il lui est alloué une pension modique, strictement suffisante pour lui et

sa famille. Il vit alors dans l'obscurité la plus profonde ; il ne peut s'approcher de Constantinople sans une permission expresse, jusqu'à ce que ses successeurs, moins heureux encore que lui, soient à leur tour exilés, et qu'il revienne au timon des affaires.

Si au contraire il est convaincu d'avoir négligé l'approvisionnement de la capitale et d'avoir profité de sa position pour amasser des trésors aux dépens des classes pauvres, s'il n'a pas jugé suivant le Koran, il est condamné à mort. La piété musulmane lui en épargne la connaissance; il apprend seulement qu'il est exilé. Une barque vient le chercher au pied du kiosk, et pendant qu'il fait voile pour sa destination supposée, à une certaine hauteur le chef des gardes qui l'accompagnent lui donne le ferman à lire. Il le prend, le porte à sa bouche, à son front, fait tranquillement ses ablutions, ses prières, offre ensuite sa tête au bourreau, qui lui passe autour du cou le cordon fatal, l'étrangle, jette son corps à la mer, et revient promptement à la Porte annoncer que justice a été faite. Ses biens sont confisqués, et à l'inventaire on est toujours étonné de voir combien la valeur en est peu en rapport avec les richesses qu'on lui supposait. Sa femme reste avec ses enfants dans le konak qui lui appartient et jouit en paix des trésors de son mari renfermés dans le harem.

Outre le visir, il y a plusieurs autres fonctionnaires investis d'une grande considération, qui acquièrent avec une rare facilité des richesses consi-

dérables; ce sont surtout le grand-douanier et le directeur-général des monnaies. Ils peuvent être changés, surtout lorsqu'un visir est déposé; mais, comme ils ne sont qu'en sous-ordre, ils n'ont pas la même responsabilité que lui, et ils jouiraient sans crainte de leur fortune si le souverain ne trouvait pas de temps en temps le moyen d'entrer indirectement en partage avec eux. Lorsqu'en 1818 le sultan actuel voulut élever un vaste palais sur la pointe qui sépare le port de Constantinople de la mer de Marmara, il insinua au grand-douanier d'alors, qui avait amassé de grandes richesses, qu'il comptait sur lui pour l'*aider* dans cette œuvre, et le fidèle serviteur s'offrit de suite à faire les frais de cette construction. Pendant deux années entières, mille ouvriers, d'autres disent deux mille et plus, travaillèrent à cet édifice. Pour plaire au Grand-Seigneur qui désirait que ce palais fût fini le plus tôt possible, l'architecte recourut à un moyen inconnu jusqu'alors à Constantinople et qui lui fit le plus grand honneur; il éleva la toiture avant de commencer le premier et le second étage; de cette manière les travaux purent être continués même dans la mauvaise saison. De loin, cet édifice, construit en bois suivant la loi, ressemblait à un immense vaisseau de ligne dans les entreponts duquel s'agiteraient des fourmilières d'ouvriers. D'autres employés supérieurs ne voulurent pas laisser au grand-douanier le bonheur de contribuer seul aux plaisirs du sultan et se chargèrent à l'envi de son ameublement. Ce palais, un des plus

vastes de la capitale, justifie, par son admirable situation et le bel effet qu'il produit, le bon goût de Sa Hautesse; il a coûté, dit-on, quinze à seize millions de piastres turques, qui furent ainsi amicalement prélevées sur les bénéfices énormes faits par ces hauts fonctionnaires.

D'autres fois cependant les choses ne se passent pas d'une manière aussi polie. Abdurahman-Bey était depuis long-temps directeur général des monnaies; au moyen de fréquentes altérations et autres monopoles attachés à cette place, il avait amassé de grands trésors, lorsqu'en 1819 cette branche de l'administration fut l'objet d'une enquête très sérieuse de la part d'un nouveau visir. Il fut prouvé qu'Abdurahman avait oublié totalement ses devoirs, permis d'enfreindre certains fermans et laissé un arriéré considérable. Sa culpabilité était évidente; il fut exilé, puis étranglé, et sa fortune, que l'on dit alors se monter à vingt-cinq millions de piastres, fut confisquée.

Quant au vol par filouterie, escroquerie, fausses clés, avec effraction, escalade, etc., il est on ne peut plus rare. Les distinctions subtiles admises par la plupart des codes européens sur ces diverses nuances d'un même crime, et la peine qui doit leur être appliquée, sont inconnues en Turquie. Dans cette immense capitale où les maisons ferment à peine, où le boutiquier s'absente et laisse sa boutique ouverte sous la bonne foi publique, il se commet à peine six vols par an; encore étaient-ce le plus souvent des janissaires qui en étaient

les auteurs. L'anecdote suivante donnera une idée de la nature de ces vols, de la promptitude du jugement, de la sévérité de la peine et de la rapidité de l'exécution.

Dans une de ces belles journées où le Grand-Seigneur va faire *binich* à Kiahat-Khana, charmante promenade où la foule se rend aussi pour jouir du plaisir de la campagne et voir le souverain et son cortége, il se trouve comme ailleurs des vendeurs ambulants de pain, de fromage et d'autres comestibles. Parmi eux se trouvait un enfant grec qui vendait du pain; un janissaire passe à côté de lui, prend un pain, et s'en va sans payer. L'enfant se récrie, suit le janissaire et réclame ce qui lui est dû, deux para. Le Turc, irrité de ce qu'un raïa ose exiger le paiement d'une si modique somme, l'injurie, et, voyant parmi ses petits pains une quarantaine de para, produit de la vente de la journée, s'en empare et continue son chemin. Le garçon intimidé se met à pleurer. Comment paiera-t-il au boulanger son pain pris à crédit? Un officier passe et s'informe du sujet de ses pleurs; celui-ci raconte l'aventure et montre du doigt le coupable encore peu éloigné. L'officier va droit à lui et lui demande comment il a pu commettre un tel crime. Le janissaire pâlit, balbutie, ne nie pas, mais rejette sa faute sur la fatalité. Cependant il est saisi, envoyé à sa caserne; on recueille la déposition de l'enfant. Le jour suivant il est traduit devant son chef. « Tu es accusé d'avoir pris un pain à cet enfant, de l'avoir injurié

et de lui avoir volé quarante para; est-ce vrai? — La fatalité l'a voulu ainsi. — Est-ce que tu ne sais pas ce que dit le Koran en pareil cas? » Silence du coupable. « Ne connais-tu pas la peine infligée aux voleurs par la loi? — Vous le savez mieux que moi. — Que veux-tu que je fasse? ce n'est pas moi qui te juge, c'est le Koran. » Puis, sans autres formalités, le général en chef des janissaires écrit sur un petit carré de papier, dans le creux de sa main, la sentence de mort, et la remet à deux *kavas* pour qu'elle soit exécutée.

Les deux bourreaux et le coupable au milieu s'en vont à pied vers le lieu du supplice. Le délinquant n'est pas lié; seulement, s'il est connu pour une mauvaise tête, l'un le prend par le collet de sa robe, l'autre par le châle qui lui sert de ceinture. A peine fait-on attention dans la rue à ces trois individus; il faut avoir demeuré quelque temps dans le pays pour se douter de ce qui se passe. Cependant quelques curieux les suivent à peu de distance. En s'avançant vers l'endroit fatal les bourreaux et le condamné causent ensemble. « Que veut dire ceci, mon frère, que nous devions exécuter un ordre semblable? — Que sais-je? cela est arrivé, mon frère. La fatalité l'a voulu ainsi; que puis-je y faire? » Telle est la substance de toute la conversation.

Enfin on arrive au lieu de l'exécution, ordinairement le très petit carrefour près Bach-Capoussou. L'approche de la mort fait pâlir le janissaire; mais il sait que quand un coupable a fait ses ablutions,

dit ses prières et subi courageusement le supplice qu'il a mérité, son crime et ses péchés lui sont pardonnés, et qu'il a droit à la félicité promise aux vrais croyants; il se résigne donc. Le chef des bourreaux lui dit alors de se mettre à genoux; il s'y met; l'autre, muni d'une poignée de sable, lui en jette à la figure; instinctivement le condamné ferme les yeux et baisse la tête. La nuque est tendue; l'exécuteur saisit ce moment pour lui asséner un coup de cimeterre; la tête tombe. Puis il place le cadavre sur le dos et pose la tête perpendiculairement entre le bras droit et le corps du supplicié. Il attache ensuite le *yafta*[1] sur sa poitrine et le laisse ainsi exposé pendant trois jours aux regards du public.

Quant à ces atteintes secrètes et innombrables à la propriété d'autrui, telles que les ventes à faux poids et à fausses mesures, les falsifications de marchandises, les substitutions adroites de l'une pour l'autre, les profits des domestiques sur les articles qu'ils achètent, l'agiotage, l'abus de confiance, et ces mille et une fourberies si fréquentes dans chaque genre d'industrie qu'elles sont regardées comme faisant partie de leur exercice; infractions d'autant plus odieuses qu'elles sont préméditées, étudiées, répétées à chaque instant; infractions qui placent la conscience en guerre

(1) Inscription de forme ordinairement ovale, relatant le crime de l'individu et quelquefois le texte de la loi qui l'a condamné.

perpétuelle avec les intérêts pécuniaires; infractions que des lois timides répriment si légèrement qu'elles semblent les encourager, tout cela est inconnu au vrai-croyant. Le Koran l'a voulu ainsi: « Ne retranche rien du poids ni de la mesure; remplis la mesure, pèse avec équité. » Pour prévenir toute fraude, il ajoute : « Ne te sers de rien que « tu ne l'aies pesé ou mesuré toi-même. » Un adage fréquemment répété est venu à son appui : « Si j'é- « tais destiné à être riche, je trouverais le matin en « m'éveillant de l'or sous le chevet de mon lit. » Cependant la police veille encore pour ne pas laisser la population à la merci des bouchers, des *bakkal* (petits épiciers), des boulangers, ainsi que le prouvent les anecdotes suivantes, que j'insère ici pour la plus grande édification de certains pays placés à la tête de la civilisation européenne.

On rencontre souvent à Constantinople le Stamboul-effendici, personnage chargé de la police de cette ville, mais surtout de l'inspection des poids et mesures. Il parcourt les rues à cheval et lentement. Sa suite est ordinairement peu nombreuse; à sa droite, un serviteur porte un faisceau de baguettes, un autre à sa gauche porte la redoutable balance et les poids nécessaires. S'il s'arrête devant la boutique d'un boulanger, deux autres serviteurs y entrent sur-le-champ; sans regarder les pains en évidence, les seuls qui soient de poids, ils en fouillent les coins et recoins. Découvrent-ils dans un lieu caché une quantité de

pains suspects, ils les emportent et les pèsent en présence de l'effendi; ils se trouvent ordinairement légers et de beaucoup. Les passants, quoique habitués à une scène qui se répète fréquemment, s'arrêtent, curieux de voir quel châtiment va subir le marchand déshonnête. Si l'effendi se contente de faire couper en deux chaque pain, la pâle figure du coupable s'épanouit; il en sera quitte pour une légère amende. Le sont-ils en quatre, en six, en huit morceaux, l'amende est double, triple ou quadruple; mais souvent la justice est plus sévère.

Devant la maison que j'habitais demeurait un bakkal, Grec de nation, connu depuis long-temps pour le plus grand fripon du quartier. La police passait, s'arrêtait quelquefois devant sa boutique, et toujours il était en règle. Les habitants affirmaient que du produit de ses rapines il soudoyait une personne attachée à l'effendi, qui le faisait avertir quand il devait se tenir sur ses gardes. Un jour cependant il fut surpris en flagrant délit; comme ce n'était ni la seconde fois ni la troisième, il fut condamné à être cloué par l'oreille au montant de la porte de sa boutique. Le délinquant doit se tenir sur la pointe des pieds. Les voisins à leurs fenêtres riaient de sa mésaventure. J'étais chez moi quand l'exécution eut lieu; ce fut l'affaire de trois minutes. L'effendi continue sa ronde. A peine a-t-il tourné le coin de la rue que le patient se met à fumer sa pipe et à causer avec les spectateurs. Il sait ce qui va se passer; une des personnes

à la suite de l'inspecteur le réclamera; celui-ci, pour faire gagner quelques piastres à un de ses serviteurs, ordinairement très mal rétribués et qui comptent sur de tels casuels, inclinera la tête en signe d'approbation. En effet, un quart-d'heure après, un serviteur arrive pour exploiter cette oreille. « Eh bien! comment te trouves-tu dans cette position? — Très mal, répond piteusement le patient. Si vous daigniez permettre qu'un ami plaçât une petite brique sous mes talons, combien je serais reconnaissant! Si je possédais un *bèchlik* (pièce de cinq piastres), je le donnerais volontiers; mais je suis pauvre; peut-être quelque ame charitable me le prêtera. » Un ami s'offre; c'est ordinairement le propriétaire de la boutique, car l'individu qui a l'oreille clouée n'en est que le premier garçon, engagé et payé pour représenter son maître en pareille circonstance. « Qu'à cela ne tienne, » dit le Turc; il reçoit le bèchlik; l'ami va chercher une brique épaisse, qui a probablement eu déjà maintes fois cette destination, et la place sous les talons du patient. Pendant cette scène, un des spectateurs, le raïa qui semble le plus vénérable, entame une conversation avec l'employé de la police. Il glisse quelques maximes, quelques proverbes ayant trait à la miséricorde, au pardon des offenses; il lui dit que le pauvre hère a une femme et de nombreux enfants, qu'il soutient son vieux père, des frères, des sœurs; que lui, habitant du quartier, l'a toujours connu pour un parfait honnête homme; que probablement il n'était

pas encore bien éveillé quand il s'est mis à peser le pain; qu'il se sera trompé de poids. Autant de faussetés; ces phrases sont d'usage. Plusieurs voix s'élèvent pour confirmer les paroles du vieillard. « Que faire? dit le Turc; si c'était moi qui l'eusse fait clouer là, je l'en ferais retirer, après tous les bons témoignages que vous en donnez; mais que dirait l'effendi? » Alors le même orateur le flatte adroitement sur le crédit qu'un serviteur aussi zélé ne peut manquer d'avoir sur l'esprit de son illustre maître, et ajoute qu'il donnerait volontiers dix piastres de sa poche pour ne pas voir souffrir plus long-temps ce malheureux. Le Turc paraît affecté, accepte les dix piastres, prend sur lui de contrevenir aux ordres de son chef et délivre le délinquant. On se sépare en riant, et dès le lendemain cet honnête homme n'en continue pas moins à vendre à faux poids.

Cela ne se passe pas toujours aussi gaîment : quelquefois l'effendi, irrité de trouver partout des coupables, croit devoir sévir contre eux. Il les fait conduire à la Porte, où ils reçoivent cinquante, cent, deux cents coups de bâton sur la plante des pieds; quelques-uns sont envoyés aux galères pour un temps plus ou moins long, et on va même jusqu'à les punir de mort, ce qui, du reste, est très rare, car le garçon veut bien s'exposer à l'amende que son maître paie, à une oreille clouée, à un certain nombre de coups de bâton, châtiment peu douloureux et dont on lui tient bon compte; mais avant d'encourir les galères ou la mort il préfère

changer de boutique, et va recommencer sur de nouveaux frais dans une autre moins connue pour ses rapines.

Quatre Arméniens, tous frères et joailliers, connus pour leur grande probité et réunis d'intérêt, tenaient leur magasin dans un des khan de Constantinople, situé au centre des affaires. J'étais leur médecin, et je passais chez eux une ou deux fois par semaine.

Un jour je trouvai le second de ces frères tout ému. Il m'informa que, la veille, vers le coucher du soleil, dans un moment où il était seul au magasin, deux Francs étaient venus lui demander à voir des diamants. Il leur en avait montré de diverses espèces; l'un d'eux, qui paraissait s'entendre très bien dans cet article, en avait remarqué huit ou dix qu'il disait lui convenir; mais après en avoir débattu le prix les deux personnages, les trouvant trop chers, s'en étaient allés, en promettant de revenir s'ils ne trouvaient pas ailleurs ce qu'ils cherchaient. En reployant les papiers qui contenaient ces diamants, après les avoir comptés et recomptés, mon client s'était aperçu qu'il en manquait deux, et s'était hâté d'avertir de cette soustraction les principaux courtiers en leur donnant le signalement des voleurs et celui des diamants, dont la valeur réunie était de huit à neuf cents piastres. Les deux escrocs étaient très connus; ils exerçaient depuis long-temps ce genre d'industrie. Lorsqu'ils avaient fait quelque bonne affaire, ils disparaissaient pendant un certain temps de Cons-

tantinople, allaient s'amuser dans les environs, et revenaient quand ils avaient tout dépensé. Mais comment faire pour retirer promptement les diamants de leurs mains ou les faire punir? Ils étaient Francs; ils nieraient le fait; il s'agissait de le prouver.

Consulté comme Franc, je fus d'avis qu'il fallait adresser sur-le-champ, à la chancellerie de la nation à laquelle appartenaient les coupables, une déclaration relatant ce qui s'était passé, affirmant que cette chancellerie les ferait arrêter et les obligerait à restituer les diamants ou à en payer la valeur. Mon opinion, écoutée silencieusement, fut peu goûtée. Voici le parti qu'ils adoptèrent. Certains que ces diamants ne seraient pas mis en vente à Constantinople, mais à Péra, ils prièrent un vieillard arménien, leur ami, joaillier retiré qui demeurait dans ce faubourg, de regarder en se promenant dans les montres des trois ou quatre bijoutiers francs, et de voir s'il n'y découvrirait pas les objets volés; sinon, d'entrer dans leurs boutiques et d'en demander de différentes espèces.

Quelques jours après, le vieillard aperçoit un des diamants exposé dans une montre; il entre: on lui en fait voir plusieurs, et enfin celui dont il s'agit. Il examine, le reconnaît, fait quelques objections, demande la permission de l'emporter pour le comparer avec ceux qui doivent l'accompagner, et promet de le rapporter dans les vingt-quatre heures. Grace à sa bonne réputation on le lui confie. Il le montre aux quatre frères qui le recon-

naissent à l'instant. Je me trouvais là en ce moment : une longue délibération eut lieu sur la conduite à tenir. Interrogé de nouveau sur ce que je ferais à leur place, je répondis que j'irais de suite avec le diamant et deux ou trois témoins chez le ministre de la nation à laquelle les voleurs étaient connus pour appartenir, exposer ce qui était arrivé; que je ferais appeler le bijoutier franc pour qu'il déclarât d'où lui venait le diamant, et que je demanderais à le garder moyennant caution, sauf à le représenter lorsque cela serait jugé nécessaire.

«Vous n'êtes pas dans les affaires, hèkim-bachi; voyez la différence des lois musulmanes et des lois franques : la première nous autorise à prendre notre bien partout où nous le trouvons; c'est à celui entre les mains de qui nous le saisissons à prouver qu'il lui appartient, quand et comment il est arrivé en sa possession. Une séance d'une demi-heure devant le cadi finit l'affaire. Après avoir entendu les deux parties, il fait restituer l'objet volé; si le détenteur n'a été qu'imprudent, il en est quitte pour en perdre la valeur, et reçoit l'injonction d'être plus circonspect à l'avenir; s'il est receleur, on peut l'envoyer aux galères et condamner ses deux associés à la mort. Mais ayant affaire aux lois franques il nous faudra subir mille formalités, faire des déclarations, prêter serment, déposer le diamant, attendre que les coupables aient été cités, qu'ils aient comparu. Les drogmans de la légation, pour sauver leurs nationaux, leurs proté-

gés, élèveront mille et une chicanes. Si les deux voleurs appartiennent à deux légations différentes, ce seront des démarches sans fin; les frais de toute sorte et la perte d'un temps précieux auront bientôt absorbé une valeur égale à celle des diamants. »

Après de longs débats très curieux, très instructifs entre mes cinq interlocuteurs, il fut résolu que, tout bien considéré, on n'irait pas plus loin; que le vieil Arménien rendrait le diamant au bijoutier franc, et que l'on se consolerait de cette perte en pensant que, tout homme devant pour ses péchés souffrir quelque malheur en ce monde, soit en sa fortune, soit en sa personne, il fallait remercier le ciel que la famille n'eût été frappée que dans ses intérêts pécuniaires. Cette idée religieuse fit renaître la sérénité dans ces ames auparavant exaspérées. Le diamant fut reporté, la perte soufferte avec résignation, et grace aux lois franques les voleurs purent continuer le cours de leurs déprédations.

Le lecteur, étonné de voir tant de principes religieux et de bonne foi dans un pays réputé si barbare, m'accuse sans doute en secret de quelque partialité. Pour lui montrer qu'il y a aussi, quoique très rarement, des déviations de l'exacte probité parmi les habitants de Constantinople, je veux lui faire part de deux petites fourberies dont j'ai été la dupe, et qui l'intéresseront probablement par leur nouveauté.

J'étais allé voir un malade dans un khan éloigné. Ma visite finie, je me préparais à sortir, lorsqu'un

jeune Musulman entre dans l'*oda* et me salue d'une manière si affectueuse que j'en fus surpris. Peu communicatif, peu cérémonieux, le Turc, quand il entre dans un appartement, va droit à la place d'honneur, à moins qu'elle ne soit occupée par une personne supérieure ou un vieillard, salue gravement un autre Musulman, et remarque à peine un Franc ou un raïa. Celui-ci, d'une figure agréable, spirituelle, me prie instamment de rester encore quelques minutes; je me rassieds. Il me dit alors qu'il avait beaucoup entendu parler de moi; que les cures merveilleuses que je faisais chaque jour étaient venues jusqu'à ses oreilles, et que mon nom était célèbre parmi les médecins les plus distingués de la capitale; qu'il désirait depuis long-temps voir et entendre une personne pour laquelle il avait conçu l'estime la plus vive; qu'en conséquence il avait prié le portier du khan de le faire avertir de mon arrivée afin qu'il pût venir me féliciter des rares talents qu'il avait plu à la Providence de m'accorder.

J'avais quelquefois reçu des compliments exagérés de certains Grecs, et réduit leurs hyperboles à leur juste valeur en voyant que ceux qui me louaient le plus trouvaient toujours quelque excuse pour se dispenser de payer. Mais ici c'était un Musulman : je ne savais que penser; je cherchais vainement à me rappeler quelles cures extraordinaires j'avais faites dans ce quartier reculé. Je parus cependant très flatté de la haute opinion qu'avait de moi une personne qui semblait aussi

instruite. « Je m'étonne, lui dis-je, que ma réputation soit parvenue si loin ; et, si j'ai été assez heureux pour guérir des maladies graves, c'est à Dieu seul qui m'a éclairé qu'en revient toute la gloire, et non à moi qui n'ai été qu'un instrument entre ses mains. » En m'entendant parler ainsi de mes succès, et en faire, comme un vrai-croyant, hommage à la Divinité, le jeune homme m'assure que j'ai encore augmenté l'admiration qu'il avait conçue pour moi et qu'il veut m'en donner une preuve. En disant ces mots il se lève, me prie d'attendre son retour et sort ; dix minutes après, il revient avec un panier, s'avance vers moi, l'ouvre, en tire trois cédrats de la plus grande beauté et me les offre avec beaucoup de grace, en citant un ou deux versets du Koran que mon ignorance de la langue arabe ne me permit pas de comprendre. J'accepte le présent et demande à mon drogman, au fait des usages du pays, ce qu'il me convient de faire en pareille circonstance. Il me répond que ce jeune homme est probablement un élève du collége attaché à la mosquée voisine, qui, vu la pauvreté de cet établissement, aura cru devoir recourir à ce stratagème pour obtenir, en retour de trois cédrats de peu de valeur, quelques piastres pour subvenir à ses besoins. Nouveau Gilblas, je venais d'être mystifié ; mais cette mystification s'était faite avec tant d'aménité que je ne voulus pas frustrer le Musulman de son attente. Je lui remis quelques piastres, et nous nous séparâmes satisfaits l'un de l'autre.

Dans une des rues près de la Suleïmaniiè, un Musulman fort bien vêtu vient à moi et me dit : « J'ai une pétition très importante à remettre à un ministre dont voici l'hôtel; malheureusement j'ai oublié de prendre sur moi l'altmichlik[1] qu'il est d'usage de donner à son premier employé pour qu'il la remette exactement et la recommande. Ma demeure est très éloignée d'ici; l'heure à laquelle ma pétition doit être remise va s'écouler, et je devrai attendre long-temps. Vous qui êtes favorisé de la fortune, voudriez-vous me donner cet altmichlik, et Dieu vous en récompensera au centuple[2]? » Je donnai la pièce de monnaie si humblement, si pieusement demandée; le Musulman se retira en me donnant mille bénédictions.

Mon drogman me dit alors qu'il soupçonnait cet individu de m'avoir menti, et qu'il rôdait sans doute ainsi autour de l'hôtel en question pour mettre à contribution, sous le même prétexte, les passants qu'il croyait riches et miséricordieux; je voulus m'assurer du fait. Nous nous éloignâmes un peu, puis revînmes sur nos pas; nous nous cachâmes derrière un gros platane pour observer notre homme; il se promenait dans la rue. Enfin, après un quart-d'heure d'attente, nous le vîmes accoster un Musulman et lui montrer la pétition; il lui fit probablement la même histoire et la même demande qu'à moi; mais l'effendi, plus soupçon-

(1) Pièce de monnaie turque, alors de la valeur de dix-huit à vingt sols.

(2) « L'aumône est utile au centuple. » (Koran, I, 274.)

neux ou n'ayant pas d'argent sur lui, passa outre sans rien donner au pétitionnaire.

TROISIÈME CATÉGORIE.

FACULTÉS AFFECTIVES, MORALES ET INTELLECTUELLES PORTÉES AU PLUS HAUT DEGRÉ D'EXALTATION PAR L'INFLUENCE DU KORAN.

Penchant à l'amour physique.—Erotisme, amour sexuel, instinct de la propagation. — Polygamie.

L'organe de l'amour physique est généralement très développé chez le Turc, et en effet, après le sentiment religieux, c'est celui qui doit le dominer davantage. L'instinct l'y pousse fortement, la religion lui en fait un devoir[1]. La vie retirée qu'il mène, l'absence de distractions quelconques le livrent tout entier aux plaisirs de l'amour; aussi chaque Musulman serait-il le chef d'une nombreuse famille, sans l'ignorance des accoucheuses, la superstition des femmes, le défaut de police médicale et l'abus des purgatifs, qui permettent à de fréquentes épidémies, à la peste surtout, de diminuer la population.

Une semblable organisation dans les hommes, leur petit nombre comparé à celui des femmes, les incommodités de ces dernières pendant la

(1) « Il n'est pas bien, dit le Koran, que l'homme soit seul. — Donne-nous des femmes et des enfants dont l'aspect charme nos yeux. »

grossesse, les douleurs et les suites de l'enfantement, le devoir de l'allaitement[1], dont une Musulmane ne s'affranchit jamais à moins d'une nécessité absolue, sont, sans aucun doute, la cause de la polygamie qui règne en Turquie et dans la plus grande partie de l'Orient.

Il est à déplorer que ce développement excessif de l'organe de l'amour physique, quand il est favorisé par les richesses et le pouvoir, donne trop souvent à ce penchant une force d'impulsion désordonnée et une direction contraire au vœu de la nature.

Dans un pays où la religion proclame que le célibat est un état contre nature, et que le vrai bonheur en ce bas monde est d'avoir des enfants qui soient les soutiens de leurs parents arrivés à la vieillesse; dans un pays où le jeune homme ne connaît aucune autre femme que sa mère et ses sœurs, la jeune fille d'autre homme que son père et ses frères, les mariages doivent être précoces. Ils le sont en effet, et quoique les époux ne se voient pour la première fois que le jour de leur union, le soin que se donnent les parents, aidés quelquefois de l'imam, pour les assortir d'une manière convenable, l'attrait des sexes si puissant dans ce climat, dans des êtres jeunes, bien portants et dans des ames neuves, la conviction de donner et de recevoir le bonheur, tout contribue à la bonne harmonie du ménage. Quel événement

(1) L'allaitement doit durer deux années; mais la femme peut sevrer auparavant, avec la permission de son mari.

pourrait la troubler? Le nouveau marié ne voit d'autre visage de femme que celui de la sienne; la jeune épouse que celui de son mari. Au sèlamlik il ne vient que des hommes; au harem il ne peut monter que des femmes; le mari voit-il à la porte des babouches féminines, il se retire et attend que les visiteuses soient parties; la femme ne descend au sèlamlik que quand il n'y a aucun étranger; dès lors pas de comparaisons défavorables; pas de désœuvrés, parents, voisins ou amis, qui viennent, en l'absence du mari, présenter leurs respects à sa femme, le tourner en ridicule, semer la discorde dans son intérieur, affaiblir les affections, commettre peut-être un adultère. Aussi, si j'en dois juger par quelques familles où, appelé d'abord en qualité de médecin, je fus invité à passer quelquefois, non comme ami, puisque la loi le défend, mais comme visiteur, ces unions m'ont paru généralement heureuses. Il arrive quelquefois que des parents se sont promis d'unir leurs enfants et que le jeune homme se trouve être nubile avant la jeune fille; dans cette circonstance, si la différence des âges est telle que le mariage doive être différé de plusieurs années, le père de l'époux futur, pour obvier aux inconvénients qui pourraient résulter d'une continence forcée, lui achète une esclave. Je me souviens d'avoir été appelé chez un riche effendi pour décider si son fils, qui ne devait se marier que dans deux ans, n'était pas trop formé pour rester seul jusqu'à cette époque; l'intention du père dans ce cas-là était de lui faire

cadeau d'une esclave aux fêtes du baïram. Après avoir vérifié l'état du jeune homme, je le trouvai si peu formé pour son âge que je conseillai à l'effendi de lui donner le temps de se développer, et l'assurai qu'il pouvait attendre sans aucun danger l'époque de son mariage.

La polygamie et l'usage des esclaves sont, de tous les articles du Koran, ceux qui révoltent le plus les populations chrétiennes, les femmes surtout. Les hommes, qui dans l'Occident s'en font une idée très erronée et un sujet de plaisanterie, savent s'en procurer les jouissances d'une manière bien autrement dangereuse pour la société. Voyons donc ce que c'est que la polygamie telle qu'elle existe dans l'islamisme et à Constantinople, et si les Occidentaux qui envient ce privilége aux Mahométans consentiraient à acheter le même bonheur au même prix.

Instruit, témoin même dans ses voyages de l'épouvantable débordement de mœurs qui régnait parmi les Grecs du Bas-Empire, où la polygamie était un crime aux yeux de la religion et une infraction aux lois de la société; effrayé d'un autre côté des abus qu'en faisaient les Arabes, qui se permettaient quelquefois jusqu'à seize femmes et les traitaient souvent avec injustice; encouragé dans ses vues par l'exemple des patriarches et de quelques rois dont il est parlé dans l'Ancien-Testament; tenant compte du climat de l'Arabie, de son influence sur les passions et des coutumes enracinées chez ses compatriotes, Mahomet crut de-

voir prendre un moyen terme entre ces deux extrêmes; il permit jusqu'à quatre femmes légitimes outre l'usage des esclaves; mais il entoura cette permission de tant de devoirs, l'identifia tellement à la religion, qu'au lieu d'être, ainsi qu'on le croirait d'abord, un état de libertinage, c'est aux yeux du Musulman un état extrêmement sérieux dont le Koran règle la jouissance. Comme base de sa réforme, il promulgua les versets suivants :

« Employez vos richesses à vous procurer des « épouses chastes et vertueuses. Evitez la dé- « bauche.

« Respectez les liens du sang : il ne vous est pas « permis d'épouser vos mères, vos filles, vos sœurs, « vos tantes, vos nièces, vos nourrices, vos sœurs « de lait, vos grand'mères, les filles des femmes « dont vous avez la garde, à moins que vous n'ayez « pas habité avec leurs mères. Vous n'épouserez « point vos belles-filles, ni deux sœurs.

« Craignez d'être injustes envers vos femmes. « N'en épousez que deux, trois ou quatre. Choi- « sissez celles qui vous auront plu. Si vous ne « pouvez les maintenir avec équité, n'en prenez « qu'une ou bornez-vous à vos esclaves. Cette con- « duite sage vous facilitera les moyens d'être justes « et de doter vos femmes. Donnez-leur la dot dont « vous serez convenus.

« Prophète ! prescris à tes épouses, à tes filles et « aux femmes des croyants d'abaisser un voile sur « leur visage; il sera la marque de leur vertu et un « frein contre les discours du public.

« Epouses! si vous avez la crainte du Seigneur, « bannissez de votre langage les mollesses de l'a-« mour. Que celui dont le cœur est blessé n'ose « espérer! Répondez avec une noble fermeté.

« Restez au sein de vos maisons. Ne vous parez « pas comme aux jours de l'idolâtrie. Faites la « prière et l'aumône; purifiez-vous avec soin.

« Les hommes sont supérieurs aux femmes parce « que Dieu leur a donné la prééminence sur elles, « et qu'ils les dotent de leurs biens. Les femmes « doivent être obéissantes et taire les secrets de « leurs époux. Les maris qui ont à souffrir de leur « désobéissance peuvent les punir, les laisser seules « dans leur lit et même les frapper. La soumission « des femmes doit les mettre à l'abri des mauvais « traitements. Attachez-les par des bienfaits.

« Les fidèles des deux sexes qui ont la piété, la « justice, la patience, l'humilité, qui font l'aumône, « qui observent le jeûne et qui vivent dans la con-« tinence, pénétrés du souvenir du Seigneur, ché-« ris du ciel, recevront le prix glorieux de leurs « vertus.

« Si vous répudiez, pour en prendre une autre, « une femme à qui vous avez donné une dot con-« sidérable, laissez-lui la dot entière. Voudriez-« vous lui arracher injustement le fruit de votre « générosité?

« Comment pourriez-vous ravir un don que « vous avez fait à une personne à laquelle vous « avez été intimement uni et qui a reçu votre foi?

« Si quelqu'une de vos femmes a commis l'a-

« dultère, appelez quatre témoins. Si leurs témoi-« gnages se réunissent contre elle, enfermez-la « dans votre maison jusqu'à ce que la mort ter-« mine sa carrière[1].

« Ceux qui accuseront d'adultère une femme « vertueuse sans pouvoir produire quatre témoins « seront punis de quatre-vingt coups de fouet. « Déclarés infâmes ils ne seront plus reçus en té-« moignage.

« Les maris qui n'auront d'autre témoin qu'eux-« mêmes pour accuser leurs femmes d'adultère « jureront quatre fois par le nom de Dieu qu'ils « disent la vérité. Le cinquième serment sera une « imprécation contre eux-mêmes s'ils sont par-« jures.

« La femme se délivrera du châtiment en jurant « quatre fois par le nom de Dieu que le crime « dont on l'accuse est faux. Au cinquième serment « elle invoquera sur elle la vengeance céleste si « elle n'est pas innocente.

« Ceux qui accusent faussement les femmes « sages, humbles et fidèles, seront maudits dans « ce monde, et livrés dans l'autre à la rigueur des « tourments. »

(1) Il arrive cependant quelquefois que la femme adultère qui marque du repentir à son mari n'est pas punie suivant la sévérité des lois; mais il faut que l'adultère n'ait pas été commis avec un infidèle ou un idolâtre. Le mari se contente alors de la répudier; la femme retourne chez ses parents et contracte souvent un nouveau mariage.

Tels sont les articles du Koran qui proclament la supériorité de l'homme sur la femme et la polygamie, qui fixent les lois du mariage et les devoirs réciproques des époux, qui règlent les conséquences de la répudiation et le châtiment de l'adultère.

Les personnes qui cherchent à justifier la polygamie ne manquent pas de faire valoir en sa faveur le besoin d'un accroissement rapide dans la population pour augmenter la puissance d'un pays, la stérilité quoique rare des femmes, le respect des Musulmans à leur égard depuis le milieu de leur grossesse jusqu'à la fin de l'allaitement, les infirmités périodiques et les maladies auxquelles elles sont exposées, enfin leur prompte décrépitude dans les climats chauds, comparée à la longue durée de la virilité chez l'homme. Tous ces motifs ont déjà soulevé des controverses nombreuses et opiniâtres, et le lecteur désireux d'asseoir son jugement pourra trouver, dans les ouvrages auxquels la polygamie a donné lieu, les diverses raisons alléguées pour ou contre cette institution. Quant à moi je vais m'occuper de faire connaître l'aspect tout particulier qui en résulte dans Constantinople et dans l'intérieur des familles musulmanes.

L'Européen qui, nouvellement débarqué dans la capitale de la Turquie, en parcourt pour la première fois les quartiers les plus populeux, est tout étonné de rencontrer dans les rues si peu de

femmes musulmanes [1]; elles restent chez elles toute la semaine, à l'exception du vendredi, où elles ont coutume d'aller au bain. On les voit alors en grand nombre, vêtues du yachmak et du fèredgè, marcher lentement l'une derrière l'autre. Tous les individus du même harem y vont ordinairement à la fois : la grand'mère ouvre la marche, sa fille mariée la suit, tenant son dernier enfant; quelquefois une sœur du chef de la famille les accompagne; puis vient l'esclave noire chargée du linge à leur usage. A cette approche, le Musulman baisse ou détourne les yeux, et cède le pas; tout étranger habitué aux mœurs du pays en fait autant. Je ne me rappelle pas avoir jamais vu ces femmes escortées d'aucun homme. Ainsi vêtues elles traversent les rues sans être reconnues; le mari passe à côté de son harem sans s'en douter, et quand il le verrait il n'oserait lui parler. Dans aucun des innombrables magasins de Constantinople, on ne voit de filles de boutique, d'ouvrières ni de dames de comptoir; ce serait une profanation. Les femmes musulmanes et raïa n'entrent pas chez les marchands pour acheter ce qu'elles désirent; elles se tiennent en dehors,

(1) On voit souvent des femmes grecques, arméniennes ou juives qui se rendent aux différents marchés pour y vendre le produit de leur travail de la semaine et acheter ce dont elles ont besoin; le Franc les confond presque toujours avec les femmes musulmanes; mais on reconnait d'abord ces dernières à leurs babouches jaunes et à leur fèredgè vert-épinard, couleurs qu'aucune femme raïa ne peut porter.

et si le mauvais temps les force à s'abriter au dedans, les boutiques, n'ayant pas de fenêtres, permettent au passant de voir tout ce qui s'y fait. De cette manière, la loi prévient ces occasions multipliées de séduction, de vice, de crime et de scandale, auxquelles des usages tout contraires donnent lieu dans d'autres pays.

Mais entrons dans l'intérieur des familles; c'est là que l'on peut observer la polygamie et l'influence des lois qui la régissent.

Un apothicaire arménien de ma connaissance était le médecin ordinaire d'un effendi riche et revêtu d'un haut emploi. Il traitait depuis longtemps son illustre client et son épouse, mais sans succès; il ne savait plus que leur donner. Dans son embarras, il lui demanda la permission d'amener un médecin franc : « Quatre yeux voient « mieux que deux », dit-il; ce proverbe est très populaire dans l'Orient. Sa demande lui fut accordée. Le jour suivant l'apothicaire me propose de l'accompagner, je le suis. Nous arrivons, et nous sommes introduits dans le sèlamlik où nous attendait l'effendi.

Comme médecin franc, j'allai, après avoir fait les salutations d'usage, m'asseoir à quatre pieds de distance de lui, sur le sopha dont il occupait un des angles. L'apothicaire, comme raïa, se tint respectueusement debout, beaucoup plus éloigné, et ce ne fut qu'après en avoir reçu l'invitation trois fois qu'il se mit à genoux, en se reposant sur

ses talons, sur un des coussins qui se trouvent aux deux extrémités du sopha.

L'effendi était un vénérable vieillard à moustaches et à barbe blanches. En considération de son âge et de son rang, je crus devoir remplir envers lui toutes les formalités de la politesse musulmane. La pipe m'ayant été offerte, j'attendis pour fumer qu'il m'en eût donné l'exemple. Quand il cessait de fumer et me parlait, je cessais un instant pour l'écouter, puis je répondais à demi-voix et en peu de mots. Fumait-il de nouveau, je reprenais ma pipe. Pour le café qui vint ensuite, j'observai la même marche; quoiqu'il fût très amer (les Turcs n'y mettent jamais de sucre), je me gardai bien de faire la grimace. Je le bus à petites gorgées pour n'avoir pas fini avant le Musulman, et ne remis au serviteur ma tasse et sa soucoupe qu'après lui.

Pendant ce temps-là, c'est-à-dire pendant huit ou dix minutes que dura ce préliminaire, l'effendi m'examinait, sans faire semblant de rien, pour voir s'il y avait dans mes traits quelque chose qui lui inspirât la confiance et me fît connaître pour celui que la Providence aurait destiné à opérer sa guérison. Prévenu en ma faveur par la conduite que je venais de tenir, et probablement aussi par les éloges que lui avait faits de moi l'apothicaire, il me regarda avec bienveillance et me dit : «J'ai quatre-vingts ans; j'ai épousé, il y a quelques années, une personne d'un très haut rang. Le ciel ne nous a pas accordé d'enfants; je désire en avoir; sans

cela ma fortune retourne après moi au Grand-Seigneur. Si j'avais un garçon il en hériterait, et mon épouse serait opulente. On m'a dit que tu es un grand professeur; j'espère que tu as quelque secret et que tu me rendras ce service, *inch'allah!* —*Inch'allah*, répondis-je; mais pour guérir une maladie qui peut dépendre de deux personnes, il faut savoir d'abord si ta seigneurie est en état de remplir ses devoirs conjugaux, ce qui est un point capital.» Il sourit et m'assura que, quoiqu'il ne fût pas aussi vigoureux qu'autrefois, il était exact encore à la loi. Je compris qu'il voyait son épouse une fois la semaine, la nuit du jeudi au vendredi. Encouragé par l'air de bonhomie avec lequel il me parlait, je poussai plus loin mes questions; il me dit que, depuis quelques mois seulement, il lui était survenu un léger gonflement dans les parties génitales, et qu'il craignait que cela ne l'eût empêché d'avoir des enfants. Je lui fis sentir qu'il était indispensable d'en constater l'état. Il y consentit; l'effendi était encore fort pour son âge. Je m'aperçus qu'il portait un hydrocèle assez volumineux; les paupières et le visage étaient légèrement bouffis et les malléoles œdématiées; le pouls était lent. Interrogé sur son régime alimentaire, « Il est, me dit-il, conforme à la loi. » Du riz, du mouton bouilli et rôti, des légumes, des fruits composaient sa nourriture; l'eau était son unique boisson. Il n'avait jamais fait usage d'opium ni d'autres excitants semblables. J'avais évidemment affaire à une asthénie véritable. Je fis entrevoir à l'effendi que

j'espérais pouvoir faire disparaître la cause de ses inquiétudes, et, *inch'allah*, le mettre à même de se donner un héritier.

Pour être plus sûr de mon fait, je lui demandai si de son côté son épouse était d'âge à réaliser ces espérances? « Tu vas en juger », me repondit-il. Il avait dès notre arrivée fait prévenir le harem qu'un médecin franc devait venir. Il se lève, je le suis; nous traversons deux ou trois pièces. Arrivé à une certaine porte, il tire de son sein une clé, l'ouvre, monte le premier, et me dit d'attendre un instant. Il voulait s'assurer si tout était suivant la loi, c'est-à-dire si son épouse était habillée, voilée, s'il n'y avait pas de femmes esclaves sans voile auprès d'elle. Deux minutes après, il me dit de monter; j'entre dans une chambre de moyenne grandeur; l'épouse était au milieu, sur un ou deux matelas, assise à l'orientale et entourée de nombreux coussins sur lesquels elle s'appuyait. Un riche châle l'enveloppait entièrement. Une de ses mains le tenait serré à hauteur de la bouche, et c'était avec beaucoup de peine que je pouvais lui voir les yeux. Aucune femme n'était avec elle.

L'effendi s'assit sur le sopha près du lit; j'en fis de même après avoir, suivant l'usage, tâté le pouls de son épouse. Le Franc doit encore être plus circonspect au harem que dans le sèlamlik. Le Musulman, qui n'y laisse jamais pénétrer un autre Musulman, n'y conduit un Franc qu'avec beaucoup de répugnance, même quand il en a le plus grand besoin. Ce dernier doit donc bien éviter de se mon-

trer curieux, de trop regarder la personne pour laquelle il est appelé, ni celles qui peuvent être auprès d'elle. Ainsi la politesse musulmane exige qu'au lieu de questionner la personne malade on s'adresse directement au mari. C'est ce que je fis; c'était lui qui répondait à toutes mes demandes. Si je faisais quelque question imprévue, il interrogeait son épouse; celle-ci donnait un signe de tête négatif ou affirmatif qu'il me communiquait. Il me parut qu'ils étaient très bien ensemble. L'effendi parlait à sa femme avec une tendre bienveillance; elle écoutait attentivement en le regardant, et ses yeux exprimaient une douce reconnaissance. Cette personne se portait bien, ses fonctions étaient régulières; elle ne se plaignait que de *mèrac*. Après dix minutes nous retournâmes au sèlamlik. C'est là qu'après avoir encore causé de la maladie du harem le médecin écrit sa recette. Il est important qu'il n'ait pas l'air d'hésiter sur le choix des médicaments et qu'il écrive sans rature; le Musulman, qui observe, juge par-là si le médecin a une idée nette de ce qu'il fait et s'il est inspiré d'en-haut pour le guérir.

D'après mon diagnostic, je prescrivis un électuaire stomachique, un élixir fortifiant; des fomentations d'eau-de-vie camphrée et d'eau seconde de chaux contre l'œdème et l'hydrocèle. J'insistai sur une continence d'un mois; je n'obtins pas de réponse positive. Contre les vapeurs du harem j'ordonnai une potion anti-spasmodique. L'apothicaire se chargea de la préparation

des médicaments et de leur administration régulière.

La visite était enfin terminée. L'usage dans l'Orient est de payer le médecin lorsqu'il s'en va. Ce moment est toujours difficile ; l'avarice d'un côté, la conscience de l'autre, se livrent un combat dont le médecin est presque toujours la victime, à moins qu'il ne fixe son prix à l'avance. L'effendi, quoique d'un rang élevé, me remit, non huit ou dix roubiè, prix ordinaire d'une visite faite à cette distance, mais six yetmichlik rognés. Ces pièces valent soixante-dix paras. Les banquiers raïa, qui gèrent les affaires des Musulmans, leur en donnent rarement d'autres ; ils prétendent que ces yetmichlik, donnés à quelqu'un, à un médecin surtout, remplacent parfaitement le même nombre de roubiè, pièces de cent dix paras.

Pour donner aux médicaments le temps de faire leur effet, il fut convenu que la prochaine visite aurait lieu quatre jours après. Quand je revins, l'appétit était vif; l'hydrocèle offrait un moindre volume. Le Musulman calme se contentait de dire l'état des choses, sans faire sur cette amélioration aucune de ces remarques qui font plaisir au médecin. Le huitième jour l'effendi allait mieux, le douzième très bien; le seizième il était guéri. En prenant congé de lui je me gardai bien de me vanter d'avoir eu quelque mérite dans le traitement de cette maladie; j'eusse perdu sur-le-champ la bonne opinion qu'il pouvait avoir de moi. Je me contentai de dire que je me félicitais

d'avoir été choisi par la Providence pour être l'instrument de sa guérison. De son côté il ne me fit pas le moindre remerciement.

Je n'avais plus entendu parler de cet effendi depuis long-temps lorsque l'apothicaire, tout joyeux, m'annonça un jour que nos médicaments avaient fait merveille et que son épouse était grosse de cinq mois. Au temps voulu elle mit au monde un garçon. L'apothicaire à cette occasion reçut un cadeau. Quant au médecin, quel mérite avait-il eu dans cette affaire? aucun. Dieu l'avait inspiré; de lui-même il n'eût pu rien faire.

Si, dans un cas de succès éclatant, cette manière de penser humilie l'orgueil médical, d'un autre côté elle a de grands avantages. Ainsi le médecin qui se trompe dans son traitement, le médicastre qui traite à tort et à travers, le charlatan qui tue, ne sont nullement responsables aux yeux du vrai-croyant. Que pouvait-il faire? Dieu ne l'a pas inspiré. J'ai donné mes soins à plusieurs familles musulmanes, riches, pauvres, ou de fortune médiocre; partout j'ai trouvé la même aménité, les mêmes égards. J'ai été conduit dans les harem avec les mêmes précautions; nullement blâmé si les malades venaient à mourir, nullement loué quand je les guérissais; toujours mal payé et promptement oublié. Il faut l'avouer, le dogme de la fatalité, poussé à un tel point, est désespérant; il ne permet pas de pleurer ses amis, ses parents, sa femme, ses enfants; il tue même la reconnaissance.

J'ignore si l'effendi dont je viens de parler avait plusieurs épouses; j'ai cité cette observation pour donner une idée de la manière de faire une visite dans un harem. Dans celle que je vais raconter, je me trouvai avec deux femmes.

Introduit par l'effendi dans l'appartement où elles étaient, je vis dans un des angles du sopha une femme très replète, âgée de cinquante ans environ. Appuyée sur des coussins, elle était couverte d'un châle, mais pas assez pour que je ne pusse voir son visage tout entier. A côté d'elle était une autre femme d'à peu près vingt-cinq ans, qui causait avec elle et lui montrait avec beaucoup de douceur et de respect différentes étoffes et autres articles d'habillement; je la pris pour sa fille.

L'effendi s'étant assis près de la dame âgée, et moi à côté de lui, elle m'entretint de sa santé. Elle se plaignait d'étouffements, de vertiges, d'une difficulté de respirer et de marcher, de maux de tête et d'un mèrac extraordinaire. Elle voulait que je lui donnasse des forces et me demandait si je n'avais pas un secret pour dissiper tous ces maux.

Vu les préjugés du pays, je donnai à entendre qu'une saignée copieuse répétée de temps en temps pourrait diminuer la plupart de ces symptômes fâcheux, que la diète, la limonade pour boisson, un peu d'exercice lui seraient favorables; le traitement proposé déplut. C'était un secret qui guérit de suite qu'elle désirait; je n'en avais pas et me bornai à prescrire un remède insignifiant. En sortant de la maison je trouvai au pied

de l'escalier l'apothicaire qui, ayant appris qu'un médecin franc était venu chez son client, arrivait pour prendre la recette. Il m'informa que la jeune personne que j'avais prise pour la fille de la dame âgée était la seconde femme de l'effendi; que la première, se voyant arrivée à un âge où elle n'espérait plus avoir d'enfants, avait consenti à ce qu'il en prît une seconde; que celle-ci rendait à l'autre tous les soins qu'une fille aurait eus pour sa mère, qu'elle en était chérie de même, et qu'elle avait donné le jour à deux enfants qui faisaient la joie de toute la famille.

J'ai vu dans un autre harem les trois épouses d'un effendi. Toutes trois étaient dans un des angles du sopha, travaillant et causant ensemble de la manière la plus amicale. Je les pris pour les trois sœurs. Il était cependant évident qu'une d'elles était l'objet de l'attention et des prévenances des deux autres. Introduit par l'effendi, je crus, à sa manière de parler avec elles, qu'il en était le père, tant ses paroles étaient empreintes d'une douce gravité sans aucune marque de prédilection pour aucune d'elles. Ce fut encore l'apothicaire qui m'instruisit qu'elles étaient ses trois femmes.

Sans doute, dans les harem populeux des riches Musulmans et des hauts fonctionnaires, il doit y avoir quelquefois des jalousies, des haines sourdes qui fermentent, des moyens odieux et criminels employés pour se délivrer de rivales plus favorisées; mais, vu le petit nombre de ces harem, on peut les regarder comme des exceptions. Il est

rare, à Constantinople au moins, qu'un Musulman ait plus d'une femme, à moins de stérilité ou de grandes infirmités dans la première ou la seconde. Dans ce cas la loi lui en fait presque une obligation. Père, mère, parents et amis, en le voyant marié depuis deux ou trois ans, étonnés que sa couche nuptiale soit stérile, lui font observer que tel n'est pas le but de la nature, que « *Dieu commande et la mère met au jour deux jumeaux « de différent sexe*, et qu'*il rend stériles celles « qu'il veut*; » et le Musulman fait par esprit de religion ce qui quelquefois contrarie ses affections. Les oulèma, les employés près les ministères, tout ce qui est au service des grands, les petits rentiers, les *hizmetkiars* (serviteurs) retraités, les artisans, les ouvriers, les bateliers si nombreux, les portefaix, n'ont généralement qu'une femme, et ces classes, quant aux Musulmans, composent les trois quarts de la population masculine de la capitale.

On a beaucoup exagéré les querelles et les jalousies qui doivent troubler les ménages turcs lorsque le chef de la famille use de la permission d'avoir plusieurs femmes. Le Musulman pense comme la loi et se conforme à la loi. Il se croit supérieur à la femme; le Koran l'a dit, la nature le prouve; il est bon, affectueux envers elle; mais sa bonté est grave, protectrice; c'est celle d'un supérieur envers un être faible, nécessaire à son bonheur. L'homme, regardant la femme comme le plus grand des biens que la Divinité lui accorde, la préfère à tout autre bien. Au lieu d'exiger d'elle

une dot, c'est lui qui lui en donne une; il fait des cadeaux aux parents de son épouse au lieu d'en recevoir. Ses devoirs sont tracés par la nature elle-même; il est chargé de l'extérieur, il est tenu de nourrir, d'habiller, d'entretenir sa famille suivant son rang dans la société et suivant ses moyens. S'il ne le peut, l'épouse réclame le divorce et l'obtient; s'il le peut et ne le veut pas, elle l'y contraint par la loi; s'il la maltraite, il est sévèrement puni. La femme préside à l'intérieur; elle doit d'abord obéissance à son époux, puis elle est chargée des détails du ménage, de la préparation des aliments, de l'allaitement et du soin de ses enfants. Si la médiocrité des moyens de son mari lui en fait une nécessité, elle emploie ses loisirs à filer et à tisser le lin qui lui est remis pour l'usage de la famille.

Lors donc que le Musulman juge à propos d'avoir plusieurs femmes, puisque la loi le lui permet, l'épouse doit s'y résigner; mais cette même loi prescrit au mari de les aimer toutes également, de les traiter de la même manière, de ne pas faire de cadeaux à l'une sans en faire autant aux autres, de n'en embrasser aucune en présence des autres. Le Koran règle même la répartition des caresses conjugales; la première femme conserve ses droits; la nuit du jeudi au vendredi lui appartient; le reste de la semaine est à la disposition du mari[1].

(1) Un effendi qui avait deux femmes dans son harem venait d'acheter une esclave. L'attrait de la nouveauté lui ayant fait passer les bornes de la modération dans ses jouissances avec

si l'harmonie du harem n'est pas troublée par la présence de deux ou trois femmes, elles vivent en commun, et la première conserve la prééminence; si elles ne peuvent s'accorder, chacune d'elles doit avoir un appartement séparé, une table à part, mais également fournie; si malgré ces précautions une d'elles, d'un caractère violent, occasionne par ses vociférations du scandale dans le voisinage, le Musulman se hâte de la répudier, et la paix est rétablie dans sa maison qui doit être un lieu de silence.

Les Francs, habitués à ce qui se passe dans leurs pays respectifs, ne peuvent croire que malgré toutes les précautions prises par les maris il n'y ait pas à Constantinople d'intrigues, de séductions, d'enlèvements comme chez eux. Les théâtres n'ont pas manqué d'exploiter les harem, au grand plaisir des spectateurs charmés de voir que sous ce rapport au moins les Musulmans ne valent pas mieux que les chrétiens. Les Francs sont dans l'erreur. Il

elle, il s'en trouva incommodé. Il me fit appeler, c'était un lundi. Je reconnus une urétrite aiguë; je prescrivis un traitement antiphlogistique et surtout la continence. Le jeudi il était presque guéri, et je ne comptais plus y retourner lorsque le samedi matin je fus appelé de nouveau. Le Musulman se plaignit de ce que la douleur était revenue plus forte qu'auparavant. « J'espère, lui dis-je, que vous êtes resté au sélamlik la nuit du jeudi au vendredi? — Pouvais-je manquer à la loi? » Je dus recommencer le même traitement. Peu de jours après j'eus occasion d'entrer au harem et de voir sa première femme; elle était vieille, peu appétissante, et cependant l'effendi s'était cru obligé de remplir religieusement son devoir envers elle.

faut avoir demeuré long-temps dans le pays pour en être convaincu, il faut avoir eu accès dans plusieurs maisons turques, non-seulement au sèlamlik, où l'on ne peut juger de rien, mais dans le harem, pour se persuader de la difficulté, je dirai plus, de l'impossibilité de ces intrigues. Le châtiment, d'ailleurs, est si terrible et si prompt que le Franc le plus intrépide en est découragé.

Il s'est trouvé, dit-on, des étrangers riches et puissants qui, désireux de jouir de faveurs si difficiles à obtenir, ont, non pas cherché à captiver l'affection d'une Musulmane, mais chargé un des entremetteurs de Péra de leur en amener une. Leurs vœux ont été remplis; ils ont passé quelques instants, une nuit peut-être avec elle, enveloppés dans l'ombre du plus profond mystère et sous la promesse d'un secret inviolable. La vanité a, dit-on encore, proclamé cette bonne fortune; mais on a su bientôt aussi que ces faveurs chèrement payées n'étaient autres que celles de quelque femme raïa, mise dans la confidence, habillée à la turque et qui s'était fait passer pour musulmane, chose très facile aux yeux d'un Franc nouvellement débarqué.

Il faut cependant le dire; il y a des Européens assez ignorants des mœurs du pays et assez téméraires pour vouloir choisir eux-mêmes l'objet de leurs désirs; et, à force d'or ou autrement, ils parviennent à s'introduire dans la maison d'un Musulman en son absence; mais, observés par les voisins qui veillent à l'honneur du harem de leur frère comme ils voudraient qu'on veillât à celui du

leur, ils sont presque toujours pris en flagrant délit et condamnés à mort, sans que la légation à laquelle ils appartiennent puisse intervenir. Il n'y a pas encore long-temps, les journaux ont fait mention de deux Francs surpris dans un cas semblable. Les deux femmes furent mises dans un sac et jetées dans le Bosphore; des deux chrétiens, l'un ne voulant pas renier sa religion fut pendu; l'autre, dans l'espérance de sauver sa vie, embrassa la religion musulmane; mais à peine eut-il prononcé sa profession de foi qu'il fut conduit au supplice. Quelquefois cependant, si la femme séduite est libre et si le séducteur embrasse l'islamisme, il arrive que le mariage a lieu.

La police de Constantinople est chargée de veiller, non-seulement à la tranquillité et à la sûreté de cette immense capitale, mais encore à la conservation des bonnes mœurs. Les plus sages précautions sont prises pour obvier à toute tentative de scandale. Les maisons sont construites de telle sorte que nul œil indiscret ne puisse voir ce qui s'y passe. Les fenêtres sur la rue sont à petits grillages. Aucun jour d'une maison voisine ne domine sur les jardins où les femmes vont se promener. Si les murs de clôture sont trop bas, on y supplée par des planches posées verticalement, ce qui empêche la circulation de l'air et cause de fréquentes maladies. Les raïa ont généralement adopté les mêmes coutumes; personne d'entre eux ne cherche à voir le harem d'un autre pour que l'on ne cherche point à voir le sien. Aussi l'on

entend très rarement parler d'intrigues amoureuses, d'adultères ou autres débordements. Les mauvais lieux sont relégués à Galata et à Péra surtout, miniature des capitales européennes. Aucun franc ne peut habiter Constantinople; un raïa étranger, non marié, n'est admis à demeurer que dans les khan ou dans la famille à laquelle il est recommandé.

Malgré toutes ces mesures, et quoiqu'il dût connaître la sévérité des lois musulmanes sur la sainteté du harem, un jeune drogman d'une légation étrangère, résidant à Péra, se mit en tête de voir ce qui se passait dans les jardins du Grand-Seigneur. Il fit tant pour cela qu'il parvint à louer l'étage supérieur d'une maison turque située près de la première porte du Sérail. Blotti dans le grenier, il pouvait plonger ses regards par-dessus la muraille d'enceinte jusque dans la partie la plus éloignée du jardin; mais la distance ne lui permettant pas de distinguer aussi bien qu'il le désirait les objets et les personnes, il eut recours à un télescope. On ignore au juste combien de temps dura ce manége; quoi qu'il en soit, le sultan, dans une de ses promenades, aperçut un jour quelque mouvement dans l'étage où était le drogman, et, au jeu des rayons lumineux, soupçonna qu'il était observé. Les ordres les plus sévères furent donnés, la maison fut cernée; le drogman indiscret, surpris en flagrant délit, fut mis à mort. Son corps est enterré dans le cimetière franc, et le marbre qui recouvre sa tombe instruit le passant qu'il

a péri victime de sa fidélité au gouvernement près duquel il était employé[1].

Pour éviter à l'avenir de semblables événements, le mur d'enceinte du jardin a été non-seulement élevé de plusieurs pieds, mais encore surmonté de planches placées verticalement.

Je passais un jour dans un quartier peu habité de Constantinople, lorsque sur le trottoir opposé je vis une Musulmane qui allait du même côté que moi. Elle était, autant que j'en pus juger à travers ses vêtements, grande, svelte et d'une rare beauté. Sa mise était très soignée; son voile était d'une blancheur éblouissante, son fèredgè vert-épinard (couleur sacrée) paraissait tout neuf, ainsi que ses babouches jaune-serin. Sa démarche, plus légère et plus rapide que celle de ses semblables, attira mon attention; il y avait là quelque chose de suspect. Pendant que je la considérais avec un tendre intérêt, nous nous trouvâmes devant un de ces innombrables corps-de-garde qui veillent au bon ordre de la capitale. Un vieillard en sort; c'était le chef du poste; il tenait le bâton distinctif de son grade : « *Hanem*, lui dit-il d'une voix grave, avec une autorité toute paternelle et les yeux baissés, où vas-tu ainsi? » Je ralentis ma marche pour écouter la conversation. La jeune femme effrayée s'arrête et répond en tremblant : « Chez une de mes amies. — A qui appartiens-tu? — Je suis la femme de tel agha. — Où de-

(1) Article communiqué.

meure-t-il? — Dans telle rue. — T'a-t-il permis de sortir? — Oui, *babam* (mon père). — Eh bien! marche devant moi, je te suivrai de loin, et je parlerai à ton mari. — De grace, n'en fais rien, mon père, on pourrait le remarquer; je te donnerai tout ce que tu voudras. » Et en même temps elle tire avec empressement son mouchoir blanc de son sein, et cherche en tremblant le coin où suivant l'usage elle a lié les pièces de monnaie pour la dépense du jour. « Cela n'est pas nécessaire, répond le vieillard; crois-moi, hanem, retourne directement chez toi. Cela vaut mieux que d'aller ainsi en visite. » La Musulmane obéit à l'injonction, retourne sur ses pas, et le vieillard, après l'avoir observée jusqu'au bout de la rue, rentre dans le corps-de-garde.

Plusieurs écrivains croient que la polygamie est contraire à la propagation de l'espèce humaine, et allèguent, comme preuve de leur opinion, que malgré le grand nombre d'esclaves des deux sexes qui viennent des contrées européennes, de l'Asie et de l'Afrique, l'Empire Ottoman se dépeuple considérablement, quoiqu'il n'y ait pas d'exemples d'émigration de la part des Musulmans. Cette assertion me paraît peu fondée; la polygamie existait du temps des patriarches, et le genre humain s'accrut rapidement; pourquoi la même cause ne produirait-elle pas le même effet en Turquie, à Constantinople surtout? La nourriture y est abondante et à vil prix, et les femmes y sont

beaucoup plus nombreuses que les hommes. Cette diminution de la population tient, selon moi, à de tout autres causes; je l'attribue au fanatisme des Turcs, qui, n'admettant que des Musulmans dans leurs armées, fait retomber sur leur nation la mortalité qui accompagne toutes leurs guerres[1]; aux fréquentes révoltes des pachas qui ne laissent pas que d'enlever beaucoup de monde; au dogme de la fatalité, de la prédestination, qui les rend insouciants sur ce qui peut leur arriver; et surtout, comme je l'ai déjà fait observer, à leur détestable système médical, qui les rend victimes de toutes les épidémies pestilentielles, ainsi qu'à la multitude d'individus qui se mêlent dans l'Orient d'exercer la médecine sans en connaître les premiers éléments.

Je ne puis mieux terminer ce qui concerne la polygamie qu'en montrant à quel point les femmes turques sont habituées aux conditions de

(1) Suivant lui, il n'y a qu'un Musulman qui puisse combattre pour l'islamisme. Loin d'imiter les puissances européennes qui enrôlent des étrangers, les forment en légions, les emploient aux expéditions les plus dangereuses et économisent ainsi leurs nationaux, le Musulman regarde un infidèle, un idolâtre, comme indigne d'une si haute, d'une si sainte mission, et punit de mort le raïa qui s'introduit dans ses rangs. Lors de la destruction des janissaires et de la formation des nouvelles milices, le bruit courut à Péra qu'un Grec s'était mêlé dans les rangs et que, bientôt reconnu, il avait été arrêté et mis à mort. Par suite de cette politique la population turque est tellement diminuée à Constantinople que les raïa y sont maintenant presque aussi nombreux que les Musulmans.

leur paisible existence. « Comment, s'écrient les dames franques, comment plusieurs Musulmanes peuvent-elles se résigner à partager ainsi les affections d'un seul homme? » Le passage suivant, extrait d'un auteur qui a passé un grand nombre d'années dans l'Orient, résout en partie ce problème. « Les femmes dans l'intérieur des harem « ne sont pas aussi malheureuses que nous le pourrions croire : l'éducation qu'elles reçoivent enchaîne leur imagination; l'influence des idées religieuses agit en elles avec plus de force encore que « chez les hommes; elles n'envient pas les usages des « Européens qu'elles ne connaissent qu'imparfaitement. Aussi attachées à leur religion que le sont « les Turcs, elles croient nécessaire à leur salut la « stricte observance des devoirs prescrits aux femmes dans le Koran. Voici comme on leur enseigne à raisonner : « Le prophète a admis la polygamie, parce que Dieu l'a voulue pour la propagation. Les femmes ne peuvent jouir du même « avantage, parce que leurs enfants n'auraient pas « de pères certains qui voulussent les élever. Ainsi « Dieu et le prophète le veulent, il faut s'y résigner. » Par ce raisonnement elles se trouvent « heureuses dans la dépendance où elles vivent, « car l'habitude est une seconde nature, et quand « elle s'appuie sur la religion elle est inébranlable[1]. »

Si Grassi eût été médecin, il eût ajouté que les

(1) Grassi, Charte turque, v. 2, p. 20.

femmes musulmanes, ne prenant qu'une nourriture encore moins substantielle que celle des hommes, ne buvant que de l'eau et moins de café qu'eux, ne faisant jamais usage d'électuaires excitants ni d'opium, ne lisant point de romans, ne voyant point de spectacles qui irritent les passions, ni d'autres hommes que leur époux, n'ont pas ce tempérament inflammable qu'une alimentation succulente, l'usage de vins généreux et d'alcooliques, la fréquentation des spectacles, de folles lectures et le mélange des sexes, rendent si commun parmi les Francs.

Appelé un jour en toute hâte chez un effendi, je trouvai sa belle-mère atteinte d'apoplexie. Elle était encore vigoureuse pour son âge. De nombreuses saignées générales et locales et la diète la guérirent parfaitement en vingt jours de temps. Je crus devoir prendre congé d'elle; elle en parut consternée. « Quoi! me dit-elle, tu veux me quitter si promptement? Ne sais-tu pas qu'il faut quarante-deux jours accomplis avant que l'on soit entièrement guéri d'une apoplexie? » J'allais lui répondre que sa maladie avait été rudement attaquée dans le commencement et qu'il n'y avait pas de danger d'une récidive; mais en la voyant si triste je lui promis de venir aussi long-temps qu'elle le désirerait, et en effet j'allai la voir chaque jour.

La santé de cette dame allait toujours en s'améliorant et j'étais vraiment embarrassé pour employer le temps de mes visites, lorsqu'elle fit tomber la conversation sur Péra et le pays des Francs.

« J'ai entendu dire qu'à Péra[1] il se trouve des femmes qui vont dans les rues et aux promenades des environs sans voile et sans fèredgè; est-ce bien vrai? — En Europe il en est ainsi; Péra étant une colonie presque européenne, on y suit les usages du pays des Francs; on n'y fait aucune attention. — Comment? et tous les hommes qui passent peuvent donc voir leur visage et leurs formes? — Oui, » répondis-je. Elle n'en revenait pas. « Il faut que les Francs estiment bien peu leurs femmes pour les livrer ainsi aux regards du premier-venu. On m'a dit de plus qu'au lieu d'aller se promener avec leur mère, leurs sœurs, elles y vont souvent seules avec un homme. — C'est reçu en Europe. — Vraiment? Cet homme-là est sans doute leur mari? — Quelquefois, mais pas toujours. — Quelle honte! On m'a assuré, mais j'ose à peine le dire, que non-seulement elles allaient dans les rues et aux promenades sans voile et sans fèredgè avec un homme, mais qu'ils se tiennent bras dessus bras dessous; que la femme a quelquefois les épaules, les bras et le sein découverts, et que d'autres fois elle lève ses jupes assez haut pour laisser voir ses mollets? » Que répondre? j'avouai que cela n'arrivait que trop souvent, mais que les personnes vertueuses, qui faisaient la plus grande partie de

(1) Quoique Péra ne soit éloigné de Constantinople que d'une petite demi-lieue, il y a beaucoup de femmes turques qui n'y ont jamais été, comme il se trouve beaucoup de femmes grecques et arméniennes qui passent plusieurs années à Péra sans se rendre à Constantinople.

la population européenne, étaient loin d'adopter un tenue aussi indécente.

Une autre fois elle me dit : « Est-il vrai que dans ton pays les femmes travaillent aux champs comme les hommes? qu'elles s'attellent comme des chevaux à des charrettes pour traîner des légumes? qu'elles parcourent les rues pour vendre des fruits? qu'elles sont portefaix, bateliers? que dans les auberges elles servent les voyageurs à table? que dans les boutiques on ne voit que des femmes, des filles, qui vendent aux hommes? que ce sont elles qui vont aux provisions? et qu'après le coucher du soleil, au lieu que la population soit retirée dans ses demeures pour y manger en famille, les rues sont illuminées comme nos minarets pendant le ramazan, et remplies d'hommes et de femmes jusqu'à une heure fort avancée de la nuit? » J'avouai qu'il y avait beaucoup de vérité dans ces remarques. « Comment les Francs peuvent-ils être aussi indifférents à la pudeur, à l'honneur de leurs femmes, de leurs filles, de leurs mères? N'ont-ils donc aucun respect, aucun amour pour elles? Quel pays! »

La conversation cessa un instant et je crûs m'apercevoir qu'elle récitait intérieurement une prière. On lui aurait offert, je crois, une couronne pour demeurer dans le pays des Francs, qu'elle l'aurait refusée avec indignation. Chaque fois que je me rendais chez cette personne, elle m'interrogeait tantôt sur un chapitre, tantôt sur un autre. Enfin l'époque voulue par les préjugés du pays

pour la parfaite guérison d'une apoplexie était arrivée. Ma dernière visite était presque finie, lorsque cette dame me dit : « Hèkim-bachi, j'ai oublié de te demander une chose : Est-il vrai que dans ton pays il y ait des gens qui, en plein jour, prennent à une personne ce qu'elle a dans son sein sans qu'elle s'en aperçoive? des voleurs qui, la nuit, dévalisent les passants dans les rues, d'autres qui les assassinent? des femmes qui courent les rues, cherchant à se prostituer au premier-venu pour quelques para? des maisons où les hommes et les femmes jouent publiquement et s'exposent à perdre en un instant la fortune de leurs familles? Il n'y a donc pas de police dans ton pays comme dans le nôtre? On m'a assuré de plus, mais je ne le croirai jamais quand même je l'aurais vu, qu'il y a de grandes maisons, plus grandes encore que l'*alti-koubbè* (immense salle de la Sublime-Porte où le grand-visir rend la justice), où se réunit le soir beaucoup de monde pour entendre chanter et voir danser des enfants, des hommes et des femmes presque nus, et que la société applaudit d'autant plus que les femmes lèvent les pieds en l'air plus haut et pirouettent plus long-temps sur elles-mêmes ; quelle infamie ! Un tel excès de scandale est-il bien possible ? »

Il faut avoir demeuré long-temps parmi les Orientaux, avoir vu la décence de leurs vêtements, la gravité de leur démarche, connaître l'horreur qu'ils ont pour le chant, la danse et les individus qui en font leur profession, pour se faire une idée

de l'embarras où je devais être, non pour justifier, mais pour pallier un pareil ordre de choses. « C'est sans doute, ajouta-t-elle, la misère qui porte ces malheureux à de pareilles extrémités; aussi je ne suis plus étonnée que tant de Francs viennent chercher à gagner leur vie dans notre heureuse Constantinople, et que, quand ils la quittent, ils y reviennent bientôt après pour y terminer leurs jours. »

Les femmes musulmanes ne sont pas, comme on le voit, aussi à plaindre qu'on le croit ordinairement.

J'étais étonné qu'une femme qui vivait dans une si profonde solitude eût appris tant de particularités sur les mœurs européennes. Je sus ensuite qu'elle voyait l'épouse d'un effendi qui avait passé quelques années en Europe. Ce Musulman avait probablement causé avec sa femme sur les usages du pays des Francs, et celle-ci en avait fait part à la malade.

Bonté, bienveillance, douceur, compassion, sensibilité.

Cette faculté est une de celles que le Koran a exaltées au plus haut degré. Malgré ce que la plupart des auteurs ont écrit sur la barbarie des Musulmans, les faits sont là pour prouver le contraire. Enchaînés par leur religion, les vrais-croyants ne peuvent se mouvoir que dans le cercle qu'elle a tracé autour d'eux, et le Koran ne cesse de leur répéter :

« Faites l'aumône le jour, la nuit, en secret, en

« public; vous en recevrez le prix des mains de « l'Éternel; vous serez à l'abri des frayeurs de la « mort et des tourments.

« L'aumône est utile au centuple.

« Il faut secourir ses proches, les orphelins, les « pauvres, les voyageurs, les captifs, ceux qui men- « dient.

« Ne donnez point à dessein de recevoir davan- « tage.

« Si votre débiteur a de la peine à vous payer, « donnez-lui du temps; si vous voulez mieux faire, « remettez-lui sa dette.

« Que le commerce et le soin de vos affaires ne « vous fassent point oublier le souvenir de Dieu. « Faites la prière et l'aumône.

« La vengeance ne doit jamais passer l'offense; « mais l'homme généreux qui pardonne a sa ré- « compense assurée auprès de Dieu qui hait la « violence. Maître des mouvements de votre co- « lère, sachez pardonner à vos semblables. Un « acte de vertu est impérissable, et une action cri- « minelle retentit jusqu'à la fin des siècles.

« Mariez les plus sages de vos domestiques et de « vos esclaves; accordez à ceux d'entre eux qui « sont fidèles l'écrit qui assure leur liberté, lors- « qu'ils vous le demanderont; donnez-leur une « partie de vos biens.

« Ne prenez pas plaisir à publier les faiblesses « d'autrui. Les médisants subiront un supplice af- « freux. Vous regardez la calomnie comme une « faute légère; c'est un crime aux yeux de l'Eternel.

« Les calomniateurs seront maudits dans ce monde « et dans l'autre. Tremblez de nuire à votre pro- « chain et de vous préparer d'amers repentirs. »

Pour engager les vrais-croyants à suivre ces préceptes, le Koran dit : « Le bonheur éternel ap- « partient aux miséricordieux. » Pour leur imprimer le sceau de la foi, il ajoute : « Dieu sait tout, « connaît tout, entend tout, est partout ; » et pour rendre matériellement plus sensible la toute-puissance de l'Éternel, un commentateur a écrit : « Dieu voit tout ; il voit dans la nuit noire la fourmi « noire sur la pierre noire et entend le bruit du « mouvement de ses pattes. »

Je pourrais ajouter à ces nombreux versets des préceptes plus nombreux encore tirés du même ouvrage, et tous à l'appui des œuvres de miséricorde les plus variées ; mais je préfère le montrer en action.

C'est l'esprit du Koran agissant sur le vrai-croyant qui lui fait payer consciencieusement le dixième de son revenu pour les pauvres, sans compter l'aumône pascale qui se fait à l'issue du ramazan, les amendes qu'il s'impose en expiation de quelque infraction à la loi, comme, par exemple, nourrir un ou plusieurs pauvres pendant tant de jours, en vêtir un ou plusieurs, donner la liberté à un esclave valide.

C'est lui qui a bâti ces aquéducs, ces fontaines innombrables que l'on rencontre sur les routes et dans les promenades, ces khans avec des bains, des chambres et des boutiques tout auprès pour

accueillir les voyageurs, les délasser de leurs fatigues et fournir à leur nourriture.

C'est lui qui élève près des mosquées des boutiques accordées gratuitement aux pauvres artisans pour qu'ils puissent exercer leur industrie, élever leur famille, et qui fait intervenir l'autorité pour protéger les individus qui en louent contre d'avides propriétaires.

C'est lui qui fait regarder un hôte comme un être sacré; qui, mettant à sa disposition la famille dans laquelle il est reçu et le plus bel appartement de la maison, lui fait prodiguer les soins les plus empressés, au point que dans ses maladies on ne souffre pas même que les honoraires du médecin restent à sa charge, et qu'à son départ il emporte encore quelques cadeaux en signe de reconnaissance pour la faveur qu'il a bien voulu accorder.

C'est lui qui défend de mettre le moindre impôt sur les objets de première nécessité à l'usage de la population, des pauvres surtout; qui se fait gloire de les donner au prix le plus modique[1], qui

(1) Cette attention de la part du gouvernement donne quelquefois lieu à des scènes curieuses qui, si elles témoignent de sa sollicitude pour ses administrés, sont en même temps une preuve de son ignorance en économie politique.

Il se fait à Constantinople une énorme consommation de melons d'eau et autres végétaux. Ils se vendaient à très bas prix lors de mon arrivée dans cette capitale, quand la piastre turque valait encore 90 centimes. Depuis, la valeur intrinsèque de cette monnaie étant, par de fréquentes détériorations, tombée à 75, 60, 50 et même 40 centimes, le prix de ces productions augmenta dans la même proportion. Plaintes amères des Turcs et des raïa qui

prescrit la plus rigide surveillance des poids et des mesures, et qui punit de mort les fraudeurs incorrigibles.

C'est lui qui, réglant les devoirs des maîtres et des esclaves, adoucit tellement une condition dont le nom seul rappelle aux Francs des idées si cruelles, que les seconds s'attachent presque toujours aux premiers, se regardent comme faisant partie de la famille, et attendent sans désir l'époque de leur liberté. Si l'homme esclave est bien fait, fidèle et brave, il nourrit l'espérance d'épou-

ne pouvaient comprendre que la piastre étant toujours de quarante para, le loyer des maisons n'étant pas augmenté, le melon d'eau, qui dix années auparavant valait cinq para, en valût à présent douze ou quinze. Pour faire cesser ces plaintes, l'autorité nomma des inspecteurs qui devaient se rendre à l'échelle de Yèni-Kapi, rendez-vous général de tous les bateaux chargés de cet approvisionnement, en surveiller la vente et en fixer le prix avec équité.

L'embarras fut grand; les melons n'étant pas tous de la même grosseur, comment en fixer le prix? Le vendeur demandait vingt para d'un gros melon, les inspecteurs le taxaient à dix; le marchand cachait ses gros melons, et n'offrait que les plus petits pour ce prix-là. Plaintes des acheteurs. Il est décidé que l'on en mettra ensemble un gros et un petit, ou deux moyens pour douze para. Comment évaluer ce qui est gros, petit ou moyen, lorsque mille personnes en achètent à la fois, que d'autres individus en prennent des centaines pour les revendre dans tous les quartiers de Constantinople et dans les villages situés sur les rives du Bosphore?

Harassés de fatigues, les inspecteurs rendirent compte au gouvernement de l'impossibilité d'exécuter leur décision, et les choses reprirent leur ancien cours.

ser la fille de son maître; si la femme esclave est belle, elle peut en partager la couche et recevoir sa liberté lorsqu'elle est devenue mère.

C'est encore l'esprit du Koran qui entoure de soins touchants les malades au sein de leurs familles et rend ainsi les hôpitaux presque inutiles; qui fait un crime de séparer l'agneau de sa mère avant trois mois révolus[1], de mutiler des animaux et surtout des hommes[2], d'abréger les souffrances du gibier blessé en l'achevant le plus tôt possible; qui ordonne au plus fidèle serviteur d'un guerrier mortellement atteint dans le combat de lui trancher

(1) Les Francs, connaissant la rigueur des lois musulmanes, aiment mieux ordinairement se priver de chair d'agneau que d'exposer celui qui leur en apporterait secrètement à être surpris en flagrant délit. Cependant, il y a quelques années, l'un d'eux se trouvant à Belgrade demanda à un des bergers grecs qui peuplent ce village s'il ne pourrait pas lui procurer un agneau pour régaler, à son retour à Péra, quelques amis qu'il avait invités. Le Grec, toujours insubordonné, promet, moyennant une rétribution de cinq piastres turques. Au jour convenu il tue un agneau, le cache sous d'autres provisions, et part pour Péra; mais au moment où il passe devant un corps-de-garde, un janissaire, apercevant quelques gouttes de sang qui tombent à terre, l'arrête, cherche parmi les légumes et trouve l'agneau. Le Grec fut conduit à la Porte, jugé, condamné, exécuté. (*Article communiqué.*)

(2) Beaucoup de personnes croient encore que c'est en Turquie un usage reçu de faire des eunuques; qu'elles se détrompent. Il n'y a peut-être pas, tant au service du sultan que des principaux pachas, cinq cents de ces êtres malheureux, et tous sont des présents envoyés d'Afrique et surtout de Nubie, où le respect pour la loi musulmane n'est pas assez fort pour empêcher cette dégradation de l'espèce humaine.

la tête pour la porter au cimetière des vrais-croyants et préserver sa barbe des souillures que lui imprimerait la main d'un infidèle. Enfin, c'est lui qui étend sa protection jusqu'à l'existence des arbres et la défend contre la hache des propriétaires[1].

L'anecdote suivante servira, je crois, à mettre en relief ce sentiment tout particulier de bonhomie froide et silencieuse qui fait le fond du caractère musulman.

Quoique les raïa aient accaparé presque toutes les branches de commerce et d'industrie, nous

(1) Je me promenais un jour dans le jardin d'un de mes clients, lorsqu'il me fit part du désir qu'il avait, vu l'augmentation de sa famille, d'ajouter une aile à sa maison, et de l'embarras où il se trouvait de ne pas pouvoir le faire à cause de cinq ou six arbres qu'il lui faudrait abattre. « Chaque Musulman du voisinage, me disait-il, sait que ces arbres existent et les voit tous les jours. Quand ils s'apercevront que j'ai bâti à leur place, ils viendront me demander pourquoi j'ai osé les détruire et ils me feront une avanie. Le préjugé musulman les protége. Il y a bien un moyen de parvenir à mon but; mais il est long et déjà connu; c'est de faire mourir lentement ces arbres en mettant du mercure à leur pied. Si mes voisins les voient périr les uns après les autres sans cause apparente, ils me soupçonneront; mais, dans l'incertitude, j'en serai quitte pour peu de chose. »

C'est à ce respect des Musulmans pour ces belles productions de la nature, sous l'ombrage desquelles ils se sont si long-temps reposés, que l'Orient est redevable de ces platanes de six, huit et dix pieds de diamètre qui finissent quelquefois par priver d'air et de lumière la maison dont ils faisaient, dans leur jeunesse, l'agrément et la gloire.

avons vu qu'il y en a plusieurs, et ce sont en général les moins sales, que le Musulman exerce avec succès, soit seul, soit en concurrence avec eux. L'esprit du Koran l'anime encore, même dans l'exercice d'une profession mercantile. S'il se sert de la balance, il pèse froidement devant vous et donne le poids juste. Il s'inquiète peu s'il vend ou ne vend pas : cela ne dépend pas de lui. S'il ne vend pas aujourd'hui, il vendra demain. Il n'invite personne à s'arrêter *devant* sa boutique[1]; il ne vante pas sa marchandise, il l'expose à vos yeux en silence; examinez-la. Il ne surfait pas; si vous lui en offrez moins qu'il ne vous en demande, il la retire, la remet à sa place et ne dit mot. En a-t-il reçu le prix, il le met dans son tiroir et ne vous salue pas, ni ne vous invite à revenir. Il semble faire son commerce plutôt pour obliger que pour s'enrichir. L'heure de la prière est-elle arrivée, il se rend à la mosquée voisine et laisse sa propriété sous la seule garde de la bonne foi publique. Le temps est-il mauvais; il fait ses prières et ses prosternations dans sa boutique, en présence des allants et venants, sans faire attention à aucun objet extérieur. Si vous voulez acheter quelque chose de lui, attendez; il ne cessera pas de prier pour tout au monde. Un voleur pourrait enlever quelque objet sans qu'il s'en aperçût, ou,

(1) Presque toutes les boutiques sont construites de manière que l'on ne peut y entrer et que l'acheteur se tient dans la rue ou sur le trottoir, tandis que le vendeur est dedans.

s'il s'en apercevait, sans qu'il interrompît sa prière.

Aussi, certain de ne pas être surfait sur le prix ni trompé sur la qualité, j'achetais de confiance chez le Musulman ce que je n'osais acheter du Juif sale et criard, du Grec bavard et fourbe, de l'Arménien froid et réservé, moins encore du Franc rusé, menteur et rapace.

Un jour cependant que j'avais besoin d'un bouquin d'ambre, soupçonneux comme un Franc récemment sorti de son pays, je crus devoir recourir à un médecin arménien de ma connaissance, homme très entendu dans les affaires, pour qu'il m'aidât à faire cette emplette. Nous nous rendons dans le quartier où se prépare cet article. Chemin faisant, nous achetons une tige de cerisier de cinq à six pieds de longueur, pour servir de tuyau. Nous nous adressons à plusieurs raïa. Tous, après avoir vanté leur marchandise, la tenaient à un prix trop élevé. Nous nous arrêtons enfin devant la boutique d'un Musulman; après avoir long-temps regardé les assortiments de bouquins exposés dans la montre, mon compagnon en remarque un qu'il juge me convenir, et demande à l'examiner. Le marchand le prend, et, sans dire mot, le lui présente. Après l'avoir bien observé, peu insisté sur les beautés, beaucoup sur les défauts, l'Arménien en demande le prix : « Cent piastres. — C'est bien cher. (Silence du Musulman). Ne pourrais-tu pas le laisser pour soixante-quinze? — Mon prix est celui que je les vends. »

Il reprend l'objet, le remet à sa place, et continue son travail. Je croyais que nous irions ailleurs; pas du tout. Mon camarade reste debout devant la boutique, et me dit : « Ce bouquin est très beau pour le prix; nous n'en trouverons nulle part un semblable à meilleur marché. — Eh bien, dis-je, s'il vaut cent piastres, donnons-les et partons. — Oh que non! ce n'est pas ainsi que se font les affaires à Constantinople. Nous finirons par l'avoir à quelque chose de moins. Attendez.... Eh bien! dit l'Arménien au Musulman qui ne nous avait pas regardés depuis, tu ne veux donc pas de notre argent? » Pas de réponse. « Pour te montrer combien je suis raisonnable, je t'en donne quatre-vingt-dix piastres. — J'ai vendu le pareil ce matin pour cent piastres. — Bien, *Kouzoum* (mon agneau, terme d'amitié), mais une fleur ne fait pas le printemps; il vaut mieux gagner peu sur chaque objet et en vendre beaucoup, que de gagner beaucoup sur un objet et en vendre peu. » Pas de réponse.

Debout sur un petit trottoir, heurté par les passants, je m'impatientais et voulais en finir. « Patience! me dit mon compagnon, vous ne savez pas ce que c'est que le commerce. Il faut acheter le moins cher que l'on peut; ce que l'on a payé de moins reste en poche et sert à autre chose. » Nous restons encore cinq ou six minutes debout sans mot dire. A la place du Musulman j'aurais prié de pareils chalands de ne pas intercepter plus long-temps le jour de ma boutique; il reste

impassible. Enfin l'Arménien reprend : « Si ce bouquin était pour mon usage, je ne marchanderais pas tant; j'en ai vu rarement de plus beau pour le prix; mais c'est pour ce Franc nouvellement arrivé dans cette ville. Il est mon muçafir; il ne se connaît pas en ambre; il m'a chargé de faire cette emplette. Je ne voudrais pas qu'un de mes hôtes pût se plaindre que j'aie négligé ses intérêts. Cette condition t'engagera, j'espère, à diminuer quelque chose du prix; s'il est satisfait, il en achètera d'autres pour envoyer dans son pays. C'est ainsi que se font les affaires; il faut être coulant; une fleur, encore une fois, ne fait pas le printemps; » et il ajouta beaucoup d'autres dictons et proverbes à l'appui. Cependant le Musulman, ayant jeté un coup d'œil sur mon chapeau et mes habits, jugea qu'effectivement je devais être Franc. Il approuva intérieurement la ténacité avec laquelle l'Arménien défendait mes intérêts. « *Beuïlèmi* (est-ce ainsi)? dit-il, je ne gagne que dix piastres sur ce bouquin; dix piastres ne sont pas trop sur un pareil article. Puisque ce Franc est ton muçafir, nous partagerons la différence. — *Bèrèkiat versin* (que Dieu t'accorde l'abondance), répond l'Arménien; j'étais bien sûr qu'un Musulman apprécierait ma situation. »

Je croyais qu'après avoir payé les quatre-vingt-quinze piastres nous allions enfin nous en aller. «Attendez, me dit mon compagnon; pendant que le Musulman est de bonne humeur, je vais le prier de forer notre tige de cerisier. Vous devriez payer

une piastre à un autre, ce sera autant d'épargné.» Après avoir loué son ame compatissante, il lui dit: « Vois, mon frère, j'ai acheté pour mon muçafir la tige que voici; elle ira merveilleusement avec le bouquin que tu nous a vendu. Il est si beau qu'il désirerait s'en servir dès ce soir. Malheureusement la tige n'est pas forée; comment pourra-t-il en faire usage? Tu as tous les instruments nécessaires. Ce qui serait difficile pour un autre est facile pour toi. Je t'en prie, fais cela pour mon hôte, il en sera reconnaissant. » En disant ces mots, il la lui glisse entre les mains. Le Musulman la prend, la regarde, et, quoiqu'il eût de l'ouvrage en train sur son chevalet, il l'ôte et y place le bâton de cerisier.

Ce n'est point une chose facile, dans l'état où sont les arts à Constantinople, que de forer exactement une tige de cinq à six pieds de longueur sur un pouce de diamètre. Si l'instrument dévie tant soit peu, il la perce dans une partie de la circonférence au lieu de se rendre directement à l'extrémité opposée. La fumée s'échappe alors par l'ouverture maladroitement pratiquée, et le tuyau perd de sa valeur. Le Musulman prit si bien ses précautions qu'un quart-d'heure après il nous remit la tige parfaitement forée. L'Arménien fit force remerciements et paya les quatre-vingt-quinze piastres. Je voulais qu'il donnât au moins quelques para à l'apprenti qui avait aidé à l'opération, il n'en fit rien; et tout fier d'avoir tiré la quintessence de cette affaire, il me reconduisit à Péra.

Politesse musulmane.

Comme conséquence de la bonté, de la douceur auxquelles cet article est principalement consacré, je crois devoir parler de la politesse musulmane qui ne ressemble en rien à cette politesse affectée des capitales européennes, dont on fait trop souvent le voile de sentiments haineux et perfides, mais qui est chez les Turcs le résultat de cet esprit de bienveillance et de rigide équité qui les caractérise. D'ailleurs elle a ses versets dans le Koran, et, comme tous les préceptes de ce code sacré, ils sont exécutés à la lettre.

Rien de plus curieux et de plus instructif en même temps pour un Européen que de se trouver dans une réunion d'effendi. Malheureusement pour lui ces occasions sont rares; il n'y a guère que le médecin franc qui puisse en profiter. Ce dernier est toujours le bienvenu chez les Musulmans; pour eux sa présence est un sujet de distraction, une occasion de se faire tâter le pouls et de parler de leur santé. Ces préliminaires finis, la conversation suspendue reprend son cours. Observez bien ces sociétés ordinairement peu nombreuses, et presque toujours composées de vieillards la plupart retraités. Quelle propreté sur leur personne! que de noblesse dans leur maintien, de sérénité dans leurs traits! Quelle douceur et quelle harmonie dans leur idiome[1]! quel laco-

(1) Pour ne pas être taxé de partialité, je crois devoir citer

nisme dans les expressions et quelle netteté de prononciation! Que de finesse dans le sourire, de grace et de simplicité dans les gestes! Ce qui surprend le plus l'étranger, c'est de n'entendre parler qu'une personne à la fois; c'est l'attention bienveillante avec laquelle elle est écoutée jusqu'à la fin de son discours presque toujours très court à la vérité; ce sont les égards avec lesquels chacun soutient son opinion; l'absence de toute méchanceté, médisance, calomnie, obscénité dans la conversation; c'est le respect envers la vieillesse et les supérieurs. Ce qui le charme ensuite, c'est la démarche aisée et majestueuse des Musulmans, l'affabilité de leur accueil, l'élégance du cérémonial à l'entrée et à la sortie du sèlamlik. On croirait que, comme chez nous pour la musique et la danse, la politesse chez eux est le sujet d'une étude profonde et d'un long exercice.

Si l'on compare ces réunions à la cohue des réunions européennes, au maintien négligé, à la marche précipitée, à la mobilité des traits, à la pétulance, à la présomption des individus qui les composent; si l'on écoute leurs idiomes durs ou

l'opinion de l'auteur des *Eléments de la langue turque*. « En étudiant cette langue, dit-il, on ne peut qu'être frappé d'étonnement au spectacle inespéré du tissu méthodique et profondément combiné du turc usuel, des sons majestueux et cadencés qui frappent mollement l'oreille, de l'harmonie des voyelles et de l'insertion de ses accents prosodiques mélodieux qui l'assimilent à une espèce de musique. On serait tenté de croire que cet idiome a été le résultat des conventions raisonnées d'une société de savants. »

sifflants, nasillards, monotones, encombrés d'articles et de pronoms, hérissés d'hiatus; si l'on fait attention à la voix rauque ou criarde des orateurs, à la volubilité de leur prononciation; à l'impatience avec laquelle ils s'écoutent les uns les autres, à l'esprit de contradiction qui les anime et les porte à s'interrompre mutuellement et à parler tous à la fois; à leur bavardage et à leur prolixité, au mépris pour la vieillesse, à la futilité, pour ne rien dire de plus, de leur conversation; si l'on pèse toutes ces circonstances, on conviendra que ces réunions de l'Occident, ces assemblées même dont les délibérations ont une si grande influence sur le sort des nations, loin d'être, comme elles le devraient, des modèles d'urbanité, de décence et de gravité, n'offrent le plus souvent au spectateur affligé que des scènes de confusion indignes de peuples qui se vantent d'être civilisés.

Si les Mahométans observent ainsi les uns envers les autres les préceptes de la plus exquise politesse, je dois le dire, il n'en est pas de même envers l'étranger; le Koran en a tracé les limites. « Ne fréquentez pas les infidèles; ils vous perver« tiront. Eloignez-vous d'eux, ils cachent de mau« vais desseins. N'ayez point d'amis parmi eux. » En conséquence, leur politesse envers le Franc, pour eux synonyme d'infidèle, est froide et dédaigneuse. Ils entrent toujours les premiers au sèlamlik, vont droit à l'angle d'honneur du sopha, et ne le lui offrent jamais. Ils ne se lèvent point quand il entre et ne le reconduisent point quand

il s'en va. Jamais ils ne lui donnent la main; s'ils font venir la pipe et le café, ils sont toujours servis les premiers; ils ne lui adressent jamais le salut religieux *alèikum sèlam* (que le salut soit sur vous), et ils s'indigneraient qu'un infidèle osât leur adresser ces mots consacrés.

Cette froideur des Musulmans envers les Francs a lieu non-seulement de particulier à particulier, mais encore de gouvernement à gouvernement. Rien de plus méprisant que la réception d'un ambassadeur étranger, de quelque rang qu'il soit. Lorsqu'il entre avec sa suite dans la salle d'audience encombrée de curieux, il s'avance à travers la foule jusqu'auprès du grand angle du sopha où est assis le grand-visir. Celui-ci, sans se lever, lui fait signe de s'asseoir; à cet effet, un fauteuil et des escabeaux ont été préparés; des serviteurs apportent des pipes et le café, puis le ministre répète son discours; son premier drogman en lit la traduction en langue turque, le premier drogman du visir lit de même en turc une réponse qui est ensuite traduite en français. Ces lectures finies, l'Européen salue le Musulman, se retire, et ce dernier, immobile, ne le suit pas même des yeux. Cette cérémonie dure à peine une demi-heure. A sa sortie de la Sublime-Porte le ministre trouve un cheval arabe richement enharnaché qui lui est offert de la part du visir; il le monte et s'en retourne à Péra.

La réception chez le Grand-Seigneur est un peu plus splendide, mais aussi plus ennuyeuse. Obligé,

suivant l'étiquette observée de tout temps, d'arriver à la porte impériale au lever du soleil, l'ambassadeur attend jusqu'à midi environ, dans la première ou la seconde cour du palais, que le visir arrive; il dîne avec lui tête à tête et laisse les personnes de sa légation avec les ministres secondaires. Ce dîner, entièrement à la turque, est bientôt fini. Peu de temps après, un messager vient annoncer que Sa Hautesse est prête à recevoir l'envoyé. Celui-ci se rend avec sa suite auprès de la troisième porte, où ils sont tous revêtus de pelisses plus ou moins riches, suivant leurs grades respectifs. Puis les kapidgi de service, prenant chacun par un bras chaque personne qui a droit d'entrer à l'audience, les introduisent devant le Grand-Seigneur, et en pesant le plus possible sur les bras du ministre le forcent à s'incliner profondément. La lecture du discours, la réponse et les traductions ont lieu comme chez le grand-visir; la séance dure à peine vingt minutes; l'envoyé trouve encore en sortant un cheval arabe magnifiquement caparaçonné, sur lequel il parcourt sans quitter sa pelisse l'espace depuis le palais jusqu'à l'échelle; puis il traverse le port, remonte à cheval et se rend à Péra, suivi des membres de sa légation couverts de leurs pelisses, de ses nationaux et des curieux qui l'ont suivi au palais.

Depuis quelques années Mahmoud a, dit-on, modifié les cérémonies de ces réceptions et les a rendues moins humiliantes qu'auparavant.

Conscience, sentiment du juste et de l'injuste.

Autant le Musulman se montre bienveillant et charitable dans toutes les circonstances où il peut suivre la pente de son caractère, autant il devient sévère et inexorable dès que l'on porte atteinte au sentiment qu'il possède du juste et de l'injuste et aux préceptes de sa religion. Nous avons déjà vu un janissaire exécuté pour un vol qui en France aurait peut-être entraîné quinze jours de prison; quiconque dérobe une somme faible ou forte, quiconque exploite les malheurs publics pour extorquer de l'argent[1], est également puni de mort.

(1) Pendant la peste de 1812, qui enleva une si grande partie de la population de Constantinople, un fossoyeur turc ne voulait plus creuser de fosse à moins de douze piastres, tandis que l'usage ou la loi avait fixé pour ce travail une rétribution de trois piastres plus que suffisante. Le bruit en vient aux oreilles du visir. Il veut s'assurer par lui-même de la vérité, se déguise, se rend au cimetière, et, sous prétexte d'avoir perdu un frère dans l'épidémie, prie le Musulman de creuser promptement une fosse. Avant de se mettre en besogne le fossoyeur exige douze piastres. Le visir lui fait observer que ce travail est fixé à trois piastres; que la maladie de son frère lui a coûté beaucoup, que ses moyens ne lui permettent pas de payer au-delà du prix ordinaire, et que d'ailleurs un vrai-croyant ne doit pas en agir ainsi avec un frère... Tous les moyens de persuasion qu'il emploie sont inutiles. « Eh bien! puisqu'il le faut, puisque mon frère ne doit pas rester sans sépulture, je me résigne à payer les douze piastres que tu exiges. » Le fossoyeur se met à l'ouvrage. « Ton frère est-il bien grand? — A peu près de ta taille. » Lorsque la fosse est

Celui qui profite de la terreur occasionnée par un incendie pour s'approprier quelques effets est, après conviction, jeté dans les flammes, afin d'effrayer les autres par la grandeur et la promptitude du supplice.

Ce sont sans doute ces actes de rigueur qui ont donné aux Turcs cette réputation de cruauté que les chrétiens leur ont faite; mais si l'on considère combien, grace à cette rigueur même, les crimes de toute sorte sont rares à Constantinople, on se convaincra de son efficacité et de son opportunité.

L'usure est aussi pour le vrai-croyant un sujet d'indignation, un crime anti-social; il ne peut concevoir qu'on puisse réclamer à son frère, fût-ce au bout de dix ans, plus qu'on ne lui a prêté. Le Koran a soin de lui dire : « Ne multiplie point tes « richesses par l'usure; des châtiments cruels sont « préparés pour les usuriers, pour ceux qui ont « consumé injustement l'héritage d'autrui. » Aussi, dans les contestations entre raïa, ou entre Francs et raïa, portées devant les tribunaux turcs, le kadi ou mollah raie-t-il toujours l'article des intérêts; et, s'il y en a eu de payés, il les déduit de la somme principale [1].

finie, le visir fait un signe; deux Turcs arrivent. « Voilà un méchant homme, dit-il; il profite des calamités publiques pour extorquer de ses frères plus que la loi ne lui accorde; prenez-le, jetez-le dans la fosse, et qu'il meure. » Le fossoyeur fut enterré vif.

(1) Voir Note XIII à la fin du volume.

L'anecdote suivante prouvera quelle confiance les raïa, même les moins scrupuleux, conservent dans la justice de leurs supérieurs musulmans.

Un apothicaire de ma connaissance venait de mourir. Sa boutique, une des plus belles d'un quartier très populeux, tentait plusieurs de ses confrères. Tandis que le plus grand nombre ne sont louées que dix, douze, quinze, vingt, rarement trente piastres par mois, celle-ci en valait réellement cinquante. Un chaland la porta à soixante, un autre à soixante-dix, un troisième à soixante-quinze; le propriétaire en voulait cent. Un Grec, qui avait déjà fait de mauvaises affaires dans quatre ou cinq quartiers différents, désirant à toute force tenter la fortune dans un établissement aussi connu, prit la boutique à ce prix. Toutes les personnes de sa connaissance le taxaient d'imprudence; moi-même je lui fis quelques remontrances. « Laissez-moi faire, répondit-il; elle ne me reviendra pas aussi cher que vous le croyez. — Comment cela? — Je paierai les deux premiers mois, puis je ne paierai plus. Je serai assigné par le propriétaire devant l'hèkim-bachi, juge suprême de toutes les contestations qui s'élèvent entre les médecins et les apothicaires raïa; je lui dirai que, croyant cette apothicairerie très achalandée, j'ai consenti au prix exorbitant que l'on en demandait; que pendant les deux premiers mois elle n'a pas rapporté la valeur du loyer; que fidèle à ma promesse, et espérant par mon activité lui faire une bonne réputation, j'ai payé ce dont j'étais con-

venu, mais que mes efforts ont été inutiles; que tout homme qui exerce un honnête industrie a droit de gagner outre ses frais quelque chose pour entretenir sa famille; ou je me trompe beaucoup, ou notre chef réduira de moitié le prix de ma location. » En effet, après avoir nommé une commission d'apothicaires raïa qui décida que l'établissement était loué beaucoup trop cher, l'hèkim-bachi le diminua de cinquante piastres par mois, et le propriétaire fut sévèrement tancé pour vouloir ainsi rançonner un confrère.

Circonspection, prévoyance.

Si la circonspection fut jamais nécessaire, certes c'est en Turquie. J'ai déjà fait pressentir l'utilité de cet organe en parlant de la ruse et de la dissimulation. Inné, héréditaire, il doit se fortifier encore par l'exercice et acquérir son plus grand développement à cet âge où la crainte et l'ambition le tiennent sans cesse en activité. Aussi est-il probable que la tête carrée des Musulmans doit cette forme à l'extension considérable des protubérances bi-pariétales.

C'est cet organe qui porte sans doute les Turcs à ne jamais s'embarrasser de mobilier ni de grandes provisions, et à faire consister leurs propriétés en objets portatifs, tels que pipes, pelisses, châles, bijoux, faciles à enlever, à cacher en cas d'incendie ou d'autre événement.

Dans certains pays la circonspection poussée à

l'excès porte quelquefois au dégoût de la vie, au suicide; l'homme fatigué d'une lutte inutile avec des obstacles multipliés, abattu par la perte successive de tout ce qui faisait le charme de son existence, finit par regarder la terre comme un séjour de malheur; il médite sa destruction et l'accomplit. Cela n'arrive jamais parmi les Musulmans; le suicide, si fréquent chez les peuples civilisés, leur est inconnu. Ils regardent comme un attentat envers la Providence la désertion du poste qu'elle leur a confié, et, quand l'heure a sonné, ils meurent avec la plus grande résignation.

Fermeté, constance, persévérance, opiniâtreté.

Le Musulman doit avoir cet organe fortement prononcé. Puissamment aidé par celui du sentiment religieux et par la croyance à la fatalité, le vrai-croyant est inébranlable.

Deux hommes attirent depuis long-temps l'attention de l'Europe : ce sont Mahmoud et Méhémet-Ali; tous deux sont Musulmans. Quelle fermeté de caractère n'ont-ils pas déployée depuis qu'ils règnent, l'un sur la Turquie et l'autre sur l'Égypte! Quelle constance, en général, parmi les Musulmans, dans leurs pratiques religieuses, dans leurs mœurs, leurs coutumes! Quelle persévérance dans leurs efforts pour résister à un ennemi supérieur! Quelle opiniâtreté dans la défense des places! Quelle ténacité les ministres étrangers n'ont-ils pas à vaincre pour obtenir la plus petite concession, non

de tel ou tel reïs-effendi, mais de tous ceux qui remplissent ce ministère!

Sentiment religieux, théosophie, religion. — ISLAMISME.

Après avoir fait l'exposition des différentes facultés des Musulmans, il est temps d'en examiner une autre que j'ai laissée à dessein pour la dernière: c'est la théosophie, faculté dont l'énergie puissante, extraordinaire, a modifié pendant douze siècles et modifie encore ces populations nombreuses, et semble ne les avoir d'abord élevées à un si haut degré de puissance et de gloire que pour les laisser devenir ensuite une proie d'autant plus facile de leurs ennemis politiques et religieux. C'est ce que je vais essayer de faire en traitant rapidement de l'islamisme et de ses conséquences.

Dogmes. — Le Koran est cette série de fragments, au nombre de cent quatorze, que les Musulmans croient avoir été apportés à Mahomet par l'ange Gabriel, pendant les vingt-trois années qui s'écoulèrent depuis l'âge de quarante ans auquel ce prophète commença sa mission religieuse jusqu'à sa mort. Le Sunna, qui est le récit des principales actions de Mahomet, recueillies par ceux qui en avaient été les témoins, en est le supplément.

Le Koran proclame qu'il n'y a qu'un seul Dieu; qu'il n'a point d'égal; que Mahomet est son pro-

phète, le plus grand, le dernier, le sceau des prophètes, et qu'on ne doit en attendre aucun autre après lui. Il enseigne que Dieu a des anges qui agissent par ses ordres; qu'il y en a qui ont accès auprès de son trône et qui sont ses envoyés; que chacun d'eux a des fonctions particulières. Un certain nombre veille sur les hommes et écrit leurs actions; ils sont nommés *anges gardiens* et *écrivains indulgents*. Gabriel est le ministre des vengeances célestes; Azraïl est chargé de recevoir l'ame des hommes à leur dernier soupir, et Israfil de sonner la trompette de la mort et de la résurrection générale.

En prêchant l'islamisme Mahomet annonçait qu'il n'y avait jamais eu et qu'il ne pouvait y avoir qu'une seule véritable religion; que les lois particulières ou les cérémonies étaient sujettes au changement, conformément à la direction de la Providence, mais que la substance de la religion étant une vérité éternelle ne pouvait être changée et demeurait toujours la même. « Toutes les fois, disait-il, que cette religion a été négligée ou corrompue dans l'essentiel, Dieu, à des époques diverses, a envoyé du ciel des livres à différents prophètes : le Pentateuque à Moïse, le Psautier à David, d'autres livres à d'autres prophètes, enfin l'Évangile à Jésus. Ces livres sont tous vrais; mais le Koran, descendu du ciel le dernier, doit être suivi jusqu'au jour du jugement dans les lois qu'il a établies; il est la parole, la lumière de Dieu; il est éternel, incréé; l'original en est entre les mains

de Dieu, et ne peut être changé ni abrogé[1]. » Le Koran est donc le livre par excellence, le seul, pour ainsi dire, qui existe pour le vrai-croyant, le livre qu'il lit ou entend lire cinq fois par jour, qu'il doit avoir auprès de lui[2], que beaucoup de Musulmans apprennent par cœur en entier, dont tous savent au moins les versets et les chapitres les plus utiles à leur conduite morale et religieuse, et que l'on ne peut toucher qu'après s'être purifié.

Tous les êtres vivants, ainsi que le Koran l'enseigne, mourront, ressusciteront et seront jugés. Le pont de Sirath est plus affilé qu'une épée; il est dressé au-dessus de l'enfer. Tous les hommes doivent passer sur ce pont; les uns le franchiront avec la rapidité de l'éclair, d'autres plus ou moins lentement, d'autres enfin tomberont immanquablement dans le feu éternel. Ceux dont les bonnes actions surpasseront les mauvaises iront en paradis où, toujours jeunes, toujours vêtus d'habits verts tissus d'or et de soie, rayonnant de gloire, ils passeront l'éternité dans des jardins arrosés de fleuves, au milieu de vierges aux yeux noirs, exemptes de toutes infirmités et de tout besoin, excepté de celui d'aimer; heureux surtout de la

(1) Afin que ses chapitres ne puissent être en aucun temps falsifiés ni altérés, on en a compté non-seulement tous les versets, mais aussi toutes les lettres.

(2) Tel est le respect des Musulmans pour le Koran, le besoin qu'ils éprouvent d'en avoir une copie près d'eux, que j'ai vu dernièrement un Koran microscopique si petit qu'il était renfermé dans le double-fond d'une tabatière.

vue de Dieu, bonheur infiniment supérieur à tous les autres biens du paradis. Ceux dont les mauvaises actions surpasseront les bonnes iront en enfer, à moins que Dieu ne leur fasse miséricorde; le pécheur y brûlera suivant la quantité de ses crimes; puis il en sortira pour entrer dans le paradis. Celui qui meurt avec un atome de foi sera nécessairement délivré de l'enfer; mais les infidèles et les idolâtres ne le quitteront jamais. Dieu peut pardonner au croyant mort sans s'être repenti d'un grand péché; mais un remords tardif est inutile pour ceux qui, ayant vieilli dans le crime, n'invoquent le repentir qu'aux portes du tombeau.

Vices et vertus. — Les vices dont il faut s'attacher à purifier son cœur sont : le jugement téméraire contre les fidèles, l'hypocrisie, l'envie, l'orgueil, la haine, l'amour du monde, l'amour du commandement, la vanité, l'obéissance à ses passions, la crainte de la pauvreté. L'opiniâtreté, l'avidité, la gourmandise sont encore des vices capitaux. Il est défendu d'honorer les riches pour leurs richesses et de mépriser les pauvres, de chercher à connaître les fautes cachées du prochain, de renier un dépôt, d'user de mensonge, et d'endurcir sa conscience contre les terreurs de l'autre vie.

Non-seulement il faut se garder de tous les vices, mais il est indispensable de travailler à acquérir les vertus opposées : la patience à supporter

les événements fâcheux, les peines, les maladies; la reconnaissance envers Dieu pour les bienfaits qu'il nous accorde; la crainte de sa colère, l'espérance en sa miséricorde, la résignation à sa providence; la modération dans les plaisirs de la vie, la générosité, la modestie; la sincérité, c'est-à-dire la pratique du bien dans la seule vue de plaire à Dieu sans y mêler aucun intérêt temporel ni mondain; l'humilité la plus profonde qui consiste à tout attribuer à Dieu, à se regarder comme le dernier de tous, et à ne point compter pour sa subsistance sur son propre travail, sur ses richesses, sur ses forces, mais sur la bonté de l'Éternel. Il faut encore donner de bons conseils, se rendre à la vérité, résister aux désirs de la concupiscence, toujours bien penser du prochain, lui pardonner les fautes auxquelles on est exposé soi-même, s'occuper des siennes propres, ne point considérer comme une honte de les reconnaître et de s'en repentir. Si l'on a fait quelque tort à autrui, il faut le réparer. Si l'on a omis un devoir envers Dieu, il faut l'accomplir ou se soumettre à une peine expiatoire. On est tenu aussi de remplir les obligations qu'avait contractées un proche parent défunt, et, s'il y a manqué, d'expier sa faute à sa place.

Préceptes des vertus. — Aux yeux du Musulman, la piété est la première des vertus; sans elle les meilleures actions ne sont pas agréables à Dieu. Ceux qui désirent l'acquérir doivent garder de

péché leurs sept membres, de crainte qu'ils ne deviennent pour eux les sept portes de l'enfer. Ces membres sont les oreilles, les yeux, la langue, les mains, les pieds, le ventre et les parties sexuelles.

1° Il ne faut écouter aucun instrument de musique, ne point prêter l'oreille au mensonge, à la médisance, aux discours obscènes, ne point entendre chanter, pas même le Koran ni aucune prière.

2° Il faut éloigner ses yeux des choses dont la vue est prohibée. Il est défendu à tout fidèle, de quelque sexe qu'il soit, de regarder un homme du nombril au genou, et à la femme de regarder du nombril au genou une personne de son sexe.

Le Musulman ne peut regarder du nombril au genou, ni même au dos et au ventre, les femmes avec lesquelles il ne peut se marier. Quant aux autres, il commet un crime s'il voit plus que leur visage, la paume de leurs mains et leurs pieds, que ce soit la passion qui le guide ou non, n'importe la laideur ou la beauté de la personne, n'importe leur âge respectif. La femme légitime et l'esclave sont exceptées des règles précédentes. On doit encore s'abstenir d'observer, par les fentes des portes ou par un trou, l'intérieur de la maison d'autrui, ainsi que de regarder les Musulmans d'un œil de mépris.

3° Quant à la langue, elle ne doit pas mentir ni dire de mal de qui que ce soit. Il faut éviter soigneusement de se louer soi-même, de dire des paroles obscènes, de molester ou de reprendre

quelqu'un hors de propos, d'aller contre ses promesses ou de violer un traité qu'on aurait fait.

Celui qui se permet le blasphème une seule fois perd tout le mérite de ses bonnes œuvres. S'il est marié, son mariage est dissous et l'usage qu'il en fait dans cet état est illégitime. Il peut être mis à mort et son cadavre considéré comme celui d'un chien. S'il vient à se repentir, il est considéré comme un Musulman de fraîche date et obligé de renouveler la cérémonie de son mariage; s'il a fait auparavant le pélerinage de la Mecque, il doit également le recommencer si cela lui est possible.

4° Lever la main à tort sur quelqu'un, s'emparer de sa nourriture, toucher sans nécessité ce qui est essentiellement immonde, un animal mort, par exemple, sont autant d'abominations.

5° Il faut se garder d'aller dans de mauvais lieux, d'entrer dans la propriété d'autrui sans sa permission, de frapper sans sujet son prochain, de gâter son tapis, sa natte, la couverture de sa selle ou tout autre objet qui lui appartient.

6° Quant aux péchés dont le ventre est complice, il faut s'abstenir de ce qui est défendu, blâmable ou douteux. Lorsqu'on achète quelque chose à la mesure ou au poids, il n'est pas permis de le manger avant de l'avoir mesuré ou pesé.

7° Enfin les péchés dont les parties sexuelles sont les instruments et que la loi condamne encore plus que les autres sont : la fornication, le péché contre nature, le commerce avec sa femme

pendant le temps de ses infirmités périodiques ainsi que pendant ses couches.

Pratique de l'islamisme; ses effets sur la population.—Le Musulman croit fermement à tous les dogmes de sa religion; le mot *islamisme* lui rappelle qu'il est consacré au culte d'un seul Dieu. Dès que le Koran est pour lui la parole du Très-Haut lui-même, il en observe scrupuleusement tous les commandements. Il ne se permet pas de les discuter; tous sont pour lui également sacrés. Jamais il ne prend le nom de Dieu en vain. Ce nom incessamment répété est toujours prononcé avec respect. *Allah* est l'expression de la joie, de l'encouragement au travail, de l'étonnement, de la crainte, de l'espérance, de la reconnaissance. C'est le cri de l'affliction, de la détresse, du désespoir. C'est lui qui anime le guerrier dans le combat et qui se fait entendre après la victoire. C'est le premier mot que le vrai-croyant prononce en se levant et qu'il répète mille fois dans la journée; c'est le dernier mot qu'il prononce en s'endormant et à l'heure du trépas. C'est à Dieu qu'il en appelle d'une injustice soufferte, quand la loi ne l'a pas redressée: *Allahtan boulsoun* (que Dieu l'en récompense comme il le mérite). *Inchallah* (s'il plaît à Dieu) est une réponse à toutes demandes, il entre dans toutes les conversations. *Allah-kèrim* (Dieu est grand, à la grace de Dieu!) est l'expression de la dévotion, de la résignation; elle est encore employée pour lui recommander

la réussite d'une affaire incertaine sur laquelle la volonté, le talent de l'homme ne peuvent exercer d'influence. *Mach-Allah* (c'est l'œuvre de Dieu! cela est admirable!) est l'exclamation de la surprise à la vue de quelque travail parfait, surtout lorsque le mécanisme en est inconnu[1].

Si la mort, dont on voit chaque jour l'œuvre de destruction, nous donne la certitude d'une fin plus ou moins prochaine, la résurrection de nos corps trouve parmi les Européens bon nombre d'incrédules. Le Musulman, au contraire, en est convaincu. « L'homme ignore-t-il que nous l'avons créé de « boue? Celui qui l'a créé la première fois le rani-« mera. Nous vous avons tiré du néant; nous pou-« vons mettre à votre place d'autres hommes « et vous faire passer par des formes qui vous « sont inconnues. Nous vous avons créé de « terre, vous y retournerez et nous vous en ferons « sortir une seconde fois. » Des versets aussi positifs ne peuvent laisser aucun doute au vrai croyant. Tout n'est-il pas facile à l'Eternel? Aussi la mort et la résurrection, le pont de Sirath, le jugement dernier, les joies du paradis, les tourments de l'enfer, la brièveté de la vie, la longueur de l'éternité, sont-ils toujours présents à son esprit. Averti qu'un repentir tardif est inutile, il se prépare de longue main pour le moment terrible.

(1) Les femmes riches, musulmanes et raïa, aux jours de fêtes, portent souvent dans le harem un ornement de tête en diamants, appelé *mach-allah* de ce qu'il représente les lettres arabes qui composent ce mot.

Prédestination, fatalité. — « Le terme de la vie « est fixé; nul ne saurait le prévenir ni le différer « d'un instant. Il ne peut arriver que ce que l'E- « ternel a écrit. Rien ne nous arrive que par la « permission de Dieu. Toutes les disgraces que « vous éprouvez étaient écrites dans le livre avant « qu'elles vous arrivassent. » Voilà pour les individus. Voici pour les nations : « Aucun peuple « ne peut avancer ni reculer l'instant fixé pour sa « ruine. Chaque nation a son terme fixé; elle ne « saurait le hâter ni le retarder d'un instant. » Et pour ne laisser au vrai-croyant aucune espérance de fléchir la justice de l'Eternel, le Koran ajoute : « Le ciel ne révoque jamais les décrets qu'il a pro- « noncés. »

Après des paroles aussi précises, comment le Musulman douterait-il de leur infaillibilité ? Il en voit la preuve dans tout ce qui l'entoure : l'un est riche, l'autre est pauvre; celui-ci meurt jeune, celui-là à la dernière décrépitude; l'un est parvenu de rien aux plus grands emplois, l'autre tombe du faite des grandeurs dans la plus profonde misère; telle femme est féconde, telle autre est stérile. Que peut faire l'homme en ce cas ? se soumettre sans murmurer. Aussi le Musulman est-il fataliste à l'excès. Il voit sans se plaindre toute sa fortune devenir la proie d'un incendie[1], tandis qu'à côté

(1) Dans l'immense incendie qui eut lieu le 30 août 1826, un mois environ après la révolte des janissaires, un riche effendi, retiré des affaires, vit son hôtel de Constantinople entièrement consumé par les flammes. Heureusement il lui en res-

de lui le Franc, l'Arménien, le Grec, le Juif poussent des cris de désespoir et s'exposent quelquefois à périr dans les flammes pour sauver quelques effets. Il voit les auteurs de ses jours, son épouse chérie, ses enfants, l'espoir de sa vieillesse, mourir entre ses bras, et il ne se permet ni larmes, ni soupirs, pas même un murmure; ce serait une révolte contre les décrets de la Providence. A la guerre, la victoire couronne-t-elle son

tait un autre à Scutari; il s'y transporta avec sa famille et le peu d'effets qu'il avait pu sauver. Je le connaissais pour lui avoir fait deux ou trois visites. Peu de jours après, en traversant Scutari, mon drogman me montra le nouvel hôtel de cet effendi et me proposa d'aller le saluer : « Il en sera flatté, » me dit-il. Nous entrons, nous montons au sèlamlik. Autant le konak incendié était agréable et bien situé, autant celui-ci était triste et délabré; il paraissait ne pas avoir été habité depuis longues années. L'effendi nous accueille avec la plus grande affabilité, nous remercie de l'intérêt que nous prenions à son malheur, et dit : « Mon konak de Constantinople est brûlé; on n'en a sauvé que très peu de chose; *allah-kèrim!* Je me félicitais d'avoir déposé mes pelisses d'hiver chez le fourreur et envoyé mes pipes à nettoyer; mais ces artisans sont venus dernièrement m'informer que, pendant qu'ils étaient occupés à sauver leurs femmes et leurs enfants, les flammes avaient dévoré leurs boutiques avec mes pipes et mes pelisses! *Allah-kèrim! Allah-kèrim!* » répétait-il en souriant. Un mois s'était à peine écoulé qu'un incendie eut lieu à Scutari et consuma l'habitation de notre effendi. Deux jours après nous passâmes dans le quartier, nous le trouvâmes réduit en cendres. J'ignore où l'effendi se retira; mais je suis convaincu qu'il ne lui sera échappé aucun murmure contre la Providence, et qu'il aura répété comme auparavant : *Allah-kèrim*, *Allah-verdi*, *Allah-aldè!* Dieu est grand, Dieu m'avait donné ces richesses, Dieu me les a enlevées!

courage; il en rend gloire à Dieu seul. Des revers longs et cruels trompent-ils ses espérances; il y voit le doigt de la Divinité. Il combat et meurt; il a fait son devoir; le reste ne dépend pas de lui. Il sait que sa récompense est assurée.

Purifications. — A peine le Musulman a-t-il atteint l'âge de sept ans, à peine a-t-il appris à prononcer distinctement la profession de foi : « Dieu « seul est Dieu et Mahomet est son prophète, » qu'il est circoncis [1], puis initié dans la pratique régulière des purifications.

(1) La circoncison, qui était en usage chez les Arabes plusieurs siècles avant Mahomet, et chez les Juifs depuis Abraham, est généralement pratiquée par les Musulmans, sans être pour eux d'une nécessité si absolue qu'on ne puisse s'en dispenser dans certains cas. Ils ne la regardent que comme une cérémonie très convenable et très utile, et c'est à cette utilité même qu'il faut attribuer la cause de son adoption dans l'Orient. Il y a, je crois, peu d'exception; tous les Musulmans que j'ai eu occasion de voir comme médecin étaient circoncis. L'opération est peu douloureuse à l'âge où on la pratique ordinairement. Les barbiers turcs, qui exercent aussi la petite chirurgie, sont, dit-on, très experts sous ce rapport. Comme elle ne se fait pas en présence d'un infidèle, je n'ai pu en être témoin; mais je sais qu'ils emploient le rasoir. Le prépuce est enlevé, ils étanchent le sang avec de la poussière très fine de bois pourri. Quinze jours après, la guérison a lieu. Il est rare qu'il arrive des accidents; mais pratiquée par ces barbiers sur un adulte vigoureux, et soignée à leur manière, la circoncision peut entraîner des accidents terribles.

Il suffit d'avoir fréquenté les hôpitaux des principales capitales européennes pour être convaincu de l'utilité de cette coutume. Que de saleté cachée, que d'irritations, d'inflammations,

Les purifications sont une des pratiques les plus essentielles du culte musulman. La loi ne permet à l'homme l'exercice d'aucun acte religieux avant de s'être préalablement lavé de toute souillure corporelle. Il y a trois sortes de purifications : le lavage, l'ablution, la lotion. La première est requise pour les souillures matérielles, soit du corps, soit de l'habit, soit de l'endroit où l'on prie [1]; la seconde pour les souillures non substantielles mineures, telles que le vomissement, l'éclat de rire au milieu de la prière, les embrassements voluptueux, etc.; elle consiste à se laver le visage, la bouche, les narines, la barbe, les mains, les bras jusqu'aux coudes et les pieds jusqu'à la cheville. On l'accompagne de prières. La troisième est pour les souillures non substantielles majeures : l'*effusio seminis*, l'acte de cohabitation, les infirmités périodiques de la femme, les couches; elle consiste à se laver tout le corps, de la tête jusqu'aux pieds. Aussi, à l'approche de l'heure de la prière, de celle de midi surtout, les espaces qui entourent les mos-

d'incommodités de toute espèce et même de maladies graves n'éviterait-on pas en faisant de la circoncision une loi de propreté que l'on pratiquerait dans l'enfance!

(1) De crainte de faire la prière sur un lieu impur, les Musulmans ont soin d'avoir un petit tapis consacré à cet usage. Les gens riches se font suivre partout d'un serviteur qui le porte sous le bras et qui l'étend devant son maître lorsque l'heure de la prière est arrivée. Les Musulmans qui n'ont pas de tapis se placent sur leur manteau.

quées sont-ils remplis de fidèles qui se purifient. Les uns s'acheminent vers les latrines, une petite cruche d'eau à la main, pour se laver après l'acte de la défécation ; les autres autour des nombreux robinets de la fontaine. Le silence règne parmi cette multitude. Chacun a l'air sérieux, répète mentalement les prières prescrites, puis se rend à la mosquée, et, après avoir laissé ses babouches à l'entrée, s'approche de l'imam derrière lequel se groupent tous les fidèles.

L'intérieur de l'édifice est très simple et d'une extrême propreté; aucun ornement ne distrait la piété du fidèle. On n'y trouve ni chaise ni bancs, mais des tapis en hiver, des nattes en été, sur lesquels le Musulman se tient assis sur ses talons. Vêtu décemment[1], dans un état de pureté parfait, le visage tourné vers la *kaaba*[2], les mains croisées sur la poitrine et les yeux fixés sur la terre, il écoute la prière dans le plus profond recueillement.

Quoiqu'il soit défendu à tout infidèle d'entrer dans les mosquées, surtout pendant le temps des

(1) C'est-à-dire entièrement enveloppé de son ample bènich, de sorte que ses pieds ne soient pas visibles et que ses mains soient recouvertes par les manches.

(2) La kaaba est la sainte maison de la Mecque; les Musulmans croient qu'elle a été construite par les anges dans le paradis. Dans ses murs se trouve enchâssée la pierre noire dont nous avons parlé précédemment; on la croit d'origine atmosphérique. Les Arabes la révéraient déjà bien avant le temps de Mahomet, qui trouva cette superstition trop profondément enracinée pour songer à la détruire.

prières, il est d'usage que le gouvernement ottoman accorde aux ministres des puissances européennes, peu de temps après leur arrivée, un ferman pour visiter les quatre principales. Des nationaux, des étrangers se mettent dans le cortége des ministres et profitent de cette circonstance pour satisfaire leur curiosité. La piété musulmane voit avec d'autant plus de regret cette infraction à la loi, que les Francs, se croyant dans leurs églises, s'y comportent quelquefois avec cet oubli des convenances si ordinaire dans la chrétienté. L'anecdote suivante, qui, dans le temps, fit beaucoup de bruit à Péra et parmi les diplomates, peut donner la mesure de la légèreté des Francs, de la piété du Musulman, et du danger auquel on s'expose en bravant ouvertement ses principes religieux.

M. de Tamara, ambassadeur de Russie, et son épouse, le comte de Ludolf et sa fille, le ministre de Naples, avaient obtenu la permission de visiter les principales mosquées. Ils se rendirent à l'une d'elles, suivis de plusieurs officiers russes, anglais et autrichiens. Les hommes refusèrent de mettre les babouches que l'on présente aux Européens, qui ne peuvent se déchausser comme les Turcs. C'était déjà, suivant l'islamisme, une insulte à la Divinité : « Je suis ton Dieu, tu es dans « la vallée sainte; quitte ta chaussure. » Ce manque d'égards fut suivi d'une conduite bien plus répréhensible; les officiers qui donnaient la main aux dames attirèrent, par leur tenue et leur rire indécent, les regards des Musulmans recueillis

dans leurs prières. En un instant les diplomates et leur suite furent hués et menacés. On cria au scandale ; les softas, élèves et étudiants de la loi, voisins de la mosquée, accoururent. Les ministres et les dames, frappés à coups de babouches, furent obligés de fuir. Les dames se réfugièrent en toute hâte dans la première maison qu'elles purent atteindre, et trouvèrent asile et sûreté dans le harem, inaccessible aux Musulmans. Les diplomates ne durent leur salut qu'à la vitesse de leurs jambes. Le sultan envoya de la troupe pour les protéger ; quand elle arriva, il n'y avait plus personne. Les ministres se plaignirent au visir de l'insulte faite à leur caractère, et le visir, dit Grassi, répondit : « Les Musulmans professent la religion « autrement que les infidèles, qui se moquent de « celle qu'ils disent professer. Je suis bien aise « que vous en ayez été quittes pour la peur. Nos « temples sont sacrés ; aucune idée étrangère aux « prières et au culte n'entre dans la pensée des Mu« sulmans quand ils prient. Point de parure, point « de conversation dans nos temples, point d'indé« cence ; nous ne sommes pas faux dévots, mais « religieux. »

La loi musulmane oblige les fidèles à adresser cinq fois par jour leurs prières à Dieu : le matin, à midi, vers trois heures de l'après-midi, au coucher du soleil, et à la nuit close. Ces prières sont accompagnées de diverses attitudes, d'inclinations et de prosternations : « Adore le Seigneur debout ou « prosterné. » Jamais le Musulman ne prie à genoux.

Jeûne.—Tout Musulman parvenu à l'âge de quatorze ans doit jeûner pendant le mois de *ramazan*. « Ce mois, dans lequel le Koran est descendu du « ciel pour être le guide, la lumière des hommes et « la règle de leurs devoirs, est le temps destiné à « l'abstinence. Le manger et le boire vous sont « permis jusqu'à l'instant où vous pourrez, à la « clarté du jour, distinguer un fil blanc d'un fil « noir. Accomplissez ensuite le jeûne jusqu'à la « nuit. » Cette abstinence est portée à un tel point de sévérité qu'il n'est pas même permis de fumer du tabac ou de respirer des parfums. Les voyageurs, les femmes enceintes, les malades sont dispensés de ce jeûne, et cependant la plupart de ces derniers préfèrent se passer de médicaments que de le rompre.

Le ramazan parcourt en trente-trois ans les différentes saisons de l'année. Quoique, dans les pays où règne l'islamisme, les jours en été ne soient pas aussi longs que dans le nord de l'Europe, ce jeûne devient très pénible à Constantinople lorsqu'il a lieu vers la fin du printemps. J'ai déjà dit, en parlant des bateliers, combien cette classe nombreuse avait à en souffrir. Cependant personne n'oserait transgresser publiquement la loi; il serait réputé infidèle, apostat, et par-là digne du dernier supplice.

Il est curieux d'observer Constantinople et les Musulmans à cette époque. Une heure avant le coucher du soleil, ils se rendent au café ou sous l'ombrage d'un arbre; ils échangent quelques phra-

ses d'une voix affaiblie par l'abstinence. Le Franc peut, s'il le juge à propos, fumer, boire et manger à côté d'eux; ils ne s'en indignent pas. Jugeant des autres par lui-même, l'étranger croit qu'ils attendent avec impatience le coup de canon qui annonce le coucher du soleil; il n'en est rien. Le canon se fait entendre : aucun signe de joie ne se fait apercevoir; ils se quittent les uns les autres sans empressement; ils retournent lentement vers leurs demeures respectives, où les attend un modeste repas auquel préside l'esprit de pénitence.

Toutes les mosquées sont ouvertes; les rues, auparavant si vivantes de jour, paraissent désertes; et les nuits, si sombres, si tranquilles, sont éclairées par les illuminations des mosquées, par la lumière des cafés et des boutiques, et par les falots des vendeurs de comestibles. Les Musulmans prient une partie de la nuit; ceux qui en ont le moyen distribuent des aumônes. A l'aurore, ils font une collation, puis ils vaquent à leurs affaires.

Les riches, dit-on, éludent le précepte : ils passent la nuit en festins et dorment le jour. Il est évident que, comme partout ailleurs, le riche souffre moins de l'abstinence que le pauvre; il peut se nourrir mieux, faire moins d'exercice; mais qu'il consacre la nuit à des repas, j'en doute. Nous avons vu dans le cours de cet ouvrage quelle chère font les Turcs en général; et je puis dire que, m'étant maintes fois trouvé, quelque temps avant le coucher du soleil, en société de personnes re-

gardées comme opulentes, j'ai pu m'apercevoir à leurs traits allongés, à leurs fréquents bâillements, au malaise qu'ils éprouvaient et cherchaient en vain à dissimuler, qu'ils n'avaient pas violé le jeûne.

Le ramazan est immédiatement suivi de la fête nommée *le petit baïram*, vulgairement la pâque des Turcs; elle dure trois jours. Tout alors est gaîté à Constantinople. Les Musulmans, revêtus de leurs plus beaux habits, se promènent dans les rues. Sur leur visage se peint une aménité plus qu'ordinaire. Rencontrent-ils un supérieur, ils lui baisent la main; un inférieur, ils la lui tendent; un égal, ils l'embrassent; c'est un échange continuel des souhaits les plus heureux. Les torts mutuels sont pardonnés, oubliés. Soixante et dix jours après, on célèbre le *grand baïram*, appelé aussi *kourban-baïram* ou fête des sacrifices, en commémoration de celui d'Abraham; celui-ci dure quatre jours. Ces sept jours de fête sont, dans toute l'année, les seuls où tout commerce et tout travail manuel soient suspendus[1].

(1) Les Musulmans tiennent beaucoup, comme l'on sait, à leurs anciens usages. Quoique plusieurs d'entre eux sachent maintenant assez d'astronomie pour calculer les phases de la lune, les mu'ezzin de smosquées les plus élevées n'en passent pas moins la nuit sur la galerie supérieure des minarets, pour observer le moment précis de la nouvelle lune, qui décide du commencement de chaque mois. Celles du ramazan, du schewal et du zildidgi étant les plus intéressantes à connaître à cause du jeûne solennel et des deux fêtes du baïram, le gouvernement

Pélerinage. — « Accomplissez le pélerinage de la « Mecque et la visite du temple en l'honneur de « Dieu. Si vous en êtes empêché, offrez au moins un « léger tribut. Prenez vos provisions pour le voyage ; « la meilleure est la piété. » Quoique la loi en exempte pour un léger tribut et permette d'en charger un mandataire, le Musulman ne s'en dispense que quand il ne peut faire autrement. Sa conscience lui sert de guide en cela comme en tant d'autres circonstances. Je ne dirai rien des pratiques observées dans ce pélerinage ; un auteur les a déjà détaillées[1] ; mais je ne puis passer sous silence la mortalité qui résulte des fatigues et des privations, des dangers et des maladies de ce long voyage.

Au jour fixé, la caravane doit se réunir à Scutari, vis-à-vis Constantinople, sous la conduite du surè-èmini, son chef. Les pélerins, la plupart à cheval, portent en croupe les provisions du

envoie sur la montagne du Géant deux personnes pour les observer, et sur leur rapport juridiquement constaté qu'ils ont vu la lune, le jeûne commence et les baïram sont annoncés. Que faire si le temps est nébuleux ? Le témoignage d'une seule personne véridique, qui dépose avoir aperçu la lune, suffit. Les calculs des astronomes sont subordonnés à la déposition juridique des témoins. Ainsi le veut le Koran. Mais si, ce qui est très rare, les brouillards de la Mer-Noire ou un ciel chargé de nuages empêchent deux jours de suite que l'on ne puisse apercevoir la nouvelle lune, que fera-t-on ? On consulte, dit-on, alors le munedjim-bachi (chef des astrologues), et s'il affirme qu'elle a dû paraître, les oulèma, comme ministres de la religion, proclament le ramazan et les baïram.

(1) Voy. *Tableau de l'Empire Ottoman*, tom. III, p. 55-313.

voyage : le riz surtout, la cafetière, et quelques ustensiles indispensables. Outre le chameau sacré chargé des présents que le Grand-Seigneur ne manque pas de faire chaque année au temple de la Mecque, j'en ai remarqué plusieurs, parmi ceux qui portaient le bagage, avec de nombreux paniers de cuirs remplis de médicaments; un médecin musulman les accompagne. Enfin la pieuse caravane se met en mouvement, et marche à petites journées. Tant qu'elle est dans l'Asie-Mineure, elle souffre peu; on y trouve en abondance de l'eau saine et des vivres; la température est modérée; mais lorsqu'elle traverse les déserts, les causes de maladie augmentent rapidement. Les chaleurs sont excessives, desséchantes; l'eau rare et souvent mauvaise; les hordes errantes harcellent les pélerins, les attaquent et les pillent. Ils tombent malades. A la constipation le médecin oppose les pilules purgatives ou drastiques; à la diarrhée, les pilules astringentes; à la faiblesse, les eaux cordiales aromatiques, et ainsi de suite. On peut juger des ravages d'une telle thérapeutique; cependant la caravane ne peut s'arrêter; sa marche est fixée d'avance. Nombre de malades restent dans les villes ou villages qui sont sur la route, d'autres restent dans les déserts, beaucoup meurent; mais le Musulman qui perd la vie dans l'accomplissement d'un devoir aussi saint obtient la rémission de ses péchés et la félicité éternelle. La mort perd pour lui toutes ses terreurs; il est un objet d'envie pour ceux qui survivent. La caravane, de beaucoup

diminuée, arrive enfin à la Mecque. Le retour offre les mêmes causes de mortalité. Qui peut évaluer la quantité d'individus enlevés à l'islamisme par ces pélerinages annuels qui ont lieu de tous les pays où cette religion domine! Mais le titre vénéré de *hadgi* (pélerin) et la conviction d'avoir observé la loi suffisent pour en perpétuer l'usage.

Idolâtrie.—S'il est un crime contre lequel tonne le Koran, c'est celui de l'idolâtrie. Il s'indigne que l'on puisse adresser ses prières à tout autre que l'Eternel. « L'idolâtrie est pire que le meurtre. Les « idolâtres sont immondes; qu'ils ne s'approchent « pas du temple de la Mecque. Le Seigneur ne par« donnera pas aux idolâtres; il remet à son gré tous « les crimes, mais l'idolâtrie est le plus grand des « attentats envers la Divinité. »

Beaucoup d'autres versets sont consacrés à tourner en ridicule, à faire détester l'idolâtrie sous toutes ses formes. Aussi le Musulman ne peut souffrir tout ce qui ressemble à une idole. On ne voit ni statues ni tableaux dans les mosquées, dans les palais, sur les places publiques; aucun portrait de famille dans les maisons. Les églises de Péra et de Galata font un contraste étonnant avec la propreté, la nudité, le silence et la clarté qui règnent dans les mosquées de Constantinople.

Si les infidèles ne peuvent entrer dans les mosquées, les Musulmans, quoique souverains du pays, ne se permettent jamais de pénétrer dans les temples chrétiens, pas plus que dans les mai-

sons des Francs ou des raïa. Je n'ai connu qu'une seule exception à cet usage qui a presque force de loi.

Un jour de la semaine sainte, un derviche tourneur, revenant du *tèkè* et s'en retournant à sa demeure, voit entrer plusieurs personnes dans l'église de Saint-Antoine à Péra, les suit et s'avance jusqu'au milieu de la nef. Là, après avoir regardé et écouté pendant une demi-minute, il se met à tourner sur lui-même du plus grand sang-froid du monde. Le père supérieur du couvent prêchait alors, il en était à sa péroraison; l'auditoire, captivé par son éloquence, et les yeux tournés vers la chaire, ne s'était pas aperçu de l'entrée du derviche; mais, au mouvement qu'il fit pour pirouetter, ses voisins ayant remarqué son manteau gris et son long bonnet de feutre, une rumeur s'éleva; on cria à la profanation. On allait l'expulser violemment, et la colère des assistants, celle surtout des marins de l'Adriatique, donnait à craindre que le derviche ne s'en tirât pas sans quelques bons horions, lorsque le prédicateur, homme d'esprit, s'écria : « Enfants, ne faites pas de mal à cet homme; il a voulu rendre hommage à Dieu à sa manière; laissez-le sortir. » Ces paroles, prononcées avec force du haut de la chaire, calmèrent cette multitude exaspérée, et le derviche put regagner tranquillement la porte de l'église.

Tolérance. — Malgré son horreur contre les in-

fidèles et les idolâtres, le Musulman est très tolérant. Le Koran, la règle de ses actions et de ses pensées, ne parle qu'avec vénération du mosaïsme et du christianisme; le Musulman révère et Moïse et Jésus-Christ. Le Koran dit: « Si Dieu l'eût voulu, « une seule religion régnerait sur la terre. Nous « adorons le même Dieu. Nous avons nos œuvres « et vous les vôtres. Que la paix règne parmi « nous. L'Éternel prononcera sur notre sort. Il « est le terme de toutes choses. L'observation du « Pentateuque, de l'Évangile et des préceptes di-« vins procure aux Juifs et aux chrétiens le bon-« heur éternel. Ne disputez qu'en termes honnêtes « et modérés. Si vous disputez sur la religion, vos « œuvres seront vaines devant Dieu. »

Par suite de cette tolérance chaque religion a ses temples, son clergé, son patriarche, un conseil choisi parmi les notables. Des soldats musulmans se tiennent à la porte de l'église pour en assurer la tranquillité; le patriarche, assisté d'un conseil choisi parmi ses co-religionnaires, répond de la fidélité de sa nation envers le gouvernement; des janissaires sont à ses ordres pour les exécuter, et l'autorité ne s'en mêle plus, à moins que les raïa eux-mêmes ne portent plainte contre leur patriarche. Pour étouffer toutes les querelles religieuses entre les diverses nations de raïa, le gouvernement a poussé la précaution jusqu'à exiger que chaque secte chrétienne demeurât dans des villages différents; ainsi les quartiers du Fanal, de

San-Dimitri, de Thèrapia, les Iles-des-Princes, sont presque exclusivement habités par les Grecs; ceux de Yèni-Kapou, de Koum-Kapou, les hauteurs de Scutari, de Hass-Keuï, de Kourou-Tchesmè, par les Arméniens; les Juifs occupent Balata et les bas quartiers de Hass-Keuï et d'Orta-Keuï. Il semble peu rationnel aux Musulmans que des personnes professant des opinions religieuses différentes se marient ensemble. Ces unions, quoique tolérées pendant long-temps, déplaisent aux vrais-croyants comme donnant lieu à de fréquentes querelles. Il y a quelques années, le fils d'un hospodar de Valachie, par conséquent Grec de nation et de religion, plut à la fille d'un riche banquier arménien, au point que celle-ci quitta secrètement la maison paternelle pour l'épouser. Le père irrité porta plainte au visir, les époux furent appelés en sa présence; le jeune homme, sévèrement réprimandé, fut mis en surveillance, et la jeune personne envoyée dans un couvent. Il parut ensuite un ferman qui défendait ces sortes d'alliance.

La tolérance pour les Francs est poussée à un degré incroyable. Il y a, tant à Péra qu'à Galata, sept ou huit églises ou chapelles catholiques. Le service s'y fait comme dans la chrétienté. Des prêtres, la plupart italiens, y prêchent publiquement contre Mahomet et sa loi sanguinaire. Il est vrai que l'on risque peu: le Musulman n'entre jamais dans un temple étranger et ne sait aucune autre langue que la sienne; les cloches, incon-

nues aux Musulmans, appellent les fidèles à la prière. La procession de la Fête-Dieu se fait dans le vaste jardin de l'église Saint-Benoît. Les enterrements ont lieu quelquefois avec pompe. Le clergé, dans ses riches habits, précédé d'une ou de plusieurs croix, psalmodiant les prières des morts, traverse une rue longue et étroite qui conduit au Grand-Champ-des-Morts, passe ainsi devant plusieurs corps-de-garde turcs, auprès desquels il est d'usage de suspendre les chants pour les reprendre à une certaine distance. Quoique quelques emblèmes que le Koran regarde comme signe d'idolâtrie frappent leurs yeux, les Musulmans ne s'en offusquent pas.

Prosélytisme.—Les mahométans ne cherchent plus à faire de prosélytes. Dans le temps même de leur plus grand fanatisme, les nations conquises par leurs armes, en payant une capitation, pouvaient conserver leur religion. Depuis lors, ils ont eu lieu de se convaincre que le Franc qui embrasse l'islamisme ne le fait que par des motifs d'intérêt pécuniaire ou d'ambition. Loin de le presser d'adopter leur croyance, ils ne le reçoivent que pour se conformer à la loi; et pour éviter que les puissances chrétiennes ne l'accusent de séduire des Francs ou de les forcer à se faire Musulmans, le gouvernement turc n'en reçoit plus qu'en présence du drogman de la légation à laquelle appartient l'individu.

Fidèle à sa religion, il n'engage personne à dé-

serter la sienne; on ne voit presque jamais de renégats turcs; beaucoup de Francs et de raïa, au contraire, se font Musulmans : « Celui de vous « qui abandonnera l'islamisme, et qui mourra « dans son apostasie, sera dévoué aux peines « éternelles. » Si l'infidèle qui s'est fait Musulman abandonne sa nouvelle religion, il est puni de mort.

Etat de guerre. — Il arrive quelquefois que la bonne intelligence cesse d'exister entre quelques gouvernements européens et la Porte-Ottomane. L'amour de la paix qui, depuis près de deux siècles, caractérise cette dernière puissance, ne la préserve pas de la guerre; des voisins ambitieux lui en font une dure nécessité. Fanatisé par ses chefs, le Turc ressent comme une injure personnelle l'insulte faite à sa nation, à sa religion. Il devient féroce, cruel, et se livre aux excès les plus condamnables. Le Koran dit : « Un Musulman « vaut trois infidèles. Combattez vos ennemis dans « la guerre entreprise pour la religion, mais n'at- « taquez pas les premiers; Dieu hait les agresseurs. « Lorsque vous marchez aux ennemis, soyez iné- « branlables. Ceux qui marchent au combat se- « ront sauvés. Quiconque tournera le dos au jour « du combat, à moins que ce ne soit pour combat- « tre ou se rallier, sera chargé de la colère de Dieu; « il aura l'enfer pour demeure. Ne montrez point « de lâcheté; n'offrez point la paix : vous êtes su- « périeurs à vos ennemis. Dieu est avec vous; il « secondera vos efforts. Il enverra mille anges à

« votre secours. Tuez vos ennemis partout où « vous les trouverez; combattez-les jusqu'à ce que « vous en ayez fait un grand carnage; chargez de « chaînes les captifs. Vous serez victorieux si vous « êtes fidèles. Ne dites pas que ceux qui sont tués « sous les étendards de la loi sont morts; au con- « traire, ils vivent. La récompense de ceux qui « mourront en combattant pour la foi ne périra « point. Le paradis leur est destiné. »

Ces versets et beaucoup d'autres récités avant le combat; le nom d'Allah, prononcé lors de l'attaque et pendant la mêlée, incessamment vociférés par les derviches ou softas qui se répandent au milieu des combattants, l'exécration des infidèles agresseurs, la soif de la vengeance, le dogme de la fatalité, l'espérance de la victoire, quelquefois la vue du *sandjak-chèrif* (étendard sacré), tout concourt à enflammer le courage des Turcs. Toute guerre avec l'étranger étant une guerre de religion, il affronte la mort avec intrépidité et la reçoit avec résignation; il a fait son devoir, il sait ce qui l'attend : le paradis lui est ouvert.

Si, malgré tous leurs efforts, le combat tourne contre les Musulmans, ils se retirent, se débandent. Ils voient dans cette défaite, non le résultat d'une attaque imprudente, d'une manœuvre mal exécutée, de fautes commises, mais le doigt de l'Éternel. Ils seront plus heureux la prochaine fois, *inch'allah!*

La victoire couronne-t-elle leur courage; ils exterminent tout ce qui se rencontre sur leur

passage; ce n'est que quand ils sont fatigués de carnage qu'ils font des prisonniers. Les captifs sont un butin légal; c'est une propriété pour celui qui le fait, et le Koran régit encore l'usage de cette propriété, les droits respectifs de l'esclave et du maître.

Enfin, après de nombreux revers soutenus avec l'opiniâtreté et la résignation recommandées par le Koran, une amnistie a lieu, un traité de paix et de commerce est signé. Les articles en sont toujours plus ou moins onéreux au gouvernement turc : ce sont des provinces à céder, des frais de guerre à payer, des avantages commerciaux à souscrire.

Quelque dures que soient les conditions imposées, à moins d'impossibilité absolue, le gouvernement ottoman les observe scrupuleusement et quelquefois même avec une fidélité presque ridicule [1]. Comment ferait-il autrement? Le Koran dit : « Gardez fidèlement l'alliance contractée avec les « idolâtres. Soyez juste, même envers les infidèles.

(1) Par les capitulations passées du temps de François I[er], le gouvernement français réclama pour ses nationaux résidant à Péra l'usage du bois à brûler (les Turcs ne se servent que de charbon de bois). Cette demande fut accordée, et, pour éviter toute altercation dans le prix de cet article, il fut convenu que le *tchèki* (poids convenu) serait payé trois piastres. La piastre valait alors de trois à quatre francs. Par suite des nombreuses altérations dans les monnaies, la piastre ne valait plus en 1815 que 90 centimes; en 1820, 60; en 1827, 45 à 50 c.; elle a diminué encore depuis, et cependant le gouvernement musulman donne

« Ne prêtez point d'appui (politique) aux infidèles.
« S'ils cessent de porter les armes contre vous, et
« s'ils vous offrent la paix, Dieu vous défend de
« les attaquer. Si vous prenez la balance entre les
« infidèles, jugez-les avec équité. »

Traités de commerce. — C'est ainsi que, dans les traités de commerce entre la Porte-Ottomane et les gouvernements européens, il fut convenu que les produits de l'industrie de ceux-ci entreraient en Turquie moyennant un droit de trois pour cent *ad valorem*. Le gouvernement turc, peu versé dans l'économie politique, oublia de se faire accorder les mêmes avantages; on n'insista pas sur la réciprocité : « Laissez les infidèles gagner leur « vie avec les Musulmans. » Cette opinion et les traités qu'elle a consacrés ont été et sont encore une des causes majeures de la décadence des finances et de la puissance des Turcs. Les négociants

encore à chaque chancellerie franque un ferman pour se procurer la quantité de bois convenue au prix de trois piastres actuelles.

Tout navire franc d'un pays uni d'amitié avec le gouvernement ottoman n'est également taxé qu'à trois piastres pour droit d'ancrage, malgré leur diminution de valeur. Si au contraire un navire turc ou sous pavillon turc venait à jeter l'ancre, même en temps de détresse, dans un port français, il serait obligé de payer, comme tout navire étranger, quatre francs par tonneau, ou de s'exposer à périr. Aussi beaucoup de capitaines de la Méditerranée préfèrent-ils courir ce risque plutôt que de payer ces droits exagérés. J'ai failli moi-même perdre la vie avec tout l'équipage sur les côtes de Corse, par suite de ces lois que l'on pourrait appeler barbares.

européens encombrent les marchés des principales villes turques des produits de leurs manufactures, tandis que leurs gouvernements prohibent, grèvent de droits énormes ceux de l'industrie musulmane qui pouvaient soutenir la concurrence et même écraser celle des Francs. En retour de ses exportations, le commerce européen ne prend que des matières premières, dont la plupart sont également chargées de droits considérables à l'entrée; et comme la valeur des exportations surpasse de beaucoup celle des importations, il finit par enlever le numéraire de l'Orient. C'est en vain qu'étonné de la rareté des espèces d'or et d'argent sans pouvoir s'en rendre compte, le gouvernement ottoman a si souvent recours à l'altération de ses monnaies; ce moyen ne fait que le précipiter plus tôt vers sa ruine. La réciprocité d'avantages dans les traités de commerce, l'élévation du tarif des douanes, une surveillance plus active, auraient eu les plus heureux résultats sur la prospérité des finances turques et celle de ses populations; bien loin de là, le faible droit d'entrée de trois pour cent n'est pas même fidèlement acquitté; la fraude soustrait les marchandises les plus précieuses, presque toujours les plus faciles à emporter, et, pour une cargaison de la valeur de cent mille francs, le droit n'est payé le plus souvent que sur les objets grossiers qui n'en valent pas la dixième partie.

CHAPITRE VII.

HYGIÈNE INDIVIDUELLE.

I. HYGIÈNE PARTICULIÈRE DES MUSULMANS.

Leur propreté.

Non-seulement le Koran est le code religieux, moral, civil et militaire, criminel et politique des Musulmans, il est encore celui de l'hygiène la plus parfaite qui soit connue jusqu'à nos jours. Il ne dit rien, il est vrai, de l'hygiène publique; probablement parce que Mahomet, né sous un climat heureux, dans un pays sablonneux, environné de montagnes arides, habitant une ville peu populeuse, n'eut aucun motif de recommander toutes ces précautions que nos climats pluvieux, nos capitales modernes, nos populations agglomérées et le développement de notre industrie rendent indispensables. Nous avons vu cependant que pour la beauté de la situation des édifices religieux, l'exposition des cimetières, le soin d'éloigner des villes les établissements insalubres ou dangereux, les Musulmans ont depuis long-temps l'initiative sur les gouvernements francs.

Mais si nous examinons leur système d'hygiène individuelle, son influence sur la santé, conséquemment sur le bien-être, le bonheur des populations qui professent l'islamisme, nous devons être grandement surpris que des pratiques si utiles

n'aient pas été adoptées, avant et depuis la promulgation du Koran, par d'autres que ses sectateurs. Assez de voyageurs ont parcouru l'Orient, assez de Francs s'y sont établis et y ont passé leur vie; tous ont pu se convaincre par eux-mêmes des avantages de ce système d'hygiène, et cependant il est resté presque inconnu en Europe; il n'y a guère plus de cinquante ans que Paris a quelques établissements de bains. Ils sont à peine connus à Londres, à Dublin, à Édimbourg, à Berlin, à Vienne, en Italie, dans les Pays-Bas et dans la péninsule hispanique.

Pour nous faire une idée de la somme de bien-être résultant des pratiques hygiéniques des Musulmans comparées à celles des Francs, représentons-nous leurs populations respectives : les unes avec leurs pratiques de la circoncision et de la dépilation, leurs cheveux rasés, leurs amples vêtements, leur cinq purifications légales, leurs lotions après la satisfaction de chaque besoin naturel et pour les moindres souillures, leurs ablutions après leurs repas, l'usage de laver leurs maisons une fois la semaine, leurs bains hebdomadaires, souvent plus fréquents et à si bon marché; et les autres, incirconcises, indépilées, avec leurs cheveux plus ou moins longs, graissés, huilés ou pommadés; leurs vêtements étriqués et collants, sous lesquels l'air ne peut circuler; leurs mains lavées une ou deux fois par jour, l'absence de toute ablution après la défécation ou l'éjection des urines, leurs bains d'eau tiède, si rares, si chers encore dans

les capitales, à peine connus dans les villes de troisième ordre, totalement ignorés dans les villages et les hameaux dont les habitants forment les neuf dixièmes de la population. Que de propreté, de bien-être, de jouissance d'un côté; de l'autre, quelle masse de crasse, de saleté, de vermine, de puanteur! Que de causes de malaises, d'indispositions, de maladies! Les détails en sont trop hideux pour que j'ose me permettre de les exposer. Il faut avoir observé les différentes classes de la société, le paysan, le fermier, l'artisan, le riche, le grand, parmi les Francs et parmi les Musulmans; il faut surtout avoir fréquenté les hôpitaux de ces deux pays pour s'en faire une juste idée[1].

Le même esprit se montre non-seulement dans l'état de santé, mais encore pendant la maladie et après la mort. Tant que le Musulman peut faire lui-même ses ablutions, il n'y manque jamais. Ne le peut-il plus; ses enfants, ses domestiques, ou, s'il n'en a pas, sa femme, les lui font faire. Est-il mort; son cadavre n'est jamais déposé dans la

(1) Depuis la nouvelle organisation des troupes, le gouvernement turc a établi des hôpitaux militaires auprès des grandes casernes qu'il a fait construire. J'allai voir un jour un médecin franc qui était attaché à celui de Scutari, et qui me conduisit dans ses salles; j'en remarquai la bonne tenue; mais ce que j'admirai le plus ce fut la grande propreté du corps des malades, qui pouvaient être au nombre de quarante.

Une mosquée et une salle de bains se trouvent toujours dans l'enceinte ou tout auprès des casernes, et le soldat malade regarde comme un crime de ne pas s'y rendre tant que ses forces le lui permettent.

bière qu'il n'ait été purifié suivant la loi. Le Franc malade oublie généralement les soins de propreté; est-il mort, il est enseveli et cousu dans le plus mauvais drap que l'on puisse trouver dans la maison, et placé dans la bière sans que la famille ait pensé à lui faire les moindres lotions funéraires[1].

Plusieurs de mes lecteurs trouveront peut-être que je vais un peu loin, mais je les prie de considérer que je parle des populations franques en général, et que, quand bien même il s'en trouverait sur cent un ou deux poussant les soins de propreté aussi loin que les Musulmans, ce dont je doute, mes assertions seraient encore valables. Je suis loin de contester les grandes améliorations qui, depuis cinquante ans, ont eu lieu sous ce rapport. Je n'ignore pas le raffinement de propreté, le *nimia corporis cultura sui*, employé par une partie de la population opulente de quelques capitales européennes; mais il est de toute vérité que les habitants de nos petites villes, de nos bourgs

(1) Ce que je dis de l'absence des lotions funéraires ne s'applique pas aux Juifs qui, depuis un temps immémorial, lavent soigneusement leurs morts. Les Arméniens ont aussi adopté cet usage; d'autres nations observent des pratiques qui s'en rapprochent. Il répugne de livrer au cercueil un être chéri dans l'état de saleté où il se trouve après une maladie plus ou moins longue. La propreté est une jouissance si agréable que l'on aime à se persuader que le défunt s'en trouvera mieux. Ce dicton détestable, immoral: « Qu'est-ce que cela fait? ça ne se voit pas, » usité dans certaines contrées, ne l'est heureusement pas dans toutes.

et de nos campagnes, n'ont aucune idée de cette propreté à laquelle le plus pauvre des Musulmans est arrivé depuis douze siècles environ. Nous sommes étonnés, et avec raison, de l'état de saleté où étaient encore Paris et ses habitants vers la moitié du dix-huitième siècle; nous sommes orgueilleux des progrès en tous genres qui ont eu lieu depuis cette époque, et principalement depuis la révolution de 1789. Attendons un autre demi-siècle et nous regarderons peut-être d'un œil dédaigneux l'époque actuelle que nous admirons tant. Nous sommes en progrès; puissent nos efforts tourner au profit de l'hygiène publique, et surtout de la propreté individuelle!

Les purifications personnelles prescrites par le Koran produisent des effets secondaires qui se font reconnaître dès qu'on entre dans la maison d'un Musulman. Les rues de Constantinople, envahies comme elles le sont par de nombreuses troupes de chiens errants, dont les ordures et les cadavres ne sont jamais enlevés, pourraient souiller ses chaussures et salir sa maison; pour éviter cela, il en porte de deux espèces : des babouches et des *mest.* Avec les premières il sort et vaque à ses affaires; en rentrant il les dépose, sans y toucher, au bas de l'escalier, sur le palier qui est de terre, non sur la première marche qui est de bois. Il monte avec ses mest seulement, et trouve à son entrée dans le sala une autre paire de babouches pour l'usage intérieur.

Le silence le plus complet règne dans la mai-

son ; on n'y rencontre ni chiens ni chats. Le serin n'y fait jamais entendre sa voix glapissante, le rossignol son chant mélodieux, le perroquet son cri monotone et désagréable. On n'y voit point surtout le singe immonde avec ses grimaces et ses mouvements fatigants. Le Musulman ne pourrait souffrir ces animaux ; leurs ordures souilleraient les planchers et compromettraient sa pureté; leurs voix le distrairaient dans ses prières.

Il aime cependant le chant de l'alouette et celui du rossignol, mais seulement quand ils sont en état de liberté. Ces oiseaux sont pour lui un objet d'affection, et lorsqu'il se repose à l'ombre des platanes, il jouit de leur bonheur. Sa sensibilité sous ce rapport est si connue que les enfants raïa l'exploitent à leur profit. Ils ont soin de passer devant lui avec de petites cages où sont renfermés des oiseaux. Le Musulman s'afflige de les voir ainsi privés de leur liberté; il fait signe aux enfants d'approcher, et offre de les leur acheter. Le marché est bientôt conclu. Les enfants ouvrent la porte de la cage, et les petits prisonniers s'envolent à la grande satisfaction du Musulman content d'avoir fait quelque chose pour le bonheur d'une créature. Les enfants sont d'autant mieux indemnisés par les quelques para qu'ils reçoivent que ces oiseaux, étant privés, retournent chez leurs maîtres et servent plusieurs fois à la même spéculation.

PRATIQUE MÉDICALE DES MUSULMANS.

Etudes requises.— Exercice de la médecine; esprit qui y préside. Opérations; précautions à prendre. — Anecdotes.

Si le climat de Constantinople est si beau, la diète du Musulman si régulière, son abnégation de tous les faux besoins si complète, sa propreté si étonnante, quel besoin, dira-t-on, a-t-il des secours de la médecine? il ne devrait mourir que de vieillesse. Il n'en est rien cependant; au contraire, la mortalité est beaucoup plus grande parmi la nation dominante que parmi les raïa. Bientôt les gouvernés seront plus nombreux que les gouvernants. Autrement pourquoi cette multitude de médecins musulmans, grecs, arméniens et juifs? Pourquoi tant de médecins francs prospèrent-ils à Constantinople?

Je crois avoir expliqué dans les chapitres précédents la plupart des causes de la mortalité qui atteint les Musulmans; ce que je crois utile maintenant d'examiner, c'est la pratique médicale et chirurgicale des Turcs envers leurs co-religionaires; leur conduite envers les malades qu'ils traitent et l'esprit qui y préside.

Mahomet crut probablement que les lois de l'hygiène qu'il avait prescrites devaient exempter le vrai-croyant de toute maladie, car le Koran, qui règle tant et de si grands intérêts, ne s'occupe point de pathologie. Les Musulmans qui désirent se livrer à la médecine sont donc obligés de chercher l'instruction médicale ailleurs, et ce sont

aux livres arabes qu'ils ont recours; c'est là qu'ils puisent leurs théories; leur diagnostic est peu éclairé; pour le pronostic, ils s'en rapportent à la volonté de Dieu. Le traitement est incertain; les purgatifs, les émollients, les potions toniques, les électuaires font la base de leur thérapeutique.

Le nombre des médecins musulmans ne m'a pas paru en rapport avec la population turque de Constantinople. Dans les maisons où j'ai été appelé j'ai presque toujours trouvé pour médecin ordinaire un raïa, apothicaire et médecin tout à la fois. La cause en est que les raïa, ayant besoin de la protection d'un effendi pour éviter les avanies auxquelles ils se trouvent quelquefois exposés, sont aux petits soins envers eux et très coulants sur le réglement de leurs mémoires. J'ai donc vu peu de médecins musulmans; mais j'en ai connu deux, l'hèkim-bachi, médecin en chef du Sérail, qui m'appelait quelquefois en consultation, et un autre qui demeurait à Scutari. Celui-ci était propriétaire d'une petite pharmacie dans ce faubourg; il l'avait louée à un apothicaire grec, mais il y passait plusieurs heures par jour pour y donner ses consultations. Mes affaires m'appelant fréquemment, surtout en été, de ce côté-là, j'eus occasion de faire sa connaissance. Des services réciproques amenèrent bientôt entre nous autant d'intimité qu'il peut en exister entre un Musulman et un Franc; ces rapports durèrent pendant plusieurs années, en sorte que j'eus le temps d'observer sa pratique médicale.

Qui a vu un médecin musulman les a vus tous; le Koran leur imprime, comme à tout vrai-croyant, un cachet particulier; l'habillement majestueux, une grande propreté, une démarche lente et gracieuse, des manières agréables, une conversation peu verbeuse, de fréquents appels à la Divinité, une entière confiance dans la Providence pour la guérison des malades, et la persuasion que l'homme n'est qu'un instrument aveugle entre ses mains; voilà leurs traits distinctifs.

Leurs études sont très bornées. Ils sont tenus, non à des examens en règle, mais à justifier qu'ils connaissent la propriété des médicaments les plus usités, et qu'ils ont fait, auprès d'un médecin turc, un apprentissage de quelques années et la pratique de la petite chirurgie; approuvés ensuite par l'hèkim-bachi, ils entrent en exercice.

S. E. était un homme de trente-cinq à quarante ans, d'une figure douce et agréable; sa mise, sans être recherchée, était propre, décente. Il était exact à ses devoirs religieux; il parlait peu, mais ses questions et ses réponses étaient justes; il avait reçu une bonne éducation; il aimait à s'instruire, il me tenait au courant des maladies qu'il lui arrivait de traiter, et me demandait mon opinion; quand, d'après sa description, je ne pouvais m'en faire une idée exacte, il me priait de l'accompagner chez ses malades. En revenant, je rectifiais, quand cela était nécessaire, son diagnostic ou son traitement; il voyait presque toujours de la faiblesse quand le pouls était petit et fréquent;

je lui enseignai à ne plus la craindre autant. Je lui fis tenir à une diète rigoureuse et prolongée plusieurs de ses malades ainsi faibles, et il était tout surpris de leur parfaite guérison et de leur courte convalescence. Je lui enseignai peu à peu la doctrine physiologique; c'est, je crois, le seul médecin musulman qui en ait quelque connaissance.

Il serait trop long de dire les cas nombreux que nous traitâmes ainsi chez les Musulmans (les raïa et les Francs ont très rarement recours à un médecin turc); mais ce qui m'étonnait le plus c'était sa manière d'exercer sa profession.

Je passais souvent des heures entières dans sa pharmacie pour attendre des malades qui m'y avaient donné rendez-vous, ou des médecins avec lesquels je devais consulter. Tantôt c'était un harem nombreux sortant du bain, qui venait encombrer la boutique, et dont les individus, tous bien portants en apparence, suppliaient le médecin de leur tâter le pouls et de leur dire s'ils n'étaient pas malades; une esclave noire qui lui était adressée pour qu'il lui pratiquât une saignée, lui appliquât un vésicatoire ou lui ouvrît un cautère; une femme hypocondriaque qui se croyait sous une influence magique; une mère qui désirait savoir si sa fille qui l'accompagnait était enceinte, et dans ce cas si c'était d'un garçon ou d'une fille. Tantôt c'était un portefaix qui s'était foulé un nerf, un batelier atteint d'un lombago, un tailleur avec un furoncle, un effendi avec une gastrite ou gastro-entérite-chronique, chacun

venait l'entretenir de ses souffrances. Il écoutait tout le monde avec une rare patience et répondait en peu de mots. Il commençait, suivant l'usage, par tâter le pouls, et faisait ensuite deux ou trois questions et en déduisait son diagnostic. Son air grave et son turban d'effendi imposaient au harem et le délivraient de ses importunités. Il pratiquait la saignée très adroitement, envoyait les femmes hypocondriaques *se faire lire* par les émirs; il interrogeait avec sang-froid la mère sur les symptômes éprouvés par sa fille, et était fort réservé dans son diagnostic; il ordonnait un bain à celui qui avait un nerf foulé, un lombago; il faisait appliquer un carré d'emplâtre diachylon sur le furoncle, et recommandait la patience et la diète à l'effendi; à tous il promettait, *inch'allah*, une prompte guérison, et tous ces malades se retiraient satisfaits.

Si les visiteurs abondaient, la recette était on ne peut plus mesquine; les trois quarts s'en allaient sans rien payer et sans acheter de médicaments; S. E. n'y faisait pas la moindre attention. Le carré de diachylon se payait un et quelquefois deux para; un vésicatoire, dix, quinze et vingt para; l'esclave noire, pour avoir été saignée du pied, mit sur le comptoir six para que lui avait donnés sa maîtresse à cet effet. Je lui témoignai ma surprise d'une aussi mesquine rétribution; il ne me répondit rien. Ayant pour principe de ne rien demander, quelle que fût la somme qu'on lui donnât, il était toujours satisfait. Il

exerçait sa profession comme un sacerdoce. Être utile à l'humanité était son but principal ; d'ailleurs les préceptes du Koran lui en imposaient le devoir. « L'empire appartient aux miséricordieux. « Celui qui sauve la vie à un homme sera récompensé comme s'il l'avait sauvée à tout le genre « humain. » Cet espoir était probablement sa plus grande récompense.

Comment un médecin turc peut-il vivre du produit d'une clientelle si chétive, d'autant plus que le riche Musulman, le regardant comme un frère, est peu généreux envers lui ? Voici comment. Parmi les personnages plus ou moins distingués auxquels il a donné des soins assidus, il s'en trouve un, tôt ou tard, qui, nommé à quelque poste avantageux, reconnaît ses anciens services en lui donnant ou lui faisant obtenir un tahin. S. E. en avait un, peut-être deux. Avec ce tahin, le loyer de sa pharmacie, le bénéfice sur ses médicaments, le produit de ses consultations et de quelques opérations de petite chirurgie, et grace surtout à l'absence de tout faux besoin, il vivait honorablement avec son harem. Mais mettre quelque chose de côté pour ses vieux jours, je doute que cela lui fût possible. Il abandonnait à la Providence le soin de l'avenir. Jamais il ne se permettait de faire la moindre réflexion désobligeante sur la conduite d'un autre Musulman, même quand il devait la juger répréhensible. Il m'avait fait appeler en consultation chez un vieil effendi atteint d'une maladie très grave. Le malade jouissait d'une

honnête aisance. Vu l'éloignement de sa demeure et les frais de bateau, les deux premières visites avaient été payées passablement; la troisième et la quatrième ne le furent plus du tout. Cependant le malade allait mieux. Je crus devoir en dire un mot à S. E. et le priai de donner à entendre à l'effendi que les frais de bateau des quatre visites avaient presque absorbé la valeur des deux premières, qu'il ne me restait presque rien pour mes courses et que tout travail méritait sa récompense. Il garda le silence. Il désapprouvait intérieurement la conduite de son supérieur, mais il ne se croyait pas permis de la blâmer devant un étranger. Il ne lui en parla pas. Peut-être y vit-il quelque dispensation de la Providence ou quelque but de la fatalité.

J'eus également l'occasion de me trouver avec le djerrah-bachi ou chirurgien en chef du Sérail. J'avais cru devoir prescrire des scarifications à un riche Musulman. Au lieu de faire venir son barbier, il avait fait appeler cet important personnage. J'étais à côté du lit du malade quand il arriva; son extérieur était le même que celui de S. E.; même propreté, même réserve. Il alla se placer de l'autre côté du lit du malade sans me regarder. Un médecin franc est toujours pour les praticiens musulmans un objet de jalousie. Le patient, un peu triste quelques moments auparavant, reprit courage en voyant un de ses frères. Ici commença entre eux une conversation sur la santé de plusieurs personnes de leur connaissance mutuelle,

Le mot *inch'allah* revenait à chaque instant; à lui seul il faisait la moitié de leurs discours. Enfin le malade s'informa s'il croyait que les scarifications prescrites lui feraient du bien. Le chirurgien le croyait ainsi, *inch'allah!* puis il tira de son sein un scarificateur allemand, et lui fit, sur les jambes et les cuisses, trente ou quarante applications de son instrument avec beaucoup d'adresse et de légèreté. Le patient ne donna pas le moindre signe de douleur. Après quelques phrases de consolation, l'opérateur s'en alla sans m'avoir adressé un mot.

A côté de ces médecins et chirurgiens distingués, on en trouve quelques autres qui, barbiers renforcés, font la petite chirurgie et pratiquent la circoncision. Dans les saignées, ils ont encore l'attention d'ouvrir telle ou telle veine du bras, suivant la maladie qu'éprouve l'individu. Il y a la veine du cœur, la veine du foie, celle de la matrice, etc. Leur ventouse est encore une corne de taureau excavée et percée à son extrémité supérieure. Ils la fixent, et c'est par ce trou qu'ils aspirent l'air qu'elle renferme. Dans les blessures profondes faites avec un yataghan (poignard turc) ou autre instrument tranchant, ils remplissent la plaie d'étoupe enduite d'un onguent détersif, et renouvellent le pansement chaque jour jusqu'à ce que la cicatrisation en soit opérée. Les Persans jouissent, à Constantinople, d'une grande réputation pour le traitement des luxations et des fractures; ils sont souvent appelés par les Pérotes de préférence aux médecins francs. Les Albanais jouissent

de la même réputation pour le traitement des hernies.

En général, l'exercice de la chirurgie est très limité parmi les Musulmans; leur genre de vie les expose rarement aux accidents qui la rendent nécessaire. Ils préfèrent presque toujours la mort à une opération grave; aussi ne rencontre-t-on presque jamais de Turcs ayant un bras ou une jambe de moins.

Dans les premiers mois de mon séjour à Constantinople je fus appelé chez un effendi pour une maladie peu grave. Je m'en allais lorsqu'il me dit qu'un de ses premiers serviteurs avait depuis long-temps mal à un bras, et me pria de le voir. C'était une carie des os de l'articulation huméro-cubitale, à la suite d'une tuméfaction chronique de ces parties. Plusieurs fistules donnaient lieu à l'écoulement d'une suppuration abondante et fétide. L'état de marasme était très avancé; l'amputation seule pouvait sauver cet individu. Je lui donnai à entendre que, plutôt que de souffrir long-temps encore, il vaudrait peut-être mieux faire le sacrifice de ce membre inutile. — « Comment ? » Ni lui ni ses camarades ne comprenaient ce que je voulais dire; je dus m'expliquer plus clairement. Quand ils apprirent qu'il s'agissait de l'amputation, ils se mirent à sourire dédaigneusement. « Quoi! couper le bras à un homme pour le guérir d'une plaie? Il guérira bien tout seul, *inch'allah!* » Tous firent chorus. Cependant un des serviteurs était allé dire à l'effendi que le médecin franc conseillait l'am-

putation du bras comme le seul moyen de guérison. L'effendi, étonné d'une proposition aussi extraordinaire, me fit prier de rentrer. « Quoi! tu n'as pas d'autre secret pour guérir un bras malade que de le couper! » J'expliquai alors au Musulman l'état de santé de l'individu, et la certitude d'une mort prochaine si l'amputation n'avait pas lieu promptement; je l'assurai que dans le pays des Francs on n'hésitait pas à perdre un bras ou une cuisse, même quelquefois les deux bras et les deux cuisses, pour conserver le reste; qu'après l'amputation son serviteur pourrait encore vivre plusieurs années. Il sourit, et, d'un geste familier aux Musulmans, il donna à entendre: « Dieu est grand! La vie est-elle un bien si désirable que l'on doive se laisser ainsi mutiler pour la conserver? »

Si j'avais été moins novice dans le pays, je me serais bien gardé de proposer un semblable moyen de guérison. Les vieux médecins ne commettent jamais une pareille bévue avec les Musulmans; ils prescrivent la propreté, un cataplasme, et promettent, *inch'allah*, la guérison. La mort arrive; mais ils savent bien que le vrai-croyant ne leur fera aucun reproche. Il se gardera bien de penser qu'une opération eût pu ajouter quelques jours de plus à l'existence d'un individu.

Il se trouve cependant quelquefois des Musulmans qui, moins résignés que les autres, croient devoir se soumettre à une incision, à l'enlèvement d'une loupe, à l'ouverture d'un abcès et autres opérations semblables; mais alors il est rare

qu'ils s'adressent à un médecin franc. Les grands et les riches ont recours au djerrah-bachi ou à un chirurgien raïa. Dans ces cas, l'un et l'autre doivent prendre leurs précautions pour qu'en cas d'accident il ne leur soit fait aucune avanie. Il est nécessaire qu'ils se fassent donner par-devant le *mèhkèmè* (tribunal) une déclaration que le malade a demandé à être opéré; et que, s'il vient à mourir des suites, l'opérateur ne doit pas être poursuivi par sa famille. Il est encore d'usage d'insérer dans la déclaration le prix convenu pour l'opération, d'en payer la moitié d'avance et l'autre moitié après la parfaite guérison. Ce fut pour ne pas s'être conformé à cet usage qu'un barbier arménien de ma connaissance fut poursuivi par la femme d'un Musulman en dédommagement de la mort arrivée à son mari à la suite de l'ouverture d'un bubon pestilentiel, et dut payer une assez forte somme pour le *prix du sang*.

SUPERSTITIONS.

Maléfices. — *Cattivo occhio.* — Enchantements, nœuds magiques, aiguillette. — Préservatifs, remèdes variés. — Anecdotes.

Quoique Mahomet ait inséré plusieurs versets dans le Koran pour prémunir les Musulmans contre les idées de magie, de maléfices et autres influences malignes, il y en a beaucoup qui ne peuvent s'en défendre, les femmes surtout. Lui-même n'était pas trop rassuré contre elles, puis-

que les deux derniers chapitres de son livre sont consacrés à prier Dieu de l'en délivrer.

Les Musulmans croient que la couleur bleue a une vertu toute particulière pour préserver du *nazar* (*cattivo occhio*, ou mauvais œil). Les kaik ordinaires, ceux même du Grand-Seigneur, ont des amulettes en pierres bleues à la proue, à la poupe. Les navires turcs en ont des guirlandes autour de leurs mâts; les buffles ont les cornes ornées de colliers de pierres bleues. Les Musulmans mettent sur la tête de leurs enfants un triangle de maroquin brodé en or, dans lequel est aussi brodé en or un verset du Koran. Ils attachent au-devant de leurs maisons des talismans de diverses formes pour attirer le regard de ce mauvais œil et détruire ainsi sa malignité. Ils portent, suspendus à leur cou, de petits sacs de cuir ou de drap qui contiennent des amulettes, de l'ail, du camphre. Les raïa, les Grecs surtout, attribuent souvent la mort de leurs enfants, de ceux principalement qui périssent dans les convulsions, au *cattivo occhio*, et se servent de différents préservatifs.

On entend quelquefois à Constantinople, et à Péra même, de jeunes mariés se plaindre du *cattivo occhio* la première nuit de leurs noces. Le raisonnement a peu d'influence sur ces imaginations frappées; il est donc nécessaire de les frapper en sens contraire. C'est ce que font souvent avec succès les imam, les derviches, lorsque la récitation des deux derniers chapitres du Koran n'a pas suffi pour rompre le charme. Les Maho-

métans ont la plus grande foi à l'efficacité des paroles contenues dans ces deux chapitres; ils les regardent comme un spécifique souverain contre les effets de la magie, les influences de la lune et les tentations de l'esprit malin. Ils ne manquent guère de les réciter matin et soir.

Les Grecs qui, par leur extrême mobilité, sont, plus que les autres raïa, sujets à ces nœuds magiques, recourent en pareil cas à leurs papas, et les Arméniens à leurs martabet.

En général, la plupart des névroses du mouvement et du sentiment, telles que les convulsions, la catalepsie, l'épilepsie, le priapisme, le satyriasis, l'hystérie, la nymphomanie, la folie, l'hypocondrie, etc., sont regardés par les Musulmans et les raïa comme des maladies de dehors, tenant à la magie, soustraites, comme telles, à l'art médical, et du domaine de leurs prêtres respectifs.

Les Turcs croient peu au traitement rationnel d'une maladie; la première demande qu'ils font ordinairement au médecin est celle-ci : « As-tu un secret pour me guérir promptement? » S'il leur parle d'un traitement à suivre, d'un régime à observer, ils en ont une mauvaise opinion. C'est une pilule, un breuvage, un électuaire qu'ils désirent, pour être délivrés de leur mal au plus tard en trois ou quatre jours, et sans rien changer, s'il est possible, à leur régime, surtout à leurs devoirs du harem. Si, après deux ou trois visites, le Musulman n'est pas guéri ou ne se sent pas beaucoup mieux, il congédie son médecin et en ap-

pelle un autre. Il ne se refuse pas à prendre un *circolato*[1] dont on a su lui faire une habitude; mais il désire surtout un *nusha*, qui ne lui coûte rien et flatte sa crédulité.

Le nusha est un petit morceau de papier sur lequel un derviche ou un imam a écrit un verset du Koran et le nom de la personne malade, et qu'on suspend au cou de celle-ci dans l'idée qu'il opérera sa guérison. Telle est la croyance des Musulmans dans cette espèce d'amulette que,

(1) Médicament composé de substances émollientes, rafraîchissantes, dépuratives, antiscorbutiques, purgatives, toniques, aphrodisiaques, suivant l'indication à remplir; le poulet, la tortue, les grenouilles, les vipères en sont la base. On place les substances dans une fiole de verre, on lute et on chauffe au bain de sable plus ou moins long-temps suivant la nature des ingrédients. L'ébullition très légère dure pendant deux ou trois heures, quelquefois plus. On délute; on passe, on exprime, on clarifie, on aromatise suivant l'ordonnance. La quantité du médicament est généralement de cinq à six onces, à prendre en deux fois, dans la matinée, à trois heures de distance.

Ces circolati se prescrivent ordinairement au printemps. Jadis l'usage était d'en prendre pendant trente jours pour se purger et se rafraîchir, puis trente autres jours immédiatement après pour se fortifier. Les effendi et les raïa à leur aise se seraient bien gardés d'y manquer; les médecins, les apothicaires surtout leur en faisaient un devoir. Selon eux, l'année n'aurait pu s'écouler sans qu'ils fussent sujets à une maladie grave. C'était le bon temps alors. Les apothicaires les plus renommés avaient quelquefois de cent à cent cinquante de ces circolati à préparer chaque jour. Ce temps est passé; les Musulmans, les raïa sont devenus pauvres, et la doctrine physiologique, qui peu à peu s'est introduite à Constantinople, a fait justice de ce médicament comme de tant d'autres.

quoique leur attente soit le plus souvent trompée, ils continuent d'y croire et de les rechercher.

Je me suis trouvé plusieurs fois avec un des imam les plus instruits de Constantinople; il était souffrant; je lui donnais des conseils. En causant avec moi d'un effendi de notre connaissance, malade depuis long-temps, il me dit qu'il l'avait guéri. « Je ne savais pas que vous étiez médecin. — Je ne le suis pas à votre manière; mais comme imam je donne des nusha aux malades, et la foi les guérit. J'ai, avec l'aide de Dieu, sauvé tant de personnes de cette manière que tout le monde voulait de mes nusha. Mais mes études en souffraient; je dus déléguer à un de mes confrères le soin d'en distribuer à tous ceux qui lui en demanderaient, et ils réussissaient parfaitement. » J'eus un instant l'envie de demander à mon interlocuteur pourquoi il ne se faisait pas un nusha pour lui-même, afin de se guérir comme il en guérissait tant d'autres; je craignis qu'il ne prît ma remarque pour une ironie.

Cet imam me racontait tout cela avec un air de conviction imperturbable; il ne tirait aucune vanité de ses succès. « Pourquoi l'homme s'enorgueillirait-il de quelque chose? n'a-t-il pas tout reçu de Dieu? peut-il quelque chose de lui-même? » Mais il affirmait que tous les malades guérissaient, lorsque le plus grand nombre ne devait avoir reçu aucun ou très peu de soulagement de ses amulettes. Parlait-il donc contre sa conscience? mentait-il? Non, il ne mentait pas, car « un mensonge

est un crime aux yeux de l'Eternel. » Mais voici ce qui donnait lieu et donne lieu chaque jour, dans l'Orient, à des assertions erronées. La politesse musulmane ne permet pas que l'on contredise jamais qui que ce soit, surtout un homme revêtu d'un caractère sacré qui, par pure bienveillance, a daigné écrire un verset du Koran en votre faveur. Il est probable que les différentes personnes qui avaient reçu des nusha de cet imam, si elles ne s'en trouvaient pas mieux, ne le disaient pas, ou, par un sentiment de reconnaissance, donnaient à entendre qu'elles en avaient éprouvé un bon effet, et que celles qui s'en étaient bien trouvées le disaient à tout le monde[1]. »

L'ignorance, la crédulité, la superstition, si

(1) Cet excès de politesse s'observe aussi parmi les raïa. Qu'un médecin appelé chez un malade s'aperçoive qu'il a été traité en sens contraire et demande qui l'a soigné précédemment, personne ne répond; tout au plus l'ancienne de la famille dira: « Il a fait ce qu'il pouvait, il avait de bonnes intentions; il n'a pas réussi; ce n'est pas sa faute. » D'autres poussent la délicatesse encore plus loin; lorsque le médecin que l'on veut congédier arrive, on le reçoit mieux qu'à l'ordinaire; on lui dit que le malade, s'étant très bien trouvé des médicaments qu'il lui a prescrits, a eu assez de force pour se rendre chez un de ses amis qui a une maison sur les rives du Bosphore, pour profiter du bon air, et que l'on ne manquera pas de l'informer de son retour. Si ce médecin est novice dans le pays, il s'en va tout flatté de l'heureuse tournure que son talent a imprimée à la maladie; il raconte à ses connaissances, quelquefois même, sans le savoir, à celui qui l'a remplacé, la cure vraiment extraordinaire qu'il vient d'opérer, au moment où celui-ci lui annonce que le malade qu'il croit si bien guéri est mort peu d'heures après qu'il a été congédié.

dangereuses en tant de circonstances, peuvent donc être quelquefois utiles. J'ai eu deux cas d'aiguillette, de ces nœuds dits magiques, à traiter chez des Francs, un autre chez un raïa; tous trois étaient récemment mariés. Les deux Francs étaient peu croyants; les exorcismes n'auraient eu aucun succès. A l'un d'eux, dont le tempérament me paraissait offrir une prédominance du système nerveux, je conseillai les bains, les délayants, l'exercice musculaire; il n'en voulut rien faire. A l'autre, qui était d'un tempérament très sanguin, d'un caractère violent, qui était souvent menacé de congestion cérébrale, je prescrivis une forte saignée, un régime atténuant; il s'y refusa. Tous deux voulaient à toute force des toniques, des fortifiants, des stimulants, des aphrodisiaques. Je crus devoir attendre que l'habitude, qui, dans ce cas comme tant d'autres, émousse bientôt l'exaltation physique et morale, eût ramené la fonction principalement intéressée à son état normal. Six jours suffirent au premier. L'autre, à cette époque, désespérait encore de son état; il voulait se détruire, lorsqu'il lui survint une hémorrhagie nasale excessivement abondante qui rétablit l'équilibre et le mit enfin au comble de ses vœux.

Le raïa, âgé de trente à trente-deux ans, d'une faible constitution, d'un caractère sérieux, taciturne, d'une excessive timidité qui l'avait toujours tenu éloigné de la société des femmes, s'était, pour plaire à ses parents et à ses amis, décidé à se marier. Il était déjà fiancé; le jour de la cérémo-

nie nuptiale approchait; j'étais son médecin, il me fit appeler. Je le trouvai plus triste que jamais. Il m'informa de son mariage prochain, m'avoua qu'ayant toujours vécu très retiré il n'avait eu de commerce avec aucune femme; que, quoique sa future lui convînt sous tous les rapports, il ne pouvait se défendre d'une certaine frayeur; qu'il avait bien entendu parler des devoirs conjugaux, mais qu'il en ignorait toute l'étendue, ne s'en était jamais fait une idée claire, précise, et ignorait même la manière de les remplir; que, dans sa perplexité, il croyait ne pouvoir mieux s'adresser qu'à moi pour l'instruire de ce qu'il lui importait tant de savoir. Je commençai par calmer son esprit agité et lui donnai ensuite la leçon de physiologie dont il avait besoin. Il n'en revenait pas; il n'avait jamais supposé de semblables rapports. Le mariage eut lieu quelques jours après; je fus invité à la cérémonie. Les deux époux étaient on ne peut plus sérieux; le mari me parut étrangement préoccupé. Au bout de trois jours il me fit appeler pour m'apprendre qu'il n'avait pu jusqu'alors remplir les étranges devoirs dont je lui avais enseigné la théorie. Je l'encourageai; je lui assurai que beaucoup de jeunes mariés se trouvaient dans les mêmes circonstances et se gardaient bien d'en parler. Je lui prescrivis l'usage de quelques toniques persistants, une nourriture plus succulente que celle qui lui était ordinaire, l'usage d'un vin généreux, l'exercice, l'habitude de passer chaque jour plusieurs heures dans la

société des femmes pour se familiariser avec leur présence. C'est ce qu'il fit. Peu à peu il se dérida, s'enhardit, et un mois après son mariage il put remplir dans toute leur étendue les devoirs de sa nouvelle situation.

Mustapha, attaché comme courrier à l'ambassade d'Angleterre près de la Porte-Ottomane, avait marié sa fille, très jolie personne de dix-huit ans, à un janissaire âgé de vingt-cinq ans, attaché au consulat anglais. Le jour de ses noces, le jeune homme fut persuadé qu'il était sous l'influence d'un sortilége, et il resta dans cette conviction. Quatre jours après, la vieille femme qui, dans les familles turques, fait le mariage et sert d'agent confidentiel, vint trouver Mustapha, lui déclara ce qui était arrivé et lui dit qu'il fallait que le mari de sa fille fût désenchanté. En conséquence, on donna trente piastres à un célèbre derviche qui prit les habits de noces des jeunes mariés, les encensa avec des parfums, fit quelques autres cérémonies et les rendit ensuite. Le jeune homme, persuadé que l'enchantement était détruit, parvint au but de ses désirs. Le lendemain on fit part de cet événement à Mustapha; et, au bout du temps ordinaire, sa fille mit au monde un bel enfant, mais elle mourut en lui donnant le jour, accident qui fut attribué à l'impression ineffaçable du mauvais œil[1].

(1) Extrait du *Voyage en Turquie et à Constantinople*, par R. Walsh, in-8°, Paris, 1828, p. 97.

Un effendi, que je voyais pour la première fois, me dit qu'il était étonné que les médecins francs, dont on parlait tant à Constantinople, ne l'eussent pas guéri depuis plus d'un an qu'il était entre leurs mains. Pour me le prouver il tira du pli de son turban une vingtaine de recettes qu'il en avait reçues. Je me mis à les examiner; quelques-unes étaient de médecins instruits de ma connaissance; le plus grand nombre venait de charlatans qui savaient à peine signer leur nom. Lorsque, d'après l'idée que je m'étais faite de la maladie, j'en trouvais une qui me paraissait avoir dû être utile, je la signalais, et il me répondait qu'elle n'avait pas produit un meilleur effet que les autres. « J'en suis étonné; mais en avez-vous continué l'usage pendant quelque temps? — Certainement, je les ai portées jour et nuit dans le pli de mon turban, d'abord l'une après l'autre, et enfin toutes à la fois.»

J'étais un jour assis à peu de distance d'un vieil effendi, lorsqu'il tira de son sein une coupe et la remit à un ses serviteurs pour qu'il allât la remplir à la fontaine voisine. Le serviteur la lui apporta pleine de l'eau limpide. L'effendi la but avec une satisfaction toute particulière, l'égoutta et la replaça dans son sein. J'avais observé ces mouvements, et n'y voyant rien d'extraordinaire je gardais le silence, lorsque mon voisin me dit : « Cette coupe, quoique très simple, est d'une grande valeur; elle est faite de la corne de l'unicorne. Je ne bois jamais dans une autre. » Je crus qu'il l'affec-

tionnait parce qu'il la tenait de son père, d'un protecteur, ou parce qu'il l'avait reçue dans quelque circonstance mémorable, et, tout en le regardant avec déférence, je ne fis aucune réponse. «Tu as sans doute entendu parler de l'unicorne? — Très peu, répondis-je; j'ai toujours cru que c'était un animal fabuleux. — Nullement; il vit dans les déserts; il est tellement respecté des autres animaux que jamais ils ne lui font de mal. Le soir, quand ils se rassemblent auprès d'un lac pour boire, aucun d'eux ne commence avant que l'unicorne ne soit arrivée. — Je ne savais pas cette particularité. — Cet animal reconnaît de suite si l'eau est bonne ou mauvaise; s'il en boit, tous en boivent après lui; sinon ils vont chercher une autre source pour se désaltérer. — Je suis charmé d'apprendre une chose aussi intéressante.» La narration de l'effendi fut interrompue par l'heure de la prière; de mon côté je dus m'en aller; mais, curieux de savoir la suite de cette histoire, j'interrogeai un vieil Arménien répandu parmi les Turcs et au fait de tous leurs préjugés. Il me dit qu'en effet il existait parmi certains Musulmans l'opinion que l'unicorne avait l'instinct de reconnaître la bonne eau de l'eau mauvaise ou empoisonnée; que dans ce dernier cas elle la frappait de sa corne, et qu'une tasse faite de cette substance devait jouir des mêmes propriétés que l'animal lui-même, ce qui avait jadis engagé plusieurs grands personnages, qui craignaient d'être empoisonnés, à se procurer des coupes qu'on prétendait douées

d'un instinct si précieux. Ces coupes sont rares maintenant et se transmettent de père en fils[1].

HYGIÈNE SPÉCIALE DES FEMMES MUSULMANES.

Education physique et morale. — Mariage, grossesse, accouchement, allaitement. — Temps critique; rang qu'elles prennent dans la famille après cette époque. — Réflexions sur le bonheur comparatif des femmes franques et des femmes musulmanes.

Pour compléter l'hygiène relative aux Musulmans, il me reste à traiter celle des femmes, mais seulement sous le rapport de leurs fonctions spéciales : la menstruation, la grossesse, l'accouchement et l'allaitement.

Une fille musulmane, allaitée par sa mère, nourrie ensuite d'aliments sains et abondants, vêtue simplement, amplement; passant son enfance à jouer, à folâtrer avec ses parents, ses frères et ses sœurs, et les petites esclaves attachées à la famille; conduite au bain une ou deux fois par mois; allant avec le harem passer quelques-unes des plus belles journées du printemps et de l'été dans les sites charmants des rives du Bosphore; cette fille musulmane, dis-je, offre généralement, à l'âge de

(1) C'est en 1829 seulement que la licorne, appelée par Aristote *oryx*, par Pline *fera monoceras*, par les Chinois le *kistouan* et par les Turcs *zaïrgherdan*, a été découverte au Népal par M. Hodgson. —Voyez *Annales de philosophie chrétienne*, 1er juillet 1830.

la puberté, les formes les plus gracieuses que puisse produire la nature. Son tempérament est presque toujours alors un heureux équilibre des systèmes lympathique et sanguin; son visage, que le séjour du harem et l'usage du voile oriental au dehors préservent de l'action des rayons du soleil, présente souvent ce mélange de lis et de roses si fréquent en Angleterre, mais plus ordinairement cette teinte caractéristique des femmes du midi de la France. Ni le fer, ni la baleine, ni les ceintures, qui empêchent le jeu des côtes, qui compriment les poumons et refoulent les intestins sur le petit bassin, n'ont été employés pour lui faire une taille fine; ses pieds n'ont point été emprisonnés dans des chaussures trop étroites. Cette taille moins svelte et ces pieds moins mignons que ne l'exigent les idées de beauté conventionnelle répandues dans nos sociétés européennes, n'en sont que plus conformes au type de l'individu et à la conservation de sa santé.

L'esprit des Musulmanes est peu cultivé; le plus grand nombre ne sait ni lire, ni écrire, ni compter; la musique et la danse, regardées comme infâmes, n'ont pas été pour elles le sujet de nombreuses années d'études ni la cause de dépenses considérables pour leurs parents. Mais elles savent par cœur, à force de les avoir entendu répéter, les prières des cinq heures canoniques et les chapitres du Koran relatifs à leurs devoirs; elles savent faire les purifications, observent le ramazan, et sont persuadées qu'après avoir rempli les de-

voirs qui leur sont imposés dans ce monde elles obtiendront le paradis dans l'autre. D'ailleurs elles ont appris dans le harem à coudre, à broder, à tisser, à faire le ménage, à soigner les enfants et leurs parents malades.

Leur cerveau, nullement ébranlé par des plaisirs bruyants ni par des lectures qui excitent les passions et les vices solitaires; leurs voies digestives, nullement irritées par une alimentation trop abondante ou trop excitante, permettent à la menstruation d'arriver sans aucun trouble précurseur et de s'établir régulièrement. La chlorose, l'aménorrhée, ces maladies si communes alors parmi les jeunes filles franques; la leucorrhée, ce fléau des femmes mariées, tant de celles que la misère condamne à des privations en tout genre que de celles qui mènent une vie molle et voluptueuse, et qui passe fréquemment d'une génération à l'autre; tous ces maux doivent être et sont en effet peu connus des filles et des femmes musulmanes.

Mais bientôt l'intéressante vierge passe dans les bras d'un époux, non de celui qu'elle a choisi, mais de celui que ses parents, intéressés au bonheur de leur fille, ont choisi pour elle. L'attrait des sexes, la nouveauté, le rang qu'elle acquiert dans la société, fixent promptement ses affections sur le mari qu'on lui donne. Environnée dans le harem de sa belle-mère, de ses belles-sœurs, quelquefois de ses tantes, elle vit heureuse; aucune comparaison maligne, odieuse, ne lui fait regretter sa nouvelle situation.

Bientôt encore la grossesse, attendue impatiemment par tous les membres de la famille, se déclare. Cet état, ailleurs si fécond en incommodités, en accidents de toute espèce, se passe ici naturellement. L'époque de l'accouchement arrive. A peine la jeune femme se doute-t-elle que cette fonction soit accompagnée de quelque danger. Une résignation parfaite aux décrets de la Providence, l'absence de tout chagrin sur l'avenir de ses enfants, chagrin qui ronge ailleurs l'esprit ambitieux des femmes enceintes, qui empoisonne les jouissances de l'amour, qui fait regarder une paternité nombreuse comme le fléau des familles, qui décide beaucoup de jeunes époux à faire lit à part, à prendre des précautions honteuses ou à reverser sur la société des chances de paternité qu'ils ne veulent pas courir pour leur compte, rien de tout cela ne vient entraver le travail de la grossesse ni celui de l'accouchement. Les premières douleurs se font-elles sentir; les femmes âgées se réunissent auprès de la jeune épouse. Si elles n'ont pas la théorie de l'accouchement, elles en ont la pratique. Quelquefois cependant on appelle une sage-femme; jamais un homme n'est appelé en pareil cas; la décence musulmane s'y oppose. Toutes se mettent à l'œuvre en riant, et cette opération que, vu la belle conformation de la jeune femme, il eût mieux valu abandonner à la nature, est enfin heureusement terminée. Si le nouveau-né est un garçon, toutes remercient la Providence d'avoir envoyé un protecteur, un dé-

fenseur futur de la famille; si c'est une fille, la joie n'est pas à beaucoup près aussi grande, mais on finit par s'en consoler en pensant que très certainement le prochain enfant sera un garçon.

D'après la crainte que le lecteur ne me reproche d'avoir vu tout en beau en Turquie, je crois devoir laisser parler sur l'allaitement un auteur très estimable que l'on ne soupçonnera pas de partialité pour les Musulmans. « Les femmes, dans « l'Orient, n'ont pas encore soupçonné que le « moyen de conserver plus long-temps leur fraî- « cheur et de jouir sans interruption des plaisirs « enchanteurs de la société, c'était de se sous- « traire aux devoirs les plus sacrés, en remettant « entre les mains d'une mercenaire les gages pré- « cieux de leur hymen. Elles trouvent les caresses « de l'enfant qu'elles nourrissent de leur lait bien « plus douces, bien plus agréables que le sourire « d'un monde perfide et corrompu. Si leur ma- « nière de vivre est plus simple, moins tumul- « tueuse, si leurs plaisirs sont moins vifs, moins « piquants, elles en sont bien dédommagées par « le calme des sens, par la paix de l'ame, par la « santé qu'elles conservent, par celle qu'elles « transmettent à leurs enfants. On ne connaît « presque pas, dans l'Orient, cette multitude de « maladies occasionnées par un *lait répandu*, ces « engorgements et ces dépôts laiteux qui affligent « tant d'Européennes et les enlèvent à la fleur de « l'âge.

« Si, par quelque cause extraordinaire, une

« femme perd son lait et se voit obligée de re-
« courir à une nourrice étrangère, elle la reçoit « dans sa maison et la fait traiter avec les mêmes « égards et les mêmes attentions qu'elle reçoit « elle-même. Musulmane ou chrétienne, il dépend « de cette mère nourricière de ne plus abandon- « ner l'enfant qu'elle a nourri de son lait, de lui « continuer les soins maternels, et de recevoir « toute sa vie, de lui ou de ses parents, les témoi- « gnages de la plus vive reconnaissance; il dépend « d'elle, en un mot, de se voir incorporée dans la « famille et d'y être considérée et respectée comme « une seconde mère [1]. »

Le temps critique arrive plus promptement chez les femmes musulmanes que ne le comporte l'époque comparativement tardive de leur première menstruation. A peine ont-elles atteint trente-deux, trente-cinq, quarante ans au plus, que les règles, après avoir diminué peu à peu, disparaissent définitivement; la vieillesse et les rides suivent de près. Il est probable que l'usage fréquent des bains de vapeurs, en appelant les fluides à l'extérieur, accélère cette époque, mais aussi la rend sans danger. En effet, on n'entend presque jamais parler de ces métrites chroniques, de ces squirrhes du sein ou des ovaires, de ces polypes, de ces cancers ulcérés de l'utérus, si communs de nos jours, et qui semblent être le triste apanage

(1) *Voyage dans l'Empire Othoman*, par Olivier, tome I[er], p. 102, an 9, in-4°.

des femmes qui, ayant oublié les devoirs que la maternité leur impose, ont sacrifié leur santé à l'amour effréné des plaisirs [1].

Après avoir ainsi passé heureusement son temps critique, la femme prend dans la famille un autre rang, une plus grande autorité, le titre de *buïuk-kadune*. Son expérience la rend de droit le médecin de la famille; elle dirige l'intérieur. Quelqu'un est-il indisposé, tombe-t-il malade; c'est elle qui ordonne, achète et prépare les premiers médicaments; ce ne sont le plus souvent que de légères tisanes, des cataplasmes émollients consacrés par l'usage. Son mari, qui commande en toute autre circonstance, se soumet lui-même à ses ordonnances. Elle est toute activité; elle berce l'enfant qui crie, elle s'accroupit sur le chevet du lit où est couché le malade, pour que sa tête repose plus facilement sur son sein; elle y passe ainsi la plus grande partie des jours et des nuits. La peste même, qui fait fuir les Francs des personnes qui leur sont le plus chères, ne l'en éloigne pas. Le Koran lui dit qu'il ne peut arriver

(1) Si les manœuvres auxquelles les femmes ont recours pour avoir des enfants ou se faire avorter occasionnent souvent des métrites aiguës, il doit y en avoir peu par les causes qui en produisent un si grand nombre dans certaines parties de l'Europe: l'abus des jouissances vénériennes et la prostitution. On conçoit facilement que dans un pays où la prostitution est inconnue, où une femme n'a jamais d'amants et ne peut avoir qu'un mari dont quelquefois elle n'a pas l'entière jouissance, les maladies qui résultent de l'abus des plaisirs vénériens doivent être aussi rares qu'elles sont communes ailleurs.

que ce qui plaît à l'Eternel; et, convaincue qu'une femme à son âge n'a rien de mieux à faire en ce monde que de se sacrifier pour le chef de la famille, pour ses enfants et ses petits-enfants, elle reste inébranlable à son poste.

La décrépitude se montre promptement; la mort arrive; aucun remords ne vient tourmenter les derniers moments de la femme musulmane. Le Koran lui avait tracé ses devoirs; les mœurs, les usages ne lui ont pas permis de s'en écarter; elle les a remplis presque sans s'en douter. Son nom, il est vrai, n'a pas excité la curiosité des oisifs et ne retentira pas aux oreilles de la postérité; mais une pierre funéraire rappellera pendant quelques années aux passants que cette femme donna le jour à de nombreux enfants et accomplit tous les devoirs de son sexe.

En vain nous comparons cette vie si simple, si paisible, si obscure, si exempte de passions, si pleine de devoirs, avec celle des femmes franques, si inquiète, si agitée; aucune de ces dernières ne voudrait être heureuse d'un semblable bonheur; et cependant, si l'on met dans la balance les plaisirs et les peines des unes et des autres dans les différentes phases de leur existence, on finira par convenir, lorsque l'âge des passions sera déjà loin, quand une triste expérience aura donné à chaque événement de la vie sa juste valeur, que, généralement parlant, la Musulmane a joui d'une plus grande somme de bonheur, d'un bonheur plus vrai, que la Franque de la même condition.

II. HYGIÈNE PARTICULIÈRE DES RAÏA.

Différences entre eux et les Turcs dans tout ce qui ne concerne pas la religion.

La matière de l'hygiène des raïa diffère peu de celle des Musulmans; et en effet, quoiqu'ils habitent des quartiers séparés, le climat est le même, la topographie presque semblable. Soit qu'ils eussent déjà cette qualité avant la prise de Constantinople, soit qu'ils l'aient acquise depuis, ils sont généralement, à l'exception des Juifs, d'une grande propreté; ils lavent leurs maisons une fois par semaine. S'ils ne font pas autant d'ablutions que les Musulmans, ils s'y livrent du moins autant que cela est nécessaire à leur santé. La dépilation leur est assez ordinaire; la circoncision n'est pratiquée que par la nation juive.

Les raïa ont à peu près les mêmes vêtements que les Turcs, mais ils ne peuvent porter le turban, coiffure distinctive de ces derniers, ni la couleur vert-épinard, réservée aux émirs, ni des babouches jaunes, à moins qu'ils n'en aient obtenu le privilége ou qu'ils ne soient employés au service d'une légation étrangère.

La nourriture est la même, sauf quelques mets nationaux. Quoique l'islamisme défende le vin et les boissons alcooliques, les raïa peuvent en faire usage, puisque leur religion le leur permet. Aussi les tavernes, toutes tenues par des Grecs et des

Arméniens, se multiplient-elles dans les quartiers qu'ils habitent, ainsi que dans ceux des Francs, et le nombre des ivrognes y croît en proportion.

Tout ce qui est relatif aux *excernenda*, aux *acta* et aux maladies qui en résultent pour les Musulmans, s'applique également aux raïa. Je ne m'étendrai pas davantage sur ces chapitres; les observations semées dans le cours de cet ouvrage instruiront le lecteur des différences qui peuvent se rencontrer dans les mœurs et les usages des nations soumises et de la nation dominante.

Quant à ce qui concerne les *percepta*, la distinction entre les Turcs et leurs sujets est beaucoup plus marquée; elle tient à la diversité de leurs religions. Si l'islamisme, manifesté par le Koran, imprime au caractère musulman un cachet particulier, les raïa, non moins fidèles dans leurs croyances, subissent également l'influence de leurs doctrines religieuses. Une chose que j'ai déjà fait remarquer, c'est la tolérance du gouvernement ottoman pour toute foi étrangère à la sienne; il la porte si loin qu'il l'exige même des raïa entre eux, qu'ils soient juifs ou chrétiens, orthodoxes ou schismatiques; il punit sévèrement le blasphème que l'un deux profère contre l'autre. On peut voir, dans les anecdotes qui suivent, comment la Porte intervient quand elle veut apaiser les querelles religieuses malheureusement trop fréquentes parmi les nations qu'elle a subjuguées.

ARMÉNIENS.

Exaltation religieuse et sévérité des mœurs parmi les Arméniens primitifs; anecdotes; martyr. — Ignorance de leurs prêtres sous tout autre rapport que celui de la religion. — Femmes arméniennes.

Un prêtre arménien avait commandé à un orfèvre de sa religion une croix d'argent pour mettre sur l'autel de sa paroisse. Elle venait d'être achevée, et le prêtre avec plusieurs de ses amis examinait la beauté du travail, lorsqu'un vieux Juif qui passait en ce moment près d'eux s'arrête, et, voyant de quoi il s'agissait, murmure entre ses dents quelques mots qu'à sa manière de les prononcer et à ses gestes les Arméniens soupçonnent être des imprécations contre le signe révéré. « Le Juif a blasphémé la croix! » disent les uns, répètent les autres, s'écrie bientôt la foule qui accourt. La police turque arrive, écoute la plainte des Arméniens, demande au Juif s'il a réellement blasphémé la croix. Celui-ci, ayant devant les yeux les galères ou la mort qui peuvent être la conséquence du crime dont on l'accuse, affirme que non-seulement il n'a pas blasphémé, mais qu'il n'y a pas même pensé. Les Arméniens soutiennent le contraire; il persiste dans sa dénégation. La police reste incertaine. Cependant la foule augmente et les clameurs deviennent plus fortes; le Juif, pour se tirer d'affaire, s'écrie: « Si j'ai commis ce crime, puissé-je devenir aveugle! » Un serment aussi solennel désarme la colère des Armé-

niens; la foule se dissipe peu à peu; le Juif s'esquive et retourne chez lui.

Cet événement fut pendant quelques jours la conversation de tout Constantinople. Le Juif ne se montre plus au bazar; on suppose qu'il veut laisser cet événement s'assoupir; enfin, ne le voyant pas paraître, on va aux enquêtes, et l'on apprend qu'il est devenu aveugle, que telle est la cause de son absence. Le bruit se répand aussitôt que, le Juif s'étant parjuré, Dieu lui-même a puni le blasphème.

Un mois s'était à peine écoulé que je fus appelé à Hass-Keuï pour y voir un malade; c'était pour un Juif affecté d'une ophtalmie chronique redevenue aiguë depuis un mois. En examinant l'état de l'œil, je trouvai le bord libre des paupières ulcéré; la conjonctive enflammée et une taie ancienne; il pouvait cependant se conduire; je ne le revis plus. L'ophtalmie aiguë étant guérissable, le Juif aurait pu très bien recouvrer la vue. J'ignorais quel était cet individu, lorsque l'apothicaire du village me dit que c'était celui qui avait blasphémé la croix. L'amour du merveilleux avait, suivant l'usage, beaucoup exagéré cette maladie.

Appelé en 1816 par un médecin arménien pour traiter une de ses pratiques, je vis un vieillard âgé de soixante-quinze ans environ, atteint d'une attaque d'apoplexie. Vu l'âge avancé du malade, le médecin de la famille ne l'avait saigné que faiblement. Comme il était encore robuste et très san-

guin, je lui fis faire plusieurs saignées copieuses. Quinze jours après il était parfaitement guéri.

Reconnaissant du service que je lui avais rendu, le vieux Saka-Oghlou (c'est son nom) m'engagea à venir le voir chaque fois que mes affaires m'appelleraient dans son quartier. J'y allais une fois par mois. Il sortait rarement, et je le trouvais presque toujours chez lui occupé à lire la Bible.

Les Arméniens étaient, comme aujourd'hui, partagés en deux sectes : les primitifs, dits schismatiques, et les catholiques. Malgré cette division, leur nation, n'étant qu'une aux yeux du gouvernement, se choisissait, ainsi que les autres peuples conquis, un seul patriarche, et le présentait à l'autorité qui l'approuvait. Les Arméniens primitifs, plus nombreux que les catholiques, étaient maîtres de l'élection; mais ce poste, jadis facile à remplir, était devenu très épineux depuis que les catholiques s'étaient rendus puissants par leur opulence et les places qu'ils occupaient auprès de la Sublime-Porte. Une haine profonde régnait entre eux; elle s'élevait quelquefois jusqu'à la persécution, et des martyrs, de part et d'autre, scellaient leur foi de leur sang. L'autorité, obligée de punir les coupables, avait profité de ces dissensions pour extorquer des uns et des autres des sommes considérables.

Depuis, les deux partis, devenus sages à leurs dépens, avaient vécu, en apparence au moins, d'assez bonne intelligence, lorsqu'en 1820, après la chute des familles les plus opulentes du parti

catholique, le visir soupçonneux fait appeler le patriarche, et lui demande s'il répond de sa nation. Celui-ci, n'osant ou ne voulant pas prendre sous sa responsabilité les catholiques, que de grandes richesses et un fréquent contact avec les Francs avaient rendus moins zélés et moins austères dans leurs mœurs, hésite et donne à entendre qu'en se rendant garant de sa nation il ne répond pas de cette partie qui professe d'autres principes religieux. Le visir réplique qu'il ne reconnaît qu'une nation et une religion arméniennes, et le somme de lui désigner les personnes suspectes. Le patriarche effrayé demande quelques jours pour préparer ce travail, et laisse entrevoir que les différences dans les opinions religieuses peuvent se concilier, et que, dans ce cas, il répondra de tous. Il fait avertir de suite les chefs du parti catholique de ce que le visir exige de lui, et les exhorte à prévenir la persécution qui les menace en apposant leur sceau à l'acte qui doit prouver qu'il n'y a plus qu'une nation et qu'une religion arméniennes. On convint de se faire mutuellement des concessions sur les points en litige. Les fanatiques des deux côtés s'y refusèrent; mais le temps accordé par le visir étant sur le point d'expirer, le plus grand nombre s'y soumit, et l'acte d'union fut remis par le patriarche à l'autorité. Les craintes de persécution se trouvant ainsi dissipées, il eût été prudent de ne plus parler du dogme. Il n'en fut pas ainsi. Les transactions qui avaient eu lieu entre les chefs des deux partis, le

peuple les ignorait ou ne faisait que les soupçonner. Par suite des conventions, le patriarche, dans un discours qu'il prononça quelques jours après dans l'église de Koum-Kapou devant une grande multitude de primitifs, osa faire entendre que si l'on examinait attentivement les passages de l'Écriture-Sainte relatifs au dogme du Purgatoire, on ne pouvait disconvenir qu'il n'y eût quelque chose en faveur de son existence, et que... A ces mots, l'auditoire, entendant pour la première fois parler en chaire en faveur d'un dogme réprouvé, s'agite, pousse des cris d'horreur contre le catholicisme... L'orateur s'effraie, quitte la chaire et s'enfuit.

Il est d'usage que deux des janissaires accordés au patriarche se tiennent, les dimanches et les jours de fête, à l'extérieur de l'église arménienne. En entendant le bruit, ils entrent, observent ce qui se passe, en dressent procès-verbal et le font passer au visir. Celui-ci envoie chercher le patriarche et lui demande quelles sont les personnes qui ont osé se révolter ainsi contre lui. Le prélat répond qu'il a été si troublé qu'il n'a pu les reconnaître; que c'était le bas peuple qui, ayant mal saisi le sens de son discours, avait témoigné son mécontentement par des murmures.—*Ayak bachsiz yurumèz* (les pieds ne marchent pas sans tête); quels sont les chefs de la révolte?—Le patriarche affirme qu'il n'en connaît pas, que le bruit n'a eu qu'une cause spontanée. Le visir, mieux informé peut-être, n'en fait pas moins ar-

rêter et envoyer aux galères deux évêques, six ou huit banquiers parmi lesquels Saka-Oghlou, et une centaine d'individus des dernières classes, tous schismatiques.

La consternation est grande parmi les Arméniens primitifs. Qui sait où s'arrêtera cette persécution? combien de milliers de bourses il en coûtera? combien de personnes paieront de leur tête un semblable attentat contre le souverain dans la personne du patriarche son représentant? Plusieurs jours s'écoulent et le visir ne connaît pas encore les chefs de l'insurrection. On parle de tortures pour obtenir des aveux, lorsque Saka-Oghlou, réunissant les évêques et autres notables arrêtés en même temps que lui, leur représente qu'il est urgent de sauver la nation d'une persécution qui peut devenir plus sérieuse encore, qu'une grande mesure doit être promptement adoptée; qu'il faut enfin que l'un d'eux prenne sur lui le crime commis par la multitude et sauve les autres. Les assistants applaudissent à un projet si généreux; mais qui se dévouera ainsi à une mort certaine? « Moi, dit le vieillard; je n'ai plus que quelques jours à vivre; comment puis-je mieux les employer? Jésus-Christ ne nous en a-t-il pas donné l'exemple? » Tous admirent un si noble dévouement. Le vieillard se prépare à la mort par la prière, la confession, la communion; il prévient ensuite le chef du bagne qu'il a quelque chose d'important à communiquer au visir. Il est conduit en sa présence. « Effendim,

lui dit-il, j'ai vécu quatre-vingts ans dans la foi de mes pères. Le Purgatoire n'a jamais fait partie de nos dogmes. Il a plu au patriarche de nous en parler comme d'un nouvel article de foi. Je ne veux pas croire maintenant ce que j'ai regardé comme faux pendant toute ma vie; je veux mourir dans la religion où je suis né. J'ai encouragé quelques Arméniens fidèles comme moi au culte de leurs aïeux à s'élever contre une pareille doctrine si on la prêchait publiquement; ils ont agi trop violemment sans doute, mais c'est moi qui suis le seul coupable. — Sais-tu bien, vieillard, le sort qui t'attend? Ignores-tu que tout acte de révolte contre le souverain est puni de mort? — Je le sais, effendim, mais la vérité avant tout. »

Le visir fut probablement touché d'un pareil dévouement; mais le Koran est là; la loi est précise; il n'en est que l'exécuteur, non l'interprète. Il écrit la sentence, y fait apposer son sceau. Deux bourreaux conduisent le vieillard devant la porte de l'église patriarcale des Arméniens dits schismatiques. La victime s'agenouille, sa tête tombe, et l'Arménie compte un martyr de plus.

Ce qui était depuis long-temps prévu est enfin arrivé. Les cruelles persécutions éprouvées depuis quelques années par les Arméniens catholiques, persécutions attribuées par les uns aux instigations des schismatiques, par les autres à la défiance du gouvernement turc envers des sujets ouvertement protégés par les puissances étrangères, ont déterminé quelques légations franques à in-

tervenir en leur faveur pour obtenir leur séparation. Un ferman a paru à ce sujet, et maintenant les catholiques ont un patriarche de leur choix et sont regardés comme une nation séparée.

Les prêtres arméniens schismatiques jouissent auprès de leurs ouailles d'une grande autorité. Ils la méritent par leurs longues études théologiques, la sévérité de leurs mœurs, leur piété exemplaire et le soin tout particulier qu'ils prennent du salut de leurs co-religionnaires. Mais ne demandez rien de plus. Presque aucun d'eux n'a reçu cette éducation classique préliminaire qui, partout ailleurs, précède les études religieuses.

Appelé plusieurs fois chez le patriarche pour lui donner des conseils sur sa santé, j'avais eu l'occasion de faire la connaissance de plusieurs prêtres et évêques de ce rite; un d'eux me montre un jour sa tabatière et me prie de lui dire ce que signifient trois figures représentées sur le couvercle; je regarde et reconnais Pâris à son bonnet phrygien, debout à côté de la belle Hélène filant assise dans un fauteuil, et une esclave de l'autre côté apportant une cassolette de parfums. Je lui donne cette explication. Grande surprise de la part des spectateurs! Qu'est-ce que Pâris et son bonnet phrygien? Qu'est-ce que la belle Hélène et son esclave? J'entre alors dans quelques détails sur la guerre de Troie, sa cause et ses effets. Personne n'en avait entendu parler.

C'est surtout sous le rapport de la médecine

que les prêtres arméniens schismatiques sont peu élevés au-dessus du vulgaire. Mandé un jour à la hâte chez le patriarche, je le trouvai très mécontent. Il devait prêcher, le dimanche suivant, devant un nombreux auditoire, et il venait d'être pris d'un violent mal de gorge qui ne lui permettait de parler que très difficilement. Nous étions au jeudi soir. Le patriarche était replet et sanguin. Je prescrivis le régime antiphlogistique le plus complet; le samedi soir le malade était bien. Il prêcha le dimanche. Je reçus de grands remercîments pour une cure aussi prompte, et me crus dès lors le médecin inamovible du patriarcat. En effet, peu de temps après, je fus appelé de nouveau. Je trouvai auprès du prélat un barbier que j'avais employé jadis pour les petites opérations de chirurgie. Ne sachant où donner de la tête pour subsister, il s'était imaginé de vendre le peu de bien qui lui restait, et de faire le voyage de Jérusalem, certain qu'à son retour le titre révéré de hadji lui procurerait parmi ses co-religionnaires un crédit qui le mènerait à la fortune. Il avait réalisé ce projet. Après une absence de huit ou dix mois, remplie de dangers et de misère, il reparut à Constantinople maigri de moitié; mais depuis il avait su imposer tellement par son air sérieux, sa démarche lente et grave, que les basses classes le prenaient pour un grand médecin et que les femmes qui le rencontraient dans la rue venaient lui baiser la main. En peu de temps il avait gagné assez d'ar-

gent pour payer ses dettes, s'habiller comme il faut, et devenir aussi gras qu'auparavant.

Tel était l'individu que je trouvai auprès du patriarche. Le prélat me dit en me voyant : « Voici notre ami qui a vu beaucoup et qui sait bien des choses. Comme il vient ici fréquemment, je lui ai demandé des conseils pour ma maladie; il m'a donné hier des pilules qu'il a fait faire exprès. Je n'osais d'abord les prendre; mais, pour me convaincre qu'elles ne pouvaient nuire, il en a pris lui-même une demi-douzaine en ma présence. Je n'ai plus hésité. Cependant, à vous dire la vérité, j'ai éprouvé pendant toute la nuit de grandes douleurs dans l'estomac, et je me sens de fortes coliques en ce moment. Que me conseillez-vous? » J'aurais peut-être dû laisser le patriarche en proie à son médecin et m'en aller; mais son ignorance médicale était rachetée par tant de travaux, par l'exercice de tant de vertus chrétiennes, que je surmontai le déplaisir que m'inspirait sa conduite. J'examinai le malade et reconnus une gastrite aiguë de moyenne intensité. Je demandai à mon confrère quelles pilules il avait cru devoir ordonner; il n'en savait rien; « mais, dit-il, elles ne peuvent faire de mal, car j'en ai copié la formule sur une des recettes d'un des premiers médecins francs de Péra qui les recommandait toujours avec succès en pareille circonstance. » Et en même temps il tira de son portefeuille un cahier où se trouvaient transcrites un grand nombre de recettes qu'il croyait être les meilleures. Je rassurai

le patriarche et je lui prescrivis quarante sangsues sur la région épigastrique, avec le traitement que demandait la circonstance. A mon grand étonnement, le malade, qui un mois auparavant avait éprouvé de si grands avantages de l'application de ces annélides, s'y refusa opiniâtrément. Il les avait en horreur; de plus, il se trouvait très faible et ne voulait pas augmenter sa faiblesse en perdant tout son sang. Je lui recommandai alors la diète et des boissons émollientes froides. Au moment où j'écrivais ma recette, une colique douloureuse le força de s'éloigner un instant. Il revint soulagé, mais souffrant. Le barbier, triomphant du succès de ses pilules, lui donne à entendre en langue arménienne que plus on a de douleur pour évacuer et plus les selles sont avantageuses; que trois ou quatre autres pareilles le tireront d'affaire; que les sangsues sont parfaitement inutiles; qu'il guérit tout le monde sans employer aucun de ces sales animaux, dont la vue seule fait peur. Le patriarche fut parfaitement de cet avis; il me fit payer ma visite, et le hadgi resta son médecin.

Les prêtres arméniens catholiques sont généralement plus instruits que le clergé schismatique. La plupart, élevés à Rome et à Venise, y ont reçu une éducation soignée. Ils savent le latin et l'italien; ils ont par conséquent été initiés à ces littératures. De retour à Constantinople, ils ont de nombreux rapports avec le clergé des différentes nations franques et les Francs eux-mêmes. Ils fré-

quentent la société, et beaucoup d'entre eux, au lieu de résider dans leurs couvents, demeurent dans les familles les plus opulentes de leurs coreligionnaires. Dès lors la sévérité des mœurs n'est plus et ne peut plus être la même que chez les arméniens schismatiques.

Femmes arméniennes.

Quoique les femmes raïa jouissent d'une plus grande liberté que les Musulmanes, cet état paraîtrait encore aux femmes franques un dur esclavage. Les Arméniennes sortent peu, excepté pour aller au bain. Tandis que le chef de la famille, ses frères et ses fils vont au khan, au tchartchi, au bezestin pour leurs affaires (car presque tous les Arméniens s'occupent de commerce), les femmes sont tout activité à la maison. Les détails du ménage sont grands dans ces familles nombreuses; le soin des enfants, la préparation des aliments, la lessive fréquente dans un pays où l'on a très peu de linge, la broderie que toutes apprennent dès leur enfance et dans laquelle elles excellent, le lavage de la maison du haut en bas le samedi de chaque semaine et la veille des grandes fêtes, occupent tout leur temps. Malheur au médecin franc qui ne connaît pas les différents saints ou les époques remarquables que chaque nation raïa est en usage de fêter. S'il arrive quelquefois d'une lieue loin la veille de ces jours solennels, il trouve la maison sens dessus dessous, toutes les femmes échevelées, les manches retroussées, les pieds nus,

n'ayant qu'un mauvais jupon sur le corps, occupées l'une à tirer l'eau du puits, l'autre à la monter à l'étage supérieur et à la jeter sur les planchers, celles-ci à les frotter avec des paquets de racines de chiendent, celles-là à les essuyer avec des torchons. L'eau ruisselle de haut en bas; le visiteur malencontreux reçoit sur la tête les filets d'eau qui s'échappent à travers les planches mal jointes. Le mieux qu'il ait à faire en pareille occasion (car les femmes n'aiment pas à être surprises dans cet état) est de s'en aller promptement et d'apprendre les calendriers des religions qui dominent à Constantinople, pour ne plus être exposé à faire des courses inutiles.

Si le travail de la semaine a été pénible, le dimanche est, en revanche, un jour de délassement. Pendant que les hommes sont allés au service divin, les femmes s'habillent entre elles. Quand ils reviennent de l'église, elles sont toutes en gala. Les parents, les amis se réunissent chez le chef de la famille. On fume; une des femmes apporte le café. Observez-la alors; si vous l'avez vue pendant un des jours de travail, vous serez étonné du changement. Une longue robe d'un tissu d'or et de soie, un châle précieux en ceinture, donnent un nouvel éclat à sa beauté. De nombreuses bagues en diamants ornent ses doigts; ce sont autant de cadeaux reçus de son mari, autant de témoignages de sa considération. Ce jour-là récompense des travaux de la semaine.

C'est surtout parmi les Arméniens dits schis-

matiques qu'il existe encore une grande sévérité de mœurs. Depuis long-temps j'étais le médecin d'une de ces familles; j'allais chez elle le dimanche. Une jeune et belle personne, mariée récemment au fils aîné, apportait le café et attendait, sans paraître comprendre ce dont on parlait. En recevant la tasse de son beau-père et celle de son mari, elle leur baisait respectueusement la main. Comme elle n'avait jamais prononcé un mot en ma présence, je finis par croire que cette intéressante personne était sourde et muette. Je le demandai à une personne qui se trouvait près de moi; on me répondit : « Il est d'usage chez nous que les jeunes femmes ne parlent pas devant le chef de la famille avant d'avoir reçu sa permission. Cette permission, suivant le caractère du beau-père, se fait attendre plus ou moins long-temps; mais enfin, à l'occasion d'une réunion ou d'une fête, il se déride et lui dit, en lui faisant ordinairement un cadeau : Ma fille, j'aurais plaisir à entendre le son de votre douce voix. Dès lors la jeune femme peut, sans indiscrétion, parler quelquefois devant le chef de la famille. »

Un de mes amis, âgé de trente-cinq à quarante ans, ne s'était jamais permis de s'asseoir ou de rester assis devant son père, ni de fumer en sa présence, quoique celui-ci, j'en ai été le témoin, l'eût invité souvent à le faire.

GRECS.

Esprit religieux ; martyr. — Femmes grecques ; éducation, caractère, occupations ; moyens qu'elles emploient pour plaire ; leurs inconvénients.

Quoique les chrétiens de Constantinople voient de temps en temps quelques-uns de leurs frères abjurer leur croyance pour embrasser l'islamisme, ils peuvent se glorifier de donner à l'Europe un spectacle qui lui est depuis long-temps inconnu, celui de chrétiens marchant au supplice pour rentrer dans le sein de l'église qu'ils avaient abandonnée.

Je revenais un jour de Constantinople à Péra, lorsque, passant dans le marché au poisson près de Bach-Kapouçou, je vois plusieurs individus autour du cadavre d'un jeune Grec qui venait d'être exécuté. C'était un garçon boulanger; dans un moment de colère il avait quitté son maître et était allé réciter devant le visir la profession de foi musulmane. Inscrit sur le registre des vrais-croyants, il avait exercé son métier chez un boulanger turc. La vie monotone et le caractère phlegmatique des Turcs, si opposés à la légèreté, à la pétulance grecque, l'ennuient promptement; il tombe dans une profonde mélancolie. Bientôt il est poursuivi de la triste idée d'avoir abandonné la religion dans laquelle il est né et de s'être séparé pour toujours de ses parents et de ses amis.

Les remords assiégent son ame et les terreurs de l'enfer ne lui laissent aucun repos. Un papás, informé de son apostasie, l'avait cherché dans tous les quartiers de Constantinople, pour ramener cette brebis égarée. Il le rencontre et lui dit à voix basse : « Quoi! un orthodoxe s'est fait Musulman !... » A la vue du papas, à ces mots prononcés dans la langue maternelle, le Grec suit le prêtre dans un lieu écarté. Il lui témoigne son repentir et demande ce qu'il faut faire pour rentrer dans le sein de l'église. « Le baptême de sang peut seul effacer un si grand crime », répond le papas. — J'y consens, mais que faire pour y parvenir? — Tu retourneras vendredi prochain à la Porte témoin de ton apostasie, et tu diras au visir : Effendim, j'étais chrétien et dans un moment de folie je me suis fait musulman; j'ai changé mon or contre du cuivre; je m'en repens et veux mourir dans la religion de mes pères. Le visir te questionnera; tu répondras toujours la même chose. Il te condamnera à mort; tu seras conduit au lieu du supplice; j'y serai. Tu connais la boutique du marchand de tabac qui fait le coin du marché au poisson. La petite fenêtre du grenier donne sur la place; c'est là que, revêtu de mes habits sacerdotaux, la croix d'une main, l'Evangile de l'autre, je réciterai l'office des martyrs. En arrivant tu lèveras les yeux vers cette fenêtre et je te donnerai l'absolution pleine et entière de tous tes péchés. La mort n'est rien; pour une demi-minute de souffrance tu gagneras le Paradis, le bonheur éter-

nel. Un marbre funéraire rappellera à la postérité ton glorieux repentir, et ton nom sera inscrit dans le livre des élus. Courage, mon fils. » Le jeune homme promet tout; le vendredi suivant il court à la Porte, se présente au visir, et répète les paroles que le prêtre lui a dictées. Le visir le regarde avec calme et répond : « Te manque-t-il quelque chose depuis que tu as embrassé l'islamisme? N'es-tu pas logé, nourri, vêtu suivant ton état? Si tu n'es pas marié, il ne tient qu'à toi de l'être. » Le Grec, pour toute réponse, reproduit les paroles qu'il a dites précédemment. Le visir, jugeant à son air effaré que le cerveau du jeune homme est dérangé, le renvoie en lui recommandant de bien réfléchir à ce qu'il va faire; il lui rappelle que la loi est positive et qu'il sera dans l'obligation de le condamner à mort s'il persiste dans son apostasie. Le vendredi suivant le Grec retourne à la Porte et redit les mêmes paroles. Par pitié pour son âge, le visir le condamne à recevoir cinquante coups de bâton sur la plante des pieds. La douleur n'ébranle pas sa résolution ; le vendredi d'après il se présente devant le visir et répète le même langage. Celui-ci, conformément à la loi, le condamne à mort. La sentence va être sur-le-champ exécutée. Deux bourreaux le conduisent au lieu du supplice. Il lève les yeux vers la lucarne indiquée et voit avec une sainte joie le papas qui prie et le bénit. Il s'agenouille, sa tête tombe, et l'orthodoxie grecque compte un martyr de plus.

Ainsi que nous avons eu déjà l'occasion de le

remarquer, le cadavre doit, suivant l'usage, rester pendant trois jours exposé aux yeux du public. Un écriteau, posé sur sa poitrine, indique le crime du défunt et le jugement qui le condamne. Les deux bourreaux veillent tour à tour auprès de lui. Si, après cet espace de temps, le corps n'est pas racheté, on le jette à la mer. A l'expiration du délai prescrit, le rachat du jeune martyr eut lieu, et rien de ce que le papas lui avait promis ne fut oublié.

Femmes grecques.

Les femmes grecques de la religion dite orthodoxe jouissent d'un peu plus de liberté que les Arméniennes. Elles sont généralement peu instruites, excepté dans quelques familles riches dont les enfants reçoivent une éducation très soignée. Fanatiques à l'excès, elles abhorrent surtout le catholicisme. Un catholique qui désire épouser une femme grecque doit se soumettre à être rebaptisé à la grecque. *Est-il chrétien?* est une question fréquemment faite lorsqu'un Franc, un médecin même, entre dans une maison orthodoxe, et les femmes ont une telle confiance dans les médecins qui partagent leur croyance religieuse qu'elles préfèrent presque mourir entre leurs mains que de guérir entre celles d'un Franc. Au reste, si leur caractère est altier, impérieux, quelquefois acariâtre; si elles savent avec adresse se faire donner en parures une grande partie des profits ou

des ressources de leurs époux, elles sont en revanche sédentaires, économes et laborieuses. Ainsi que les Arméniennes, on les voit occupées pendant toute la semaine des soins du ménage et de travaux utiles. A leur exemple, elles tiennent beaucoup à la propreté de la maison. Cependant il existe beaucoup de différence entre les mœurs des deux nations.

Peu après mon arrivée à Constantinople je fis la connaissance et devins le médecin d'un négociant grec. La prompte guérison d'une maladie grave me concilia son amitié. Il m'invita à aller le voir le dimanche suivant à la campagne; je m'y rendis. Je trouvai, outre le père et la mère, deux jeunes gens de vingt à vingt-deux ans et quatre demoiselles depuis quinze jusqu'à vingt ans. Sans être opulente, cette famille jouissait d'une certaine aisance. La maison était tenue avec une rare propreté. Je fus présenté par mon ami à toute la société et fort bien accueilli. C'était la première fois que je voyais l'intérieur d'une famille grecque. Tout me captivait; les jeunes gens, avec leur kalpak et leur bènich, avaient un air distingué; les demoiselles me parurent toutes ravissantes de graces et de beauté. Le père et la mère, déjà sur le retour, étaient d'une bonté rare. J'éprouvais pour tout le monde un sentiment de bienveillance particulier. Je pouvais causer avec les hommes; la plupart parlaient passablement l'italien; mais je ne pouvais me faire comprendre des demoiselles; elles ne savaient que le grec vulgaire.

Je souffrais de ne pas connaître cette langue. Mon ami voulut bien me servir d'interprète; mais qu'il est pénible de recourir à un tiers quand on éprouve le besoin d'exprimer des sentiments si doux! On apporte les pipes, on sert le *glycò* (les confitures), le café. Trop fières pour remplir ce devoir, les dames le laissent à un domestique. Ne pouvant converser avec elles autant que je le désirais, je me mets à les observer attentivement.

Un fès de couleur amarante, surmonté de sa houppe de soie bleu-ciel, couvrait une partie de leurs cheveux châtain-foncés; le reste l'était par une coiffure légère où il entrait une centaine de *pics*[1] d'un liséré de couleurs variées et qu'ornaient des épingles en diamants. Je ne me lassais pas d'admirer chez chacune d'elles un front bien formé, poli et luisant; des sourcils du plus beau noir, larges à leur naissance, formant un arc régulier diminuant progressivement et se terminant près de la tempe en une pointe déliée; des yeux noirs ombragés par de longs cils de même couleur et lançant des regards expressifs, tour à tour vifs et doux, quelquefois sévères; un nez qui, sans être parfaitement à la grecque, était des plus gracieuses proportions; un visage agréablement ovale dont l'intéressante pâleur était relevée par le tendre incarnat des joues; des lèvres rose-foncé, une bouche jolie, des dents blanches et régulières que l'usage du mastic raffermit et parfume; un cou et

(1) Mesure équivalant à deux pieds quatre pouces français.

un sein d'albâtre, des bras et des mains faits au tour; enfin des doigts effilés favorables aux travaux de l'aiguille. Une robe de riche étoffe, dont la broderie était leur ouvrage, renfermait leur taille fine et élégante; elles portaient des bas de coton blanc fins et à jour; des mules brodées en or et ornées d'une frange bleu de ciel, déposées au pied du sopha lorsqu'elles y montaient et reprises quand elles en descendaient, annonçaient les plus jolis pieds.

Tantôt assises à l'extrémité d'un grand sopha et pressées les unes contre les autres, elles formaient des groupes si gracieux qu'on les eût dit étudiés; tantôt elles se levaient l'une après l'autre, quelquefois toutes ensemble, et allaient folâtrer dans la pièce voisine, puis revenaient sur le sopha former de nouveaux groupes. Tout ce qu'une coquetterie aimable et réservée pouvait employer pour captiver les affections de l'autre sexe était employé par elles; j'éprouvais une vive et tendre émotion à la vue de tant de fraîcheur, de graces et de beauté; je regrettais l'âge heureux où j'aurais pu sans indiscrétion consacrer ma vie au bonheur d'un de ces êtres si intéressants. J'étais plongé dans cette douce rêverie lorsque mon ami me conduisit près du groupe et me mit dans le plus grand embarras en me demandant laquelle de ces personnes je trouvais la plus belle et la plus aimable. Je répondis que toutes me paraissaient si accomplies qu'il m'était impossible en ce moment de dire celle à laquelle je donnerais la préférence.

Cette réponse, traduite, me valut de charmants sourires de la part de ces jeunes personnes. Une d'elles, l'aînée, celle pour laquelle je me sentais le plus d'affection, me fit demander si j'avais quelque secret contre la gerçure des lèvres, disant qu'elle y était sujette, qu'elle en souffrait beaucoup, surtout lorsqu'elle voulait rire. « J'en connais un, répondis-je, et je promets de vous l'apporter moi-même. » En nous éloignant du sopha je ne dissimulai pas à mon ami que celle-ci me plaisait beaucoup plus que les autres. Il en tressaillit de joie et me fit la confidence que c'était celle-là même qu'il aimait passionnément depuis long-temps, ajoutant qu'il l'avait demandée en mariage, que leur union devait avoir lieu très prochainement et qu'il m'invitait à la cérémonie. Je fus, je l'avouerai, très contrarié en apprenant cette nouvelle.

Le temps s'était écoulé si rapidement que je ne m'étais pas aperçu de mon indiscrétion en faisant ainsi durer plusieurs heures une première visite. Je quittai à regret cette excellente famille. Ce que je venais de voir m'avait vivement ému. Je rêvais au bonheur de posséder une de ces délicieuses créatures; mais déjà il ne m'était plus permis de penser à celle pour laquelle mon cœur s'était épris.

Je cherchai dans tous les formulaires la recette du cérat le plus adoucissant, digne de lui être présenté. Vu l'éloignement de la demeure, je ne pus m'y rendre que le samedi suivant. J'arrive enfin au village qu'elle habitait. J'allais revoir cet essaim

de Graces dont le souvenir m'avait poursuivi toute la semaine et me l'avait fait paraître si longue. Mon cœur en palpitait encore. Mon drogman frappe; personne ne vient ouvrir. « Il y a cependant du monde dans la maison, dit-il, car nous entendons les pas de quelqu'un qui marche tout doucement au premier. » En levant les yeux il aperçoit une servante qui regardait avec précaution quels étaient les arrivants, et il lui dit d'annoncer le médecin franc. Elle va avertir ses maîtresses. Celles-ci délibérèrent probablement entre elles si elles devaient se dire absentes ou non. Ce dernier avis prévalut. Plusieurs minutes se passent; enfin la porte s'ouvre, nous entrons. La servante apporte des pipes, en nous priant de vouloir bien attendre que ses maîtresses puissent descendre. Ce ne fut qu'alors que mon drogman se souvint que nous étions au samedi et s'aperçut que nous avions commis une grosse bévue. En effet, le salon était sens dessus dessous, la maison tout en désordre. Nous entendons au-dessus de nos têtes des allées, des venues, des chuchotements. Après un quart-d'heure d'attente je voulais laisser le cérat, faire mes excuses et promettre de revenir un autre jour, lorsque l'aînée des demoiselles, celle-là même qui avait été toute la semaine présente à mon imagination, entre dans le salon. Elle s'était habillée à la hâte; sa robe était commune, ses cheveux en désordre. Ses yeux avaient perdu presque toute leur vivacité; l'incarnat de ses joues et de ses lèvres avait disparu; un léger duvet se

faisait voir sur ce visage auparavant si lisse et si frais. J'avais de la peine à la reconnaître. Triste, timide, honteuse, elle s'avance vers moi, s'excuse de m'avoir fait attendre si long-temps et me dit que le samedi est un jour de travail extraordinaire dans toutes les familles grecques. Je me confonds en excuses; je l'assure que si le dimanche précédent j'ai été charmé de la voir dans tout l'éclat de son costume, je le suis encore plus de la voir ainsi occupée des travaux du ménage; que les vertus domestiques sont au-dessus de la beauté même, et qu'en les réunissant à un si haut degré elle mérite l'admiration de toutes les personnes qui ont le bonheur de la connaître. Mon drogman traduisit le mieux qu'il put ces paroles qui calmèrent la susceptibilité de la jeune personne. Le sourire reparut sur ses lèvres, ses yeux reprirent de leur vivacité. Les autres demoiselles, qui avaient probablement écouté la conversation, descendirent les unes après les autres; elles aussi avaient perdu leur éclat du dimanche. Nous causâmes de Constantinople et du Bosphore, du bonheur de vivre à la campagne, de la médecine, etc., etc. Nous aurions causé plus long-temps si je n'avais craint de déranger ces charmantes filles de leurs occupations. Je remis le cérat, en indiquant la manière de s'en servir, et nous nous séparâmes satisfaits les uns des autres.

Le lecteur ne se rend peut-être pas bien compte des rapports qu'il y a, dans les familles grecques, entre le dimanche et le samedi, et pourquoi les

femmes, si belles, si fraîches, si brillantes, si folâtres le dimanche, ne sont plus les mêmes le samedi suivant; c'est ce que je dois lui expliquer.

Personne n'ignore que, dans les beaux jours de la Grèce, les femmes se faisaient déjà remarquer par leurs graces et leur coquetterie. Les annales du Bas-Empire nous apprennent l'influence qu'elles ont encore exercée plus tard sur le sort des nations. Depuis la conquête de Constantinople par les Turcs, les femmes grecques sont restées les mêmes; seulement leur influence ne s'étend guère au-delà des limites de leur famille. Le Fanal, les rives du Bosphore, Smyrne, en fournissent la preuve. Il est probable même que la propreté et la coquetterie sont maintenant portées plus loin qu'à aucune autre époque, et je crois que si la Grèce recouvre un jour son ancienne splendeur, les femmes grecques ne manqueront pas d'y recouvrer aussi leur ancienne suprématie. Examinons les moyens qu'elles emploient.

Après avoir travaillé très assidûment pendant les cinq premiers jours de la semaine, elles consacrent le samedi matin, ainsi que nous venons de le voir, au nettoyage de la maison, et le soir aux soins de propreté individuelle. A cet effet, toutes les femmes de la famille, avec les enfants en bas âge, se rendent au bain; après les frictions et les lotions (le massage serait trop rude) que les femmes de service font aux baigneuses, celles-ci se rendent réciproquement tous les autres services de toilette : elles se lavent et se

tressent les cheveux; avec le *boïa* elles se teignent les sourcils et les cils en noir; elles s'enlèvent, avec un fil de soie qu'elles font vibrer très adroitement entre leurs doigts, ce duvet léger qu'elles peuvent avoir sur les joues et la lèvre supérieure. De retour à la maison, elles se couchent de bonne heure pour se lever de très bon matin et aller au service divin [1]. La matinée tout entière est ensuite consacrée à la toilette. Les cheveux sont détressés et arrangés, les sourcils et les cils retouchés. Pour se blanchir la peau, plusieurs se servent du fard de Chio, dont la composition est encore, dit-on, un secret, et elles colorent leurs joues et leurs lèvres d'un rouge incarnat qui tranche admirablement avec la pâleur du fard. Elles s'habillent mutuellement de manière à faire valoir tous leurs avantages naturels. Ainsi préparées pour la conquête, elles descendent vers deux heures de l'après-midi au salon où les attendent les parents, les amis et les connaissances. Jugez de l'effet que doivent produire tant d'attractions naturelles et artificielles sur des jeunes gens que la corruption des capitales européennes n'a pas atteints! Aussi les cœurs s'enflamment promptement et les jeunes filles trouvent généralement des partis convenables.

Mais si l'art de s'embellir procure pendant quelques années de vives jouissances à l'amour-

(1) Le service grec se fait toujours de bon matin, quelquefois même au lever de l'aurore. C'est, dit-on, pour que les femmes ne soient pas rencontrées dans les rues par les Turcs.

propre, et souvent des établissements avantageux, il a d'un autre côté de très graves inconvénients. A moins de posséder une fortune qui permette de s'occuper chaque jour d'une toilette aussi minutieuse, on paie cher à la fin de la semaine l'éclat du dimanche. Le bain de vapeur ramollit et distend la peau; quand son action est passée, ce tissu revient peu à peu sur lui-même, mais pas entièrement; les parties charnues perdent de leur élasticité; des rides prématurées ne tardent pas à se montrer. Les mamelles, même dans les jeunes femmes non encore mariées, perdent de leur fermeté et se rapprochent l'une de l'autre[1]. Le boïa est sans inconvénient; une application peut servir pendant huit ou quinze jours, mais l'emploi du fil de soie a des conséquences vraiment désastreuses. Cette opération, qui n'est pas sans douleur, appelle dans les bulbes des poils un surcroît de vitalité. Le duvet, d'abord invisible, repousse bientôt de plus en plus fort, de plus en plus saillant, donne au bout de quelques jours au visage un air fané, et nécessite chaque semaine, au moins chaque quinzaine, un nouvel emploi du

(1) Cet état, qui dans les autres parties de l'Europe est regardé comme un défaut, est par un heureux préjugé considéré dans le Levant comme une beauté. C'est ainsi qu'à Gênes j'ai entendu vanter comme une grande beauté *la morbidezza*, *il color morbidetto* des dames génoises. Or cette morbidezza n'est, selon moi, que la pâleur étiolée des personnes qui, demeurant dans des rues étroites et dans des maisons obscures, sont privées de l'influence de la lumière et d'un air pur.

fil. Le fard de Chio, en le supposant exempt de tout acide minéral ou végétal, n'en arrête pas moins la transpiration; le rouge, soit végétal, soit minéral, a aussi de graves inconvénients. Ainsi, pour briller une fois par semaine pendant quelques années, les femmes grecques s'aveuglent sur les dégoûts qui les attendent dans un prochain avenir. Dès l'âge de trente à trente-cinq ans, la plupart offrent des rides que l'on rencontre à peine à quarante-cinq et cinquante ans dans le midi de la France; et quand, en désespoir de cause, quelques-unes cessent de s'occuper de leur toilette, elles semblent passer de l'âge adulte à une prompte décrépitude.

Ailleurs un jeune homme remarquerait ce changement hebdomadaire dans l'objet de ses affections; mais à Constantinople il est soumis aux mêmes vicissitudes. Le dimanche matin il se rend chez son barbier et en sort tout rajeuni. Il met un bènich, un kalpak propres qui lui donnent une mine avantageuse. Pendant la semaine il vaque à ses affaires et ne s'occupe plus de sa toilette. Le samedi sa barbe a une ou deux lignes de longueur; il a l'air d'un Juif. Ainsi, si l'amant voit sa maîtresse pendant la semaine, ce qui est très rare, même quand ils sont fiancés, ils n'ont rien à se reprocher mutuellement. Leurs agréments extérieurs ont diminué en égale proportion pour reparaître dans tout leur éclat le dimanche suivant.

Juifs.

Bassesse; saleté; soif du gain. — Sévérité de mœurs.

J'ai rarement exercé la médecine parmi les Juifs; excepté dans quelques maladies graves où ils font appeler un médecin franc en consultation, ils n'emploient que ceux de leur nation. Ces derniers sont devenus depuis quelque temps si nombreux, ils exercent leur art et fournissent les médicaments à si vil prix, qu'ils se sont introduits dans un très grand nombre de maisons turques comme médecins ordinaires, et que beaucoup de familles arméniennes s'en servent également.

Sauf quelques négociants et banquiers, les Juifs vivent dans la plus grande misère; ils habitent les bas quartiers des faubourgs qui leur sont assignés, Balata, Hass-Keuï, Orta-Keuï; leurs maisons sont petites, humides, mal éclairées; elles renferment une population nombreuse. Ils se livrent à tous les genres de commerce, aux états les plus vils. Toute industrie est bonne pour eux quand elle offre un bénéfice, si minime qu'il soit. Les riches font l'usure, prêtent sur gages et se font banquiers de pachas. Les autres sont courtiers, marchands, boutiquiers, commissionnaires; ils sont surtout, comme partout ailleurs, les fripiers par excellence.

On reconnaît aisément les Juifs dans les rues : habits sales et déchirés, petit kalpak, mauvaise calotte noire, bas troués, chaussure qui tient à peine aux pieds, activité continuelle, prononcia-

tion gutturale, telles sont leurs marques distinctives. Leur nourriture se compose de viande de basse qualité, de légumes en grande partie. L'eau est leur unique boisson.

Ainsi que les autres nations raïa, les Juifs ont leur patriarche approuvé par le gouvernement. Aidé de quelques notables, il la dirige au spirituel et au temporel, et a des soldats musulmans pour se faire obéir quand l'autorité ou la persuasion ne suffisent pas. Attachés à leur religion, ils observent le sabbat et leurs jours de fêtes avec la plus grande rigueur. Dans quelques quartiers, Constantinople semble désert le samedi. Dans un village très populeux il ne se trouvait qu'un apothicaire; comme il était Juif, sa boutique était fermée ce jour-là, et les malades étaient obligés d'envoyer à une lieue chercher les médicaments dont ils avaient besoin.

On entend rarement dire qu'un Juif ait apostasié. Les mœurs sont sévères; jamais de scandale parmi eux.

Les femmes, élevées dans des maisons telles que nous les avons décrites, sont généralement étiolées. Mariées de très bonne heure, elles donnent le jour à des enfants chétifs, pâles, bouffis, rachitiques. L'étranger qui traverse, aux jours de sabbat ou à l'époque de leurs grandes fêtes, les quartiers qu'ils habitent, quand les femmes et les enfants se tiennent devant leurs maisons pour respirer un peu d'air, est étonné de voir une population aussi misérable.

III. HYGIÈNE PARTICULIÈRE DES PÉROTES ET DES LEVANTINS.

Usages, occupations. — Education. — Idiomes usités à Péra; confusion des langues.—Esprit aventureux des Levantins.

Les Pérotes, soumis depuis long-temps à la puissante influence du climat, ont peu à peu adopté une partie des mœurs et des usages musulmans. Leurs maisons sont tenues proprement, quoiqu'elles le cèdent sous ce rapport à celles des Grecs et des Arméniens. L'ameublement se réduit au nécessaire; la crainte des incendies en est la cause; car ceux qui ont des maisons en pierre aiment assez à les meubler avec luxe. Les hommes sont vêtus à la franque, excepté ceux qui, employés comme drogmans d'une puissance qui n'a point encore obtenu le privilége de se présenter à la Porte en habits francs, sont obligés de s'y rendre vêtus *à la longue*[1]. Leur nourriture est plus conforme au climat que celle des Francs, qui, dans les premiers temps de leur séjour dans le Levant, continuent de suivre leur ancien régime et ne s'en déshabituent qu'insensiblement. D'ailleurs l'existence des Pérotes est fort douce. Bien payés par

(1) On désigne sous ce nom l'habillement oriental. Celui des drogmans obligés d'être ainsi vêtus ne diffère de l'habillement turc que par le kalpak de martre zibeline au lieu du turban. Comme membres d'une légation étrangère, ils ont le droit de porter les babouches jaunes.

les gouvernements qui les emploient, ils n'ont pas d'inquiétudes sur leur avenir. Ils préparent leurs garçons pour succéder à leurs emplois et marient le plus souvent leurs filles à des jeunes gens qui suivent la même carrière qu'eux. Revenus de la Porte où, à moins d'affaires très urgentes, ils ne se rendent que le vendredi, ils ont peu de chose à faire le reste de la semaine. Ils vont habiter pendant la belle saison la campagne avec leurs familles, et reviennent à Péra dès que l'hiver approche pour y passer la plus grande partie de leur temps au tandour[1].

(1) Le tandour, d'un usage fréquent à Constantinople, est si commode et réchauffe si promptement qu'il se serait probablement introduit dans toute l'Europe, si la différence des habillements ne s'y était opposée.

Un voyageur qui a très bien observé les usages du Levant, et qui les a décrits avec beaucoup d'exactitude, a consacré au tandour un article que je crois devoir mettre sous les yeux du lecteur. « Le tandour est une table ronde ou carrée sous laquelle on place un brasier en cuivre ou en terre cuite, nommé *mangal;* cette table est couverte de plusieurs tapis, dont l'un ouaté, en toile de coton peinte, descend jusqu'à terre dans tous les sens, et retient la chaleur sous la table; on met dans ce cas peu de charbons allumés et on les recouvre de cendres pour tempérer la chaleur. Un banc rembourré, placé tout autour, permet à plusieurs personnes de s'asseoir, d'avancer les jambes vers le mangal, et de recevoir la chaleur jusqu'à la ceinture. Dès qu'il fait un peu froid, les femmes quittent rarement leur tandour; c'est là qu'elles passent leurs journées, qu'elles travaillent, qu'elles reçoivent leurs amies, qu'elles se font servir à manger; le soir, c'est sur le tandour que l'on joue aux cartes, aux échecs ou aux dames; c'est autour de lui qu'on se rassemble pour faire la con-

Si le sofa en été, le tandour en hiver, sont si commodes, il en résulte pour les dames de Péra les mêmes inconvénients que nous avons déjà signalés chez les Musulmanes; leur dos est voûté, leurs malléoles sont enflées, leurs pieds tournés en dedans; de plus, le costume qu'elles ont adopté est peu gracieux, de sorte que dans ces assemblées où les épouses, les filles, les sœurs des ministres et des principaux employés des légations, rivalisent de graces et de fraîcheur dans leurs habillements, les dames de Péra se trouveraient entièrement éclipsées, si de beaux yeux très expressifs, de belles formes, de belles dents, un organe agréable, la douceur de la langue grecque, beaucoup d'esprit naturel, le désir et la certitude de plaire quand elles y ont quelque intérêt, ne les en dédommageaient amplement.

Ce qui concerne les *percepta* se ressent chez les Pérotes du genre de vie qu'ils mènent et de leur origine mélangée.

versation, se communiquer les nouvelles, écouter quelque histoire tragique, quelque conte de revenant, ou les prouesses de quelque pacha rebelle à la Porte.

« Les Européens s'accoutument volontiers à cet usage, parce qu'ils rapprochent les deux sexes, et que l'œil sévère d'une mère ou les regards jaloux d'un mari ne peuvent remarquer les signes d'intelligence, ni empêcher les attouchements expressifs que le tandour favorise. Si jamais l'usage des cheminées pouvait s'introduire à Constantinople, nous sommes persuadés que les Grecques s'y opposeraient de toutes leurs forces; et certainement elles trouveraient, dans leur éloquence persuasive, de bonnes raisons en faveur de la chaleur douce, modérée et plus économique du tandour. » Olivier, *Voyage dans l'Emp. Othom.*

Les enfants, livrés d'abord à une nourrice ou à une servante grecque, élevés ensuite au milieu des Francs de toutes les nations, entendant parler le turc à chaque instant, apprennent, sans s'en douter, le grec vulgaire des domestiques qui les entourent, l'italien, ou, pour m'exprimer plus justement, le dialecte vénitien ou ragusais, le français et le turc, et contractent une singulière facilité pour la prononciation des autres langues étrangères. De même les enfants francs nés à Péra parlent tant bien que mal ces quatre langues, même avant de savoir lire ou écrire.

Arrivés à l'âge de recevoir quelque éducation, ces enfants, gâtés dès leur naissance, s'appliquent difficilement à l'étude; d'ailleurs les établissements d'instruction publique manquent totalement; celui du couvent de Saint-Benoît, à Galata, n'a pu se soutenir. Les instituteurs particuliers sont rares et chers, et l'enseignement peu profitable, car les maîtres, le plus souvent venus dans le Levant dans un tout autre but que celui d'enseigner, ne l'exercent que faute de mieux; de plus l'enseignement est suspendu chaque fois que la peste exerce ses ravages.

Pour obvier à tant d'inconvénients, les personnes aisées envoient leurs enfants dans leur patrie. Ceux qui sont destinés à suivre la carrière du drogmanat sont initiés à la connaissance des langues orientales, surtout de l'arabe et du persan, langues classiques de l'Orient; puis retournent à Péra, pour joindre la pratique à la théorie, étu-

dier les lois turques, les capitulations franques, les intérêts des différentes puissances de l'Europe entre elles et surtout avec le gouvernement ottoman, enfin compléter leur éducation diplomatique.

Après avoir été dirigés sur quelques-unes des échelles, les plus instruits ou les plus favorisés de ces jeunes gens sont rappelés et restent auprès de leurs ministres à Péra, où ils sont employés comme drogmans, secrétaires, chanceliers, conseillers, etc., tandis que les autres, envoyés d'échelle en échelle, y consument leur vie sans profit, sans plaisirs et sans gloire[1].

Quand Venise et Raguse perdirent leur existence politique, les employés de ces légations furent recherchés avec empressement par celles des puissances européennes qui avaient sollicité et obtenu le privilége d'être représentées auprès de la Sublime-Porte. Ces personnages étaient devenus si rares qu'en 1826 on remarquait en riant, à Péra, que trois frères étaient employés en même temps dans trois légations différentes.

(1) C'est cette partie diplomatique de la population qui se regarde comme la noblesse de Péra, et passe pour telle. Elle se promène ordinairement dans l'allée supérieure du Petit-Champ-des-Morts et se croirait déshonorée de se faire voir dans celle qui est immédiatement au-dessous, fréquentée par les médecins, le commerce et la marine. Cette dénomination, cette affectation semblent ridicules dans un petit faubourg de l'immense capitale d'un empire où ce que l'on appelle noblesse en Europe est entièrement inconnu.

Plusieurs Pérotes, devenus premiers drogmans d'ambassade, se sont acquis une très grande réputation. L'habitude de parler dès leur enfance les langues du pays, la connaissance pratique des lois et des mœurs de la nation turque, celle des ruses de la diplomatie et du caractère de quelques hauts fonctionnaires, sont pour eux de puissants moyens de réussite, surtout quand le gouvernement dont ils sont les organes s'est acquis sur le cabinet turc une grande influence. Favorisée par d'heureuses circonstances, une de ces familles, jadis au service de Venise, puis à celui de la France impériale, repoussée par la Restauration et promptement accueillie par le gouvernement russe, s'est acquis non-seulement une réputation extraordinaire dans la carrière du drogmanat, mais encore une fortune colossale.

Vu la difficulté de l'enseignement, les dames de Péra ont peu d'instruction. Elles aussi parlent les quatre langues; mais le grec vulgaire, celle de leur enfance, est leur langue de prédilection. A moins d'avoir reçu une éducation plus qu'ordinaire, elles écorchent les trois autres. Qu'on se figure maintenant une de ces assemblées qu'organisent alternativement, en hiver, les principaux ministres étrangers, et où l'on admet toutes les légations avec leur accompagnement obligé de chanceliers, conseillers, consuls, secrétaires, drogmans, jeunes-de-langue, les voyageurs un peu distingués de toutes les nations, les médecins francs qui jouissent d'une certaine renommée, les négociants

francs avec leurs commis principaux, les femmes et les enfants adultes, enfin les dames de Péra qui manquent rarement de s'y trouver; que l'on se figure, dis-je, une société ainsi composée de personnes conversant quelquefois toutes en même temps dans leur langue respective, puis dans celles qui sont usitées à Péra, les mêlant souvent toutes ensemble et les écorchant à qui mieux mieux, et l'on pourra se faire une idée de ce qu'était la tour de Babel.

Une dame pérote, interrogée pourquoi elle s'était si fort effrayée d'un très léger accident arrivé à son fils, répondit : *Ogn'un korkmasmi per son paidi* (Chacun ne craint-il pas pour son enfant)? Cette phrase est composée de deux mots italiens, d'un mot français, d'un mot turc et d'un mot grec. A chaque instant l'on entend de ces phrases baroques. Le nouveau-venu a beau écouter, il ne peut y rien comprendre. Peu à peu il s'y habitue, et après quelques années de séjour dans le Levant il finit, sans s'en apercevoir, par en composer lui-même d'aussi ridicules [1].

Les anciens Pérotes, nés dans le Levant, sont de droit Levantins aussi bien que les Turcs et les raïa; mais il en existe deux autres variétés très remarquables : l'une de race pure, issue d'un père et d'une mère francs; l'autre de race mixte, issue d'hommes francs et de femmes raïa. Il y a

(1) Voyez Note XV à la fin du volume.

très peu d'exemples d'une femme franque épousant un raïa, car elle suit la condition de son mari et devient raïa comme lui. Je n'ai connu qu'un seul exemple d'une semblable union et elle ne fut pas heureuse[1].

Ces mariages mixtes m'ont paru féconds; mais les enfants, élevés parmi des parents raïa comme leur mère, abandonnés à leurs caprices, sont généralement paresseux et indociles; leur père, obligé de pourvoir seul aux besoins de sa famille, sort, suivant l'usage, de très bon matin, et ne revient que vers le coucher du soleil. Il est donc presque étranger chez lui. Ses enfants ne connaissent que leur mère qui les gâte; aussi elle est tout pour eux : ignorante, superstitieuse, fanatique, ne connaissant que le village, le faubourg, le quartier qui l'a vue naître, elle a tout le temps de leur inculquer ses préjugés, son mépris pour les pays étrangers, les mœurs et les usages de leurs habitants. Souvent même le chef de la famille est un objet de ridicule pour sa femme et ses enfants, par la difficulté avec laquelle il s'énonce dans la langue usitée dans sa maison.

(1) Il existe une espèce de faux Levantins; c'est cette multitude de raïa, parents, alliés, amis de la femme raïa mariée à un Franc, ou de raïa attachés à quelque légation étrangère comme interprètes, commis, etc., lesquels, ayant appris un peu de français ou d'italien, quelquefois même sans en savoir un mot, adoptent le costume franc, et se font passer pour tels, jusqu'à ce que, reconnus par la police turque, ils soient châtiés, et forcés de reprendre les habits de leur nation, à moins qu'ils ne s'arrangent avec elle au moyen d'un sacrifice pécuniaire.

Nous avons vu combien l'instruction à Péra est difficile et chère. Encouragé d'ailleurs dans sa paresse par sa mère qui trouve qu'il en saura toujours assez, l'enfant apprend peu et mal; ce qu'il sait le mieux, c'est ce qu'il a appris sans s'en douter : le grec vulgaire de sa mère, le français de son père, l'italien tel qu'on le parle à Péra, enfin un peu de turc. Joignez à cela une écriture très imparfaite, la connaissance superficielle des premiers éléments de la grammaire et de l'arithmétique, et vous aurez la somme totale de ses talents.

Cependant l'âge des passions arrive, et avec lui l'amour effréné des plaisirs. En vain, pour assurer une existence à leur enfant, les parents veulent lui faire apprendre un état; celui qu'il a choisi l'ennuie bientôt. Tour à tour garçon épicier, commis chez un marchand de drap, apprenti chez un orfèvre, chez un apothicaire, il se dégoûte de tout. Pétri de vanité, il se croit très instruit et destiné à devenir un grand personnage. Être libre, voyager, courir les aventures, voilà ce qu'il désire. Fier de parler les quatre langues du pays, de l'instruction variée qu'il a acquise dans ses divers apprentissages, il n'attend qu'une occasion favorable pour satisfaire ses penchants; elle arrive bientôt. Tantôt c'est un médecin franc qui a besoin d'un drogman pour se rendre auprès d'un pacha; tantôt c'est un riche voyageur qui veut parcourir l'Asie-Mineure, la Perse, la Syrie, l'Égypte. Tous ont besoin d'un interprète. Notre Le-

vantin se présente; il est accepté. Il part, charmé d'être délivré des reproches de son père, des plaintes de sa mère, ennuyée de fournir en secret à ses dépenses, et des importunités de ses créanciers. Il part, comme un autre Anastase, transporté de joie en voyant devant lui le monde entier avec ses plaisirs, ses dangers et ses chances de fortune. Mais le pacha est mort et le médecin de retour à Constantinople; mais le voyageur a fini de parcourir les pays qu'il désirait voir. Notre aventurier, revenu dans ses pénates, raconte à qui veut l'entendre les scènes merveilleuses qu'il a vues, et ce qui lui est arrivé de curieux. Le tout est embelli par son imagination et par le désir de captiver l'attention et l'admiration de ses auditeurs. Bientôt une autre occasion se présente; il la saisit et part.

Devenu de plus en plus rusé, il trouve le moyen d'utiliser ses connaissances. Il colporte, il échange les marchandises d'un pays pour celles d'un autre. Il se fait courtier, subrécargue, antiquaire, apothicaire et parfois même médecin. Il passe ainsi les plus belles années de sa vie, quelquefois sans donner de ses nouvelles à ses parents ou à ses amis dans l'espoir d'aller un jour les surprendre agréablement aussitôt qu'il sera devenu riche. Mais les Arabes du désert, les tempêtes de la Méditerranée et de la Mer-Noire, les fatigues de tant de voyages périlleux, l'excès des plaisirs et les maladies qui en sont la suite, moissonnent avec sa vie la brillante fortune qu'il rêvait; et s'il échappe à tant

de dangers réunis, la peste termine enfin une carrière si agitée.

Quelques-uns cependant ont le bonheur de revoir la maison paternelle. Peu d'entre eux ont amélioré leur position; les autres, aussi pauvres qu'au jour de leur départ, sont revenus dans l'espérance de trouver chez eux quelques ressources; mais si, après de longues années d'absence, Constantinople et les rives du Bosphore n'ont rien perdu de leur beauté, il en est tout autrement de ses habitants. Après avoir travaillé toute sa vie pour élever ses nombreux enfants, le père a acheté une maison pour leur servir de demeure, et placé quelques fonds sur l'intérêt desquels la famille puisse vivre; depuis il est mort; la maison a été la proie d'un incendie, le banquier s'est ruiné par quelque opération inconsidérée. La mère, étrangement vieillie, vit avec ses filles du peu qui leur reste et du travail de leur aiguille; les autres frères sont morts ou dispersés. Notre voyageur croyait trouver quelques fonds; il ne trouve rien ou peu de chose. Insouciant, plein de confiance dans l'avenir, fort de son expérience, il passe quelque temps dans sa famille et se lance de nouveau dans le tourbillon des aventures.

---

de dangers a mis. [illegible]

mère d'agir.

Quelques [illegible] le [illegible]

voir de [illegible]

[illegible]

temps [illegible]

les malades [illegible]

NOTES

DU TOME PREMIER.

NOTE I, page 19.

L'histoire de Lorenzo N....... est trop curieuse et trop intéressante, elle peint trop bien les mœurs politiques et médicales du sérail, pour que je me dispense d'en faire part à mes lecteurs.

Lorenzo était, comme tant d'autres, arrivé à Constantinople pour essayer d'y faire fortune par l'exercice de la médecine. Médecin médiocre, mais rusé comme un Florentin, il était parvenu à se faire de nombreux amis, et vivait tranquillement du produit de sa clientelle, lorsque le plus heureux des hasards le mit en évidence. Le fils aîné du sultan tomba malade de la petite-vérole; il eut le bonheur de le guérir. Non content de le combler de présents, Abdoul-Hamid lui fit construire une très belle maison en pierre au milieu de Péra, lui donna une maison de campagne à San-Stefano avec des jardins magnifiques, et, le regardant comme le sauveur de l'héritier présomptif du trône, intéressé par conséquent à continuer son ouvrage, il le nomma médecin du sérail. Cette place lui donna une entrée facile au harem; dès lors son crédit fut sans bornes. La nomination des pachas, des hospodars, l'exil et le rappel des fonctionnaires subissaient directement ou indirectement son

influence; et, chose qui ne s'était jamais vue, les grands de l'empire, oubliant leur gravité et leur fanatisme religieux, n'avaient pas dédaigné d'assister à une fête qu'il avait donnée à sa maison de campagne. Courtisé par tous les diplomates étrangers, il fut, dit-on, fidèle aux intérêts du gouvernement sous lequel il était né. Chéri et respecté des uns, craint des autres, possesseur d'une ample fortune, arrivé depuis long-temps à un âge avancé, Lorenzo eût dû se retirer des affaires et jouir en paix du fruit de ses longs travaux. Il en fut autrement; l'ambition le perdit.

Abdoul-Hamid était mort. Sèlim III, qui s'était aussi déclaré le protecteur de Lorenzo, avait perdu la vie dans une entreprise mal dirigée contre les janissaires; Moustapha, meurtrier de Sèlim, avait été massacré après un règne court et orageux, et Mahmoud II, dernier rejeton de la race de Mahomet II, était monté sur le trône. Le Florentin crut trouver dans le jeune souverain la même faiblesse que dans ses prédécesseurs; il se trompa. Deux fois découvert dans des intrigues criminelles, il fut deux fois averti et gracié. Le souvenir de ses anciens services n'était pas encore éteint; sa vieillesse inspirait le respect. Il se rendit coupable d'une nouvelle intrigue, et son sort fut irrévocablement décidé.

Mais comment, sans enfreindre les capitulations protectrices des Européens, punir de mort ce Lorenzo si renommé, sujet d'une grande puissance qui, dans ses réclamations, serait appuyée par les autres, toujours unanimes quand il s'agit du maintien de leurs communs priviléges? Et cependant le Grand-Seigneur voulait donner dans la personne de ce conspirateur audacieux et incorrigible un exemple qui effrayât les intrigants présents et à venir. A cet effet, dans le mois d'avril 1813, le médecin florentin fut, sous quelque prétexte, appelé le soir chez le capitan-pacha. Il s'y rendit; les uns disent qu'il le quitta sans se douter de rien, et qu'en revenant chez lui avec

son domestique tous deux furent arrêtés dans le Petit-Champ-des-Morts et étranglés. Les autres croient, et cette version est beaucoup plus vraisemblable, que Lorenzo et son domestique furent étranglés chez le capitan-pacha, et que, pendant la nuit, leurs cadavres furent portés à la place où on les trouva le lendemain. Le procès-verbal fait par la légation autrichienne constata que, contre l'ordinaire, les assassins n'avaient touché à aucun de leurs effets. On en conclut à Péra, habile à juger les plus grandes profondeurs de la politique du divan, que le lieu et l'heure de cette catastrophe avaient été choisis pour qu'elle pût être attribuée à des assassins vulgaires, laisser entrevoir, par le genre de mort et l'absence de toute spoliation, la main puissante et mystérieuse qui en était l'auteur, et, par l'incertitude du jugement que l'on en porterait, prévenir les réclamations de la diplomatie européenne. Ainsi périt Lorenzo, à l'âge de quatre-vingts ans.

Péra fut stupéfait d'un acte aussi violent; l'assassinat d'un Franc est un événement presque inouï. Les ministres crurent devoir le regarder comme le résultat fortuit d'un brigandage assez fréquent dans cet espace désert qui sépare le palais du capitan-pacha du faubourg de Péra; et le gouvernement, pour confirmer cette opinion, fit construire, quelque temps après, dans ce lieu *peu sûr*, et sur la place même où était arrivé l'accident, un corps-de-garde pour empêcher à l'avenir de semblables malheurs.

Note II, page 49.

Les Musulmans ne sont pas les seuls qui croient à l'efficacité des moyens de guérison employés par les émirs. Les Arméniens et les Francs eux-mêmes y ont quelquefois recours. Rien de plus commun, dans la pratique médicale à Constantinople, que d'entendre des malades demander au médecin : « Dois-je me

faire lire? Ne ferais-je pas bien de me faire lire?» Et j'avouerai que, quand la personne malade se trouvait être d'un tempérament nerveux, si c'était surtout une Grecque orthodoxe, crédule et fanatique à l'excès, je n'hésitais pas à répondre: « Fais-toi lire promptement.»

On ne peut révoquer en doute l'influence de ces pratiques sur la guérison de certaines maladies; les annales de la médecine en contiennent de nombreux exemples. Pour ma part, je me crois suffisamment autorisé à rapporter le fait suivant: Le nommé C., âgé de trente à trente-cinq ans, Arménien, alors drogman du docteur M.., Vénitien, fut un soir attaqué d'une violente fluxion à la joue; elle augmenta tellement pendant la nuit que le lendemain il ne put accompagner son professeur dans sa tournée. Son maître lui prescrivit ce qui est d'usage en pareil cas, lui promettant que, dans quelques jours, il serait guéri. — Dans quelques jours! reprit le drogman; j'espère bien l'être demain. — Tu serais bien habile; eh! comment feras-tu? — Je vais aller me faire lire par un des émirs. Demain je serai guéri, et ce ne sera pas la première fois.» Le médecin éclate de rire, lui recommande de se tenir chaudement et de ne pas sortir de la maison. Cependant le drogman, la tête bien enveloppée dans un châle, se met en chemin, va trouver l'émir, se fait lire et revient chez lui beaucoup moins souffrant; le repos de la nuit acheva la guérison. Le jour suivant, il reprit son service. Je tiens ces détails de mon drogman, qui, comme compatriote et confrère, voyait chaque jour le sujet de cette observation.

NOTE III, page 68.

La bastonnade, la moindre et la plus commune des peines infligées à Constantinople, fait sur le spectateur une impression très désagréable. L'individu est étendu sur le ventre et a les

deux pieds passés dans une espèce de nœud coulant. Deux exécuteurs, armés chacun d'un bâton de cinq à six lignes de diamètre, frappent lentement, l'un après l'autre, jusqu'à ce que le nombre de coups prescrit ait été donné. La distance entre les coups et leur degré de force sont probablement ordonnés par la loi, car, chaque fois qu'il m'est arrivé d'être témoin de ce pénible spectacle, j'ai remarqué une grande uniformité d'exécution. A peine le condamné a-t-il reçu quelques coups qu'il pousse ordinairement de grands cris. Il m'a paru que le calcul entrait pour quelque chose dans cette prompte expression de la douleur; car quelques individus qui, dès les premiers coups et pendant tout le temps de l'exécution, avaient crié de toutes leurs forces, s'en allaient ensuite si lestement chez eux que j'en étais émerveillé. Peut-être l'expérience leur avait-elle appris que, s'ils gardaient le silence, les exécuteurs se croyaient obligés de frapper plus fort pour faire entendre qu'ils remplissaient exactement leur devoir. Je ne pouvais m'empêcher de frémir quand circulait autour de moi le bruit que le délinquant était condamné à recevoir trois ou quatre cents coups de bâton. L'impassibilité des bourreaux contrastait horriblement avec les cris, les hurlements de leur victime. Vu la longueur du supplice, il me semblait impossible que la peau, les tendons, les articulations, les os même des pieds ne fussent pas réduits en bouillie et que le pauvre diable ne fût pas estropié pour la vie; cependant, à peine délié, il s'en allait quelquefois seul chez lui, ou, si ses pieds étaient par trop douloureux, un camarade le chargeait sur son dos et le portait à sa maison. Là, après quelques fomentations, scarifications ou incisions plus ou moins profondes suivant que le barbier les jugeait utiles, l'individu vaquait peu de jours après à ses affaires, sans que l'on pût se douter qu'il avait subi si récemment un châtiment si cruel.

Je ne puis m'empêcher de croire que la bastonnade, quoique infligée de la même manière, ne soit maintenant un châtiment

plus douloureux qu'autrefois; l'habitude où l'on était alors d'aller pieds nus donnait nécessairement à ces parties une épaisseur et une dureté qui devaient amortir la souffrance et diminuer les accidents consécutifs. Ceci n'a plus lieu depuis que l'usage de la chaussure et la plus grande fréquence des bains l'ont privée de ce moyen de résistance.

NOTE IV, page 74.

Non-seulement il y a auprès des principales mosquées de Constantinople des colléges et des bibliothèques pour l'instruction publique, des imaret ou hôtelleries où sont logés les imam et où l'on distribue des vivres aux pauvres et aux étudiants, des fontaines pour les ablutions, des lieux écartés pour les latrines, il s'y trouve encore des hôpitaux pour les malades indigents et des hospices pour les aliénés. Celui qui tient à la mosquée de Soliman, nommé *Timar-Khanè*, m'ayant été indiqué comme un des plus beaux, j'en fis un jour le but de mon excursion.

Il est on ne peut mieux situé; les rues voisines sont larges et propres, et l'air y circule librement. Il est construit tout en pierres de taille, n'a qu'un étage et occupe par conséquent une grande superficie. Il renferme deux cours, dont une est ornée d'une fontaine à formes très gracieuses. Ces cours sont entourées de portiques soutenus par des colonnes en marbre, sur lesquelles s'ouvrent les fenêtres des chambres qu'occupent les aliénés. Ces chambres sont voûtées et plus spacieuses que dans nos établissements de ce genre. Les fenêtres en sont grillées et le plancher pavé en grandes dalles de pierre. Il pouvait y avoir alors une vingtaine d'individus renfermés, tous du sexe masculin. Chacun avait son logement séparé. La folie religieuse extatique me parut la plus nombreuse. Les malades envoyés dans cet hôpital étant censés incurables, le trai-

tement médical y est absolument nul, et la plupart de ceux qu'on y admet y terminent probablement leur malheureuse existence.

Au reste, la folie est regardée par les Musulmans comme une faveur de la Divinité; les aliénés sont sacrés pour eux. Tant qu'ils sont tranquilles, taciturnes, on y fait peu d'attention; on n'y voit qu'une bizarrerie de caractère. On les laisse sortir, se promener, aller au café voisin. La folie est-elle agitée, bruyante, furieuse, ce qui est rare, on assigne au malade un appartement séparé; on le surveille ou on le fait surveiller par des domestiques de confiance qui, imbus des mêmes principes religieux, s'acquittent de ce devoir avec beaucoup de zèle et de douceur. Je n'ai jamais entendu dire que l'on eût recours aux chaînes ou aux coups. Rarement une famille musulmane qui a un peu d'aisance envoie un de ses membres à l'hôpital.

NOTE V, page 112.

La police se fait à Constantinople d'une manière si tranquille que le Franc, le Français surtout, ne peut qu'en être émerveillé. Arrête-t-on quelqu'un dans les rues de Paris, les passants s'arrêtent pour regarder; les oisifs suivent l'empoigneur et l'empoigné; la foule grossit. Sans savoir qui a tort ou raison, elle se prononce contre le premier en faveur du second; quelquefois elle essaie de le lui arracher. Si d'autres agents de police accourent, une rixe a lieu; des blessures peuvent en résulter; une émeute, une révolution en être la conséquence. A Constantinople, au contraire, un individu est-il conduit au corps-de-garde, on y fait peu d'attention, on suppose qu'il y a un motif valable. Quelques individus, plus curieux que les autres, restent-ils sur le trottoir opposé, le chef du poste, ordinairement un vieillard à barbe blanche, sans autre arme qu'un bâton, sort, et leur dit gravement: « Allez-

vous-en; ce n'est pas votre affaire; » et les spectateurs silencieux continuent leur chemin.

Plusieurs Arméniens opulents, se trouvant un soir dans un village situé sur les rives du Bosphore, se mettent à jouer aux cartes. Échauffés par le vin autant que par le jeu, ils rient aux éclats, se livrent à des altercations et oublient l'heure avancée. L'agha de l'endroit, à qui ils avaient souvent tenu compte de sa complaisance en pareille occasion, ne pensait guère à les inquiéter. Malheureusement le bostandji-bachi, dans sa ronde sur le Bosphore, aperçoit de loin de nombreuses lumières; il fait ramer doucement de ce côté-là; il entend des vociférations, des disputes. Il descend à l'échelle, va droit au corps-de-garde, demande au chef ce que c'est que ce bruit à une heure indue. L'agha s'excuse le mieux qu'il peut. Le bostandji-bachi fait cerner la maison, monte, et surprend les raïa les cartes à la main, la face enluminée. A la vue de ce redoutable fonctionnaire, les délinquants consternés le supplient de leur pardonner, l'assurent que c'est la première fois que cela leur arrive, et qu'ils sont prêts à tout faire pour mériter sa clémence. Après quelques informations sur leur compte, il leur fait sentir combien il est indécent de troubler ainsi le repos des habitants du village, et les impose à une forte amende. Trop heureux d'en être quittes pour un sacrifice pécuniaire, les joueurs se cotisent pour compléter la somme exigée, la lui font remettre par un des leurs et remercier humblement de sa bienveillance. Si les délinquants se fussent trouvés être de pauvres diables, ils auraient probablement été menés en prison et n'en seraient sortis qu'après une bastonnade plus ou moins sévère.

Péra n'est soumis à la police du pays que pour les raïa qui sont parvenus à s'y établir. La garde entend-elle du bruit dans la rue, soudain elle se transporte au lieu d'où il part. Sont-ce des Francs qui se disputent, qui se battent, y en a-t-il de

blessés, de tués : « Ceci ne nous regarde pas, » dit le chef, et il s'en retourne. L'altercation est-elle entre un Turc ou un raïa et un Franc, elle arrête celui-là et laisse celui-ci tranquille.

Un Franc insulte-t-il, blesse-t-il un Turc, la police s'empare du Franc et le conduit au corps-de-garde. Dans ce cas, la personne arrêtée se réclame de sa légation si elle en a une, et, si elle n'en a pas, de celle de la France, protectrice de toutes celles qui n'en ont pas. Le drogman arrive, affirme que l'individu est inscrit sur les registres de sa chancellerie, et, après quelques formalités, le détenu lui est remis. Si le crime est grand, évident, le coupable est mis dans la prison de la légation, et, après information, envoyé avec la procédure dans son pays, où il est mis en jugement et où l'affaire est généralement assoupie. Au contraire, un Turc insulte-t-il grièvement, blesse-t-il un Franc; aussitôt sa légation fait à la Porte les plus vives réclamations. Les autres ministres, intéressés à ce que leurs nationaux soient respectés, réunissent leurs instances. Le grand-visir, après s'être assuré du fait, applique la peine indiquée par le Koran. Conduit par deux bourreaux devant la porte de la légation du Franc insulté, le Musulman aurait la tête tranchée si le ministre et l'offensé n'intercédaient eux-mêmes en sa faveur.

Ces priviléges sont la source d'une foule d'abus ; aussi remarque-t-on plus de calomnies, d'escroqueries, de fornications, d'adultères, de banqueroutes, de suicides parmi les Francs que parmi les Turcs, quoique ceux-ci soient cent fois plus nombreux. Je pourrais prouver cette assertion par une foule d'anecdotes, mais celle qui suit suffira pour donner une légère idée des désordres auxquels se livrent les Européens.

A l'exemple des ministres étrangers qui ont leurs réunions, leurs bals, quelquefois même leurs comédies, les Francs des moyennes classes ont aussi leurs amusements, surtout pendant le carnaval. Vers cette époque, les boutiques de mercerie de

Péra sont garnies de masques, au grand scandale des Musulmans, qui ne peuvent concevoir que des êtres raisonnables prennent plaisir à avilir ainsi l'image de la Divinité. Par esprit de charité, ils attribuent cette folie à un état morbide de l'atmosphère: « Les Francs, disent-ils, sont sujets, chaque année, vers l'époque du printemps, à une épidémie bizarre ». Quoique tous les aubergistes puissent demander à leurs chancelleries respectives la permission de donner à danser, il n'y avait, il y a quelques années, que les deux *locande* sous la protection de la France qui exploitassent cette branche d'industrie. Les moyens employés en chrétienté pour attirer la foule le sont également à Péra. Les femmes, l'élément magnétique par excellence, y figurent, quoiqu'en petite quantité, et sont parées aux frais des entrepreneurs. Le jeu, autre cause d'attraction, n'est pas oublié; on a soin de lui réserver des chambres particulières. D'autres cabinets sont disposés pour recevoir quelques riches sociétés de raïa qui, n'osant se montrer publiquement dans une semblable réunion, regardent à travers les carreaux ou la porte entr'ouverte un spectacle si étrange pour eux. Un de ces cabinets, occupé par une société de ma connaissance, fut payé pour une nuit trois cents piastres turques; la dépense du souper se monta à une pareille somme.

De nombreux quinquets cloués à la muraille éclairent la salle; l'orchestre, juché hors de la fenêtre sur un échafaudage construit à la hâte, se compose de quelques musiciens qui font entendre des sons aigres et discordants. Enfin tout est près.

Les banquettes sont garnies d'un petit nombre de femmes masquées; bientôt quelques jeunes gens, amis de la maison, ouvrent le bal avec elles. Peu à peu la salle se garnit de monde. Les capitaines, les seconds, les écrivains de la marine marchande, avides de plaisirs, ne manquent pas de s'y trouver; on voit arriver des Grecs, des Septinsulaires surtout, amis du bruit et de la joie; des Arméniens qui entrent au milieu de la foule

pour être moins facilement reconnus. Les négociants de Galata, avec leurs nombreux commis, les Pérotes, les Francs de race mixte et ceux de race pure; plus tard les jennes-de-langue, les drogmans et quelques ministres, laissant de côté la gravité diplomatique, s'y rendent également sous le masque, pour jouir sans être reconnus du coup d'œil bizarre d'une société si mélangée. Aucune femme raïa qui se respecte n'ose s'y montrer; quelques Franques masquées s'y rendent avec leurs maris. En général les femmes y sont en très petit nombre et les déguisements très rares; ces attaques, ces réparties vives et spirituelles, et ces intrigues qui, dans certaines capitales de l'Europe, font le charme de ces réunions, y sont à peine connues.

Bientôt la foule est si grande qu'il n'y a plus de place pour les danseurs; c'est une cohue compacte qui se coudoie, se pousse et se repousse, quelquefois s'injurie, et en viendrait aux coups si l'espace le permettait.

Pour éviter d'être étouffée, une partie de la société se réfugie à l'étage supérieur et se fait servir à souper; bientôt le vin, les liqueurs circulent à la ronde et font naître une gaîté bruyante. Une autre partie se rend dans les salles de jeu; ici règne le plus profond silence; le banquier, qui a eu soin de se réserver de grands avantages, taille solennellement et proclame à haute voix la couleur gagnante. Les croupiers sont attentifs; les uns ramassent les sommes perdues, les autres paient les sommes gagnées. Incapables en général de calculer les chances contraires, ignorant toutes les finesses du jeu et les ressources du banquier, échauffés par le punch, enhardis en voyant une de leur connaissance recevoir l'argent d'une mise heureuse, les raïa hasardent d'abord une modique somme. Un léger bénéfice ou le désir de réparer leur perte leur fait doubler, tripler, quadrupler les mises. La table se couvre d'or; peu à peu la plupart perdent ce qu'ils ont d'argent sur eux et pour s'étourdir vont boire avec ceux de leurs amis qui ont gagné.

Bientôt le bruit se répand que des joueurs viennent de gagner des sommes considérables, que la chance a tourné contre la banque, qu'elle est en perte et près d'entamer sa réserve. Les raïa veulent profiter de ce revers de fortune; ceux qui n'ont plus d'argent en empruntent, d'autres mettent en gage leur montre, leurs bagues en diamants, etc. Vain espoir! le malheur de la banque cesse comme par enchantement, et avant la fin de la nuit elle a mis tous les joueurs à sec.

Cependant des murmures s'élèvent, les perdants conçoivent des soupçons. Un pareil bonheur, disent-ils, n'est pas naturel; il y a eu de la tricherie. Aigris par leurs pertes, ils en viendraient à des voies de fait s'ils n'étaient empêchés par quelques officieux, et si la fatigue, les fumées du vin et surtout la crainte d'être reconnus par la police turque ne les forçaient d'aller se reposer.

Plusieurs soirées semblables se succèdent; Francs et raïa essaient de réparer leurs pertes et les augmentent encore. A la fin du carnaval, les uns ont vu disparaître leurs économies de l'année, les autres ont empiété sur leurs capitaux; ceux-ci ont tout perdu et ne savent où donner de la tête, ceux-là sont prêts à tout faire pour réparer les torts de la fortune.

L'année 1819 fut la plus scandaleuse sous ce rapport; il se commit plusieurs vols, et, chose inouie jusqu'alors à Péra, un vol avec effraction et dans la rue principale!

Le visir instruit de ces délits en informa le Grand-Seigneur. Sa Hautesse exprima son étonnement de ce que les ministres francs fermaient les yeux sur de tels abus, et donna à entendre que, s'ils n'y mettaient pas un frein, il en chargerait sa police; puis, pour empêcher ses raïa d'être ainsi dépouillés, il leur fut défendu de se trouver jamais dans de semblables repaires. Depuis cette époque, les bals et les jeux ont langui et presque cessé.

NOTE VI, pages 122 et 174.

Il y a trois qualités de pain à Constantinople. Le pain turc, nommé *pidè*, *fodola*, est plat, circulaire, à peine cuit, assez blanc, d'assez bon goût quand il sort du four; il se déchire facilemeut entre les doigts, ce qui est indispensable chez une nation qui ne connaît pas l'usage d'un couteau. Le poids en est de cent drachmes et le prix de deux para. Il est d'usage qu'aux époques du ramazan et des deux baïram le gouvernement ordonne que le pidè soit mieux fait, plus blanc, un peu plus cuit que de coutume. On bénit le nom du prince qui accorde cette faveur. C'est un luxe, c'est à qui en aura; les boutiques sont assiégées. Les boulangers n'en donnent pas à tout le monde; ils connaissent au juste leurs pratiques et le nombre de personnes dont se composent leurs familles; ils ne leur en livrent que la quantité indispensable; mais le Franc, qui sait que dans ce bas-monde il faut que chacun vive, en trouve, quand il veut en avoir, en payant un para de plus. Il est probable qu'à ces époques le gouvernement consent à perdre quelque chose et que quelques individus savent en tirer parti.

Le pain arménien ou *somoun* est un mélange de farine de froment, de seigle, d'orge, de millet, quelquefois de pois et de fèves. Il est de forme carrée, épais, mal cuit, noir et d'une digestion pénible pour les personnes qui n'y sont pas habituées. L'administration laisse aller les abus fort loin sous ce rapport, et j'ai vu souvent exposés dans les rues des somoun si mauvais qu'ils étaient dédaignés par les chiens affamés du voisinage. Ils sont du même poids et du même prix que les pidè. Quand ils sont d'une qualité trop inférieure, les raïa un peu aisés, ceux qui relèvent de maladie, se procurent du pain turc ou du pain franc qu'ils envoient chercher jusqu'à Péra.

Le pain franc ou *frandzeola* est fait de farine de froment; il ne se fabrique qu'à Galata et à Péra et pour l'usage des Européens. Chaque légation franque a droit, par les capitulations, à un four pour l'usage de ses nationaux, et ce four est un objet de spéculation; il en est qui sont loués annuellement six, huit, dix mille piastres et même plus, au profit de qui de droit. La police turque, si sévère à l'égard des boulangers, n'a aucune inspection sur ces fours doublement privilégiés; la police franque ne paraît s'en occuper aucunement. Les boulangers francs, levantins ou raïa qui les exploitent, certains qu'il ne peut y avoir de concurrence; que, bon gré mal gré, l'Européen préférera au pidè, au somoun, leur pain plus blanc, mieux pétri et plus cuit, se permettent envers les consommateurs, autres que les ministres et les membres de la légation dont ils tiennent leurs priviléges, mille et une friponneries contre lesquelles il n'y a aucun recours. Ainsi, en 1816, le prix du pain franc était de 20 ou 25 para l'ocque (deux livres et demie environ), et il s'y trouvait dix à douze frandzeoles. Pour la vente en détail on en faisait quatorze ou quinze; pour la vente en gros on ne faisait que les passer au four, de peur qu'elles ne perdissent trop de leur humidité. Il devint si mauvais que l'on y renonça; mais à côté de ce pain détestable on eut l'adresse de présenter de nouvelles frandzeoles de la plus belle farine, d'une grosseur raisonnable, bien cuites et savoureuses, et au prix de 30 paras l'ocque. On se résigna à ce sacrifice; bientôt tout le pain fut fabriqué à ce prix. Peu à peu ces frandzeoles devinrent aussi mauvaises que les précédentes, et à côté on en vit d'autres plus séduisantes à 32, 35, 40 et 45 para l'ocque; en 1827, je les ai laissées à 48 ou 50 para, c'est-à-dire à un prix double de celui que l'on paie à Paris, tandis que la farine y est moitié moins chère.

Les abus se corrigent d'eux-mêmes. Lassées de se voir dupées avec autant d'impudence, plusieurs familles franques, levanti-

nes, grecques et arméniennes, se procurèrent de la belle farine, firent leur pain chez elles, le portèrent à cuire dans des fours non privilégiés, et l'eurent excellent à un prix moitié moindre.

Note VII, page 140.

On attribue l'anecdote suivante au rusé Florentin dont nous avons précédemment raconté la fin malheureuse.

« Une des odalisques était enceinte. Mettre au jour un garçon était le plus vif de ses désirs; elle devenait *kadune* (une des dames du palais) et pouvait espérer un jour d'être *validè-sultane* (sultane-mère). Impatiente de connaître l'avenir, elle s'adresse à Lorenzo et le supplie de lui dire le sexe de l'enfant qu'elle porte dans son sein. Le Florentin lui tâte le pouls avec une gravité plus qu'ordinaire et l'assure qu'elle est grosse d'un garçon. Dans le transport de sa joie, elle lui fait d'avance des cadeaux considérables. Le moment d'accoucher arrive; quel désespoir! le garçon si ardemment désiré, si fermement attendu, n'est qu'une fille. Le médecin, instruit de cet événement, se présente. L'odalisque, furieuse, l'accable d'invectives et lui reproche son ignorance. Il attend que ses plaintes se soient exhalées, puis il répond froidement à cette infortunée: « Je savais, madame, que vous accoucheriez d'une fille. — Pourquoi m'avoir donné la certitude d'un fils? — Pour ne pas vous attrister d'avance inutilement; mais je savais si bien ce qui devait arriver que, pour ma justification, je l'ai écrit dans un des coins de l'appartement. » On alla voir et on trouva ces mots: « J'ai dit à Hanem qu'elle accoucherait d'un garçon; malheureusement son pouls indique que ce sera d'une fille!! » La mère, quoique inconsolable, admira plus que jamais le profond savoir du médecin, le récompensa même de sa bonne volonté et s'en prit à la fatalité du malheur qui lui était arrivé.

Note VIII, pag. 144.

M. O., lieutenant de la marine française, après avoir passé la soirée à Péra, avait été, en retournant à bord avec ses camarades, harcelé long-temps par un chien blanc, qu'il se promit bien de châtier le lendemain. A cet effet, il se munit d'un gros bâton; en passant le jour suivant dans le même endroit, il croit voir le chien blanc qui dort; il s'approche tout doucement et lui assène un grand coup de bâton. Quel n'est pas son étonnement? Un cri comme d'une voix humaine se fait entendre; le chien n'était autre chose que le turban blanc d'un vieux Musulman qui reposait tranquillement sur une natte à terre. Heureusement le coup n'avait porté que sur l'épais turban. Le Turc se lève en colère; la garde accourt; il raconte ce qui vient de lui arriver. Comment s'expliquer? Aucun des Français ne savait la langue turque et aucun Turc ne savait le français. Cependant, à force de gestes, de pantomimes, le lieutenant agresseur parvint à faire comprendre qu'un chien, dont il imitait les aboiements, blanc comme le turban, l'avait poursuivi la veille et lui avait même mordu les mollets; que dans l'obscurité il avait pris le turban blanc pour le chien dont il voulait se venger. Alors tout le monde de rire de l'étrange aventure; et le vieux Musulman lui-même, ne voyant dans cet accident qu'un jeu de la fatalité, laissa les Français aller en paix, en se contentant de dire : *Kasa bou ; deli onlar* (la fatalité l'a voulu ainsi; ces gens-là sont fous).

Mais il arrive des accidents bien plus graves; on raconte qu'un capitaine de navire marchand, revenant tard et seul de Péra, où il avait dîné copieusement, fut attaqué d'apoplexie et tomba sans connaissance dans la place de Top-Khana; qu'il fut dévoré pendant la nuit par les chiens qui s'y trouvent en si grand nombre, et que, le lendemain, il ne restait de lui que

quelques os à demi rongés et quelques débris de ses vêtements, tristes preuves du sort cruel qu'il avait éprouvé.

Note IX, page 163.

Un plaisir que je me suis procuré maintes fois à Constantinople, c'est celui de me faire raser par les barbiers du pays. Cette opération s'y fait d'une manière si différente de celle que l'on suit partout ailleurs, je fus si étonné la première fois que j'en fus témoin, que je crois faire plaisir au lecteur en lui en donnant la description. Comme cette industrie est libre, chaque nation a ses barbiers, et ma clientelle étant en grande partie parmi les Arméniens, c'était chez un de ces derniers que je me faisais raser de préférence.

Quand on entre dans la boutique d'un de ces barbiers, qui sont en même temps cafetiers, les premières choses qui frappent la vue sont des cerceaux couverts de serviettes qui sèchent autour d'un mangal; la petite cheminée située dans un des angles de la pièce, où brillent quelques charbons ardents; de petites cafetières, des tasses et des soucoupes; le râtelier où sont placées les pipes à l'usage des personnes qui n'en apportent pas avec elles; des tablettes sur lesquelles sont rangés des bassins, des rasoirs; enfin des miroirs ronds à manches enjolivés, ornés le plus souvent de nacre de perle.

Dès qu'on a pris place sur le banc de bois qui règne à l'intérieur, le maître vous offre une pipe, se met à préparer une tasse de café, et deux minutes après vous l'offre brûlante.

Comme personne n'est pressé à Constantinople, il est d'usage d'attendre tranquillement, quelquefois même long-temps, que le maître barbier ou son premier *kalfa* (garçon) ait achevé de raser quelqu'un. Votre tour est-il venu, vous prenez la place de celui qui s'en va. Vous vous trouvez alors avoir au-dessus de la tête une tige métallique fixée par un bout dans la muraille

ou au plafond, et dont l'extrémité libre, recourbée, soutient un vase de métal en forme d'entonnoir percé d'un petit trou. Tandis que vous soutenez des deux mains, sous votre menton, un grand plat à barbe de métal étamé, circulaire et sans échancrure, le vase suspendu vous laisse couler sur la tête un filet d'eau tiède dont le barbier profite pour vous frotter avec du savon la tête, le visage et le cou. Si l'on a des cheveux, il les savonne et les gratte plus long-temps, les peigne pour ainsi dire avec ses ongles; puis, avec une serviette il en absorbe l'humidité et vous enveloppe la tête d'une autre serviette bien sèche.

Enfin, il se met en devoir de vous raser. La barbe étant bien humectée, il prend un rasoir d'assez mesquine apparence. Les lames, qui viennent d'Allemagne, coûtent à peine deux francs la douzaine; mais, au moyen d'une pierre et d'un cuir, ils savent les rendre excellentes. Le barbier pose son pied gauche sur le banc; puis, appuyant la tête de l'individu sur son genou recouvert d'une serviette, il rase de haut en bas la joue gauche; il passe de l'autre côté et répète la même opération. Il se met ensuite en face et rase le menton, les lèvres et les poils irréguliers qui peuvent se rencontrer sur le visage. Si vous tenez à avoir des sourcils réguliers, il les rase de telle manière qu'ils sont parfaitement arqués. Les poils étant regardés dans le pays comme immondes, il enfonce les pointes de ses ciseaux dans l'une et l'autre narine, et les coupe; il clapotte à plusieurs reprises de l'eau tiède dans les oreilles, enlève avec un petit instrument le cérumen délayé, et coupe les poils qui sont à l'entrée du conduit auriculaire. Trouve-t-il une petite loupe, il l'enlève d'un coup de rasoir, après toutefois en avoir demandé la permission à la personne intéressée. Tout cela se fait lentement, en causant, à plusieurs reprises, car si quelqu'un entre et que le barbier se trouve seul, il laisse sans façon la personne qu'il rasait pour offrir une pipe au nouveau-

venu et lui préparer une tasse de café. Pendant ce temps-là, l'homme à moitié rasé continue de fumer la pipe qu'il n'a quittée que momentanément, jusqu'à ce que le barbier le reprenne. Quand tout est enfin à peu près terminé, le petit apprenti présente un des miroirs dont nous avons parlé pour que l'individu voie si tout est à souhait. S'il ne trouve rien à dire, le barbier frotte entre ses doigts la mèche de cheveux que les Orientaux sont dans l'usage de porter au sommet de la tête, la ploie, la couvre du fès et pose par-dessus le turban ou le kalpak. L'opération dure de dix minutes à une demi-heure.

Je me suis fait ainsi raser bien souvent pour le seul plaisir de me faire raser, et je puis affirmer que jamais je ne l'ai mieux été ni n'ai senti de main aussi légère. Je profitais aussi de cette occasion pour me faire couper les cheveux. Quelques barbiers ont appris à se servir, à cet effet, de ciseaux; la plupart n'emploient que le rasoir et avec tant de dextérité que jamais je n'ai eu les cheveux aussi régulièrement taillés.

NOTE X, page 179.

Chez une nation où l'abstinence est poussée à un tel point, la profession de restaurateur semble devoir être à peu près inutile; il y en a cependant à Constantinople de nombreux établissements, mais ils sont au niveau des besoins du pays. Curieux de voir ce qu'ils pouvaient être, je dis un jour à mon drogman de me conduire dans un des plus renommés. Nous entrons dans une très petite boutique. La cuisine était à l'entrée; quelques livres de chair de mouton proprement coupées en petits carrés égaux, une douzaine de brochettes en cuivre étamé, un grand réchaud et du charbon de bois tout allumé, tel était le fonds de l'établissement. Nous avions fait de longues courses; mon drogman commande deux douzaines de carrés de mouton; chacun peut faire une bonne bouchée. Le

Musulman parut étonné de notre voracité. Nous montons cinq ou six marches et nous nous trouvons sur une espèce d'estrade d'une douzaine de pieds en carré où il n'y avait que quelques escabeaux. Nous avions oublié d'apporter notre pain; le *kèbabdji* (rôtisseur) envoie son apprenti chez le boulanger chercher deux *pidè*; nous désirions avoir des raisins pour dessert, il l'envoie en prendre deux livres. En Turquie chacun a sa profession et n'empiète pas sur celle d'un autre. Cinq minutes après, il apporte la première brochette de six morceaux de mouton tout brûlants, puis les autres à la suite; elles étaient rôties à point et excellentes, sauf trois ou quatre morceaux un peu durs. Plusieurs verres d'une eau fraîche et limpide, fournie par le *soudjou* (vendeur d'eau) avaient été notre boisson. Dans l'intervalle était survenu un softa; il s'était placé à quelque distance de nous. Il avait demandé deux morceaux de mouton et les avait expédiés très promptement; sa bourse ne lui permettant peut-être pas d'en demander deux autres, il paraissait vouloir rester sur son appétit, lorsqu'ayant aperçu sur nos assiettes les morceaux que nous avions dédaignés il nous demanda la permission de les prendre et les mangea avec une rare avidité.

Nous avions très bien dîné; maintenant il fallait payer. Heureusement tout est fixé par l'usage ou la police; pas d'extorsion. Vingt-quatre morceaux de mouton à deux para font quarante-huit para; quatre para pour l'eau, autant pour le pain, dix pour le raisin et quatre pour l'apprenti, en tout soixante-dix para ou un franc.

Note XI, page 204.

Au risque de déplaire aux personnes amies de la prompte civilisation de tous les peuples, je dois dire que jusqu'à présent le contact des Francs m'a paru délétère pour les Musulmans.

Au lieu d'adopter de l'étranger ce qui pourrait leur être utile, ils n'en prennent que les vices. Ils en sont si convaincus que quand un janissaire ou autre est resté pendant trois années attaché à la garde d'honneur accordée par la Porte à chaque légation étrangère, ils le regardent comme à moitié infidèle et ne font plus aucun cas de lui. L'expérience est là pour attester la vérité de cette assertion. Le barbier Mimich, chez qui se réunissaient pour fumer et prendre le café les négociants francs qui allaient le matin de leur demeure de Péra à leur comptoir de Galata, avait appris d'eux à boire du vin et des liqueurs, et savait à peine un mot de français. Il est mort prématurément. Un maître de langue turque, à force de voir des Francs et d'accepter des verres de vin et de liqueur, était devenu un ivrogne fieffé, au grand plaisir des Francs qui voyaient en lui un homme sans préjugés, au grand scandale des Musulmans qui ne le regardaient plus que comme un infidèle. Mais quoique ce professeur passât cinq ou six heures par jour parmi les Francs et qu'il dût savoir un peu de français ou d'italien, il ne parlait jamais à ses élèves qu'en langue turque. Il m'est quelquefois arrivé de rencontrer des Turcs chez des apothicaires francs. Je fus d'abord étonné de l'espèce de familiarité avec laquelle ils conversaient ensemble; je sus bientôt que l'apothicaire, malgré la défense expresse de la police, leur donnait secrètement à boire de l'élixir sur lequel il faisait un grand bénéfice. Nullement habitués à ces boissons incendiaires et n'en soupçonnant pas les effets, ils en avalaient de grands verres et s'enivraient au point de ne pouvoir retourner chez eux; alors, de peur d'être vus chancelants dans les rues et punis sévèrement, ils allaient cuver leur élixir dans le petit grenier au-dessus de la boutique.

Chaque jour, malheureusement, la contagion augmente. Il se trouvait bien, il y a quelques années, des faux témoins qui, comme jadis en Basse-Normandie, se faisaient une honteuse

ressource de cette industrie ; quelques Turcs trouvaient commode de placer leur argent à intérêt; des charbonniers mêlaient de la terre à leur charbon; des janissaires, en détaillant dans Péra les moutons qui leur étaient alloués chaque semaine, savaient faire pencher la balance en leur faveur; d'autres, après avoir reçu le trimestre de leur solde, allaient, dans les tavernes de Galata, boire du vin, des liqueurs alcooliques, et, dans leur ivresse, commettaient de grands excès; quelques-uns insultaient les raïa, quelquefois même les Francs; d'autres volaient, assassinaient. Mais ces infractions aux lois du Koran étaient le partage d'un très petit nombre, et l'on sait avec quelle promptitude et quelle sévérité le supplice suivait le crime; le Koran n'avait rien perdu de son autorité sacrée. Maintenant que le Grand-Seigneur a entrepris de régénérer son empire, qu'il a introduit dans ses armées la tactique des infidèles et les a appelés à son secours, qu'il a établi une école de médecine et permis la dissection des cadavres, projeté une administration des postes, ordonné des grandes routes, créé une milice nationale; que, pour habituer ses sujets aux usages européens, il a modifié leur habillement, fait venir à grands frais des services de bronze doré; qu'il donne aux hauts fonctionnaires de l'Etat et aux ministres étrangers des banquets où le Musulman doit se servir de couteaux, de cuillères et de fourchettes, et où le vin circule; qu'après le repas on représente des comédies avec des costumes francs, auxquelles succèdent des ballets à l'européenne, exécutés par de jeunes esclaves circassiennes, aux sons d'un orchestre italien, et que le harem et les sœurs du Grand-Seigneur sont invitées à honorer ces amusements de leur présence [1], le Koran, ainsi violé par le chef même de l'islamisme dans plusieurs de ses articles ou préceptes les plus sacrés, le sera bientôt dans beaucoup

(1) Voyez le *Journal des Débats* du 14 mars 1835.

d'autres. Alors le Musulman hésitera dans sa croyance; bientôt il la méprisera et la tournera en ridicule. Libre de tout frein, il se livrera d'autant plus ardemment à l'assouvissement de toutes ses passions qu'elles auront été plus long-temps comprimées. L'influence d'une civilisation progressive aurait pu remplacer par une morale sévère les préceptes du Koran; un bouleversement aussi rapide ne le permettra pas. D'ailleurs qu'est-ce que la morale sans l'élément religieux? Il est donc probable que le Turc est destiné à offrir bientôt à l'Europe l'exemple d'une nation pourrie avant d'être parvenue à sa maturité.

Il est curieux d'observer à combien peu de chose tient le sort des empires. Le christianisme a dit: « Essayez tout et gardez ce qui est bon, » et les gouvernements chrétiens qui ont suivi cette maxime se sont élevés à un haut degré de gloire et de prospérité. L'islamisme a dit: « N'empruntez rien aux infidèles; vous leur êtes supérieurs. Ne les fréquentez pas, ils vous pervertiraient; » et les Musulmans, fiers de cette supériorité consacrée par leur religion, confirmée d'abord par leurs rapides conquêtes, ont méprisé les infidèles, leurs arts et leurs sciences. Ils sont restés stationnaires, puis ont perdu peu à peu la plus grande partie de leur vaste empire. Un verset de plus dans le Koran, et le Musulman, religieusement attentif à tous les progrès de l'esprit humain, se les serait appropriés et aurait probablement asservi cette Europe qui maintenant délibère sur le partage de ses dépouilles.

Note XII, page 218.

Une maison de bois, en Turquie, n'a presque rien de commun avec une maison de bois en France, et surtout en Suisse. Un hôtel et un palais en bois présentent une idée presque ridicule aux personnes qui ne connaissent que les hôtels et les

palais des capitales européennes; je dois donc donner au lecteur quelques détails à ce sujet.

Si l'on examine attentivement les maisons de Constantinople et de ses faubourgs, on s'aperçoit que, sur des fondations peu profondes, en mauvaise maçonnerie, et s'élevant à deux ou trois pieds au-dessus du sol, repose une charpente très légère en bois de chêne, dont les larges interstices sont remplis de carreaux d'argile, pétris avec de la paille hachée et cuits au soleil. Le tout est recouvert à l'extérieur de planches de sapin fort minces et étroites, barbouillées ensuite en rouge ou en gris, ce qui donne, pendant les premières années, à cette cage une apparence d'élégance et de propreté; mais bientôt ces carreaux desséchés fléchissent les uns sur les autres, tombent ensuite en poussière et laissent de grands vides. Le rez-de-chaussée, de niveau avec le sol, obscur et humide, sert de cuisine, de cave, de buanderie; un escalier en bois, étroit et rapide, conduit à quelques chambres. Les planchers, les plafonds, les portes et les fenêtres, sont en sapin; l'intérieur est enduit d'une couche, d'une à deux lignes d'épaisseur, d'argile pétrie avec du chanvre haché et passé à l'eau de chaux; les tuiles faisant gouttières sont fragiles, mal fixées, promptement dérangées. Au bout de peu d'années, ces maisons ont l'air de tomber en ruines. Les rayons d'un soleil ardent dessèchent, recroquevillent ces matériaux employés encore tout verts. Rien ne tient, rien ne ferme. Appuyées, adossées par économie les unes aux autres, quand l'une fléchit, les autres en suivent le mouvement et se déjettent, sinon se disjoignent et laissent entre elles des espaces favorables à l'introduction des reptiles, des rats, des souris et des chats. L'air y pénètre de tous côtés. Les averses inondent quelquefois les appartements. On ne peut fixer un clou aux cloisons sans s'exposer à faire tomber un pan du récrépissage et voir ce qui se passe dans l'appartement d'à côté. Une personne, en montant, fait

trembler toute la maison. Danser, valser, serait une imprudence; on s'exposerait à démantibuler la bicoque; les propriétaires ont grand soin de défendre ces amusements. Pas de conversation un peu animée qui ne soit entendue par les voisins. Telle est, du plus au moins, la majeure partie des habitations de Constantinople, de ses faubourgs et même de Péra.

Les hôtels, beaucoup plus vastes, sont construits des mêmes matériaux, mais proportionnés à leur plus grande élévation. Un effendi trouve-t-il son konak trop vieux, la localité lui déplaît-elle; il fait enlever, un beau jour, les coussins et les housses de ses sophas, les tapis, les portières, les couvertures et les matelas, emballer dans des paniers d'osier, recouverts d'un cuir léger, le peu de linge de corps et les vêtements à son usage. Le harem serre ses châles et ses bijoux dans de petites caisses portatives; chaque domestique emporte son bagage plié dans une serviette, et toute la famille va s'établir provisoirement dans un konak loué d'avance, ou dans celui dont un parent, un ami lui offre l'usage, jusqu'à ce que le sien soit achevé. Comme les maisons, les konak, les sérails sont presque tous distribués de la même manière; chacun, en arrivant à la nouvelle demeure, va droit, les femmes au harem, et les hommes à l'appartement, à la chambre, au cabinet qu'ils occupaient dans l'ancienne. De grands bateaux facilitent singulièrement le déménagement de ces habitations situées presque toutes sur les deux rives du Bosphore, ou à peu de distance; les effets les plus précieux ainsi enlevés, il ne reste plus du palais que les quatre murailles. Si quelques poutres, quelques fenêtres, quelques jalousies peuvent encore servir, on arrache les unes, on décroche les autres, et on abandonne le reste au premier venu. Chaque voisin s'accommode de ce qui lui convient. Les moellons même qui soutenaient l'élégant édifice disparaissent peu à peu pour servir aux fondations de quelque autre maison dans le voisinage.

Note XIII, page 299.

Comment les Turcs ne mépriseraient-ils pas les Francs et les raïa, lorsque tous ou presque tous se souillent de l'usure la plus exorbitante? L'intérêt de l'argent qui, à Galata et à Péra, est de huit à douze pour cent par an entre négocians francs, de douze à dix-huit entre Francs et raïa, de un et demi à deux pour cent par mois entre raïa de moralité reconnue, sur gages, sans reconnaissance, est toujours plus élevé lorsqu'il s'agit d'un Musulman. Pour lui, l'intérêt le plus modique est de deux pour cent par mois lunaire, et comme chaque mois ces intérêts se cumulent, au bout de deux ans le capital est presque doublé. Qu'on juge de l'étonnement du Turc, si ignorant en arithmétique, d'avoir à payer alors deux fois la somme qu'on lui a prêtée.

Quelque rapide que soit cette manière de s'enrichir, il en est une qui l'est encore davantage; c'est de se faire *sèraf* d'un ou de plusieurs pachas. Le Turc qui vient d'être nommé à un pachalik est ordinairement très pauvre, quelquefois même criblé de dettes. Le sèraf, presque toujours arménien ou juif, se charge d'équiper le pacha, son harem et sa suite, pour qu'il paraisse avec quelque éclat dans le chef-lieu de son gouvernement, et lui donne à son départ, en pièces d'or rognées, le moins d'argent qu'il peut, en ayant soin de lui faire reconnaître le montant de sa dette avec les intérêts exigés. Pour être sûr de son fait, le banquier place auprès du pacha un agent chargé de recevoir les revenus en nature du pachalik et de les lui expédier, pour être en partie remis à la Porte en déduction du tribut imposé, en partie pour être vendus en déduction de ses avances. Une personne qui avait quelque connaissance dans ces genres de transaction m'affirma que le sèraf doublait son capital chaque année, tandis que le pacha,

harcelé d'un côté par le grand-visir, de l'autre par le banquier, ne pouvant, malgré tous ses efforts, retirer de son gouvernement, déjà ruiné par ses prédécesseurs, de quoi faire face à ses engagements, se trouvait souvent obligé de lever l'étendard de la révolte, et de garder, pour payer ses adhérents, et les revenus du pachalik et les avances du sèraf.

Note XIV, page 407.

Après la diversité des nations et des costumes que l'on voit à Péra, rien n'étonne plus l'étranger que la variété des langues qu'il y entend.

Si l'on en excepte les ministres étrangers, qui se servent de la langue française dans leurs relations diplomatiques et sociales, et qui parlent ou sont censés parler purement la langue de leurs pays respectifs, l'oreille partout ailleurs est frappée des jargons les plus bizarres.

Marseille, en possession depuis trois cents ans d'exploiter le commerce du Levant, au lieu du français y a introduit le grossier provençal.

La langue anglaise a pour organes les commis-marchands de la cité de Londres.

L'allemand est écorché par les Suisses et les Hongrois, et la langue classique de l'Autriche y est défigurée par la prononciation détestable de sa capitale.

La langue slave, si énergique, est parlée par les marins des différents ports de mer de la rive orientale de l'Adriatique.

L'italien, plus usité à lui seul que toutes les langues franques réunies, fait entendre ses divers dialectes : le piémontais, le génois, le toscan, le napolitain, le vénitien surtout, à cause des longues relations politiques de la république de Venise avec la Turquie, la réputation de l'université de Padoue et la quantité de médecins qu'elle fournit au Levant.

Le Juif écorche l'hébreu, l'italien et le portugais.

Une langue arménienne vulgaire a remplacé l'arménien classique qui n'est plus compris que par le clergé et quelques savants.

Le grec ancien, si riche, si harmonieux, a disparu devant le grec vulgaire qui, ne se suffisant pas à lui-même, emprunte au turc et à l'italien une quantité de mots qui le défigurent.

L'arabe et le persan sont parlés par quelques natifs de la Perse et de l'Arabie. Ces langues classiques de l'Orient sont de plus l'apanage des personnes studieuses et de celles qui se livrent à la diplomatie. Mais le turc usuel est la langue favorite; lien de communication entre tant de nations différentes, avec un peu de turc l'on se fait comprendre de tout ce qui vous entoure.

On reconnaît bien vite chaque nation à la manière dont elle prononce ces différents idiomes. Le Juif, à son accent guttural, hébraïque; le Grec, à l'impossibilité de prononcer le *ch* français et le *j*; les Francs, à la prononciation qui leur est particulière. L'Arménien est le seul qui, au moyen de son alphabet composé de trente-neuf lettres, apprenne promptement et prononce si purement les langues étrangères qu'on le reconnaît difficilement pour étranger.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME PREMIER.

INTRODUCTION. v

PREMIÈRE PARTIE.

TOPOGRAPHIE DE CONSTANTINOPLE ET HYGIÈNE DE SES HABITANTS.

CHAPITRE PREMIER.

DES CHOSES ENVIRONNANTES (*circumfusa*).

Coup-d'œil général. 1

PREMIÈRE EXCURSION. — *Péra et ses environs.* — Situation, origine, population variée, costumes et physionomies. — Construction et singularités de Péra. — Perspective. —Petit-Champ-des-Morts. — Corps-de-garde turc. —Caserne des galioundji. — Kacim-Pacha. — Arsenal et bagne. — Hass-Keuï. — Caserne des khoumbaradji. — Yèlan-Sèraï. — Kiaat-Khanè. — Ok-Mèïdan. — Retour à Péra. 4

DEUXIÈME EXCURSION. — *Autres environs de Péra.* — Place de Galata-Sèraï. — Esplanade. — Coucher du soleil. — Grand-Champ-des-Morts. — Cimetière des Francs, des Arméniens et des Musulmans. — Perspectives admirables. — Vallon de Dolma-Baghtchè. — Kahvènè. 29

TROISIÈME EXCURSION. — *Quartiers hors des murs de Constantinople.* — Douane au tabac. — Émirs magnétiseurs. — Prison pour les débiteurs. — Magasins d'huile et chantiers incendiés. — Le Fanal et les Fanariotes. — Murs d'enceinte du côté de la campagne. — Top-Kapou ou la Porte-du-Canon. — Le château des Sept-Tours. — Mur du Sérail du côté de la mer de Marmara. — Quai. — Pointe-du-Sérail. — Batterie. — Porte-Dorée. — Eunuques. — Anecdotes. 45

QUATRIÈME EXCURSION. — *Intérieur de Constantinople.* — Échelle de Balouk-Bazar. — Douane turque. — Marché au poisson. — Marché égyptien. — Chapelle funéraire. — La Sublime-Porte. — Sainte-Sophie. — La Porte-Impériale. — Première cour du Sérail. — Hôtel des monnaies. — Hippodrôme. — Mosquée du Sultan-Achmet. — Obélisque de Théodose. — Eski-Sèraï, ou le Vieux-Palais. — Mosquée de Soliman. — Thèriaki ou preneurs d'opium. — Quartiers déserts de Constantinople. — Quartiers turcs séparés de ceux des raïa. — Causes de cette séparation. 62

CINQUIÈME EXCURSION. — *Scutari, Iles-des-Princes.* — Traversée de l'échelle de Top-Khana à Scutari; ses dangers. — Échelle de Scutari. — Boulgourlou. — Perspective. — Mœurs musulmanes. — Cimetières de Scutari; réflexions. — Kadi-Keuïu ou l'ancienne Chalcédoine. — Iles-des-Princes. — Khalki; promenades, amusements de la soirée. — Saturnales de raïa. — Aurore de l'Orient. — Couvent grec. — Prinkipo. — Kyz-Koullèci. 78

SIXIÈME EXCURSION. — *Le Bosphore, ses rives et ses environs.* — Descente à Top-Khana. — Palais de Venise. — Place, échelle de Top-Khana. — Embarquement dans les kaïk. — Inconvénients de l'habillement franc. — Départ. — Palais de Dolma-Baghtchè. — Étiquette à observer.

— Flotte à l'ancre. — Orta-Keuï. — Perspective admirable. — Kourou-Tchesmé. — Arnaout-Keuïu; courant du diable. — Kiosk des Conférences. — Châteaux d'Europe et d'Asie. — Thèrapia. — Buïuk-Dèrè; dîner, mœurs arméniennes. — Description d'une belle nuit. — Platane immense. — Belgrade, sa forêt et ses réservoirs. — Canal de la Mer-Noire. — Montagne et tombeau du Géant. — Sultanïiè; harem; anecdote. — Retour à Top-Khana. — Dangers d'arriver tard à Constantinople. — Attentions des bateliers pour les passagers; réflexions sur cette classe nombreuse d'individus. 97

Réflexions sur la topographie de Constantinople. 156

CHAPITRE II.

DES CHOSES APPLIQUÉES A LA SURFACE DU CORPS (*applicata*).

Vêtements. — Circoncision. — Dépilation. — Cosmétiques à l'usage des femmes. — Singularités. — Bains turcs; massage, frictions et lotions. — Leurs effets; dangers qui peuvent les accompagner; précautions à prendre. 161

CHAPITRE III.

DES CHOSES INTRODUITES PAR LES VOIES DIGESTIVES (*ingesta*).

Aliments, boissons. — Abstinence des Musulmans imitée par les raïa; ses inconvénients. 174

CHAPITRE IV.

DES CHOSES QUI DOIVENT ÊTRE REJETÉES HORS DE L'ÉCONOMIE (*excernenda*).

Susceptibilité des Turcs sous le rapport des excrétions. — Constipation. — Hémorrhoïdes. — Vésicatoires, cautères, sétons à chaîne. 182

CHAPITRE V.

EXERCICES OU ACTIONS EXÉCUTÉES PAR LES MOUVEMENTS VOLONTAIRES (*gesta*).

Veille et sommeil. — Dénûment d'une maison turque. — Exercices. — Amusements. — Inconvénients de l'attitude assise à l'orientale. 188

CHAPITRE VI.

DES PERCEPTIONS OU DES IMPRESSIONS REÇUES PAR LES SENS ET DE TOUTES LEURS CONSÉQUENCES (*percepta*).

SENS EXTERNES. 193
SENS INTERNES. 194

PREMIÈRE CATÉGORIE. — *Facultés affectives, morales et intellectuelles, émoussées, subjuguées par l'influence du Koran.*

Penchant aux querelles, à la haine, à la destruction. 196
Penchant à la ruse, à la dissimulation. 197
Penchant à l'orgueil, à la vanité. 198
Mémoire des faits, des objets, des formes. 202
Sens des localités, des rapports de l'espace, passion des voyages, géographie. 203
Mémoire des mots et du langage. 205
Appréciation de l'harmonie des couleurs. — Talent de la peinture, de la sculpture. 208
Aptitude au calcul. — Sens des rapports des nombres. 209
Sens du rapport des tons; aptitude à la musique. 211
Sens de la mécanique, de la construction; talent de l'architecture. 213
Talent poétique, imagination, esprit d'invention. — Faculté d'imiter, mimique. 219

Jugement physique, esprit de comparaison, sagacité comparative. — Jugement métaphysique, raisonnement sur les causes, profondeur d'esprit. — Esprit de saillies, esprit caustique. 222

DEUXIÈME CATÉGORIE. — *Facultés affectives, morales et intellectuelles, contenues dans les limites de la modération par l'influence du Koran.*

Philogéniture. 224
Attachement à l'habitation. 226
Attachement amical, sociabilité. 227
Amour de la propriété, convoitise, désir d'acquérir. 228

TROISIÈME CATÉGORIE. — *Facultés affectives, morales et intellectuelles, portées au plus haut degré d'exaltation par l'influence du Koran.*

Penchant à l'amour physique; érotisme, — amour sexuel. — Polygamie. 249
Bonté, bienveillance, douceur, compassion, sensibilité. 281
Politesse musulmane. 293
Conscience, sentiment du juste et de l'injuste. 298
Circonspection, prévoyance. 301
Fermeté, constance, persévérance, opiniâtreté. 302
Sentiment religieux, théosophie, religion.—Islamisme. 303
Dogmes. — Vices et vertus. — Préceptes. 307
Pratique de l'islamisme; ses effets sur la population. 310
Prédestination, fatalité; anecdotes. 312
Purifications. — Jeûne du ramazan. Petit, grand baïram; pélerinage de la Mecque. — Idolâtrie. — Tolérance. — Prosélytisme. 314
État de guerre; victoire, défaite. 329
Traités de paix, de commerce; fidélité aux traités. 331

CHAPITRE VII.

HYGIÈNE INDIVIDUELLE.

I. *Hygiène particulière des Musulmans.* — Leur propreté dans l'état de santé et dans celui de maladie. Réflexions. 334

Pratique médicale des Musulmans. — Études requises. — Exercice de la médecine ; esprit qui y préside. — Opérations ; précautions à prendre. — Anecdotes. 340

Superstitions. — Maléfices. — Cattivo occhio. — Enchantements, nœuds magiques, aiguillette. — Préservatifs, remèdes variés. — Anecdotes. 350

Hygiène spéciale des femmes musulmanes.—Éducation physique et morale.—Mariage, grossesse, accouchement, allaitement.—Temps critique; rang qu'elles prennent dans la famille après cette époque. — Réflexions sur le bonheur des femmes franques et des femmes musulmanes. 361

II. *Hygiène particulière des raïa.*—Différences entre eux et les Turcs dans tout ce qui ne concerne pas la religion. 369

Arméniens. — Exaltation religieuse et sévérité des mœurs parmi les Arméniens primitifs; anecdotes; martyr. — Ignorance de leurs prêtres sous tout autre rapport que celui de la religion. 371

Femmes arméniennes. 382

Grecs. — Esprit religieux; martyr. 385

Femmes grecques; éducation, caractère, occupations; moyens qu'elles emploient pour plaire; leurs inconvénients. 388

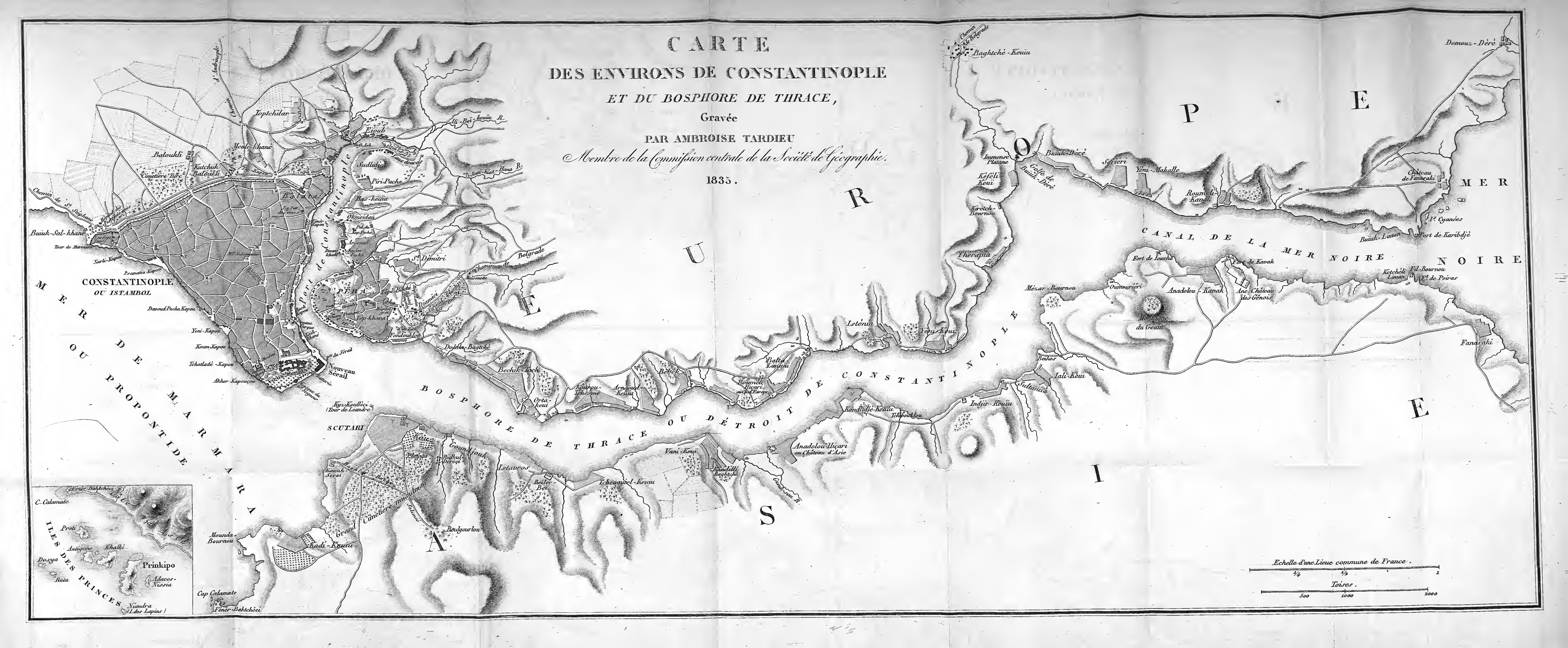
Juifs. — Bassesse; saleté; soif du gain. — Sévérité de mœurs. 399

III. *Hygiène particulière des Pérotes et Levantins.* — Usages, occupations. — Éducation. — Idiomes usités à Péra; confusion des langues. — Esprit aventureux des Levantins. 401

NOTES. 413

ERRATA.

Pag. 49, lig. 16, *gieuruchurus*, lisez *guieuruchurus*.
57, 4, *Tchallade*, lisez *Tchatlade*.
64, 26, oriban, *lisez* oliban.
27, *karadunluk*, lisez *kara-kunlik*.
65, 27, *gdiaour*, lisez *dgiaour*.
73, 21, At-meïdani, *lisez* — Et-meïdani.
96, 15, plus fertile, *lisez* plus petite.
118, 26, Bala-Oghlou, *lisez* Balta-Oghlou.
202, 25, aliments nutritifs, *lisez* éléments nutritifs.
285, 32, leur décision, *lisez* sa décision.
291, 9, cette condition, *lisez* cette considération.
297, 6, avec les ministres, *lisez* dîner avec les ministres.
301, 20, la tête carrée des Musulmans, *lisez* des hauts dignitaires musulmans.
326, 12, procure, *lisez* procurera.
352, 10, maabett, *lisez* martabet.
426, 1, *frandzeola*, lisez *franzola*.


CARTE
DES ENVIRONS DE CONSTANTINOPLE
ET DU BOSPHORE DE THRACE,
Gravée
PAR AMBROISE TARDIEU
Membre de la Commission centrale de la Société de Géographie.
1835.
CONSTANTINOPLE
OU ISTAMBOL
MER DE MARMARA
OU PROPONTIDE
BOSPHORE DE THRACE OU DÉTROIT DE CONSTANTINOPLE
CANAL DE LA MER NOIRE
MER NOIRE
EUROPE
ASIE
Port de Constantinople
Galata
Péra
Scutari
Kadi-Keuii
Eioub
Baghtché-Keuii
Domouz-Déré
Buiuk-Déré
Thérapia
Istenia
Yeni-Keuii
Roumeli Hiçari
Anadolou-Hiçari ou Château d'Asie
Beicos
Fanaraki
Buiuk-Liman
Fort de Karibdjé
Beiler-Bei
Dolma-Baghtché
Bechik-Tach
Ortakeuii
Kandilli
Vani-Keuii
Tchenguel-Keuii
Istavros
Boulgourlou
Grand Cimetière
Nouveau Sérail
Kyz-Koullesi (Tour de Leandre)
Buiuk-Sal-khane
Tour de Marmara
Chemin de St Stéphano
Chemin de Belgrade
Mont du Géant
Anadolou-Kavak
Roumeli-Kavak
Sariéri
Yeni-Mahalle
Fort de Poiras
Fil-Bournou
Mounda-Bournou
Cap Calamate
Fener-Baktchéci
ILES DES PRINCES
Prinkipo
Antigone
Khalki
Proti
Niandra (I. des Lapins)
C. Calamate
Echelle d'une Lieue commune de France.
1/4
1/2
1
Toises.
500
1000
2000